HAL
open science

Levana et Aurore. Parallèle (en vue d'une convergence thématique) entre l"'Enseignement de l'éducation" de Jean Paul et les "Pensées sur les préjugés moraux" de Friedrich Nietzsche

Leonore Bazinek

▶ **To cite this version:**

Leonore Bazinek. Levana et Aurore. Parallèle (en vue d'une convergence thématique) entre l"'Enseignement de l'éducation" de Jean Paul et les "Pensées sur les préjugés moraux" de Friedrich Nietzsche. Sciences de l'Homme et Société. Université Paris 8 Saint Denis, 1998. Français. NNT : . tel-02144608

HAL Id: tel-02144608

https://normandie-univ.hal.science/tel-02144608v1

Submitted on 31 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Levana et Aurore. Parallèle (en vue d´une convergence thématique) entre l´ «enseignement de l´éducation» de Jean Paul et les «pensées sur les préjugés moraux» de Friedrich Nietzsche

Thèse pour obtenir le grade de docteur de l'Université Paris 8

Soutenue publiquement par Leonore BAZINEK le 14. 12. 1998
Sous la direction de Jacques Le Rider

DEVANT LE JURY COMPOSÉ DE :

JACQUES LE RIDER
MYRIAM BIENENSTOCK
GILBERT MERLIO (PRÉSIDENTE)

Université Paris 8
1998

UNIVERSITE PARIS VIII

Thèse

pour obtenir le grade de

Docteur de l'Université Paris VIII

Formation doctorale :

Cultures, identités et territoires des pays de langue allemande contemporains.

Leonore BAZINEK

Titre:

Levana et Aurore. Parallèle (en vue d'une convergence thématique) entre l'»Enseignement de l'éducation« de Jean Paul et les »Pensées sur les préjugés moraux« de Friedrich Nietzsche.

Directeur de recherche :

Jacques LE RIDER, Professeur à l'Université de Paris VIII, membre de l'Institut universitaire de France.

TABLE.

A. Introduction. 10

I. Présentation du leitmotiv. 11

1. Aperçu de l'organisation du travail. 11

2. L'"Aurore céleste de l'âme". 12

II. Remarques préliminaires. 19

1. Canevas du cadre de recherche. 19

1.1. Préparation des textes. 19

1.2. Aspects disciplinaires et méthodologiques. 19

1.2.1. Approche. 20

1.2.2. Les textes-clés. 21

1.3. Résultats envisagés. 23

2. Cheminement de l'hypothèse de travail. 24

2.1. Pourquoi Levana et Morgenröte? 24

2.2. "Grimm" et Jean Paul. 25

2.3. Les styles. 26

2.4. Argumentation par métaphores et paraboles. 26

2.5. Convergence de la sémantique et de la thématique de Levana et de Morgenröte. 27

2.5.1. Convergence sémantique. 27

2.5.2. Convergence thématique. 28

B. Jean Paul et Friedrich Nietzsche. 31

I. Présentation des auteurs. 32

1. Fonction de cette présentation relative à l'étude dans son ensemble. 32

2. Jean Paul et Levana. 34

2.1. Introduction. 34

2.2. L'éducation de Jean Paul. 37

2.2.1. Le cadre familial du jeune Hans Fritz. 37

2.2.2. Caractéristique et stratégie d'éducation du père. 38

a) Introduction. 38

b) Éducation et instruction. 42

2.3. Jean Paul éducateur. 48

2.3.1. Jean Paul éducateur de lui-même. 49

a) Les bases théoriques. 49

b) Son essai autobiographique. 50

2.3.2. Jean Paul éducateur. 66

a) Précepteur et professeur. 66

b) Père et mari. 74

Digression : La "Biographie conjecturale". 79

2.4. Le grand plan: L'"Académie érotique". 92

2.4.1. Jean Paul écrivain. 92

2.4.2. Les expériences. 94

a) Introduction. 94

b) Récapitulation biographique. 96

2.4.3. La logique. 98

3. Friedrich Nietzsche et Morgenröte. 108

3.1. Introduction. 108

3.2. L'analyse du texte >Jean Paul<. 109

3.2.1. Observations. 110

a) Le texte. 110

b) Accès au texte. 111

3.2.2. Approche du point de vue de l'auteur. 112

3.2.3. Approche textuelle. 116

a) Le problème. 116

b) Le >Schlafrock<. 117

Digression : Le >bonnet de nuit<. 123

c) Giannozzo. 124

3.3. L'éducation de Friedrich Nietzsche. 127

3.3.1. Le cadre familial du jeune Fritz. 127

3.3.2. La scolarité de Nietzsche. 135

a) L'écolier. 135

b) L'étudiant. 140

3.4. Nietzsche éducateur. 141

3.4.1. De Schulpforta à Bâle. 141

3.4.2. La période à Bâle. 143

a) Travail et maladie. 143

b) Nietzsche éducateur. 146

Digression : Les Discours publics "Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement". 147

3.5. Le grand plan: L'école des éducateurs. 165

3.5.1. Introduction. 165

3.5.2. Le cadre conceptuel. 167

a) Prologue. 167

b) L'idée moteur de Nietzsche. 172

c) Renouement entre le parcours personnel de Nietzsche et la Morgenröte. 174

d) Renouement entre Levana et l'entreprise nietzschéenne. 175

3.5.3. Analyse des textes-clés. 177

a) La nécessité socioculturelle d'une nouvelle éducation. 177

b) Education par les livres. 181

II. La pensée pédagogique. 185

1. Remarque préliminaire. 185

2. Récapitulation des étapes parcourues. 185

3. Esquisse de résultats intermédiaires. 188

C. Confrontation de Levana et d'Aurore. 190

I. Présentation de l'essai d'entrelacer Levana et Aurore. 191

1. Fonction de cette présentation relative à l'étude dans son ensemble. 191

2. Morgenröte . 191

2.1. La préparation du texte en vue de l'analyse. 191

2.1.1. L'organisation de l'ouvrage. 191

a) Les livres. 191

b) Les "paragraphes". 192

2.1.2. La logique externe du livre. 193

2.2. Présentation de Morgenröte. 194

2.2.1. Le premier livre. 194

2.2.2. Le deuxième livre. 195

a) Survol. 195

b) La formule "Pourquoi dédoubler le Je?" 196

2.2.3. Le troisième livre. 198

2.2.4. Le quatrième livre. 200

2.2.5. Le cinquième livre. 201

2.3. Approche de la stratégie didactique de Nietzsche. 203

2.3.1. Le jeu de perspectives. 203

a) A propos de >pouvoir<. 204

b) Autour de la dépendance. 205

c) Couples. 205

2.3.2. Conclusion. 206

3. Levana. 206

3.1. Introduction. 207

3.2. La préparation de l'ouvrage en vue de l'analyse. 207

3.2.1. Survol. 207

a) L'organisation de l'ouvrage. 207

b) La logique externe du livre. 208

3.2.2. Les fractions. 210

a) Exposition. 210

b) Conséquences conceptuelles. 213

II. Présentation du >projet aurore<. 217

1. Bilan. 217

1.1. La portée des abrégés biographiques. 217

1.1.1. La présence d'éléments biographiques dans l'oeuvre. 217

1.1.2. Apport à l'hypothèse de travail. 218

1.2. Le >projet aurore<. 219

1.2.1. Approche. 220

1.2.2. Les textes principaux. 220

2. Les questions. 229

2.1. Remarque préliminaire. 229

2.2. Le rattachement de Morgenröte à Levana. 230

2.3. Exposé des questions. 231

3. Le procédé de Jean Paul dans Levana. 233

3.1. Levana et la définition d'éducation. 233

3.1.1. Origine et caractéristique du Je. 233

3.1.2. La mission de l'éducateur. 239

3.1.3. Education et avenir. 249

3.2. Le >projet aurore< dans Levana. 254

3.1.1. La signification de Levana pour le corpus jeanpaulien. 254

a) La musique et la vie des enfants. 255

b) L'éducation des femmes. 259

c) La relation entre dignité, amour et véritable compassion. 264

3.2. Détection d'>aurore< dans Levana. 272

3.2.1. Prolegomène. 273

3.2.2. Composants du >projet aurore< dans Levana. 273

a) Une éducation intégrale et pour tous. 273

Digression. 278

b) Royauté et individualité. 281

c) >Aurore< - une vision du monde? 284

4. Le procédé de Nietzsche dans Morgenröte. 295

4.1. Organisation et fragmentation. 295

4.2. La construction d'un fondement solide : le premier livre. 300

4.2.1. Introduction. 300

a) Approche. 300

b) Récapitulation biographique. 301

4.2.2. La nécessité d'une nouvelle éducation. 304

a) Le problème d'une généalogie de l'émotion morale. 304

b) Surmonter le découragement. 310

c) La responsabilité des scientifiques. 315

4.2.3. L'identité des Nous. 322

a) Le défi. 322

b) La défaillance du christianisme. 324

4.3. Education. 328

4.3.1. Education et instauration d'une morale. 328

a) Entrelacement disciplinaire de Levana et Morgenröte. 328

b) Scepticisme et langage. 328

4.3.2. Parcours de Morgenröte. 332

a) Livre premier. 332

b) Le deuxième livre. 334

c) Le troisième livre. 336

d) Le quatrième livre. 351

e) Livre cinquième. 356

D. Epilogue. 370

I. Récapitulation. 371

1. Un travail de défrichage. 371

2. Alternance de convergence et de parallèle. 372

II. Points de rencontre de Jean Paul et de Nietzsche. 374

1. Approche. 374

2. Esquisses. 374

2.1. L'appel à l'auto-éducation. 374

2.2. La critique principale des systèmes traditionnels d'éducation. 375

2.3. La question du lieu de dieu. 377

E. Bibliographie. 380

I. OEuvres de Jean Paul et de Friedrich Nietzsche. 381

1. Jean Paul. 381

1.1. Editions allemandes. 381

1.1.1. SW. 381

1.1.2. Autres. 381

1.2. Traductions françaises. 381

2. Friedrich Nietzsche. 382

2.1. Editions allemandes. 382

2.1.1. KSA. 383

2.1.2. Autres. 383

2.2. Traductions françaises. 383

2.2.1. OPC. 383

2.2.2. Autres. 383

II. Littérature sur Jean Paul et Friedrich Nietzsche. 385

1. Jean Paul. 385

2. Friedrich Nietzsche. 389

III. Bibliographie générale. 394

1. Bibliographie. 394

2. Abbréviations. 404

A. INTRODUCTION.

I. PRESENTATION DU LEITMOTIV.

1. Aperçu de l'organisation du travail.

Ce sujet pourrait être abordé de différentes manières. Nous avons choisi une approche particulière mettant en exergue les notions mentionnées, c'est-à-dire les deux ouvrages, Levana et Morgenröte ainsi que leurs auteurs et la confrontation de ces ouvrages dans la perspective d'une convergence thématique.[1]

Ce chapitre d'introduction présente les grandes lignes thématiques et méthodologiques de notre travail. Il se compose donc d'une esquisse du leitmotiv (A.I.2), d'explications méthodologiques et d'une récapitulation de la genèse de l'hypothèse de recherche (A.II.).

Nous en venons aux présentations biographiques de Jean Paul et de Nietzsche (B.I.), ce qui nous permet de désigner leur stratégie pédagogique (B.II.).

La partie suivante, à proprement parler, est consacrée aux ouvrages que nous avons sélectionnés.[2] Dans un premier temps, nous ne les abordons que d'un point de vue extérieur, en considérant surtout les >tables des matières< (C.I.). Ces

---

[1] Cf. infra, D.I.2..

[2] Levana que son auteur présente comme "enseignement d'éducation" et Morgenröte, expliqué par son auteur par "pensées (ou réflexions) sur les préjugés moraux". - Nous utilisons pour Levana l'édition de Norbert Miller, cf. SW I/5, 515 - 874 et la traduction d'Alain Montandon, signalé par "M"; pour Morgenröte la version KSA de l'édition Colli/Montinari, cf. KSA 3, 9 - 331 et la traduction de Julien Hervier, cf. OPC IV, 9 - 289. - Cf. pour les abbréviations infra, E. - Cf. infra, A.II.1.2.2. pour les critères du choix des textes supplémentaires.

explications servent à préparer la lecture en vue d'une convergence thématique.

Après l'esquisse d'un >projet aurore< qu'on décélerait surtout à partir des textes jeanpauliens (C.II.1. 2.), nous accédons à l'analyse de Levana (C.II.3.) et de Morgenröte (C.II.4.).

Par rapport au fil conducteur, chaque partie a la même valeur.[1] C'est tout cet ensemble qui aidera le lecteur à saisir les parallèles et les convergences des deux livres examinés.

Cependant, seule une analyse soigneuse des deux textes indiqués permet d'évaluer à juste titre notre hypothèse de travail.

2. "L'Aurore céleste de l'Ame".

En lisant ces deux livres, Levana et Morgenröte, on constate qu'ils traitent des problèmes de santé et de guérison, dont l'éducation construit les bases.

Dans ce chapitre d'introduction, nous retraçons les grandes lignes de l'argument ainsi que le fil conducteur de notre approche. Nous soulignons surtout les points communs entre Jean Paul et Nietzsche, ce qui nous amène au coeur de notre entreprise.

Ces deux auteurs présupposent donc un certain destin[2] qui décide

---

[1] Ce serait de même pour de nombreuses notes en bas de page, cf. : "Der Anmerkungsapparat ist der Keller unter dem Gebäude : im Spinnenwinkel stecken ein paar gute Flaschen für Kenner. [...]". - Minder, 1966, 6; ainsi que pour la bibliographie.

[2] C'est surtout dans les textes choisis de Nietzsche, que nous citons cette notion. Il emploie le mot "Verhängnis" dans son essai sur Jean Paul (cf. infra, B.I.3.2.) et le mot "Schicksal" dans un passage de Morgenröte (cf. infra,

de la venue au monde de chaque être humain. Ce destin remplace la notion de providence qu'on attribue à l'univers intellectuel chrétien. Ils n'admettent pourtant pas de prédestination en ce qui concerne le parcours de la vie. Pour cela, ils attribuent une place décisive à l'éducation.

Tous les humains sont donc égaux par rapport au destin d'où ils émergent.[1] Mais d'ores et déjà au moment de la conception, une première différenciation s'opère :[2]

1. l'»enfant« est soit un garçon, soit une fille.

Et une deuxième distinction s'enchaîne :

2. il appartient soit au peuple, et son état est ainsi décidé; soit à l'ordre des <u>génies</u> qui ne réalisent leur vie qu'en créant. On y trouve les artistes, les princes, les compositeurs, et, bien entendu, les écrivains.

L'éducation commence pour l'individu après la naissance et suit en général un modèle pré-établi et cherche ainsi à niveller les différences.

Le diagnostic que Nietzsche et Jean Paul établissent pour ces modèles est donc assez décevant : ils constatent que les modes d'éducation qui surgissent d'une tradition détruisent le for intérieur de l'homme. Ce qui reste, c'est une espèce de pantin.[3]

C.II.4.3.2.c)). - Mais cf. infra, B.I.2.2.1. pour Jean Paul; cf. de même infra, D.II.2.2..

[1] Mais cf. D.II.3..

[2] Cette question sera surtout abordée lors de la présentation de Jean Paul, cf. infra, B.I.2.3.1..

[3] Cf. infra, C.II.3.2.2.a). - Dans ce cadre s'inscrivent les questions de l'"homme intérieur et du prix" chez Jean Paul (cf. infra, C.II.3.) et de la nature qui se tait chez Nietzsche (cf. infra, C.II.4.). Le rapprochement s'effectue sur la question du <u>lieu de dieu</u>. - Nous touchons ainsi le point le plus intéressant : la compréhension du petit essai de Nietzsche sur Jean Paul (cf. infra, B.I.3.2. et C.II.4.3.2.c)) qu'il faudrait

Si l'éducation a détruit son for intérieur et l'homme s'en aperçoit, il est appelé à retravailler le processus de cette destruction qui affecte tous les domaines de sa vie - elle opère à différents niveaux et se sert de divers procédés.[1]

La destruction primordiale touche la conscience du Je singulier. Pour comprendre l'ampleur de cette intervention, on doit se rendre compte du rôle que joue la conscience de soi : au cours de la petite enfance, le Je se révèle, en quelque sorte, à lui-même.[2]

Le parcours de Jean Paul montre l'objectif de ce réveil et l'importance de sa mémorisation : c'est d'une part, la réconciliation de l'enfant avec son petit univers bien à lui et d'autre part, le soutien dans sa démarche. Ainsi, il pourra en toute confiance redéployer ce qu'il a reçu pendant cette expérience.[3]

Par contre, si les procédés pédagogiques réussissent à empoisoner ou bien à étouffer ce Je, l'enfant perd son

---

apparemment analyser mot par mot, tout en respectant les différences dans les mots mêmes (produits de charges historiques dans la langue utilisé, ici : l'allemand - et de surcroît, de l'interférence des notions de langues étrangères). - La supposition de la mort de dieu, radicalisée par Nietzsche avec la proposition que »nous« l'avons tué fait partie de notre champ de travail, mais nous ne l'approfondissons pas. Nous nous arrêtons cependant sur la suggestion nietzschéenne de remplacer la question d'une existence de dieu par celle de la genèse d'une foi en dieu (cf. infra, C.II.4.2.3.b) et D.II.2.3.), car il s'agit ici d'une émotion supérieure et, donc, d'un produit des préjugés moraux.

[1] C'est, en résumé, le contenu du § 139 de Levana (cf. infra, C.II.3.2.2.c)).

[2] Cf. infra, C.II.1.1.1..

[3] Cf. B.I.2.3.1. - Nous faisons le plus souvent abstraction du contexte général des notions mentionnées (cf. pour l'idée de développement par exemple Rupp-Eisenreich, 1997, passim) en nous concentrant sur les deux auteurs étudiés, cf. pour cette approche Minder, 1966, 60 et infra, C.II.1..

orientation. Il s'intègre dans les mécanismes de sa société.[1] Si cette intégration échoue, il tombe à la merci de son voisinage.[2] De même, cette destruction du Je affecte aussi l'identité sexuelle de l'enfant. Les désorientations qui en résultent se reflètent lorsque nous abordons le parcours de Jean Paul qui a poursuivi son plan de jeunesse - fondation d'une famille avec trois enfants tout en restant un écrivain professionnel - et ce, jusqu'à sa réalisation.[3]

Jean Paul n'admet donc pas qu'une idée qui puisse suppléer la réalité humaine concrète.[4] Par conséquent, une fille géniale sera conviée à réaliser le génie féminin. De même, on attendra d'un garçon génial qu'il vive sa citoyenneté et, éventuellement, une paternité en tant qu'homme.[5]

Une étude lente, minutieuse des textes nietzschéens[6] mènerait probablement à un résultat semblable.[7]

Pour Nietzsche, cette question nécessite une autre approche, car il ne l'aborde pas directement dans les textes que nous allons

---

[1] Cf. infra, la digression à la fin de B.I.3.4.2. ainsi que C.II.4.3.2.c).

[2] Cf. infra, C.II.3.2.1.c).

[3] Cf. infra, B.I.2.3..

[4] Cf. infra, B.I.2.1 et 2.4. et C.II.3.2.1.b); cf. aussi Levana, § 89 (SW I/5, 693sq/M, 135sq), qui discute la notion de l'Etre Humain dans le cadre du problème de la dignité. On admet que Jean Paul voie une égalité indiscutable sur le plan éthique, tandis qu'il ne le conçoit pas sur le plan ontologique. Dans ce cadre s'insèrent d'importantes observations à l'égard de la musique, cf. infra, B.I.2.2.2.a).

[5] Cf. infra, B.I.2.4. et C.II.3.2.1.b).

[6] Qui incluerait aussi sa correspondance.

[7] Cf. par exemple le cahier des frgg. automne 1880 6 (KSA 9, 194 - 316/OPC IV, 459 - 561) - Nous renvoyons en outre au travail de Janz, 1978, I - II passim, qui nous a été très utile à cet égard.

examiner.[1]

Comme Nietzsche projette de remplacer les préjugés moraux par des explications physiologiques, on pourrait alors supposer une primordialité de la différence sexuelle. Il ne peut pas suppléer à cette différence une abstraction de l'être humain, car elle sert de dernier repère sur le plan physiologique.[2]

Deuxièmement, cette destruction atteint la personnalité.[3] L'éducation pourra la remplir avec de fausses idéologies. On discerne :

1. la destruction par l'implantation d'idéaux moraux et religieux qui vont à l'encontre de l'être humain reconnaissable. L'homme se réfugierait alors dans des émotions supérieures et illusoires;[4]
2. la destruction par l'implantation de faux critères sociaux. L'homme aspirerait alors à un statut socio-professionnel sans prendre au sérieux ses propres dispositions.[5] En tant que parent, il subordonnerait les personnalités de ses enfants à ses idées préconçues.[6]

Troisièmement, la destruction pourrait atteindre la santé dans un sens plus étroit.

---

[1] Cf. quand même infra, C.II.4.3.2.c) concernant l'éducation d'une fille et d'un garçon.

[2] Une lecture lente et patiente de Morgenröte permet de réaliser quelques allusions à l'éducation des garçons concernant la masturbation, cf. par exemple les §§ 3 (KSA 3, 19/OPC IV, 21) et 117 (KSA 3, 110/OPC IV, 98).

[3] La fonction du destin s'arrête donc probablement avec la mise au monde. La <u>formation</u> du caractère, de la personnalité, s'effectue sous le régime de l'éducation.

[4] Cf. infra, C.II.4.2.2.b).

[5] Cf. infra, C.II.4.3.2.c).

[6] Cf. infra, B.I.2.2.2.b).

Par exemple, en négligeant la pratique de l'education physique,[1] l'enfant, dès sa naissance, se voit contraint à un certain immobilisme, ce qui nuit gravement à son développement psychomoteur.[2]

Dans ce contexte s'inscrivent aussi les régimes diététiques déséquilibrés[3] et les vêtements inadaptés.[4]

Pis encore, des idéologies concernant la santé et la guérison empêchaient souvent un enfant de guérir. Il mourrait alors.

Les soucis pédagogiques et les approches anthropologiques des deux auteurs et des deux textes convergent, en dépit de toutes leurs différences, par rapport aux notions mentionnées ci-dessus.

Une éducation réussie se résumerait pour Jean Paul à une formule presque poétique : l'aurore céleste de l'âme.[5] Nietzsche, qui se focalise plutôt sur l'éducation et la perfection d'éducation des adultes, discerne deux groupes :[6] le peuple et ceux qu'il appelle à la fin de Morgenröte "Nous aéronautes de l'esprit."

Le fil conducteur est ainsi esquissé. Il se résume à la formule

---

[1] Cf. Aries, 1975, passim.

[2] Jean Paul discute ce problème à plusieurs reprises, cf. infra, C.I.3.2.1. et C.II.3.2.1.a).

[3] Surtout dans le cas de Nietzsche, on voit comment le régime schulpfortien, inadapté à l'âge de l'adolescence, a influencé son caractère et son cheminement ultérieur, cf. infra, B.I.3.2.2.a).

[4] Nous ne discutons pas spécialement cet aspect, mais nous rappelons les moqueries que Jean Paul avait suscitées parce qu'il permettait à ses enfants de marcher pieds nus et qu'il ne les habillait pas comme le voulait la coutume de son époque.

[5] Cf. : "Ein vollendetes Kind wäre eine himmlische Seelen-Aurora [...]." - Levana, § 3 (SW I/5, 535/M, 21); pour une élaboration plus approfondie ibid., § 129 (ibid., 819 - 825/201 - 205).

[6] Cf. infra, la digression à la fin de B.I.3.4.2.b).

jeanpaulienne indiquée. En ce qui concerne la structure de notre étude, nous envisageons un découpage en trois parties :[1]

- une introduction aux problèmes disciplinaires et méthodiques;
- un parcours biographique des auteurs. Nous relèverons quelques détails biographiques qui joueront un rôle non négligeable dans leur compréhension du travail de chaque écrivain;
- la troisième partie est consacrée aux deux ouvrages en question. Nous les abordons sous la perspective du leitmotiv mentionné et nous supprimerons donc beaucoup de questions d'un intérêt égal.

Nous ne pouvons nier la fragilité de cette entreprise.

Il ne nous reste donc plus qu'à faire appel à la raison curieuse qui trouvera peut-être de quoi se délecter.

---

[1] Cf. supra, A.I.

II. REMARQUES PRELIMINAIRES.

1. Canevas du cadre de recherche.

1.1. Préparation des textes.

L'hypothèse d'une *convergence thématique* de Levana et de Morgenröte surgit d'une lecture analytique qui sait rattacher des idées disséminées dans un des deux textes et redécouvrir les structures ainsi obtenues dans l'autre.
Nous ne cherchons donc pas à établir les origines et développements historiques des notions examinées.[1]

1.2. Aspects disciplinaires et méthodologiques.

1.2.1. Approche.

La recherche se situe dans un cadre philosophique et littéraire. L'aspect de la recherche littéraire se réfère à l'analyse et à la convergence des deux ouvrages.

---

[1] Cf. supra, A.I.2. - Notons quand même quelques "précurseurs" communs : Pindare de Thèbes (vers 518 - 438), Hippocrates de Cos (vers 460 - 377), Thucydide (vers 465 - 395); et "transmetteurs" : Arthur Schopenhauer (1788 - 1860) et Robert Schumann (1810 - 1856); mais cf. pour Jean Paul Jalabert, 1976, passim et pour Nietzsche Andler I, passim.

L'aspect philosophique de notre projet s'explique par notre tentative de trouver sous le discours annoncé d'un texte[1] les discours sublimés.[2] Il n'est pas question de nier le sens du discours annoncé. Mais en fin de compte, ce sont les discours sublimés qui véhiculent les messages.[3]

Donc, Levana est un "enseignement d'éducation" et Morgenröte est une anthologie des "réflexions sur les préjugés moraux".

Une comparaison sur ce plan-là demanderait éventuellement des ébauches historiques. Elle serait cependant possible. Elle porterait sur l'entrelacement entre apprentissage et autoéducation, la condition physiologique de l'être humain,[4] etc..

Déceler la convergence thématique aussi bien que méthodique par rapport à l'enseignement demande pourtant une lecture que Nietzsche décrit ainsi : "se tenir à l'écart, prendre son temps, devenir silencieux, devenir lent, - comme un art, une connaissance d'orfèvre appliquée au mot, un art qui ne vise qu'à

---

[1] Indiqué par son titre, sa table des matières, la publicité de son édition, ses annotations, sa bibliographie, parfois même le choix de l'éditeur. - Nietzsche serait ainsi amené à abandonner son éditeur Schmeitzner à cause des engagements antisémites de celui-ci, cf. Janz II, 422 - 425; 438sq..

[2] Indiqués par des concepts utilisés de façon répétitive sans définition, qui oscillent dans leur signification; l'emploi des métaphores; la propre logique du texte devant laquelle l'auteur même devrait parfois s'incliner; la logique idiomatique de l'auteur. - Dans notre cas, il s'agit surtout d'une critique, voire un remplacement du système métaphysique.

[3] La distinction des discours >exotériques< et >ésotériques<, souvent utilisés dans des cas similaires, présuppose déjà une vision du monde "ésotérique", car reconnaître l'ésotérique demande une initiation. - Déceler les discours dispersés d'un texte ne demande qu'une attention créatrice.

[4] Comme, par exemple, le lien étroit entre nourriture et pensée, ce qui mène à la discipline de diététique.

exécuter un travail subtil et précautionneux et n'arrive à rien s'il n'y arrive lento [...] elle enseigne à bien lire, c'est-à-dire lentement, profondément, en regardant prudemment derrière et devant soi, avec des arrière-pensées, avec des portes ouvertes, avec des doigts et des yeux tendres [...]."[1]

1.2.2. Les "textes-clés".

Levana et Morgenröte s'annoncent par ces titres en tant qu'ouvrages d'orientation allégorique. Les auteurs précisent tout de même leurs intentions par des sous-titres. Ils sollicitent ainsi une approche sur deux plans qui s'éclaircissent mutuellement :

1. l'analyse du langage imagé;

2. la réflexion philosophique qui dégage les présuppositions des arguments.

Ce procédé mène finalement à la convergence envisagée. En outre, il respecte les méthodes et les objectifs de Jean Paul et de Nietzsche.

En effet, sous les couches métaphoriques et imagées se cache une ferme perspective anthropologique. Elle s'oriente vers la

---

[1] "[...] bei Seite gehen, sich Zeit lassen, still werden, langsam werden -, als eine Goldschmiedekunst- und kennerschaft des Wortes, die lauter feine vorsichtige Arbeit abzutun hat und Nichts erreicht, wenn sie es nicht lento erreicht [...] sie lehrt gut lesen, das heißt langsam, tief, rück- und vorsichtig, mit Hintergedanken, mit offengelassenen Türen, mit zarten Fingern und Augen [...]". - Morgenröte, préface 5 (KSA 3, 17/OPC IV, 18).(tm) - Ces indications résument donc notre arrière-plan métholologique; cf. de même la remarque de Julien Schmidt (historien de littérature, 1818 - 1886) concernant les textes de Jean Paul : "Seine Sprache erfordert eine größere Geduld, als wir in unseren Dampfzügen auftreiben können." - Cité par Sprengel, 1980, LXVIII.

3. que tous les écrivains travaillent de cette manière.

   Malgré cela, tous les livres contiennent ces textes-clés. Ce phénomène se crée par les logiques propres à l'écriture.[1]

Ces textes s'opposent à une explication ou à un résumé.[2]

On devrait apprécier leur intégralité.

1.3. Résultats envisagés.[3]

Les résultats de cette étude s'insèrent dans plusieurs domaines qui sont étroitement liés dans la vie quotidienne.

Leur séparation s'impose dès qu'il s'agit de comprendre la genèse des modèles de vie.

On indiquera les deux domaines principaux :

1. anthropologie philosophique[4] (qui inclut entre autre pédagogie, psychanalyse, diététique);
2. linguistique (traductions, interférences des connaissances d'autres langues dans sa langue maternelle, formation du sens des mots).[5]

---

[1] Cf. infra, C.II.4.3.2.c).

[2] Les traducteurs rencontrent ce même problème. Pierre décide donc de "conserver soigneusement son [sc. de Jean Paul] vocabulaire" (1981, 178).

[3] Les indications suivantes proviennent surtout de la préface de la deuxième édition de Morgenröte.

[4] On distingue généralement l'anthropologie provenant de la "Geisteswissenschaft" allemande (surtout depuis les travaux de Erich Rothacker, cf. Bazinek, 1995, passim) de l'anthropologie comprise comme science pure d'origine anglo-saxonne, cf. Mercier, 1966, passim. - Les procédés "witzig" de Jean Paul ainsi que la quête physiologique de Nietzsche ne nous permettent cependant pas d'appliquer cette distinction. Elle se fond dans l'*ironie*.

[5] Cf. infra, A.II.2.3.; B.I.2.2.2.a), 2.3.1.,la digression à la fin de 2.3.2.b), 2.4., 3.2.1.b), 3.2.2.; C.I.2.2.2; C.II.4.1. (reconnaître de telles interférences fait partie des

2. Cheminement de l'hypothèse de travail.

2.1. Pourquoi Levana et Morgenröte?

La combinaison »Jean Paul - Nietzsche« fait immédiatement songer à une comparaison du Titan de Jean Paul avec l'oeuvre de Nietzsche.[1]

La présente étude se veut comparative, elle tend même à confronter deux textes d'une similarité frappante, sans pour autant être en mesure de se fonder sur des données affirmant une filiation concrète.

Il semble que rien ne permette de soupçonner une connaissance *approfondie* de l'OEuvre de Jean Paul chez Nietzsche.[2]

Nous supposons quand même qu'il a écrit Morgenröte en dialogue intérieur et incessant avec Levana. Cette EXPÉRIENCE INTELLECTUELLE[3]

---

critères des "Nous"), 4.3.2.d).

[1] Par l'intermédiaire de Thomas Mann, Moses a esquissé de façon remarquable les convergences entre le >Titan< (Jean Paul l'avait publié entre 1792 et 1802, cf. SW I/3, 1059, pour le texte ibid., 7 - 830/E I et II) et le monde intellectuel établi (créé?) par Nietzsche, cf. Moses, 1972, passim et Minder, 1966, 105. - On pourrait de même lire le § 113 de Morgenröte (KSA 3, 102 - 104/OPC IV, 91 - 93) comme une explication psychologique à partir de la description du caractère de Roquairol dans le >Titan<.

[2] Mais cf. infra, B.I.3.1.2.; Kommerell, 1957, passim et Treiber, 1992, passim.

[3] »Gedankenexperiment«. - Janz a décelé une stratégie d'écriture chez Nietzsche qui s'applique à notre cas: "Das, was alle seine Schriften - und naturgemäß noch mehr seine Briefe - verbindet, von der >Geburt der Tragödie<, ja von der Antrittrsrede >Homer< und den >Bildungsvorträgen< an, ist der leidenschaftlich-kritische Dialogcharakter. Er, Nietzsche, befindet sich ununterbrochen im heftigsten Streitgespräch, in der Auseinandersetzung mit irgendwem oder was; nur fehlt bei ihm - anders als etwa in den platonischen Dialogen - im Text der Gesprächspartner oder der Streitgegenstand : aber es gibt

fraye la voie pour le cheminement de notre étude.

Elle se justifie par les constats suivants :

- les deux textes travaillent avec une certaine logique commune;
- les deux auteurs partagent les mêmes intérêts et les mêmes préoccupations.[1]

Nous allons par la suite, retracer quatre étapes de la construction de notre hypothèse.

2.2. "Grimm" et Jean Paul.

En lisant les articles "Morgen - Morgig" dans le "Deutsches Wörterbuch von Jakob und Wilhelm Grimm",[2] nous avons remarqué que Jean Paul emploie souvent l'expression "Morgenröte" dans des passages qui rappellent, en plus, le style de Nietzsche.[3]

Une courte recherche a montré que Nietzsche a véritablement utilisé ce fonds.[4]

>Partner<, und es wäre eine eigene Aufgabe der Nietzsche-Philologie, diese für jeden Fall und für jedes Nietzschesche Urteil ausfindig zu machen; die biographischen Gegebenheiten vermitteln da manche Hinweise." - II, 811sq.

[1] Cf. : "Als der jeanpaulisch große Musiker, der er ist (Musiker auch noch als leidenschaftlicher Gegenmusiker), hat Nietzsche die Brücke zu der innigsten Dankbarkeit seines Volkes gefunden." - Bertram, 1922, 113; et Minder désigne Jean Paul et Nietzsche comme "Gegengift gegen die Perversion des Akademismus" (1966, 29).

[2] Tome 6, 2556 - 2587.

[3] Et - le style des Frères Grimm, cf. le récit de Péju, passim.

[4] Cf. Masini, 1974, passim, qui se concentre sur le thème de *nichilismo* (cf. concernant cette notion aussi Nancy/Lang, 1979, 8 et Minder, 1966, 104). - Nancy et Lang présentent leur traduction de >Vorschule der Ästhetik< de Jean Paul avec une épigraphe de Nietzsche: "»Le jugement sur certains philosophes, poètes, etc. permet toujours de caractériser l'individu et toute une époque. Surtout quand les hommes sont particulièrement caractéristiques, par exemple Héraclite, Schopenhauer, Sappho,

2.3. Les styles.

Cette coïncidence stylistique sert de repère quand on traite Jean Paul et Nietzsche ensemble.

La définition d'un style d'écriture étant liée étroitement à la lecture, nous rapportons les explications aussi bien que les critères à l'analyse des textes.[1]

Notre remarque préliminaire se borne à avertir qu'il ne faut jamais déduire une proximité des présuppositions d'une parenté stylistique. La présente étude pourrait être comprise, entre autre, en tant que préparation à une investigation approfondie portant sur les présuppositions respectives des deux penseurs.[2]

2.4. Argumentation par métaphores et paraboles.

La découverte de ces traits communs s'est faite grâce à notre hypothèse qu'un texte quelconque EST dirigé par une certaine logique.

Jean Paul». (Nietzsche, note posthume de 1867 - 1868." (1979, 7). - Quelques monographies spécialisées sur le romantisme allemand alignent les noms de Jean Paul et de Nietzsche sans pour autant approfondir les entrelacements. On a peut-être perçu le problème, mais il n'a pas suscité d'investigation systématique. - Pour la France, on indiquerait par exemple les travaux de Geneviève Bianquis et de Gaston Bachelard, cf. Minder, 1966, 103 - 106 et Pierre, 1981, passim. - Dans les régions germanophones, ce sont surtout les écrivains qui rapprochent les deux auteurs; les exemples les plus fameux se rencontrent dans le sillage du *Stefan-George-Kreis*, cf. Sprengel, 1980, LXIX - LXXX. - Et cf. surtout les fragments de Jean Paul dans Wölfel/Wirtz (édd.), 1996, passim.

[1] Cf. infra, surtout C..

[2] Cette question accompagne donc l'élaboration de notre texte. Elle est indispensable pour l'essai de comparer dans l'ensemble le développement intellectuel de Jean Paul et de Nietzsche tant au niveau de leurs ressemblances, qu'au niveau de leurs incompatibilités. - Cf. D.I.2..

Si cette logique ne se manifeste pas de manière ouverte (c'est-à-dire par des phrases de contenu abstrait qui indiquent le fil à suivre par syllogismes, arguments, exemples), il faudrait la chercher ailleurs.

Il se trouve que l'argumentation, par l'intermédiaire des métaphores et des paraboles, constitue un élément primordial de la stratégie didactique aussi bien chez Jean Paul que chez Nietzsche.

Ils n'utilisent pas les métaphores et les paraboles pour illustrer ce qui a été dit, mais pour DIRE ce qui leur tient à coeur.

2.5. Convergence sémantique et thématique de Levana et de Morgenröte.[1]

2.5.1. Convergence sémantique.

Les deux mots-titres partagent le segment sémantique de la

---

[1] Dans la langue allemande, on peut différencier :
- "Morgenröte", c'est-à-dire la "lueur brillante et rosée qui suit l'aube et précède le lever du soleil; moment où le soleil va se lever" (cf. Le Robert Methodique, 1994, 94) et
- "Aurora", "déesse romaine de l'aurore" ("römische Göttin der Morgenröte", Duden 5, 1974, 92).

Dans la langue française, où une telle distinction est plus difficile à faire - l'aube matinale précède, en fait, l'aurore à proprement dite. "Aube" n'est donc pas un synonyme de "aurore" - nos deux textes se rapprochent d'une façon intéressante : on pourrait imaginer que les deux auteurs allemands ont choisi pour titre le nom d'une déesse romaine. - On ne peut cependant pas exclure l'éventuel jeu avec la sémantique de "lueur" chez Jean Paul; on ne peut surtout pas exclure l'arrière-pensée "Aurora" chez Nietzsche.

Ces explications étant données, nous envisagerons "aurore" comme une traduction française de "Morgenröte". Pour l'ouvrage de Nietzsche, nous utilisons donc son *nom* Morgenröte (dans l'orthographe modernisé).

notion de LEVER :

être couché ↓	<MOUVEMENT	nuit ↓	<jeu des couleurs du soleil[1]
LEVANA ↓	de	AURORE ↓	en
se tenir (sc. debout)[2]	l'enfant>[3]	jour	MOUVEMENT>.

Tableau 1.

Cette notion de base, tout de suite confirmé par les titres, devrait être élaborée afin d'obtenir des critères pour le choix des passages analysés. On comprend alors mieux la formule de l'"aurore céleste de l'âme" - c'est un enfant qui arrive, avec l'aide de l'éducation, à se tenir comme le soleil se lève le matin "avec l'aide" de l'aurore et tient tout au long de la journée.

2.5.2. Convergence thématique.

Nous nous approchons du noyau de notre recherche.
Cette remarque préliminaire ne constitue qu'une ébauche de notre hypothèse de travail, mais la véritable portée de cette découverte apparaîtra au cours de nos investigations.

---

[1] Père.

[2] Cf. infra, C.II.3.1.1.c).

[3] Levana, étant une déesse pour les pères, nous amène à penser que Jean Paul voit les pères en tant que gardiens de ce mouvement, mais dans sa dédicace, il s'adresse explicitement aux mères (cf. SW I/5, 519 - 532/M, -); cf. aussi infra, C.II. 3.1.1.b).

LEVANA	MORGENRÖTE
→ : Il s'agit *ouvertement* d'un *programme d'éducation*.	→ : *Notre lecture* nous a conduit à l'*hypothèse* qu'il s'agit, ici, d'un *programme d'éducation*.
→ : Le mot-titre (en tant que concept, plutôt que nom propre) peut être entendu commme *indice* d'une volonté d'alléger l'éducation (sc. reçue et traditionnelle).[1] L'auteur cache son discours par lequel il *tend* à établir d'autres valeurs.	→ : C'est *ouvertement* un livre dont l'auteur veut se servir pour propager un renversement (une réévaluation) des valeurs (sc. reçues et traditionnelles). Il *veut* d'autres valeurs.

Tableau 2.

On constate alors une <u>relation inversée</u> entre les deux ouvrages.[2] Dans son texte, Jean Paul fait en cachette ce que Nietzsche indique ouvertement. A son tour, Nietzsche fait en cachette ce que Jean Paul envisage ouvertement.[3]

Une comparaison simple des textes ne suffit pas pour tester une

---

[1] Cf. notamment le § 3 (SW I/5, 535sq/M, 21). - Ce paragraphe est consacré à la tâche suprême de l'éducation. Jean Paul introduit dans ce contexte la formule de "himmlische Seelen-Aurora" (535/21; cf. supra, A.I.2.). - Les pouvoirs éducatifs (état, parents) font avorter ce projet, car il manque une instance étrangère qui protègerait l'enfant contre les tortures qu'ils lui infligent (cf. Rutschky, 1977, passim). L'éducation, en tant que processus et action conscients, est ainsi mise en péril, aussi bien dans sa nécessité que dans sa possibilité.

[2] Notre tableau n'explore bien évidemment pas toute la portée de cette expression. On pourrait encore prendre en compte les notions de :
- RE-bellion, c'est-à-dire le CONTRECOUP envisagé par Nietzsche envers le christianisme;
- INVERSION de la relation avec un point de référence commun, c'est-à-dire qu'il existe un point de référence commun pour Jean Paul et Nietzsche, mais leurs élaborations s'avèrent inversées.

[3] Cf. l'avant-propos de la deuxième édition de Morgenröte (KSA 3, 11 - 17/OPC IV, 13 - 18). - D'ailleurs, le procédé d'exhortation indirecte constitue une grande partie de Morgenröte, comme Nietzsche l'avait reconnu dans une lettre à Peter Gast (fin août 1881, cf. Bertram, 1922, 47 et Löw, 1984, 185 et 189).

telle hypothèse.

Il va falloir abandonner le terrain de l'analyse littéraire pour un terrain théorique, car il est indispensable de ramener les passages des textes analysés aux propositions qu'ils renferment. Après avoir examiné les styles, les procédés, les objectifs de Jean Paul et de Nietzsche, on comprendrait davantage la possibilité d'une convergence thématique.

B. JEAN PAUL ET FRIEDRICH NIETZSCHE.

I. PRESENTATION DES AUTEURS.

1. Fonction de cette présentation relative à l'étude dans son ensemble.

Trouver des informations sur Jean Paul Friedrich Richter et sur Friedrich Wilhelm Nietzsche ne pose aucun problème, car tous les dictionnaires encyclopédiques, même populaires, fournissent de telles informations. De plus, on dispose de nombreux récits de vie, biographies, et monographies.

Alors pourquoi introduire l'étude des textes par des abrégés biographiques? C'est que Nietzsche et Jean Paul ne font apparemment pas de distinction entre les réflexions concernant la vie quotidienne et les réflexions théoriques. Leurs textes sont enracinés dans le déroulement du quotidien.[1]

Pour eux, la vie rime avec écriture.[2] En conséquence, la

---

[1] Prenons comme exemple >Siebenkäs< de Jean Paul (cf. SW I/2, 7 - 576/J, notamment 186 - 199/292 - 315). - On s'est aussi demandé si la théorie de L'ÉTERNEL RETOUR de Nietzsche n'était pas une abstraction de la vie de la femme. Il a été élevé dans un milieu féminin et connaissait ce déroulement : se procurer de la nourriture, la préparer, la faire manger par les convives, laver la vaisselle, ranger la vaisselle, se procurer de la nourriture etc..

[2] Cf. par exemple Jean Paul, Schulreden II (SW II/1, 22 - 33), Levana, préface de la première édition (SW I/5, 529/M, 15 - 18), dans la préface de la deuxième édition (ibid., 522/M, -), § 1 (ibid., 533sq/19sq), dans le supplément à la troisième fraction (ibid., 644sq/99sq et 656sq/108sq), § 91 (ibid., 698 - 702/138 - 141); Nietzsche, Morgenröte, § 481 (KSA 3, 285sq/OPC IV, 251); Spazier, 1833, III, 15sq; Montandon, 1987, passim; Wölfel/Wirtz 1990, 13 - 15 et infra, C.II.1.1..

présentation suivante envisage de déceler les moments[1] qui conduisent à la production des textes en question. Ces abrégés biographiques remplissent donc une fonction spécifique à la comparaison des deux ouvrages.[2]

Qui plus est, l'approche jeanpaulienne de l'écriture met en route des réflexions concernant la relation concrète entre la vie vécue et l'oeuvre écrite d'un écrivain.[3] Karl A. Varnhagen von Ense[4] supposait même qu'une autobiographie de Jean Paul serait superflue, puisque toute sa vie se retrouverait déjà dans ses oeuvres.[5]

La disqualification de l'univers intellectuel de Jean Paul en tant que produit de l'imagination malsaine d'un enfant solitaire et isolé serait ainsi désarmée. Bien au contraire, on reconnaitraît l'immense travail de remaniément; on découvrirait enfin l'auteur en tant que véritable "père" de ses oeuvres.[6]

Mais on saisirait surtout l'importance de l'éveil du Je qui sert de principe régulateur avant toute forme d'insertion sociale et

---

[1] C'est-à-dire des événements, des expériences, des réflexions; l'ordre chronologique sert de principe organisateur.

[2] Le succès des romans surgissant de l'arrière-plan biographique de l'auteur montre que la position des poètes nihilistes (qui n'acceptent que leur JE en tant que réalité) n'a pas de sens. La biographie d'un auteur fait partie de l'ensemble de sa création, cf. Jean Paul, >Vorschule der Ästhetik<, § 2 (SW I/5, 31 - 34/NL, 35 - 38).

[3] Cf. Sprengel, 1980, IL.

[4] Ami de Jean Paul, 1786 - 1858.

[5] Cf. ibid., XLVIsq..

[6] Cf. infra, C.II.4.1..

culturelle.[1]

2. Jean Paul et Levana.

2.1. Introduction.

Après avoir échoué dans ses études à Leipzig,[2] Jean Paul s'installa chez sa mère et ses frères[3] à Hof.
Jusqu'en janvier 1787, il se consacra à l'étude et à l'écriture. Outre les livres, il étudiait la vie normale de la petite bourgeoisie - malgré la pauvreté impitoyable,[4] sa mère réussissait à entretenir une certaine ambiance bourgeoise.
Ces observations lui ont fourni des milliers de détails qu'il

---

[1] Tout ce qui arrive contribue à la formation de l'individu. Des formations identiques seront donc, par principe, impossibles, cf. Jean Paul, Levana, § 18 (SW I/5, 551 - 553/M, 33sq). Dans ce cas, le Je fonctionne plutôt comme filtre, de façon passive; mais cf. Nietzsche, Morgenröte, § 119 (KSA 3, 111 - 114/OPC IV, 99 - 102) qui esquisse une espèce de "diétetique d'apprentissage". L'individu peut, dans un certain cadre, apprendre à sélectionner ses expériences. La condition serait de ne jamais prévoir l'avenir, mais d'être prêt à accueillir l'instant même.

[2] Jean Paul y avait commencé l'étude de la théologie en mai 1781. Il partait, déçu par la qualité de l'enseignement. De plus, il n'avait pas d'argent pour payer ses dettes, cf. Chronik JP, 14 et 19; Spazier, 1833, chh. 5 - 6 (II, 7 - 124); Lange, 1886, XVIII.

[3] Johann Adam Christian (1764 - 1816); Johann Gottlieb (1768 - 1850); Justus Heinrich Wilhelm (1770 - 1789); Johann Samuel (1778 - 1807).

[4] Cf. Lange, 1886, XXII; Fertig, 1990, 35. - Le père était décédé le 25 avril 1779. Il n'avait laissé aucune ressource financière pour l'entretien de la famille. L'héritage du grand-père maternel s'était amenuisé à cause des rivalités entre les héritiers, cf. Lange, 1886, XVIIsq..

allait exploiter plus tard dans ses ouvrages.

A Leipzig, Jean Paul avait décidé de ne vivre que de l'écriture. Cet objectif l'aida à supporter l'indigence.[1]

S'il avait continué ses études, il aurait pu obtenir un poste, mal payé bien évidemment, mais amplement suffisant pour vivre. Mais Jean Paul avait choisi la profession d'écrivain libre.

Il avait en tête de réaliser un but précis[2] qui se ramène à deux points :

1. fonder un foyer pour faire revivre le bonheur de son enfance;
2. ne vivre que de ses écrits, indépendamment de toute charge ecclésiastique ou étatique.

Cependant, il ne refusait pas de travailler pour gagner sa vie. De 1787 à 1796, il s'engagea comme précepteur et enseignant. Ses postes étaient liés à des circonstances précises et n'entraînaient aucune dépendance institutionnelle.[3]

Au moment de la parution de Levana, il est parvenu au but mentionné:

1. depuis le 27 mai 1801, il est marié avec Karoline née Mayer.[4] Ils ont trois enfants, Emma,[5] Max[6] et

---

[1] On dit que la famille a parfois été obligée de ne se nourrir que de salade et de pain. Jean Paul réussissait quand même à se procurer son CAFÉ, indispensable ... .

[2] Cf. Spazier, 1833, II, 150.

[3] En ce qui concerne cette époque, cf. Spazier, 1833, ch. 8 (III, 7 - 74); Nerrlich, 1889, 143 - 185; Lange, XXIII et LXXXIIsq.

[4] 1774 - 1860; fille du conseiller Johann S. Mayer (1747 - 1819). - Après le divorce de ses parents, Karoline et ses deux soeurs avaient été élévées en partie par leur mère et en partie par leur père, cf. Spazier, 1833, IV, 133sq..

Odilie;[1]

2. depuis la publication de La Loge Invisible,[2] il est un écrivain connu dans les Allemagnes et même à l'étranger.[3]

Par conséquent, avant de se lancer dans un ENSEIGNEMENT D'ÉDUCATION, il a acquis une triple compétence :

- il est écrivain professionnel;
- il a travaillé à plusieurs reprises dans le domaine pédagogique;
- il est père d'une famille de trois enfants.

Dans ses romans, il met déjà à l'épreuve des théories pédagogiques en se servant de son imagination romanesque : le parcours de ses personnages s'explique en partie par le choix de la stratégie liée à leur éducation. Il n'oublie cependant pas ce deuxième élément constitutif de chaque procédé pédagogique : la réponse de l'élève et son attitude vis-à-vis d'une éventuelle auto-éducation.

Ses expériences concrètes de précepteur, enseignant et père lui ont appris à discerner les applications appropriées et les limites des idéaux pédagogiques préconçus.[4]

---

[5] 1802 - 1853.

[6] 1803 - 1821.

[1] 1804 - 1865.

[2] "Die unsichtbare Loge. Eine Lebensbeschreibung. Mumien.", janvier 1793 (dans SW I/1, 7 - 469). - Cf. en ce qui concerne le sous-titre de cette ouvrage Mützenberg, passim.

[3] Cf. SW II/4, 572 et 685sq..

[4] Firmery souligne que ses propos relatifs à la petite enfance seraient tout à fait utiles, mais en ce qui concerne le développement des jeunes adultes, Jean Paul serait une référence douteuse, cf. 1886, 283sqq..

Pour mieux cerner son souci pédagogique, nous allons étudier Jean Paul sous trois angles :[1]

1. Jean Paul a reçu une éducation.
   De même, il a assisté à l'éducation de ses frères (B.I.2.2);
2. Jean Paul a travaillé en tant qu'éducateur (B.I.2.3);
3. Jean Paul se sert du moment érotique pour s'adresser plus spécifiquement aux femmes[2] (B.II.2.4).

2.2. L'éducation de Jean Paul.

2.2.1. Le cadre familial du jeune Hans Fritz.

Johann Paul Friedrich Richter, né le 21 mars 1763 à Wunsiedel (Fichtelgebirge), est le fils de l'instituteur et organiste[3] Johann Christian Christoph Richter[4] et le petit-fils de l'instituteur Johann Richter.[5] Avant sa naissance il était donc déjà en contact étroit avec l'entreprise pédagogique.

---

[1] Comparable à un échafaudage pour la construction de Levana.

[2] Cf. supra, A.I.1.2. - Jean Paul laisse entendre qu'il y a une différence de l'Etre entre l'homme et la femme (niveau ontologique). Cependant, il présuppose une valeur identique de l'homme et de la femme (niveau axiologique). La traductrice de Levana, Madame Jules Favre, par contre, présuppose un Etre identique de l'homme et de la femme (donc sur le plan ontologique). - Pour bien comprendre Levana (cf. par exemple le § 80, SW I/5, 680 - 682/M, 125 - 127), il faut qu'on se rende compte de cet état de choses.

[3] A partir de 1765, il a été pasteur.

[4] 1727 - 1779.

[5] 1687 - 1763.

Son père se chargea de l'éducation de ses fils. Sa mère, Sophia Rosina,[1] malgré sa présence et ses soins attentifs, n'est vraisemblablement pas intervenue de façon très active dans l'éducation des garçons.[2]

De cette époque, on ne retient que deux éléments :

1. le grand-père et le père de Jean Paul ont été enseignants;

2. Jean Paul est né le premier jour du printemps, l'équinoxe.[3]

2.2.2. Caractéristique et stratégie d'éducation du père.[4]

a) *Introduction*. - Malgré la pauvreté de sa famille, le père de

---

[1] 1737 - 1797.

[2] Cela aurait-il été différent si les deux filles, Rosina Barbara (27 juillet 1766 - 23 avril 1767) et Sophie Jacobine Ottilie (12 septembre 1774 - 22 mars 1775) avaient pu survivre?

[3] Jean Paul dans sa SLB (posthume; éditée par son ami Christian Otto en 1826 dans le premier volume du recueil >Wahrheit aus Jean Pauls Leben. Heftlein 1 - 8, 1826 - 1833<, cf. SW I/6, 1038 - 1103) 1818 : "Es war im Jahre 1763 [...], nämlich am Morgen um 1 1/2 Uhr; was aber alles krönt, war, daß der Anfang seines Lebens zugleich der des damaligen Lenzes war. Den letzten Einfall, daß ich und der Frühling zugleich angefangen, hab' ich in Gesprächen wohl schon hundert Male vorgebracht; aber ich brenn' ihn hier absichtlich wie einen Ehrenkanonenschuß zum 101ten Male ab, bloß damit ich mich durch den Abdruck außer Stand setzte, einen durch den Preßbengel schon an die ganze Welt herumgereichten Bonmot-Bonbon von neuem aufzutragen. *Es ist nicht gut, wenn in die Geschichte eines Mannes - und heckte er täglich die neuen Einfälle zu Schocken - das Schicksal selber* ein Wortspiel wie *ein Nestei gelegt hat; auf diesem Ei sitzt und brütet er sein Leben lang und will etwas herausbringen*." - SW I/6, 1039 (souligné par nous). Et il note ailleurs: "März [1822] So viel ist gewiß, die Tag- und Nachtgleiche, in der ich geboren bin, ist Bild, wenn nicht Grund einer geistigen in mir - Phantasie und Reflexion sind sich ziemlich zugewogen, so vielleicht moralisch Gut und Böse, und zuletzt wohl gar Schicksale." - Notice no. 474 (Wölfel/Wirtz (édd.), 1996, 88).

[4] Cf. par exemple Montandon, 1987, 18 - 21, Minder, 1966, 59sq..

Jean Paul fréquenta le lycée à Ratisbonne, en qualité d'ALUMNUS[1] et réussit ses études de théologie à Iena et à Erlangen. Après ses études, il travailla à Hof en tant que précepteur et pasteur.

Jean Paul dépeint son père comme un jeune homme plein d'esprit et d'humour, enthousiasmant son auditoire par ses prédications pourtant dures.[2] Ces prédications lui feront gagner sa femme, "et, ce qui s'avérait plus difficile, les riches beaux-parents",[3] le drapier Johann Paul Kuhn et sa femme.[4]

Donc, conclut Jean Paul en généralisant, la pauvreté durant la jeunesse ne constitue pas un obstacle insurmontable pour l'avancée; la détresse des personnes âgées, par contre, lui semble tout à fait condamnable.[5]

Néanmoins, le père a délaissé ses inclinations et dons naturels, car son parcours l'avait contraint à négliger ses extraordinaires dons musicaux : "On pourrait <u>éventuellement</u> mettre une seule décision fautive de mon père sur le compte de

---

[1] Cf. SLB, SW I/6, 1041.

[2] On le surnomma >prédicateur de la loi<, cf. SLB, SW I/6, 1043.

[3] "...und, was noch schwerer war, die reichen Schwiegereltern." - SLB (SW I/6, 1043).

[4] Jean Paul va employer les prénoms de ce grand-père à partir de mai 1795 à titre de nom complet, cf. SLB, SW I/6, 1040. - En ce qui concerne ce nom, Lange remarque : "Was ihn zur Französierung seines Namens bewog, wissen wir nicht." (1886, XXXIX).

[5] C'est un détail tout à fait intéressant pour notre contexte. Jean Paul rapproche les vieillards des enfants, cf.: "Bettet doch alte Menschen weich und warm und lasset ihnen gerade im Lebens-Dezember und in ihren längsten Nächten Weihnachtfeiertage und Christbäume; sie sind ja auch Kinder, ja zurückwachsende." - Politisches und poetisches Allerlei (SW II/3, 997 - 1012, cit. 1012).

la pauvreté. C'est qu'au lieu de vouer entièrement son coeur de musicien à l'art du son,[1] il a opté comme un moine pour le ministère de la prédication.[2] Il laissa donc son génie du son

---

[1] La traduction de "Tonkunst" par "art du son" s'impose, car elle joue sur la compréhension de la conception pédagogique de Jean Paul. Les concepts "Tonkunst" et "Musik", qui désignent peut-être la même chose, n'ont pas la même fonction dans son discours pédagogique, cf. infra, C.II.3.2.1.a).

[2] Jean Paul construit une analogie entre >épouse< et >musique<. Le statut de moine dérivait du fait que son père s'abstenait de vivre de son génie musical. - Cf. en ce qui concerne cette analogie dans l'Ancien Testament, le Prédicateur, ch. 2, v. 8 : "Jch samlete mir auch Silber und Gold und von den Königen und Lendern einen Schatz. Jch schafft mir Senger un Sengerin und Wollust der Menschen, allerlei Saitenspiel." (trad. Luther, 1545). - La version anglaise 'King James' est identique au propos de Luther (que Jean Paul avait probablement en tête), cf. : "I gathered me also silver and gold and the peculiar treasue of kings and of provinces : I gat me men singers and women singers, and the delights of the sons of men, as musical instruments, and that of all sorts." - Nous avons encore trouvé une version tchèque qui confirme la probabilité de cette traduction : "Nahromáždil jsem sobě také stříbra a zlata a klínotů od králů a krajin; způsobil jsem sobě zpěváky a zpěvakyně i jiné rozkoše synů lidských, a nástroje muzické rozličné." (Prague, 1613) - Les traductions récentes optent pour cette interprétation : "Je me suis aussi amassé de l'argent et de l'or, et les trésors des rois et des provinces; je me suis procuré des chanteurs et des chanteuses, et les délices des fils des hommes, une femme et des concubines." (Darby). Elles ne permettent donc plus de reconnaître cette liaison intime entre l'être humain et la musique (cf. par exemple Haïk Vantoura, 1997, passim et infra, C.II.3.2.1.a)). De plus, elles réduisent la femme au statut de jouet pour l'homme, cf. pour ce contexte Le Rider, 1982, 116. - Cette petite allusion qu'on pourrait qualifier d'anecdotique, contient donc un élément moteur de son entreprise, cf. supra, A.I.1.2 et infra, B.I.2.4.. - Cf. aussi Levana, §§ 60 (SW I/5, 712 - 715/M, 80sq) et 96 (ibid., 616sq/148 - 150); Siebenkäs, ch. 1 (SW I/2, 33 - 49/J, 38 - 69, plus spécialement 43sq/56sq); Nietzsche, Morgenröte, § 216 (KSA 3, 193/OPC IV, 172). - Cette façon de BRICOLER son texte, c'est-à-dire de prendre du matériel qui n'a apparemment rien à voir avec ce qu'il veut faire et le transformer à sa guise (l'énoncé du Prédicateur et la décision de son père), est une des caractéristiques de Jean Paul. Le lecteur aura donc des surprises, dès qu'il prendra ce »tragelaph« au sérieux, cf. aussi Sprengel, 1980, LXXVIII sqq..

enterrer dans une église villageoise."[1]

Avec cette analyse du choix de son père, Jean Paul donne un élément-clé qui aide à comprendre sa volonté tenace de poursuivre l'inclination de son propre coeur. Cet acharnement l'aveugla vis-à-vis de la souffrance de sa mère et de ses frères. "Un des fils de la pauvre Mme Richter, *Henri, le préféré de Jean Paul*, se noya dans la Saale."[2]

Mais le père ne manquait pas toujours de résolution. C'est ainsi qu'il prit en main l'instruction de ses fils après un petit incident que Jean Paul rapporte ainsi: "Hélas![3] Par une plainte inopportune auprès de mon père qu'un long fils de paysan (Coriace est son nom pour les générations à venir) m'aurait tapé légèrement sur les doigts avec son canif, je me suis fermé la porte de l'école à jamais. Ce père, dans sa rage ambitieuse, donna ensuite lui-même les leçons à mes frères et à moi, et chaque hiver j'ai été obligé de regarder les écoliers gagner un port, juste en face de moi, ce qui m'avait été défendu."[4]

---

[1] "Nur einen einzigen Fehlentschluß meines Vaters könnte man vielleicht auf die Rechnung der Dürftigkeit setzen, daß er nämlich anstatt sein ganzes musikalisches Herz der Tonkunst zu geloben, wie ein Mönch [sich] dem Predigtamte hingab und daß [er] sein Ton-Genie in einer Dorfkirche begraben ließ". - SLB (SW I/6, 1045; souligné par nous); cf. infra, C.II.1.2.2.. - Le père composa tout de même des chants d'église, couronnés de succès.

[2] Firmery, 1886, 50 (souligné par nous); cf. également Briefwechsel 1781 - 82; Nerrlich, 1889, 110sq.

[3] Jean Paul vient de décrire le bonheur de pouvoir enfin aller à l'école, son amour pour son maître et ses jouissances dans la vie, en dehors de l'école.

[4] "Leider schloß ich mir selber durch eine unzeitige Klage bei meinem Vater, daß ein langer Bauernsohn (Zäh ist sein Name für die Nachwelt) mich mit einem Einlegmesser ein wenig auf die Fingerknöchel geschlagen, auf immer die Schulstube zu. Er in seinem ehrgeizigen Zorne, gab nun mir und meinen Brüdern allein

b) *Éducation et instruction*. - L'union personnelle de père et de professeur marquera Jean Paul à vie. Son compte rendu[1] permet un examen plus détaillé de cette stratégie éducative.[2] Il offre de plus la perspective d'un Jean Paul à l'âge mûr.[3] Ces souvenirs ont fermenté en lui, tout au long des années.

Jean Paul commence son récit par la structure donnée par son père à l'enseignement. Celui-ci avait pris sa charge au sérieux. Il ne s'était pas occupé accidentellement des enfants pendant ses heures libres, mais avait fixé un horaire rudimentaire :

---

den Unterricht, und mir gegenüber mußt' ich jeden Winter die Schulkinder in einen Hafen einlaufen sehen, der mir versperrt war." SLB (SW I/6, 1053). - Cet événement aboutit à la séparation du petit Hans Fritz de la population paysanne qui ne devrait pas rester sans conséquence pour son oeuvre, cf. Firmery, 1886, 142. - Nerrlich, 1889, 88 souligne la différence entre l'éducation bourgeoise-citadine de Goethe et l'éducation villageoise de Jean Paul. Cependant, d'après les témoignages de Jean Paul, son père essaya justement de recréer une ambiance citadine (par exemple, il demandait aux enfants de vouvoyer leurs parents). - Serait-il possible que ce père ait bien compris que pour se sortir de la misère, une génération n'est pas suffisante? - Cf. Fertig, 1990, 13sq; de même Kant, 1803, A 13 (TWA XII, 702/Ph, 77); Levana, §§ 37 (SW I/5, 574sq/M, 51sq) et 78 (ibid., 678sq/123). - Nietzsche traite cette question dans > Crépuscule des idôles< (publié en 1889, cf. KSA 6, 7; pour le texte ibid., 55 - 161/OPC VIII, 57 - 155), surtout dans le chapitre >Divagations d'un inactuel< (ibid., 111 - 153/108 - 113).

[1] Cf. SLB, SW I/6, 1054.

[2] Il faut bien souligner que le père FONCTIONNA en tant qu'ÉCOLE, c'est-à-dire qu'il enseigna les bases d'une culture générale. Il ne fonctionna pas en tant qu'éducateur paternel en habituant ses enfants à son entourage socioculturel. - Cf. pour cette distinction Dietrich, 1984, 31sq et Rutschky, 1977, XLVIII.

[3] Velut remarque dans son commentaire de >Quintus Fixlein<: "Fixlein pourrait avoir été le père de Jean Paul, et son enfance celle de l'auteur, mais le tout est volontairement transfiguré par la »magie naturelle de l'imagination« : c'est l'enfance de Jean Paul telle que celui-ci aurait voulu l'avoir en son âge mûr." - 1979, 13. - Pour l'élaboration de SLB, Jean Paul recourrait à sa mémoire et cherchait à s'orienter à la réalité des faits.

MATIN	4h d'enseignement matières: - proverbes - catéchisme (luthérien) - vocabulaire latin
midi	-----
APRES-MIDI	3h d'enseignement (matières ÷)

Tableau 3.

L'établissement d'un horaire rappelle l'enseignement scolaire. La restriction à ces quatre matières par contre semblerait bizarre, ainsi que la méthode : *le père ne faisait rien d'autre que d'exiger des enfants qu'ils apprennent par coeur ce qu'il choisirait dans l'un ou l'autre de ces sujets. Par exemple, ils devaient apprendre le système de déclinaison latine sans qu'on leur ait donné pour autant, les informations nécessaires pour comprendre de quoi il s'agissait.*

Si le père devait se déplacer, le tableau se présentait différemment :

MATIN	apprentissage des déclinaisons latines pour le matin suivant
midi	jusqu'à la maîtrise
APRES-MIDI	(les enfants étant responsables eux-mêmes pour la répartition du travail)

Tableau 4.

Ces journées d'absence du père ont eu un effet assez fastidieux sur son frère Adam, "[...] pour lequel la longue journée toute entière suffisait à peine pour courir par-ci, par-là, et pour faire toute sorte d'enfantillages."[1]

---

[1] "[...] dem der ganze lange Tag kaum zu seinem Herumrennen und Kindereien aller Art zulangte". - SLB (SWI/6, 1054).

Moins d'un huitième des devoirs restait dans sa tête et il reçut souvent des gifles après de telles journées. "Au reste, croyez-moi, messieurs et mesdames,[1] ce n'était pas facile de se retirer dans un coin pendant une journée ensoleillée du mois de juin, quand le père tout-puissant n'était pas à la maison, et apprendre par coeur deux ou trois pages de vocabulaire de la même lettre et d'un son semblable; ce n'était pas facile pendant une longue journée ravissante, mais plutôt pendant une courte journée blanche et sombre du mois de décembre."[2]

En ce qui concerne sa personne, Jean Paul s'écria : "Ce professeur de son histoire propre peut tout de même faire l'assertion générale qu'il n'avait jamais été tapé durant toute sa vie d'écolier - ni partiellement, ni tout entier -; le professeur savait toujours ce qu'il devait savoir."[3]

---

[1] Jean Paul conçoit la SLB en tant que *cours d'université*.

[2] "Übrigens glauben Sie mir, meine Herren und Frauen, wars gar nichts Leichtes, an einem blauen Juniustage, wo der Allherrscher Vater nicht zu Hause war, sich selber in einen Winkel festzusetzen und gefangenzunehmen und zwei oder drei Seiten Vokabeln desselben Buchstabens und ähnlichen Klangs auswendig zu lernen, an einem blauen langen Wonnetag, sag'ich, war es nichts Leichtes, sondern mehr an einem weißdunkelnden kurzen Dezembertag." - SLB (SWI/6, 1054).

[3] "Professor dieser eigenen Geschichte darf aber den allgemeinen Satz aufstellen, daß er überhaupt *niemal* in seinem ganzen Schülerleben ausgeprügelt worden, weder gliederweise, geschweige denn vollends im ganzen; der Professor wußte immer das Seinige." - SLB, SWI/6, 1054; cf. Lange, 1886, IXsq. - Poussé par le désir de guider ses fils jusqu'au sommet de la société actuelle, le père Richter n'agissait qu'en fonction de son idéal. Il ne s'efforçait pas de construire une relation personnelle avec chacun de ses fils qui aurait pu l'aider à remarquer les différences sensibles de leurs caractères - si cette éducation se démontrait bénéfique pour Jean Paul, elle a été néfaste pour sa fratrie. Cf.: "On constate que de nombreux génies de notre civilisation ont été élevés dans des conditions assez particulières, caractérisées par le rôle très important du père dans leur éducation scolaire accélérée. [...] Ainsi, Blaise Pascal, mathématicien et philosophe, Goethe, poète et

Le père ne jugea apparemment pas nécessaire d'ENSEIGNER les vertus comme la discipline, la maîtrise de soi, la soif d'apprendre, la constance dans les devoirs et la fidélité vis-à-vis des autorités (l'obéissance). Il les PRÉSUPPOSA chez ses enfants.[1]
Par conséquent, chaque fois qu'une de ces qualités faisait défaut, il se voyait obligé d'interpréter un tel comportement comme une désobéissance, voire une rébellion.
Cette attitude du père est probablement la racine de la haute estime que Jean Paul avait à l'egard des jeunes enfants, ce qui n'était pas répandu à son époque.[2]
Mais il va prendre au sérieux la moralisation,[3] car il s'est

---

naturaliste allemand, Hugo Grotius, juriste hollandais, fondateur du droit international, Leibniz, philosophe et mathématicien allemand, Jeremy Bentham, juriste et philosophe, John Stuart Mill, philosophe, écrivain, logicien et économiste anglais, Norbert Wiener, inventeur de la cybernétique, ont été éduqués à peu près exclusivement par un père exigeant et infatigable.
Une telle éducation a également conduit d'autres enfants au déséquilibre, car elle dépassait leurs possibilités émotionnelles et intellectuelles." - Terrassier, 1989, 85.

[1] Jean Paul retravailla cette expérience et présenta le résultat de ses considérations dans >La Loge invisible<, cf. : "Für Kinder vollends gibt es keine andere Sittenlehre als Beispiel, erzähltes oder sichtbares und es ist erzieherische Narrheit, daß man durch Gründe Kindern nicht diese Gründe, sondern den Willen und die Kraft zu geben meint, diesen Gründen zu folgen."- SW I/1, 55; cf. infra, C.II.3.2.1.c).

[2] Fertig présume que Jean Paul contribuait à la découverte de l'enfance. C'est ainsi qu'on comprend la valeur prometteuse qu'il accordait à l'enfance: "Jean Paul (hat Teil) an der grundlegenden Entdeckung der Kindheit als eigener Phase mit eigener Dignität". De plus, on devrait réaliser que "die entscheidenden Reflexionen" ne commencèrent pas avec les travaux préparatoires pour Levana, mais bien avant (1990, 7; cf. aussi 11sq. et 14; ainsi que Lange, 1886, LXVIsq). - Vers la fin du siècle, cette vision avait gagné du terrain, cf. Kiefer, 1906, passim; Montessori, 1959, passim et infra, B.I.3.5.2.a).

[3] Cf. Lange, 1886, XXIX (Schwarzenbach), XXXIII (Hof), LIX (Levana); ainsi que - bien que son concept soit différent - Kant, 1803, A 14 (TWA XII/702sq/Ph, 77sq). On pourrait résumer

rendu compte que les vertus nommées ci-dessus ne viennent pas naturellement. Elles sont plutôt le résultat d'un travail, d'un effort incessant qui débute dès les premières années de la vie. Jean Paul avait donc très bien compris que cette exigence d'autodiscipline du père n'était pas un signe de mépris à l'égard des enfants ou d'absence d'amour véritable. Il lui manquait simplement un certain discernement. C'est pourquoi il faisait travailler ses enfants comme il travaillait lui-même. Car pour ses paroissiens paysans, il s'était soumis à une discipline : apprendre ses prédications par coeur pour ne pas se perdre dans des improvisations. Il employait cette méthode auprès des enfants, parce qu'elle était - d'après son expérience - la seule qui permette d'acquérir un savoir sûr.

Jean Paul admet alors que son père n'a pas commis de faute de volonté.

Néanmoins, avec l'exclusion de toute autre méthode, le père a commis une *faute conceptuelle* : "Dans toute sa forme d'éducation, ce père ne commettait pas d'autres erreurs que celles de la tête, non pas celles de la volonté - si bizarres qu'elles aient été parfois."[1] Et il ajoute : "On pourrait même conseiller cette méthode aux vrais professeurs d'école. Aucune

---

l'argument de Kant de la façon suivante : la Providence a armé l'être humain avec la >moralité<. Le travail de l'éducateur consiste à l'éveiller. Le travail de chacun consiste au <u>devoir</u> de la produire chaque fois qu'il se reconnaît méchant. Ce processus concerne à la fois l'individu et le genre humain.

[1] "Dieser Vater machte in seiner ganzen Erziehweise keine andern Fehler - so seltsame auch noch vorkommen mögen - als die des Kopfes, nicht des Willens." - SLB (SWI/6, 1054); cf. Levana, dans la préface à la deuxième édition (SW I/5,522/M, -) et infra, C.II.1.1.. - Son père pleurait même de joie quand il voyait les progrès de son fils.

autre méthode que celle-ci, ne permettra d'économiser autant de temps et autant de peine. Elle est vraiment confortable, car l'apprennant s'auto-magnétisera comme un puissant voyant au livre du vicaire ou de son assistante ou bien de son >curator absentis<. Vraiment, cette auto-allaitement des enfants est tellement souple que j'oserais même, par le seul moyen des lettres postales, présider des écoles entières en Amérique du Nord ou bien dans l'Ancien Monde à une distance de cinquante journées de voyage. J'écrirais simplement à mes jeunes écoliers ce qu'ils devront apprendre journalièrement, par coeur. J'employerais un homme insignifiant qui les ferait réciter. Et moi, je me rejouirais dans la conscience de leurs dimanches de jeûne >reminiscere<."[1]

Comment peut-on comprendre ce conseil, ces conclusions, que Jean Paul intercale dans le rapport de sa propre expérience? S'agit-il d'une tournure satirique, ou bien s'agit-il d'un véritable conseil pour résoudre le problème de l'instruction populaire?

---

[1] "Eigentlichen Schullehrern ist sogar diese Methode anzuempfehlen, weil bei keiner so viel Zeit und Mühe zu ersparen ist, als bei dieser wahrhaft bequemen, wo der Zögling am Buche des Vikarius oder Adjunktus des Lehrers oder dessen curator absentis und wie ein kräftiger Hellseher sich selber magnetisiert. Ja dieses geistige Selberstillen der Kinder läßt eine solche Ausdehnung zu, daß ich mir getraue, durch die bloße Briefpost ganzen Schulen in Nordamerika vorzustehen oder in der alten Welt fünfzig Tagreisen entfernten, indem ich meiner Schuljugend bloß schriebe, was sie täglich auswendig zu lernen hätte, und einen unbedeutenden Menschen hielte, dem sie es hersagte, und ich genösse das Bewußtsein ihrer schönen geistigen Fastensonntage *reminiscere*." - Ibid., 1054sq. -
Cf. : "Sehr fleißig ließ Jean Paul kleine Aufsätze aus allen Wissensgebieten abschreiben und auswendig lernen; wir hören einmal, daß die eine Schülerin in Summa 101, die andre 155, die dritte 147 Aufsätze sich eingeprägt habe. Vielleicht wollte er auf diese Weise ebensosehr den Stil derselben bilden als die Ergebnisse des Schulunterrichtes befestigen." - Lange, 1886, XXXIIsq. Cette remarque se réfère à l'époque de Hof.

L'éducation, au sens strict du terme, a été supprimée par cette exclusivité d'instruction. Les garçons sortirent de cette école incapables d'affronter la vie. Le père n'avait jamais songé à la possibilité de mourir prématurément. Il envisageait de guider ses fils jusqu'au lycée, comme il le réussissait tout juste avec Jean Paul, l'aîné. Par conséquent, quand il mourut, il laissa ses plus jeunes fils dépourvus des stratégies à la fois pratiques[1] et psychosociales[2] pour leur survie.
Bref, ils n'étaient nullement >débrouillards< et pourtant, c'est justement cette qualité qui compte le plus pour la nombreuse postérité d'une famille dans un certain dénuement.

2.3.Jean Paul éducateur.

Les travaux de Jean Paul surgissent de sa vie. Ce fait facilite en quelque sorte la tâche du biographe. Il extraira certains thèmes que Jean Paul reprend dans plusieurs de ses ouvrages et structurera ainsi sa présentation.[3] On emploiera ce procédé méthodique tout au long de notre travail.
On organise le chapitre présent, >Jean Paul éducateur<, ainsi :
- Jean Paul éducateur de lui-même (B.I.2.3.1.);

---

[1] La préparation à un métier ou bien, au moins, le développement des aptitudes pratiques.

[2] L'entêtement et l'inflexibilité face aux situations imprévues qui en résultent, marquaient cette famille. La réussite de Jean Paul est-elle liée aussi à cette qualité que constitue l'entêtement?

[3] Cf. pour ce procédé méthodique Firmery, 1886, 268sqq; Minder, 1966, 59sq. - Pour notre intérêt, c'est-à-dire bricoler (cf. Behler, 1988, 18) un abrégé biographique qui présente l'auteur de Levana, le thème le plus important serait la notion du »latin«.

- Jean Paul éducateur :
  * précepteur et professeur d'école (B.I.2.3.2a);
  * père et mari (B.I.2.3.2b);

2.3.1. Jean Paul éducateur de lui-même.

a) *Les bases théoriques*. - En vue du "traité d'éducation", cette section renfermerait la perspective de "l'auto-éducation, selon Jean Paul". Il convient donc d'ébaucher son approche théorique, mais dans ce chapitre d'introduction biographique, nous nous bornons à présenter un seul passage de Levana.[1]
Jean Paul maintient la tension entre l'individualité d'un côté, et la sociabilité, de l'autre côté. Une communauté peut, par exemple, encourager l'individu sur son chemin d'auto-éducation: "Si l'on regarde autour de soi dans l'histoire, les sommets et les hauteurs qu'habitent les peuples transfigurés, puis les bas fonds où gisent les peuples en captivité, on se dit: »Là où une foule a pu monter, tu le peux aussi; et surtout tu ne descends pas.»"[2] Ce fait résulte de la force d'une communauté de pouvoir décorporer, transfigurer l'homme intérieur, qui, inversement, doit être incorporé dans chaque individu : "L'homme intérieur, qu'un peuple , une majorité a décorporé et a fait apparaître dans sa transfiguration, doit habiter et respirer dans chaque

---

[1] Cf. les élaborations infra, C.II.3.1.1..

[2] "Wenn man in der Geschichte rund auf die Höhen und Bergrücken hinaufsieht, wo verklärte Völker wohnen , und alsdann in die Abgründe hinunter, wo eingeschlossene liegen, so sagt man sich : »Wohinauf eine Menge kam, dahin kannst du auch, wenn auch nicht hinab.«" - Levana, § 26 (SW I/5, 560sq/M, 40sq, cit. 560/40).(tm)

être singulier qui autrement ne le reconnaîtrait même pas comme son parent."[1]

L'éducation s'avère donc de prime abord comme assistance à l'édification de l'homme intérieur et comme enseignement concernant sa nature. Le premier aspect vise l'accomplissement individuel, tandis que le deuxième aspect vise l'application de ses facultés en vue de la construction sociale. Ces deux aspects sont des composantes indispensables pour atteindre le but de l'"aurore céleste de l'âme".[2]

b) *Son essai autobiographique*. - "Des souvenirs qui remontent jusqu'aux années de l'enfance réjouissent, oui élèvent l'homme sans fondement, qui voudrait s'attacher partout, d'une façon indescriptible et beaucoup plus que la mémoire de ses années ultérieures et pleines d'élan. Il y a peut-être deux raisons. Par cette reminiscence, il se voit reculer jusqu'aux portes de sa vie qui sont surveillées par des nuits et des spectres. Deuxièmement, il croit trouver dans la force intellectuelle d'une conscience précoce, une indépendance quelconque du corps humain et méprisable."[3]

---

[1] "Der innerer Mensch, welchen ein Volk, eine Mehrzahl entkörperte und in seiner Verklärung zeigte, muß in jedem Einzelwesen wohnen und atmen, das ihn sonst nicht einmal als seinen Verwandten anerkennen würde." - Ibid.;(tm), cf. infra, C.II.3.1.1 et D.II.2.2..

[2] Cf. supra, A.I.2. et infra, C.II.4.3.2.c) et D.II.2.3..

[3] "Tief hinunterreichende Erinnerungen aus den Kinderjahren erfreuen, ja erheben den bodenlosen Menschen, der sich in diesem Wellendasein überall festklammern will, unbeschreiblich, und weit mehr als das Gedächtnis seiner späteren Schwungzeiten; vielleicht aus zwei Gründen, daß er durch dieses Rückentsinnen sich näher an die von Nächten und Geistern bewachten Pforten seines Lebens zurückzudrängen meint und daß er zweitens in der geistigen Kraft eines frühen Bewußtseins gleichsam eine Unabhängigkeit vom verächtlichen kleinen Menschenkörper zu

Et Jean Paul illustre ensuite son argument: "Je pourrais, à ma joie, soulever un souvenir bien pâle et petit de mes douze, ou peut-être quatorze mois comme un perce-neige du sol de la terre[1] de l'enfance. Je me rappelle encore qu'un pauvre élève m'aimait beaucoup et je l'aimais aussi; et il m'a porté dans ses bras - ce qui était plus agréable que lorsqu'on me portait souvent plus tard dans les mains - et, dans le grand réfectoire noir des élèves pauvres, il me donnait du lait à manger."[2]

Quand il devait réaliser une "description de lui-même", son auto-éducation ne réussissait pas. Il avait pourtant bien

---

finden glaubt." - SLB (SW I/6, 1048). - Ce passage prouve-t-il que Jean Paul adhérait à la métaphysique? C'est une lecture possible. Une autre lecture prendrait au sérieux le "il croit trouver" et aboutirait à la conclusion qu'il s'agirait plutôt d'une moquerie que d'une affirmation. Des passages d'une ironie plus visible se trouvent dans Levana, cf. par exemple les §§ 86 (SW I/5, 689 - 691/M, 132sq) et 91 (ibid., 700 - 702/M, 138 - 141).

[1] Cf. infra, C.II.3.2.2.c).

[2]. "Ich bin zu meiner Freude imstande, aus meinem zwölf-, wenigstens vierzehnmonatlichen Alter eine bleiche kleine Erinnerung, gleichsam das erste geistige Schneeglöckchen aus dem dunkeln Erdboden der Kindheit noch aufzuheben. Ich erinnere mich nämlich noch, daß ein armer Schüler mich sehr liebgehabt und ich ihn und daß er mich immer auf den Armen - was angenehmer ist als oft später auf den Händen - getragen und daß er mir in einer großen schwarzen Stube der Alumnen Milch zu essen gegeben." - SLB (SW I/6, 1048). - Cf. Spazier, 1833, I, 51sq: "Eine höchst charakteristische Erscheinung bei Jean Paul war die große Klarheit, in welcher seine Kinder- und Knabenzeit beständig bis in das höchste Alter vor seiner Seele lag; ja sie hat durchaus seinem Leben wie seinen Werken ein Gepräge aufgedrückt, welches sie wesentlich von allen anderen unterscheidet. [...], der Anfang seiner Selbstbiographie, den er uns hinterlassen, ist darum nicht das am wenigsten Originelle, wodurch dieses seltsame Wesen von so vielen anderen Genien sich unterscheidet". - Cette constatation est un des indices que le choix du titre Levana pour son enseignement d'éducation ne relève pas du hasard ni du souhait d'un éditeur, comme c'est *vraisemblablement* le cas de plusieurs ouvrages de Jean Paul, notamment >La loge invisible< (cf. Chronik JP, 33) et des "Auswahl aus den Teufelspapieren" (cf. Firmery, 1886, 53).

commencé, avec sa méthode habituelle qui consistait principalement à réunir toute sorte de matériel pouvant lui être utile dans ses recherches.

En effet, depuis 1813 il collectionnait des informations sur sa famille et son enfance. En juillet 1818, il commença à écrire. Aussitôt, il fut forcé d'arrêter l'entreprise. Comme il s'en plaignait auprès de son ami Emanuel Osmund,[1] en écrivant des romans, il avait tellement pris l'habitude de mentir, qu'il préférait de loin décrire n'importe quelle vie que décrire la sienne.

En janvier 1819, il abandonna finalement le projet, au cours du récit de sa quatorzième année.

Comment alors évaluer ce récit du pauvre élève[2] qui donnait du lait[3] au bébé Jean Paul?

Jean Paul cherchait apparemment une explication qui lui permettait de classer ce >souvenir< dans l'ordre des faits: "Son portrait jauni et son amour me revenait bien des années après devant les yeux. Je ne me rappelle malheureusement plus son nom. Mais il est très bien possible qu'il vive encore. Il serait alors un vieux sexagénaire, et obtiendrait mes leçons imprimées à cause de sa qualité de savant; et il se rappellerait donc un petit professeur qu'il avait porté et embrassé - mon dieu! Si c'était ainsi et il écrirait, ou l'homme plus âgé rendrait visite à l'homme âgé. *Cette petite étoile du matin de la mémoire la plus précoce brillait encore relativement claire pendant les*

---

[1] 1766 - 1842.

[2] "ALUMNUS".

[3] *A manger*, comme il souligne. - Cf. infra, C.II.3.2.2.a).

années de garçon à son ciel bas. Il pâlit pourtant de plus en plus, lorsque la lumière journalière de la vie s'intensifierait; - et, à vrai dire , je m'en souviens maintenant, qu'autrefois, mon souvenir a été plus net."[1]

On reconnaît alors le premier élément de son auto-éducation : il s'entraînait à garder vivants dans sa mémoire les souvenirs qui jaunissaient avec le temps. Comparable au processus de la rumination, il les retravaillait régulièrement et les maintenait ainsi à leur place. Ce façonnage des souvenirs lui permettait d'acquérir une certaine base pour sa propre vie.[2]

Mais comment s'explique la nécessité d'une auto-éducation? Quel est son but principal?

Jean Paul fut très conscient des penchants pour la négation qui essaient de s'emparer de l'être humain. Ces dangers vont d'une négation apparemment involontaire[3] et d'une simple désobéissance

---

[1] "Sein fernes nachdunkelndes Bild und sein Lieben schwebte mir über spätere Jahre herein; leider weiß ich seinen Namen längst nicht mehr; aber da es doch möglich wär', daß er noch lebte hoch in den Sechzigern und als vielseitiger Gelehrter diese Vorlesungen in Druck vorbekäme und sich dann eines kleinen Professors erinnerte, den er getragen und geküßt -- ach Gott, wenn dies wäre und er schriebe oder der ältere Mann zum alten käme! - *Dieses Morgensternchen frühester Erinnerung stand in den Knabenjahren noch ziemlich hell in seinem niedrigen Himmel, erblaßte aber immer mehr je höher das Taglicht des Lebens stieg; - und eigentlich erinnere ich mich jetzo nur dies klar, daß ich mich früher von allem heller erinnert.*" - SLB (SW I/6, 1048). - Dans Levana, il consacre les §§ 141 à 144 à la différence entre le souvenir (Erinnerung) et la mémoire (Gedächtnis) (cf. SW I/5, 848 - 854/M, 224 - 228).

[2] Cette technique nécessite l'entrelacement intrinsèque de la conscience et du corps que Jean Paul propose comme une fin de l'éducation réussie, cf. infra, C.II.3.1.3. et C.II.3.2.2.c).

[3] Les deux soeurs de Jean Paul n'ont vécu que quelques mois (cf. Chronik JP, 10sq); de plus, Jean Paul soupçonna un avortement spontané d'une fillette avant sa propre conception (cf. SLB, SW I/6, 1048).

contre l'autorité parentale[1] jusqu'à une révolte complète contre les circonstances de la vie.[2]

Pour vaincre ces penchants, on doit impérativement recourir à la création et à la construction.[3]

L'acquisition des éléments permettant de créer et de construire s'avère donc indispensable. On se procure ces matériaux par :

1. la perception vigilante de l'entourage (les personnes, la nature, des situations spécifiques, par exemple);
2. l'obéissance créative vis-à-vis des autorités, ce qui évoque et éveille la responsabilité;
3. l'apprentissage attentif et la recréation des connaissances d'après ses propres facultés.[4]

---

[1] Comme il la voyait chez son frère Adam.

[2] L'exemple étant son meilleur ami Johann Bernhard Hermann (1761 - 1790); il reprenait ce thème maintes fois dans ses ouvrages. La création des figures Liane et Roquairol dans le >Titan< sera le sommet de ces réflexions.

[3] Cette conviction forme le cadre à partir duquel Jean Paul attribue une importance particulière à l'ÉCRITURE.

[4] On ne confond pas ce travail avec l'acquisition de la conscience du Je qui survient d'une façon plutôt involontaire : "Nie vergeß' ich die noch keinem Menschen erzählte Erscheinung in mir, wo ich bei der Geburt meines Selbstbewußtseins stand, von der ich Ort und Zeit anzugeben weiß. An einem Vormittag stand ich als ein sehr junges Kind unter der Haustüre und sah links nach der Holzlege, als auf einmal das innere Gesicht »ich bin ein Ich« wie ein Blitzstrahl vom Himmel vor mich fuhr und seitdem leuchtend stehen blieb : da hatte mein Ich zum ersten Male sich selber gesehen und auf ewig." - SLB, SW I/6, 1061. - Lange (1886, VIII) explique cette expérience par la solitude de l'enfant que fut Jean Paul. Au lieu de communiquer avec d'autres personnes, il a du se tourner vers la réflexion et sa vie intérieure. Lange supprime ainsi la valeur heuristique que Jean Paul attribuait à son expérience, cf. aussi : "Cette révélation fulgurante, décrite à la façon du »Durchbruch« piétiste, peut être considérée comme le point de départ de toute son attitude ultérieure face au monde. Jean Paul n'est certes pas le seul à faire cette expérience existentielle, mais il est l'un des rares à faire de la révélation de son moi le moteur essentiel de sa pensée théologique, philosophique et poétique." - Montandon,

Ses écrits témoignent à maintes reprises de son combat constant et acharné contre la séduction mystique. Seulement une éducation de sa propre volonté, suivant un plan préalablement établi par et pour soi-même pourrait conduire à une personnalité ferme et affirmative.[1]

Spazier démontre par l'analyse du caractère >Emmanuel-Dahore< dans Hesperus, comment Jean Paul s'est débarassé du mysticisme.[2] Nous choisirons un autre exemple qui est directement lié à sa propre éducation. Il s'agit du caractère de Liane dans Titan.[3] Le lien supposé se révèle dans l'épisode où Liane résiste encore

---

1987, 18. - Jean Paul évoque cette expérience dans son enseignement d'éducation, cf. : "Es gibt Menschen, die sich tief bis an die Grenzstunde hineinbesinnen, wo ihnen zum ersten Mal das Ich plötzlich aus dem Gewölke wie eine Sonne vorbrach und wunderbar eine bestrahlte Welt aufdeckte." - Levana, § 18 (SW I/5, 551 - 553/M, 33sq, cit. 553/34); cf. aussi Nietzsche, Morgenröte, § 115 (KSA 3, 107sq/OPC IV, 95sq), infra, C.II.3.1.1. et D.II.2.2..

[1] Dans la Levana, il définit la raison saine comme une autodiscipline, apte à dominer la fantaisie (cf. § 101, SW I/5, 725 - 737/M, 157 - 163). - Que Jean Paul se soit véritablement libéré, comme le pense Spazier, c'est une autre question. Nous constatons que le style parfois fleuri de Levana aussi bien que son mythe final dénotent encore quelques traces. Toutefois, il est arrivé à une certaine maîtrise de soi.

[2] Cf. 1833, III, 132 - 185.

[3] Levana et >Titan< adhèrent au même projet. Jean Paul dissimule cette proximité par un processus de traductions multiples. En effet, le prénom du personnage principal du roman, Albano, est la forme masculine d'un nom témoigné pour la déesse Levana, cf: "LEVANA die Göttin, welche die Kinder von der Erde aufhebt (levare), Tertull. ad. nat. 2,11 (wo Gottfredus mit voller Sicherheit *Levana* schrieb für das überlieferte *Albana*; trotzdem haben Ambrosch, Religionsbücher Heft 2 S. 235=Abdr. S. 15 und Walz in Paulys Realencycl. 6,1 S 434 das sinnlose *Albana* als Name einer Göttin beibehalten." - Roscher, 1887 - 1902, II, 12020. - Par ailleurs, Fertig propose de différencier dans le corpus de >Titan< le travail de recherche pédagogique de la propulsion de l'idéal des hommes hauts. Si Jean Paul avait rassemblé plus tard ses idées générales dans le traité Levana, ce serait la poursuite de son idéal qui avait engendré la structure même du roman Titan (1990, 55sq).

devant ses parents qui lui demandent de renoncer à Albano :

"Elle[1] resta toute la journée qui lui était encore accordée auprès de sa mère, se contentant de répondre, levant des regards affectueux, se prêtant à toute chose avec diligence et bonne humeur et gardant - car elle essuyait furtivement du petit doigt la moindre goutte de rosée qui se formait au coin de l'oeil, comme si elle eût été poussière, pensant :»*J'aurai assez de la nuit pour pleurer*«[2] gardant donc les yeux très secs. Tout cela parce qu'elle ne voulait pas être une charge supplémentaire pour une mère déjà bien affligée. Mais celle-ci, comme le font souvent les mères, prit ce silence craintif et affectueux pour un premier signe d'entêtement et lorsque Liane voulut faire venir le portrait de Caroline[3] de Lilar dans l'intention toute ingénue d'y puiser un réconfort, cette ingénuité elle-même passa pour de l'obstination et fut répondue par une obstination de la part des parents, c'est-à-dire on permit d'envoyer chercher le portrait. Mais la femme du ministre exigea qu'elle lui rendit ses prières en francais comme si elle était désormais indigne d'en faire un coussin pour son coeur. Jamais l'homme n'est plus mesquin que lorsque il veut punir et tourmenter sans savoir comment."[4]

---

[1] Liane.

[2] Souligné par nous.

[3] Une espèce de spectre.

[4] "Sie blieb noch diesen ganzen eingeräumten Tag bei der Mutter; gab aber nur Antworten, blickte freundlich an, tat alles gern und behend und hatte - da sie jeden zusammenrinnenden Tautropfen schnelle mit dem Zwergfinger aus den Augenwinkeln schlug, als sei es Staub, weil sie dachte: *nachts kann ich weinen genug* - sehr trockene Augen; und das alles, um der belasteten Mutter nicht zu neuer Last zu sein. Aber diese, wie

Le soir, Liane se retrouve seule dans sa chambre, et comme elle l'espérait, elle cherche les pleurs et le repos. "Sur un oreiller qui semble ce soir-là soutenir son plus long sommeil, la pauvre tête ensanglantée repose plus douillettement que sur ce sein qui n'a su ponctuer ses larmes que de reproches et de querelles et elle pleure doucement, non pas à propos des êtres aimés, mais à cause de leur perte."[1]

Mütter so leicht, verwechselte die scheue, liebende Stille mit dem Ausbruche der Verstockung, und als Liane in unschuldiger Absicht des Trostes sich Karolinens Bild aus Lilar wollte bringen lassen, galt auch diese Unschuld für Verhärtung und wurde mit einer elterlichen gestraft und erwidert; nämlich mit der Erlaubnis, zu schicken. Nur forderte die Ministerin die französischen Gebete von ihr zurück, als sei sie nicht wert, diese ihrem jetzigen Herzen unterzulegen. Nie ist der Mensch kleiner, als wenn er strafen und plagen will ohne zu wissen *wie*." - Titan, 75ᵉ cycle (SW I/3, 409 - 416/E I, 342 - 348, cit. 415/347).(tm) - La traduction d'Espagne et al. invente une relation entre la demande de Liane d'aller chercher le portrait et la demande de la femme du ministre de rendre les prières en français. Sans vouloir exclure une telle interprétation, notons quand même que le texte allemand ne l'établit pas. La traduction ne fait pas ressortir toutes les nuances de cette punition subtile. Nous proposons donc de regarder ce passage d'un point de vue intérieur de la logique jeanpaulienne. Récapitulons : Liane a été élévée dans des conditions malsaines. Elle présenta tous les signes d'une dépression grave allant jusqu'au contrôle de ses organes sensuels. La rencontre avec Albano et son amour avaient éveillé en elle des sensations qui ne dépendaient plus de son propre état émotionnel. La sanction donc est en effet la permission d'envoyer chercher (sc. ce portrait), car la mère pressentait trop bien qu'avec la méditation de cette image, Liane allait retomber dans son univers émotionnel. C'était donc la punition la plus mesquine possible, venant de l'instinct malade de la mère (qui, d'ailleurs, est ici appellée "femme du ministre") même. - Cf. infra, C.II.1.2.2.

[1] "Auf dem Kopfkissen, als trüg' es seinen längsten Schlaf, ruhet dieses verblutete Haupt sanfter als an der Brust, die ihm seine Tränen zankend nachzählte, und es weinet sanft nicht *über*, nur *um* Geliebte." - Ibid. (416/348).(tm) - Avec la >famille< du ministre Froulay, Jean Paul dépeint le scénario de l'ÉDUCATION LÉTALE. - Cf. Levana, § 29 (SW I/5, 563/M, 42). Jean Paul s'y applique à une critique aïgue de l'orgueil. Ce paragraphe témoigne d'une maturité de la part de l'*auteur* Jean Paul que le *père* Monsieur Richter n'a pas toujours su appliquer. Nous rencontrons ici une question que personne qui s'engage dans l'entreprise de l'éducation ne saurait éviter : quel est le

Jean Paul fait remarquer dans SLB qu'il avait toujours accompli ses devoirs scolaires quand son père s'absentait. Par conséquent, il n'avait jamais reçu de punitions dans ce cas particulier.[1]

Mais il raconte un autre incident: "Cependant, une fois, un après-midi d'hiver - j'avais peut-être huit ou neuf ans - mon père voulait travailler avec un petit dictionnaire latin. Je devais l'apprendre par coeur. Mais d'abord je devais lui lire la première page : je lisais alors »lingua«, sans respecter ses rectifications, non pas »lingwa« mais toujours »lingua«. Je répétais cette même faute, malgré tous les signes de correction, jusqu'à ce qu'il se mette en colère. Il m'ôta, dans une impatience coléreuse, le livre et son apprentissage à jamais."[2]

---

critère d'une vie réussie? Est-ce l'âge que l'on atteint? L'éducation peut-elle programmer (provoquer ou differer) la mort? - Cf. aussi ibid., § 101 (ibid., 725 - 737/157 - 163) . Jean Paul dénonce l'hypocrisie du clergé dans le cadre de l'éducation princière: "Warum flehen die einfältigen Geistlichen auf den Kanzeln nur, daß die Fürstin glückliche Mutter werde, nicht aber auch, daß sie eine bleibe erziehend?" - Ibid. (726/158; souligné par nous.). - En ce qui concerne Roquairol, Montandon le voit comme victime de l'esprit du temps, cf. 1987, 179sq; cf. pour ce contexte aussi infra, C.II.1.2.2.. - Cf. en outre Nietzsche, par exemple frg. fin 1876 - été 1877, 21 [63] (KSA 8, 376/OPC III/1, 431), Kant, 1803, passim et infra, C.II.3.2.2.c).

[1] Cf. supra, B.I.2.2.2.b).

[2] "Nur einmal an einem Winter-Nachmittage - ich mochte etwa 8 oder 9 Jahre alt sein - als mein Vater ein kleines lateinisches Wörterbuch mit mir treiben wollte, d.h. es mich auswendig lernen lassen und ich ihm die erste Seite vorher abzulesen hatte : las ich lingua ungeachtet seiner Verbesserungen nicht *lingwa* sondern immer *lin-gua;* und wiederholte denselben Fehler allen Korrekturzeichen zum Trotze so oft, daß er wild wurde und in zorniger Ungeduld auf immer mir das Vokabelbuch und dessen Erlernen entzog." - SLB (SW I/6, 1055). - On remarque l'absence de réflexion critique chez le père et on assiste à la naissance de l'orgueil entêté de Jean Paul. Ni l'un ni l'autre ne cèdent: le père enlève simplement le livre par colère, parce que l'enfant l'avait volontairement

Cet incident marqua l'enfant qui écrira des dizaines d'années plus tard: "Même maintenant je n'arriverais pas à la source de cette stupidité, mais mon coeur - c'est son message à moi durant toute ma vie - n'est pas affecté par l'obstination; ni en général, et surtout pas à cette occasion contre le père qui m'offrait lui-même avec un nouveau livre une nouvelle délectation de garçon."[1]

COMMENT le père devient mère, le cahier du vocabulaire latin se transforme en livret de prières françaises, le mot 'lingua' se personnalise en Albano et l'enfant-garçon Hans Fritz s'incarne[2] en la jeune femme Liane, voilà ce qui constituerait le sujet d'une nouvelle investigation.

Toutefois, nous sommes en mesure de tracer quelques lignes :

- dans Titan, Jean Paul s'occupe du côté moral et bourgeois de l'humanisme;
- dans son petit écrit Le voyage du proviseur Fälbel,[3] il dévoile son côté didactique.[4]

---

provoqué. Le comportement du père - l'adulte - est bien caractéristique pour un style didactique qualifié comme "enseignement sans éducation" (cf. Dolto, 1979, 81 - 88).

[1] "Noch jetzo kann ich der Quelle dieser hartnäckigen Dummheit nicht auf den Grund kommen; mein Herz aber - dies sagt' es selber mir durch mein ganzes Leben hindurch - war mit keinem Mutwillen im Spiele, so wie überall nicht, so am wenigsten hier gegen den Vater, der mir ja durch ein neues Lernbuch eine neue Knabenlust anbot." - SLB (SWI/6, 1056).

[2] Se *décarne*? - Cf. en ce qui concerne le thème du double, Moses, 1972, 61sq; Firmery, 1886, 85sq..

[3] >Des Rektors Fälbels Reise nach dem Fichtelberg<, paru en 1795, est enlacé dans le >Quintus Fixlein< (SW I/4, 9 - 259/V, 18 - 310), cf. SW I/4, 226 - 257/V, 272 - 308.

[4] Cf. Fertig, 1990, 77 - 82.

Sa critique vise le mépris et le dédain vis-à-vis des humains de cet humanisme même, qui s'acharne surtout contre les enfants et les femmes.

Le signe 'cahier du vocabulaire latin'[1] sert d'indicateur, comme quoi Jean Paul est en train de traiter cet humanisme. Les mécanismes de la transformation évoquée se présentent ainsi :

- Jean Paul n'attaque pas son père en tant que <u>père</u>,[2] mais en tant que <u>transmetteur</u> d'un système éducatif qu'il ne peut plus souscrire. Transposé dans le cadre d'une éducation familiale, cette fonction incombe à la mère;[3]

---

[1] Ses oeuvres sont parsemées de cette signalétique : la langue latine; l'enseignement du latin; les mots latins; cf. notamment Levana, § 131 (SW I/5, 827 - 832/M, 209 -212) et § 156 (ibid., 867 - 872/238 - 240) et dans >Siebenkäs<, où il se moque d'une tentative de traduire >Emilia Galotti< de Lessing (SW I/2, 184sq/J, 288sqq) en latin. Par ailleurs, il relate dans le Fixlein, que le latin serait la langue dans la deuxième vie, cf. SW I/4, 135/V, 166sq). - La portée de ce phénomène sera abordé dans le cadre de notre présentation de son projet pédagogique, cf. infra, C.II.1.2..

[2] Dans le >Fälbel<, il résoud ce problème par une double stratégie :

1. "Die arme Kordula <fille de Fälbel> hatte längst ihre Mutter, die zugleich ihr Vater war, durch den Todesengel von ihrem Herzen wegführen sehen : der alte Sturmische Betrachter <Fälbel?> hatte sie in die letzte Hütte - gleichsam die Stiftshütte eines künftigen Tempels - hinuntergezankt." (SW I/4, 235/V, 283).
La mère de Kordula a été la représentante d'une relation pédagogique réussie;

2. "O es ist mir jetzt, als säh' und hört' ich in alle eure Häuser hinein, wo ihr Väter und Ehemänner mit vierschrötigem Herzen und dickstämmiger Seele beherrscht, ausscheltet, abhärtet und einquetscht die weiche Seele, die euch lieben will und hassen soll." (ibid., 236/V, 284); cf. aussi dans Siebenkäs, SW I/2, 332sq./J. 581sq..
Il s'adresse aux hommes pervertis par l'attitude qu'il caractérise comme "durch die Römer verwöhnt" (ibid., 235/V, 283).

[3] <u>Son</u> père restitua le trésor perdu et démontra ainsi son affection paternelle, tandis que Mme Froulay ne le fait pas. - Cf. son appel aux mères : "Mutter! Wecke und pflege doch vor allem in deiner Tochter Achtung und Liebe gegen ihr eignes

- dans le cadre de l'instruction scolaire, on apprend le latin aux élèves avec de stupides méthodes de mémorisation. La compréhension reste exclue.[1] De la même manière, la mère de Liane avait simplement mis le carnet de prières dans les mains de sa fille. Liane avait appris à l'utiliser sans pour autant avoir compris la portée d'une véritable foi.[2] Comme on se rafraîchit avec un verre d'eau, Liane prend les prières françaises pour se redonner du courage dans le but de continuer sa vie apparente de bonne fille. Elle restaure ainsi son identité en tant que sage exécutrice du plan éducatif de sa mère;[3]
- le prénom latin, Albano, évoque une autre ressemblance. Jean Paul met en parallèle la demande d'une prononciation

---

Geschlecht? Sollt'es dir denn nicht damit gelingen, wenn du ihr die aus der dunkeln Vergangenheit durchglänzenden Kronen großer Weiber zeigtest - und die erhebenden Beispiele herzverbundener Freundinnen - und die Verwandtschaft aller ihrer Geschlechtsschwestern mit ihr in Wert und Not - und den Gedanken, daß jede in ihrem Geschlecht das Geschlecht ihrer Mutter entweder verehre oder verachte - und die Gewißheit, daß, wie Menschenfeindschaft sich am Menschenfeinde rächt, so auch die halbe gegen eine Menschenhälfte sich an der Weiberfeindin bestrafe?" Et il s'adresse aux pères: "Sogar der Vater könnte etwas beitragen, und zwar das Meiste, wenn er der Tochter mehr die *Achtung* gegen die Mitschwestern sowohl predigte als auch zeigte, so wie die Mutter mehr die *Liebe* gegen sie." Et il conclut par un conseil: "Da keiner Lehre die Ausübung derselben schadet : so wär' es sogar dienlich, wenn man die Töchter an der weiblichen Dienerschaft nicht bloß die Menschheit, sondern sogar das Geschlecht zu schonen angewöhnte." - Levana, § 91 (SW I/5, 698 - 702/M, 138 - 141, cit. 702/141).

[1] Cf. supra, B.I.2.2.2.b).

[2] C'est l'exclusion de toute compréhension qui prépare le terrain à une escapade mystique, cf. infra, C.II..

[3] Par ailleurs, le français est la seule langue étrangère dont l'apprentissage convient aux filles allemandes, cf. Levana, § 93 (SW I/5, 705 - 708/M, 143 -145) et surtout § 96 (SW I/5, 712 - 715/M, 148 - 150).

fixer ses yeux sur le royaume de l'Au-delà et même de chercher ses appels, comme le fait Liane,[1] l'enfant Jean Paul s'était accroché de plus en plus aux enseignements de son père et il s'était plongé dans des études générales pour combler ses lacunes.[2]

Il étudia l'histoire naturelle, la géographie, les mathématiques et l'orthographe allemande. De plus, il dévorait chaque livre qui était à sa portée. Il ne consommait pas simplement ses lectures, mais faisait des résumés qu'il racontait à son père. Pour une dame âgée et de noblesse, la duchesse von Reizenstein, il résumait des informations qu'il retenait d'un journal. Cette

---

[1] D'ailleurs, elle est parfaitement déçue de ce manque de compréhension de la part de sa mère et entièrement découragée par l'absence totale d'amour chez son père, ce qui n'était pas le cas du petit Hans Fritz.

[2] "Geschichte übrigens - sowohl alte als neue - Naturgeschichte, ferner das Wichtigste aus der Erdbeschreibung, des gleichen Arithmetik und Astronomie so wie Rechtschreibung, alle diese Wissenschaften lernt' ich zwar hinlänglich kennen, aber nicht in Joditz - wo ich recht gut ohne ein Wort von ihnen zwölf Jahre alt wurde - sondern mehre Jahre später schriftlich und brockenweise aus der Allgemeinen Deutschen Bibliothek. Desto lechzender war mein Durst nach Büchern in dieser geistigen Saharawüste. Ein jedes Buch war mir ein frisches geistiges Quellplätzchen, besonders der *orbis pictus* und die *Gespräche im Reiche der Toten*, nur war die Bibliothek meines Vaters, wie manche öffentliche, selten offen, ausgenommen wenn er nicht daheim war. Wenigstens lag ich doch oft auf dem platten Dache eines hölzernen Gitterbettes (ähnlich einem vergößerten Tierkäfig) und kroch wie der große Jurist Baldus auf Büchern, um eines für mich zu haben. Man erwäge, in einem volkleeren Dorfe, in einem einsamen Pfarrhause mußten für eine so hörbegierige Seele Bücher sprechende Menschen, die reichsten ausländischen Gäste, Mäzene, durchreisende Fürsten und erste Amerikaner oder Neuweltlinge für einen Europäer sein.
Ich verstand zwar die Quartbände der Gespräche im Reiche der Toten als ein historischer ABC-Schütz nicht im geringsten; aber ich las sie so gut wie die Zeitungen als ein geopraphischer und konnte aus beiden viel berichten." - SLB (SW I/6, 1056sq), cf. Spazier, 1833, I, 67sq. - Ce passage atteste l'assiduité de l'élève Jean Paul. Il accomplit en tant qu'enfant sage les devoirs souhaités par son père-professeur et en tant qu'enfant malin il étudie plus que l'on ne le lui a demandé.

activité lui procurait en plus le plaisir de recevoir des louanges.[1]

Pourtant, la soif d'apprendre ne s'arrêtait pas à la lecture. Jean Paul nous relate scrupuleusement ce qu'il étudiait et comment il s'habituait à l'auto-enseignement pratique. Il inventa un cadran solaire; il se fabriqua une bibliothèque en miniature avec les restes des prédications de son père; il s'exerça au dessin; il essaya même de faire l'ersatz des harengs salés - son récit est drôle et rempli de moqueries visant certains de ses célèbres contemporains.

Ses centres d'intérêt commencèrent ainsi à apparaître : l'alphabet, la musique,[2] la poésie, la philosophie.

L'insatisfaction quant à ses études littéraires l'amena à

---

[1] "So wie ich meinem Vater aus jenen erzählte - einmal abends ohne seine Mißbilligung die während seiner Abwesenheit gelesene Liebesgeschichte der Roxelane mit dem türkischen Kaiser - so trieb ich es ebensoweit mit den Zeitungen-Extrakten bei einer alten Edelfrau. Er bekam nämlich von seiner Patronatsherrin Plotho in Zedwitz die Baireuther Zeitung geschenkt; monatlich, oder vierteljährig - so oft er eben nach Zedwitz ging - brachte er einen Monat- oder Vierteljahrgang auf einmal nach Hause und ich und er lasen sie mit Nutzen, eben weil wir sie mehr band- als blattweise bekamen. Eine politische Zeitung gewährt nicht blatt- sondern heft- und bandweise gelesen, wahrhafte Berichte, weil sie erst im Spielraume eines ganzen Heftes Blätter genug zum Widerruf ihrer anderen Blätter gewinnt, und sie kann gleich dem Winde ihre wahre Farbe nicht in einzelnen Stößen und Stücken zeugen, sondern nur in ihrem großen Umfange, wie eben gedachte Luft erst in Masse ihre himmelblaue Farbe. Gewöhnlich am Morgen trug ich meinen Neuigkeiten - Atlas in das Schloß zur alten Frau von Reizenstein und weissagte ihr am Kaffeetischchen eines und das andere von dem, was ich ihr gebracht, und ließ mich loben." - SLB (SW I/6, 1057). - Notons en passant qu'avec cette lecture et cette activité de reporter il posait les fondements de son STYLE. - CF. dans >Politisches und poetisches Allerlei< (SWII/3, 997 - 102), >Zeitungen und Klubs< (ibid., 1004 - 1006) : il discerne la lecture solitaire et stérile d'un journal de la lecture discursive et féconde, pratiquée dans les associations.

[2] Cf. Spazier, 1833, I, 71sq.

intégrer ses expériences à sa recherche personnelle. Il les utilisa comme élément indispensable pour trouver son chemin.
Ces bases de son auto-éducation ne vont guère changer tout au long de sa vie. Il faudrait peut-être ajouter qu'à partir de 1778, il façonna ses EXTRAITS.[1] Ce travail l'accompagna jusqu'à la fin de ses jours - il va les systématiser, les classer et ajouter les extraits de ses récentes lectures.[2]
Ces trois moments - nourrir sa mémoire, observer attentivement ce qui se passe autour de lui (aussi bien dans la nature que dans la société; lecture et extraction) - le guident vers un seul dispositif de travail :[3] **l'écriture.**[4]
Jean Paul trouve ainsi son élément, ce qui lui permettra, par la

---

[1]. Exzerpte. - Cf. Spazier, 1833, I, 106sq; Lange, 1886, XVIsq; Fertig, 1990, 38sq.

[2] Un choix a été publié par Müller (éd.), 1988, passim; cf. également Montandon, 1987, 11sq. et Wölfel/Wirtz (édd.), 1996, passim.

[3] Verabeitungsmaschine. - Cf. Sprengel, 1980, XX.

[4] Cf.: "Jean Pauls Arbeit am Büchermachen nimmt ihren Anfang bereits dort, wo er eigentlich noch auf der anderen Seite der Autorschaft, auf der des Lesers, steht. Zum Nachlaß gehören Tausende von wohlgeordneten und durch Register zugänglich gemachte Exzerpte, mit deren Sammlung er als Fünfzehnjähriger begonnen hatte, um sie im Verlaufe eines halben Jahrhunderts zu einem Magazin enzyklopädischen Wissens anwachsen zu lassen. Daraus bezieht er Stoff für das eigene Bücherschreiben <Wölfel/Wirtz se concentrent exclusivement sur l'activité littéraire de Jean Paul, tandis que nous jugeons qu'il a également utilisé ses expériences immédiates et les a soumis sous ce dispositif de travail qui est l'écriture.>, wobei das aufgeschrieben Gelesene allerdings nicht umstandslos, als bloß Abgeschriebenes, von fremden Büchern in die eigenen übergeht. Es wird einem Verarbeitungsprozeß <Ils n'évoquent pourtant pas les critères personnels qui dirigent ce processus de travail.> unterworfen, vor allem einem von solcher Art, wo der - in der >Vorschule der Ästhetik< ausführlich erörterte - »Witz« den Lesestoff ergreift und verzehrt, nämlich in Metaphern Allegorien, Vergleiche verwandelt [...]." - Wölfel/Wirtz, 1996, 15.

suite, de continuer son apprentissage personnel, de gagner son pain et d'instruire les autres.[1]

2.3.2. Jean Paul éducateur.

a) *Précepteur et professeur.* - De novembre 1784 jusqu'à janvier 1787, Jean Paul demeura à Hof.[2] Il ne doutait pas de son métier d'écrivain. Malgré les ennuis dans le petit logement familial,

---

[1] Cf. Lange, 1886, XVIIIsqq, LXXX; Fertig, 1990, 28sq et Sprengel, 1980, XXIV, qui replace cette approche à l'écriture dans son contexte social (cf. aussi infra, B.I.2.4.2.) : écrire des livres pour gagner son pain marque une certaine attitude émancipatoire. On dissout art et religion, on accepte la réalité en tant qu'objet d'art et on détrône ainsi le beau en tant que seul principe régulateur de l'oeuvre d'art. Dans ce contexte se situe aussi la discussion de la *robe de chambre* de Jean Paul, cf. infra, B.I.3.2.3.b).

[2] Cf. : "Trotz dem aber wurde der nunmehr bald zweiundzwanzigjährige Richter keinen Augenblick an *seinem unabänderlich gewordenen Entschlusse irre, unbedingt* dem, was er seit dem Druck des ersten Teiles der Grönländischen Prozesse als seine Bestimmung erkannt, sich zu widmen und *keinen Augenblick verließ ihn die Hoffnung, daß er endlich durch alle Trübsale und durch jedes Dunkel durchbrechen werde. Stark mußte dieser Entschluß und groß seine Hoffnung sein, weil er die geliebte Mutter um sich her darben* sehen konnte und *dennoch nicht im entferntesten daran dachte, seine Kenntnisse oder sein Talent zu irgend einem andern Broterwerb* zu benutzen, sondern daß er *immer nur seinen* Studien oblag, seine Satyren *um- und ausarbeitete und seine Vorbereitungsbücher zu späteren Schöpfungen vermehrte. Bewundernswert bleibt die Charakterstärke, mit welcher er, umgeben von dieser Armut, umschwirrt und umtobt* von den übrigen Familienmitgliedern und von dem widrigen Geknarr einer dürftigen Haushaltung, *anhörend die täglichen Klagen über den Mangel an jedem geringsten Bedarf, den jeder Augenblick forderte : unerschütterlich seinem Ziel entgegearbeitete. Es war der Zeitpunkt gekommen, wo ihn seine Bestrebungen Erreichung des Ideals, das ihm vor die Seele zu treten anfingen, in der Tat so ganz ausfüllten, daß er wirklich die meiste Zeit nicht im geringsten gestört wurde durch das, was um ihn vorging. Ja, er gewöhnte sich auch in dieser harten Prüfungsschule, sich seine Arbeiten und seine Seelenstimmung ganz von dem Unangenehmen was in seiner Familie und um ihn her vorging,* so *getrennt zu halten,* daß er den Ununterrichteten fast hartherzig, *teilnahmslos* erscheinen mochte." - Spazier, 1833, II, 127sq (souligné par nous).

il continua à préparer ses propres textes et à augmenter ses notices en matière de lecture.

Pourtant, la pauvreté l'obligea à s'orienter ailleurs et début 1787, il quitta Hof pour se rendre sur le domaine des von Oerthel à Töpen.[1]

Il avait accepté le poste de précepteur du jeune Christian Adam von Oerthel.[2] Ses intérêts pédagogiques et psychologiques l'encouragaient à ce choix d'ordre économique : il espérait trouver une jeune âme humaine, innocente, ouverte à l'amitié, qui lui permettrait de mieux comprendre les processus invisibles dans l'être humain.[3]

Il s'était probablement trompé dans ces aspirations.

D'après Spazier, le jeune homme était un parfait moqueur qui cherchait à tout prix à humilier son >maître<.[4]

De plus, le caractère du père Oerthel s'avérait assez désagréable. Parvenu commercial, il économisait à outrance. Jean Paul fut même obligé de s'endetter auprès de lui. A cela s'ajoutait que le pasteur de Töpen le dénonçait comme un "athée avec un zèle de zélote."[5]

---

[1] Cf. Lange, 1886, XXIIsqq; Fertig, 1990, 35 - 40 (Töpen est un petit village aux alentours de Hof).

[2] Il s'agit du plus jeune frère de son ami Johann Adam Lorenz (1763 - 1786).

[3] Cf. Spazier, 1833, II, 155sq; Fertig, 1990, 38 et 40.

[4] Cf. 1833, II, 156sq. - Mais après la mort de Christian Adam, le 3 septembre 1792, Jean Paul note dans son journal: "Vormittags ging mein geliebter Eleve Oerthel in die andere Welt." - Chronik JP, 33.

[5] Cf. Spazier, 1833, II, 157. - Pour notre objectif, c'est-à-dire dégager le lien entre Jean Paul et Nietzsche, c'est un point capital. On devrait bien comprendre la portée de la notion "zélote". Citons : "Zélote : celui qui est zélé. Transcription

Finalement, à part la mère Oerthel, qui s'occupait bien de lui, cet épisode, qui s'achèvera en[1] 1789, le confrontait une fois de plus à une facette de la méchanceté humaine, qui n'est pas facile à discerner, car elle se cache normalement derrière un comportement irréprochable, et, de ce fait, hypocrite.[2]

Mais revenons au travail de précepteur. On mentionne une lettre que Jean Paul a reçu en 1787 du pasteur E. F. Vogel : "Vous

---

grecque du mot araméen kan'ân, zèle. Membre d'un parti de patriotes juifs [...]. Grâce à l'épithète »zélote«, cet apôtre ne peut être confondu avec d'autres Simon (Lc 6.15; Act 1.13). JUDAS LE GALILÉEN CRÉA CE PARTI À L'ÉPOQUE DE QUIRINUS, AFIN DE RÉSISTER AUX ROMAINS. Il dégénéra en un corps d'assassins, les sicaires [...]. *Le fanatisme des zélotes contribua à déclencher la guerre entre Juifs et Romains*." - Cf. Nouveau Dictionnaire Biblique, 1961, 783 (souligné par nous). - Ce pasteur, qui a simplement voulu dénoncer le comportement provocateur de Jean Paul, lançait un énoncé quasi-prophétique, cf. >Pestitzer Realblatt< (premier supplément comique au >Titan<, SW I/3, 835 - 902/E II, 693 - 770, plus spécialement 858 - 861/721 - 723) et le § 91 de Levana (SW I/5, 698 - 702/M, 138 - 141) pour ses attaques contre Rome; cf. de même l'évocation de Töpen dans le >Fälbel< : "Abends wanderte die pädagogische Knappschaft und ihr Ladenvater im adeligen Pfarrdorf *Töpen* im Voigtland ein. Das allgemeine Logement war im Wirtshaus, das der Vatikan ohne das Louvre des adeligen Rittergutsbesitzers stets anschauet - ich sage Louvre, nicht in Vergleichung mit dem Palast des Nero, der ein kleines Rom im großen war, eine Stadt in der Stadt (conf. voss. var. observat.), sondern in Vergleichung mit den zellulösen Kartausen und vier Pfählen und Hattonischen Mäusetürmen und des anders Schulmannes. Sapienti sat!--." (SW I/4, 231/V, 279). - Cf. aussi dans >Siebenkäs<, SW I/2, 344sq/J, 605sq; dans >Vorschule der Ästhetik<, SW I/5, 502/NL -; Heine, 1835, passim; Sprengel, 1980, L et LIII; infra, l'excursus à la fin de B.I.2.3.2.b) et C.II.3.2.2.a).

[1] Avril, cf. Chronik JP, 25; octobre, cf. Spazier, 1833, II/196. - Comme Spazier a servi de référence pour maints ouvrages concernant Jean Paul avant les travaux d'Eduard Berend (cf. Berend, 1928, passim), nous indiquerons aussi ses informations. Dans la plupart des cas, les indications de la Chronik sont plus fiables que ceux de Spazier. Mais son ouvrage considérable a été quand même désigné comme une "auf lange Sicht einzigen Jean-Paul-Biographie von Format" (Sprengel, 1980, LI).

[2] Il l'avait affrontée pour la première fois au lycée de Hof (1779 - 1780, cf. Lange, 1886, XI; Fertig, 1990, 22sq.) et ensuite pendant ses études à Leipzig (1781 - 1784).

connaissez votre vocation. Ecrivez plutôt[1]

"un roman philosophico-pédagogique, ou bien quelque chose sur les religions dans le monde, ce qui vous procurerait des applaudisssements sur terre et une place à côté de Rousseau au ciel."[2]	"une déduction juridique ou bien un roman philosophico-pédagogique."[3]

Tableau 6.

Le talent pédagogique de Jean Paul a été donc très tôt connu et reconnu.

Après l'épisode "Töpen", Jean Paul passa quand même à nouveau un an chez sa mère à Hof avant de se retrouver à Schwarzenbach sur Saale.[4] Jusqu'en mai 1794, il va y enseigner les enfants de quelques amis : Georg,[5] Samuel,[6] Wilhelmine[7] et Fritz,[8] enfants

---

[1] "Sie wissen Ihr Schicksal. Schreiben Sie lieber [...]". - Le pasteur E. F. Vogel (1750 - 1823) est pour Jean Paul "son premier bienfaiteur littéraire". Il le connaît depuis 1776 (cf. Chronik JP, 12; Fertig, 1990, 26sq; Lange, 1886, XVIsq).

[2] "[...] einen philosophisch-pädagogischen Roman, oder etwas über die Religionen in der Welt; das bringt Ihnen Beifall auf Erden und eine Stelle neben Rousseau im Himmel." - Spazier, 1833, II, 167; contexte : le commentaire de Jean Paul sur la pulication >Raffinerien und Mixturen< de Vogel.

[3] "[...] eine juristische Deduktion oder einen philosophisch-pädagogischen Roman." - Chronik JP, 22; contexte: la préparation de nouvelles satires par Jean Paul.

[4] En mars 1790, cf. Lange, 1886, XIsqq; Fertig, 1990, 41 - 46. - Schwarzenbach a été le dernier séjour de la famille Richter. Son père y est décédé peu après avoir amené Jean Paul au lycée de Hof.

[5] 1779 - 1815.

[6] 1781 - 1849.

[7] 1783 - 1853.

[8] 1784 - 1813.

du maire et industriel Johann Gottfried Cloeter;[1] Leo,[2] fils du copasteur Ernst Friedrich Vogel et Karl,[3] fils du pasteur Johann Samuel Völkel.[4]

"Ce fut une singulière école que celle qu'il ouvrit dans ce Schwarzenbach, où il avait été si longtemps privé de leçons et de maîtres. Rien dans sa méthode pédagogique ne ressemble à ce qui avait été pratiqué jusqu'à lui, et je doute que jamais depuis il se soit fait une tentative pareille."[5]

D'après Firmery, Jean Paul voyait dans l'écriture le seul but digne de l'être humain. En conséquence, sa pédagogie serait axée sur l'apprentissage de l'écriture.[6] Les enfants préparaient donc des dissertations qu'il lisait attentivement.

---

[1] 1741 - 1822.

[2] 1775 - ?.

[3] 1780 - ?.

[4] 1748 - 1795 (cf. Fertig, 1990, 20).

[5] Firmery, 1886, 65. - D'après les explications que Jean Paul donna lui-même dans sa SLB, Fertig conclut: "Die Unterrichtspraxis und die Bildungstheorie Jean Pauls waren auch Reflex der Verstrickung in die Schulmeistertradition der eigenen Familie." - 1990, 15, cf. aussi 43 et 46; de même Lange, 1886, XL (plus spécialement note 2). - Malgré l'instruction axée sur l'écriture, son approche pédagogique n'était apparemment pas si extraordinaire.

[6] Cf. Fertig, 1990, 46 et Lange 1886, XXVII (description des thèmes proposés par Jean Paul aux élèves). - Il s'agissait plus précisement de l'expression du Je par l'écrit, cf. infra, C.II.3.1.1.b). - Il convient d'expliquer pourquoi nous employons à plusieurs reprises "Je", là où le lecteur français attendrait plutôt "Moi". On ne peut que difficilement traduire le "Ich" de Jean Paul par "Moi" qui implique toujours une réflexivité. Le Moi ne se limite donc pas à l'individualité. Le "moi" dans des phrases, comme par exemple, "Dessine-moi un quelque chose" (au lieu de "Dessine *pour* moi un quelque chose.") est dû probablement à une traduction fautive du latin "mihi" qu'on a adopté pour remplacer le "gié" (je) de l'ancien français (cf. Dictionnaire Étymologique, 1971, 401; Grevisse, § 675a, 1071).

Il ne demandait pas de devoirs. Ses élèves travaillaient selon leurs propres intentions. "Il enseignait cinq heures par jour. En dehors des classes, ils étaient à peu près libres de faire ce qu'ils voulaient."[1]

Jean Paul ne donnait pas de notes pour ces devoirs volontaires. Firmery compare ce procédé avec l'enseignement musical : l'élève doit d'abord apprendre les gammes musicales avant de pouvoir aborder de grands morceaux, l'élève de Jean Paul de même doit d'abord apprendre à écrire avant qu'il ne puisse écrire un "quelque chose".[2]

Toutes ces dissertations ont disparu. Firmery devine que leur "style" était celui "du professeur", parce que "tout le monde à Schwarzenbach ne parlait plus que le langage des Papiers du Diable. Et l'enseignement proprement dit de Jean Paul n'avait d'autre but que de préparer les esprits à l'antithèse et à la comparaison."[3]

Par ailleurs, il enseignait le latin, le français, le catéchisme luthérien, l'histoire, la connaissance de la nature, les mathématiques, la philosophie - "un peu de OMNI NE SCIBILE."[4]

---

[1]. Firmery, 1886, 66.

[2] Cf. le propos de Levinas quant aux enfants prodiges en musique : "Le pédagogue doit pouvoir faire passer l'exceptionnel de la génération spontanée à la contrainte, voire à la création. Son génie est de pouvoir le faire sans créer de névrose et sans détruire la spécificité de l'individu. Le grand mérite de [Olivier] Messiaen [compositeur français, 1908 -] était justement de ne pas corriger les oeuvres de ses élèves, car il savait qu'il est des singularités qui ne se rectifient pas". (1995, 59). - Pour Jean Paul, chaque enfant est prodige dans sa manière singulière. La découverte de cette singularité se fait à travers son écriture à lui.

[3] Firmery, 1886, 67.

[4] Firmery, 1886, 76.

C'est à cette école de Schwarzenbach qu'il tenait sa "Bonmots-anthologie de mes élèves".[1] Il y notait les comparaisons les plus frappantes de ses élèves. "Quels que soient les mérites et les inconvénients de cette méthode, on peut dire que rien n'est plus propre que ces petites improvisations à dévoiler le caractère de l'enfant."[2] "Nous aurons d'ailleurs l'occasion de discuter ses idées pédagogiques qu'il a réunies en un corps de doctrines, dans la Levana."[3]

Avant de clore ce chapitre, regardons de plus près les répercussions que ce travail d'enseignant à Schwarzenbach ont eu sur Jean Paul même.

Spazier note l'éveil soudain d'une puissance poétique chez Jean Paul pendant qu'il enseignait à de vrais enfants et qu'il n'était plus le précepteur d'un seul rejeton blanc-bec.[4]

---

[1] "Bonmots-Anthologie meiner Eleven".

[2] Firmery, 1886, 69 (note 1).

[3] Ibid., 1886, 65.

[4] Cf. : "Die Eigentümlichkeit, Tiefe und Größe einer wahrhaften Dichternatur ist wohl noch nie so leuchtend hervorgetreten, als durch Jean Paul in der Leitung und Gestaltung dieser Kinderschule und deren Rückwirkungen auf ihn selbst. Denn was gewöhnlichen Menschen, ja selbst talentvollen eine hemmende, wenn nicht ertötende, Beschäftigung ist : das Unterrichten kleiner Kinder in den allerersten Elementen des Wissens - diese Beschäftigung öffnete in ihm alle Quellen erhabener und großer Gedanken, beschleunigte und vollendete die Entwicklung seiner Weltanschauung, fachte die empfindsame und gestaltende Phantasie zu hellen Flammen und führte ihr zugleich den ersten bildnerischen Stoff zu. Die Erscheinung Richters in der Mitte dieser sieben Kinder in dem Fichtelgebirgschen Marktflecke, und wie er aus derselben hervortrat, hat durchaus etwas ganz Außerordentliches. Denn noch nie war ein so reich begabter dichterischer Genius in der Epoche, wo die von der Sonnenwärme ihm zugeführten Anregungen befruchtete Knospen dialektischer Erzeugungskraft in der Brust dem Aufbrechen bereits entgegen sich drängte, als Lehrer unter einer Schar unschuldiger, hoffnugsvoller, lernbegieriger kindlicher Wesen vom Geschick niedergesetzt worden, unter Kindern, die mit

De plus, Jean Paul n'était pas seulement dans un petit village fichtelgebirgois avec des enfants agréables, mais il était dans un village étroitement lié à <u>son</u> HISTOIRE.

D'une certaine façon, avec ce retour à Schwarzenbach il ressentit le même choc qu'il avait reçu autrefois, quand son père l'avait emmené au lycée de Hof.

A l'âge de seize ans, cet événement l'avait brutalement catapulté du monde de son enfance au monde normal des adultes. Il n'avait pas connu l'expérience de l'adolescence.[1]

---

feuchtem Liebesblick zu dem Dichter heraufsahen, der mit Begeisterung der geahnten nahen Ankunft des seine plastische Bildungskraft entzündenden Strahlens entgegenwitterte. Gerade dieser Berührung Beider mußte der elektrische Funke entspringen : der Dichter aus den Kindern das Wunderbare entwickeln und diese wiederum sich in ganz kurzer Zeit zu ihm selbst befruchtende Wesen erziehen. - Statt der Aufgabe, durch gewöhnliches Unterrichten äußerliche Kenntnisse und Fertigkeiten ihnen zuzuführen, wußte er in diesen Kindern zuerst gewissermaßen einen lebendigen Stoff, ich möchte sagen : die ganze Menschheit von Uranfängen in seine bildnerische Hand geben, und vor sich die Aufgabe und Anregung : in ihnen faktisch seine Weltanschauung niederzulegen und sie an ihnen zu entwickeln. - Er mußte sie betrachten und behandeln wie lebendige Gestalten einer von ihm zu erdichtenden Welt, versuchen, an ihnen ins Lebendige zu entwickeln womit sonst der Dichter seine Traumwelt bevölkert. Er sah sich in den Stand gesetzt, alles, was er als Resultat seines Nachdenkens, seiner Beobachtungen, seiner Entdeckungen aufgefunden und in begeisterten Augenblicken seiner Dichterseele gewordenen Eingebungen - über die Menschen, über die Welt, über sein eigenes Leben und über sein Inneres - auszugießen, zu erproben, lebendig vor sich hin ins Leben drehen zu lassen an Kinderseelen, die bildsam und weich, wie Wachs jeden Eindruck annahmen; erziehend zu dichten, ehe er dichtent erzog. Die Ausbeute der Anschauung der sich aus diesen Versuchen ergebenden Resultaten mußte unendlich sein, und daher die immer steigende Lust und Freude, mit welcher er diesem so heterogen scheinenden Geschäfte vorstand. Aber beweist irgendetwas die ungemeine Größe seiner dichterischen Anlagen, so ist es dies: daß er ein so gewöhnliches Vehältnis auf diese Weise zu nutzen wußte, und daß eine Kinderstube nicht nur für ihn eine socratische, sondern sogar eine poetische und Kunstakademie wurde." - Spazier, 1833, III, 10sq; cf. infra, C.II.3.2.2.c).

[1] Sans pour autant vouloir forcer des analogies, Nietzsche a été aussi privé de cette phase si importante, cf. infra, B.I.3.2.2. et C.II.4.3.2.c).

A Schwarzenbach, il fut confronté à des situations analogues à ce qu'il avait vécu pendant sa propre enfance. Entretemps, il faisait l'objet des moqueries de petits villageois; il avait rencontré toutes sortes d'hypocrisie, d'avarice, d'intrigue. Il ne pouvait évidemment pas réduire à néant ces expériences.
Mais l'autre expérience, à savoir que le monde de son enfance appartient aussi bien au monde réel que tout ce qu'il avait affronté entretemps, le reconduira à l'affirmation du bonheur et du futur.
C'est pourquoi il comprit assez vite que malgré sa position supérieure et sa responsabilité vis-à-vis des enfants, c'était donc eux qui allaient lui apprendre des choses salutaires.[1]
Quand on examine sa démarche, on voit qu'il ne pouvait donc pas agir autrement : à côté de l'enseignement nécessaire, important et indispensable, il les incitait à découvrir et à développer leur imagination et leur propre logique.[2]
b) - *Père et mari*. La démarche intellectuelle et personnelle de Jean Paul a été imprégnée du désir de fonder une famille. Tous ses ouvrages en sont marqués et ce thème l'accompagna dans toutes les rencontres. Il fut déterminant pour sa relation avec les femmes. Lors des réunions des jeunes filles à Hof,[3] il s'exprima clairement sur ce sujet[4] et dans sa Biographie

---

[1] Cf. Levana, dans l'avant-propos de la deuxième édition (SW I/5, 522/M, -) et infra, C.II.3.2.1..

[2] Cf. Spazier, 1833, III, 15sq. - Sa pédagogie exprimait ainsi son expérience de lui-même, cf. : "Oft wußte ich kaum, was ich eigentlich aus mir machen soll als Bücher." - Notice no. 469 (Wölfel/Wirtz, (édd.), 1996, 87).

[3] 1785 - 1797, cf. Fertig, 1990, 53sq et Lange, 1886, XXXsq.

[4] Cf. le témoignage d'Amöne Herold (1774 - ?; plus tard l'épouse de Christian Otto) : "Oft, wenn wir uns in der Dämmerstunde um ihn versammelt und er sich und uns mit seinen

conjecturale,[1] il esquissa ses visions du mariage et de la famille pour une première fois.

Ce but fixé, Jean Paul ne changea plus d'avis,[2] et cela malgré sa conscience de son caractère bizarre[3] qui pourrait rendre

---

Phantasien auf dem Klavier in solche wehmütige Stimmung gebracht, daß uns die Tränen über das Gesicht liefen und er vor Rührung nicht weiterspielen konnte, brach ers schnell ab, setzte sich zu uns und sprach von seiner Zukunft, seinen Reisen, seiner Frau, die er irgendwo finden würde und die lange schon auf ihn passe, von seine Kindern (meist waren es drei)und seinen ganzen häuslichen Glück; dann prophezeite er auch wohl, aber immer mit der Miene, mit der er Späße sagte, was er noch für ein großer Mann werden und wie alle Welt von allen Orten zu ihm kommen und nach ihm fragen würde, wenn er nur erst *aus dem Höfer Dreck in einen andern mehr hereingekommen*, und es würde von ihm im ganze Lande die Rede sein, und die Höfer würden - das waren seine Worte - noch große Augen machen über ihre jetzigen kleinen, und Fürstinnen und Prinzessinnen werden uns noch einmal um das Glück seiner Gesellschaft beneiden, - was uns allen freilich sehr unglaublich vorkam." - Berend (éd.), 1956, 9sq.

[1] >Konjekturalbiographie<, préparée en hiver 1798/99; cf. SW I/4, 1025 - 1080/P. - Cf. la digression en fin de ce chapitre.

[2] Même quand son ami J. W. Gleim (1719 - 1803) l'avertit sérieusement de ne pas contracter de mariage, il répondit : "Die Ehe ist meinem Glück und Gewissen unentbehrlich. Ausser der Ehe verstrickt man sich durch die Phantasie in so viele Verbindungen mit Weibern, die immer eine oder gar zwei Seelen auf einmal bekommen und unglücklich machen. Mein Herz will die häusliche Stille meiner Eltern, die nur die Ehe gibt. Es will keine Heroine - denn ich bin kein Heros -, sondern nur ein liebendes, sorgendes Mädchen; denn ich kenne jetzt die Dornen an jenen Pracht- und Fackeldisteln, die man geniale Weiber nennt. [...] Ohne Ehe treib' ich mich auf Kosten meiner Gesundheit in Städten und Zirkeln herum, wo ich zu viel spreche und trinke." - 1799, cf. Chronik JP, 76. - Cf. le témoignage de Henriette Knebel datant de l'année 1809: "Jean Paul sehe ich zuweilen, er ist doch ein gar guter Mensch, dessen *Phantasie* unerschöpflich ist; schade, daß er sich dem Trunke so unbarmherzig ergibt [...]. Er hat eine durchaus rechtliche, fleißige, sinnige, kluge Frau, aber *sie leben seit Jahr und Tag in großem Unfrieden*, was mich bitter betrübt, da ich ihnen beiden so zugetan bin. *Er kann es nicht über sich gewinnen, sich vor Fremden ein bißchen zu scheuen*." - Berend (éd.), 1956, 108 (souligné par nous).

[3] Cf. l'expérience de Karl A. Varnhagen von Ense, qui vint voir la famille Richter en 1808 : "Die Frau gefiel mir ungemein; sanft, fein, sittig, verband sie mit dem schönsten Eindruck der Häuslichkeit zugleich höhere Gesellschaftsgaben und freiere Welteinsicht, als Jean Paul zu haben schien. Sie wollte sich aber dem trefflichen Manne auch in dieser Beziehung unterordnen. Aus allem ging hervor, daß beide Gatten ein recht glückliches

difficile la vie de couple.[1]

Le 9 juin 1800, Jean Paul fit la connaissance de Karoline Mayer. Le 9 décembre, Jean Paul obtint l'accord du père et leur mariage eut lieu le 27 mai 1801.

Cet évènement se déroula dans un climat socioculturel assez hostile à une telle forme de vie communautaire.[2]

Jean Paul et Karoline devaient aussi supporter le mépris des intellectuels et artistes de Weimar qui vénéraient la noblesse.

Leben zusammen führen. Ihre drei Kinder sind schöne, liebliche, frische Geschöpfe. Ein Knabe, Max, von fünf Jahren ist der Liebling des Vaters, der einen zukünftigen Kriegshelden in ihm sieht; in der Tat ist er ganz Kraft und Mut und auch von Körper ausgezeichnet, ich fühlte die starken Knochen und Sehnen seiner kleinen Arme mit Erstaunen. Zwei Mädchen, Emma und Ottilie, älter und jünger als der Knabe, sahen sehr lieblich aus und zeigten bei schon merkbarer Verschiedenheit der Anlagen, das gemeinsame Gute der Eltern unzweifelhaft. Alle drei sind völlig unbefangen, ganz frei und ganz kindlich, weniger zum Guten erzogen als darin aufgewachsen. Ich hatte recht herzlich Freude an ihnen." - Berend (éd.), 1956, 100; avec le témoignage de R. O. Spazier (1803 - 1854), neveu de Jean Paul: "Von meiner Tante <Karoline Richter> wurde mir später *mehrmals die Tatsache erzählt*, daß Jean Paul in den seltenen Fällen, wo er seiner noch jugendlichen Frau irgend eines Ungehorsams wegen zu grollen Veranlassung gehabt, seinen Finger nur zu erheben und drohend zu sagen brauchte: »Du! ich schreibe das deinem Vater nach Berlin!« um sie in tränende Unterwerfungszeichen *unter seinen* bei der Erziehung der Kinder oft bizarr erscheinden *Willen* zu versetzen." - Ibid., 108sq. - Souligné par nous.

[1] Cf. aussi les témoignages de son ami Friedrich von Oerthel (1767 - 1807) ibid., 63sq. ainsi que Lange, 1886, LIII.

[2] Jean Paul écrivit à son ami Christian Otto: "Hier ist alles revolutionär und Gattinnen gelten nichts. Wieland nimmt im Frühling seine frühere Geliebte, die La Roche, ins Haus, um aufzuleben, und die Kalb stellte seiner Frau den Nutzen vor." - Cf. Spazier, 1833, IV, 128sq. - Hoock-Demarle décrit le couple Christoph Martin et Anna-Dorothea Wieland comme "couple modèle" (1987, 124sq) et relate la visite de Sophie von La Roche (1731 - 1807) sous une autre perspective : "Sophie a aussi »l'humeur voyageuse«. En 1800, à soixante-dix ans, elle entreprendra le pélerinage de Weimar pour revoir son amour de jeunesse, le poète Wieland, peu ému, semble-t-il, par une si touchante fidélité à travers les âges." (1987, 145). - En ce qui concerne le thème, cf. également l'essai de Jean Paul, "Das heimliche Klagelied der jetzigen Männer. Eine Stadtgeschichte" (SW I/4, 1081 - 1120) et SW II/4, 686.

Jean Paul ne suivit pas ce courant. Quand la Reine de Prusse réussit à le rencontrer, il se sentit plutôt géné et écrivit à son ami Christian Otto: "Tu ne pourrais jamais imaginer, comment on se bat et on se dispute et se pousse ici pour un petit coin de parapluie royal. Je reste sous la pluie, regardant le groupe et demeurant philosophe."[1] Cependant, cet incident suscita la jalousie de Herder.

En ce qui concerne Jean Paul, on pourrait dire qu'il avait souhaité appartenir à cette couche de la société. Il a atteint ce but, il est devenu célèbre presque malgré lui. Et pourtant, il a pris sa distance en épousant une femme certes cultivée, mais d'un milieu beaucoup moins exigeant. Karoline ne fut donc pas tout de suite acceptée par ces "amis".

Mais rien n'empêcha Jean Paul de dédier, plus tard, son enseignement d'éducation à une Reine. Dans Levana même, il discute de la tension qui résulte du fait que le précepteur d'un prince devrait effectuer son travail tout en sachant qu'il n'arrivera jamais à la qualité[2] royale. Bien qu'on charge un fils du peuple de l'éducation d'un souverain, la distance entre eux reste insurmontable.[3]

---

[1] "Du hast keine Vorstellung, wie hier um ein Eckchen Regenschirm vom Thronhimmel geschoben und gezankt und gestoßen wird. Ich sehe im Regen der Gruppe zu und bleibe Philosoph." - Cf. Spazier, 1833, IV, 121sq. - Cf. aussi : "Vom Verkehr mit Celebritäten. - A : Aber warum weichst du diesem großen Manne aus? - B : Ich möchte ihn nicht verkennen lernen! Unsere Fehler vertragen sich nicht beieinander : ich bin kurzsichtig und mißtrauisch, und er trägt seine falschen Diamanten so gern wie seine echten." - Nietzsche, Morgenröte § 226 (KSA 3, 196/OPC IV, 175); cf. aussi ibid., § 526 (ibid., 320/265) et infra, D.II.2.2..

[2] Les princes appartiennent aux génies, cf. supra, A.I.2..

[3] Cf. Levana, § 102 (SW I/5, 737 - 766/M, -); cf. aussi supra, A.I.2. et infra, C.II.3.2.2.b).

Pour revenir au sujet de ce chapitre, on remarque que les réflexions sur "Jean Paul père et mari", en relation avec son oeuvre, portent donc aussi sur *l'écart* qui existe entre les *descriptions* du désir d'une vie familiale et sa *réalisation*. On comprendrait alors mieux sa notion d'*"Idylle"*, car ses idylles ne sont pas des refuges pour se sauver de la réalité. Elles décrivent plutôt des personnages qui arrivent à valoriser les choses les plus banales, pour faire apparaître le miraculeux du quotidien.[1]

Spazier n'a pas saisi cette signification. C'est pourquoi il construit une opposition entre le choix de Jean Paul et l'évolution même de sa vie.

Jean Paul n'a jamais vu d'opposition, voire de contradiction entre sa carrière littéraire et un éventuel mariage. Il ne songeait jamais à l'abandon de l'écriture ou au renoncement à la célébrité. Il envisageait de suivre ses inclinations naturelles,[2] tout en restant humain.[3]

Spazier, par contre voit en la Biographie conjecturale une auto-

---

[1] Cf.: "Jean Paul enrichit l'image médiévale et l'image baroque de la dimension de l'humour. Il les renverse même. L'idéal n'étant plus pour lui en quelque façon donnée, extérieur ou supérieur à la réalité mais émanant d'elle, tension du fini vers l'infini, aspiration de l'âme humaine aux vieux universaux: vertu, vérité et beauté. Mettre en évidence cette tension, cette aspiration, c'est pratiquer une théologie inversée, c'est faire oeuvre d'humoriste : »Si l'homme comme le faisait l'ancienne théologie, contemple d'en haut, depuis le monde supra-terrestre, alors celui-ci s'évanouit dans sa petitesse et sa vanité; si, comme le fait l'humour, il mesure le monde infini avec le petit, alors jaillit ce rire dans lequel résident encore de la douleur et de la grandeur.«" - Espagne, 1991, 223sq. - Cf. Jean Paul, >Vorschule der Ästhetik<, § 33 (SW I/5, 129 - 132/NL, 132 - 134, cit. 129/132). - Et Bianquis demande: "Qui réussira à transmuer le réel en patrie de l'âme?" (1970, XIV).

[2] Qui le poussaient à l'écriture comme activité publique.

[3] Et, par conséquent, se créer un abri privé, chéri à l'époque.

prophetie de Jean Paul qui, malgré son aventure dans la haute sociéte, ne désirait rien d'autre que le retour à son pays d'enfance. Cependant, son commentaire montre bien les conflits que Jean Paul a dû résoudre avant de pouvoir décider de son engagement marital.[1]

Contrairement à la lecture de Spazier, nous n'y découvrons aucune nostalgie. La biographie conjecturale s'inscrit dans l'oeuvre jeanpaulien en tant que bilan du développement socioculturel dont il est le témoin, et esquisse de sa réponse.

Digression: *La "Biographie Conjecturale".*[2] - Jean Paul créa avec

---

[1] CF. : "Die Conjecturalbiographie ist mehr bedeutsam in Bezug auf Jean Pauls Persönlichkeit. Er weißsagte darin die Richtung, welche sein bürgerliches Leben, trotz aller damaligen Aussichten auf eine glänzendere Wendung desselben, nehmen würde, nämlich : daß es in einer Idylle enden würde, so wie es in einer solchen angefangen hatte. *Er protestierte durch dieselbe gewissermaßen gegen die Bahn, auf welche ihn excentrische Weiber* wie die Berlepsch *zu reißen gedroht*, und malte sich daher an der Seite einer bescheidenen, weiblichen Luna, einer solchen, deren Kinder die Joditzer Weihnachtsbirke in die Stube pflanzen, und welcher der schlichte Otto, an welchen auch diese Biographie gerichtete war, ein passender und gern gesehener Hausfreund sein konnte. Hier also, wo er sich für immer in dem glänzenden Weimar niederzulassen vorgenommen, regte sich bereits tätig und arbeitend der Magnet, der ihn in sein einsames Jugendland wieder zurückzog." - 1833, IV, 144sq (souligné par nous); cf. Levana, § 31 (SW I/5, 564 -567/M, 43 - 45) et infra, C.II.3.1.2..

[2] L'importance de la >Biographie conjecturale< consiste dans les explications concernant le "Je". Jean Paul y développe ce concept - en partant de sa propre expérience, il suit son Je dans son histoire et s'en sert pour comprendre l'intimité des êtres humains. Une lecture lente de ce texte met donc en garde contre certains malentendus. C'est ainsi, par exemple, que Nancy/Lang prétendent que Jean Paul cherche "à dissoudre le moi [la traduction française habituelle pour le concept "Ich"] dans le monde" (1979, 8) ou bien encore: "Jean Paul poursuit sur le mode pléthorique et totalisant ce que Novalis aura cherché dans la fragmentation et la raréfaction. De l'inachèvement, de l'impossibilité d'achever qui leur est commune (ainsi qu'à Fr. Schlegel), Jean Paul offre la face grotesque. [...] Et Jean Paul se 'sait' grotesque - dans toute l'ambiguïté de ce savoir autocritique qui mêle la complaisance à l'exaspération du Moi." - Ibid., 9 (souligné par nous.). - Cf. aussi Jean Paul, >Vorschule der Ästhetik<, § 2 (SW I/5, 31 - 34/NL, 35 - 38) et infra, C.II.1.2.. - Comme la vision de ce "Je" détermine la pensée et surtout *l'action* pédagogiques, nous imbriquons ici une

Levana un véritable *corpus* de ses convictions anthropologiques. Une lecture de sa Biographie conjecturale, qui est en apparence un ouvrage de fiction, permet sous cette perspective de cerner la continuité dans ses réflexions.

Cet essai est le dernier tiers des Lettres et de la description de vie à venir.[1] Il se compose de lettres fictives qui s'adressent en majorité à Christian Otto.[2]

Jean Paul présente sa Biographie conjecturale comme "l'histoire de la création" (de sa famille)[3] et comme un "drame lyrique".[4]

---

présentation de la >Biographie conjecturale<.

[1] >Briefe und bevorstehender Lebenslauf<, SW I/4, 925 - 1080, cf. pour la >Biographie conjecturale< ibid., 1025 - 1080/P, 11 - 115.

[2] Jean Paul y insère une lettre à sa femme in spe et finit par une adresse aux lecteurs.

[3] "Schöpfungsgeschichte", cf. SW I/4, 1042/P, 45. - Le vocabulaire que Jean Paul emploie dans ce passage n'est pas innocent. En effet, il surgit de ses présuppositions et se dresse contre l'idéalisme, cf. : "Halte [...] drei Dinge für alles : Gott, die Schöpfung, die Tugend." - Quintus Fixlein, SW I/4, 186/V, 230. - Dans un langage métaphysique, bien que polémique (et, d'ailleurs, imprécis en ce qui concerne les détails), Tresmontant arrive quand même à mettre au point l'enjeu de la notion "création" (cf. 1988, 222 - 225). Citons la fin de ses élaborations sur l'évangile de Jean: "Bien évidemment, si l'on aborde la lecture et l'étude du quatrième Evangile avec la certitude que la vérité, c'est le monisme de la Substance, conformément à la grande tradition métaphysique moniste qui remonte à l'Inde ancienne, qui trouve son expression chez Plotin au IIIe siècle, puis chez Spinoza au XVIIe siècle, qui se continue et se poursuit précisément avec le philosophe allemand Fichte au début du XIXe siècle, si l'on est certain à l'avance que l'idée hébraique de création est l'erreur fondamentale absolue de toute fausse métaphysique, comme l'écrit Fichte, alors on doit rencontrer quelque difficulté à comprendre la pensée du quatrième Evangile, qui est l'oeuvre d'un théologien hébreu monothéiste, lequel professe bien évidemment la création de l'Univers comme toute la tradition monothéiste, et disciple de surcroît du rabbi Ieschoua ha-nôzeri qui se situe au sommet du développement du monothéisme hébreu, dont le point de départ est précisément la distinction ontologique entre l'Univers et l'Etre absolu qui est Celui qui seul peut dire de lui-même : mon nom propre, c'est JE SUIS." (Ibid., 225). - Jean Paul cependant ne s'arrête pas au mi-chemin (cf. ibid., par exemple 227sq et240 - 242), mais il montre que l'idéalisme est

Ces deux aspects, l'un *orienté* vers la réalité des choses, et l'autre plutôt vers l'imaginaire, se font concurrence tout au long de ce texte. Le lecteur ne peut pas s'en sortir.

Jean Paul commence son récit en s'imaginant comme Grand-Seigneur, père et mari à la campagne. Il présente cette vie comme *une autre vie;* sa *prochaine vie* après sa vie d'intellectuel weimarien célibataire.[1]

Il identifie apparemment <u>changement de lieu</u> avec <u>début d'une nouvelle vie</u>. Ne repousse-t-il donc pas la deuxième vie au-delà de la mort?

On pourrait dire que Jean Paul fait exploser la vie historique - qu'il détermine comme singulière et irrécupérable - en plusieurs vies.

La médiation de ces positions s'avère impossible. On procédera alors à une confrontation des énoncés exemplaires pour chacun des deux discours.[2]

---

un aboutissement de la métaphysique, cf. >Clavis Fichtiana<, (SW I/3, 1011 - 1056/ E II, 871 - 909). - Cf. dans ce contexte aussi Pierre, 1981, 142sq.; Lange 1886, XLVII; SW II/3, 811 et SW II/4, 867 (le mot créateur de la tradition hindu) ainsi que supra, B.I.2.3.1..

[4] "Lyrisches Drama", cf. ibid., 1033/31.

[1] Et même par rapport à sa vie de garçon dans la maison de son père (qui a déjà été divisée en plusieurs étapes : bébé, petit garçon à Joditz, jeune garçon à Schwarzenbach, élève au lycée de Hof); étudiant d'Université à Leipzig; étudiant autodidacte dans le petit logement familial avec sa mère et ses frères à Hof; précepteur - et dans chacune de ces étapes, il y en a encore d'autres à discerner.

[2] Il est indispensable pour l'analyse de Levana de bien discerner ces deux discours qui, là aussi, se font concurrence. - Quand on entreprend l'éclaircissement d'une stratégie d'éducation, il faudrait en premier lieu déceler l'état primitif de l'être-à-éduquer et l'état envisagé par cette éducation. Ces deux repères servent de critère pour la stratégie : est-elle adaptée à sa propre définition de l'enfant, voire de l'élève? Est-elle apte à réaliser ses buts? Jean Paul s'exprime clairement sur une de ses finalités : préparer à l'état adulte

Notre première citation montre une ambiguïté concernant la vie après la mort,[1] tandis que la deuxième et la troisième citation tournent en dérision cette hypothèse. La quatrième citation est une moquerie de plus sur la métaphysique :

1. "Je me réveillerai et courageusement, je me séparerai - parce que je sais que nous tous, fascinés que nous sommes, nous prenons le futur dans notre vie pour le futur d'après la vie - : mais alors sa pâle soeur de lait, son aînée, le passé,[2] s'approchera plus près de moi, et souriant et pleurant presque plus que d'habitude dira : je reste près de toi. - Je baisserai les yeux vers mon coeur, et cette pâle Paulina[3] y fera lentement défiler tout ce qui dans la vie est impérissable, chaque moment, dont l'éclat dure éternellement, chaque âme noble qui n'est jamais oublié, et peut-être quelques douleurs et je les suivrai du regard et je leur lancerai : je suis encore comme autrefois!"[4]

---

en vue d'une vie conjugale. Mais le discours qui espère la 'survie de l'âme' après l'achèvement de la vie actuelle fait souvent écho et constitue ainsi une autre fin d'éducation. On travaillera donc à plusieurs reprises avec la méthode esquissée ici.

[1] Et, par conséquent, l'attente de la seule vie vraie et valable après l'achèvement de la vie actuelle. - Cf. Pierre, 1981, passim.

[2] Le passé, die Vergangenheit, est un mot féminin en allemand. - Cet exemple soulignerait la critique nietzschéenne concernant l'attribution des articles définis, cf. Morgenröte, § 3 (KSA 3, 19sq/OPC IV, 21). *Comprendre* le caractère arbitraire de ces attributions fait partie des buts de la nouvelle éducation.

[3] Jean Paul se réfère à la femme de Sénèque, qui avait perdu du sang au moment où celui-ci mourrait.

[4] "Ich werde erwachen und mutig scheiden - weil ich weiß, daß wir alle die Zukunft in dem Leben betöret für die Zukunft nach dem Leben halten - : aber dann wird ihre ältere blasse Milchschwester, die Vergangenheit, näher an mich treten und fast mehr lächeln und wirken als sonst und sagen : ich bleibe bei

2. "Oh pourquoi dans la vie l'homme recommence-t-il la vie à neuf et croit-il que seul l'avenir serait riche et le présent pauvre? Pourquoi repousse-t-il l'instant où du futur il ne désire rien que la continuation de cet instant, jusqu'à l'âge où seul le manque d'avenir l'amène à se nourrir du maintenant?"[1]

3) "Les scolastiques disent qu'être assis ou debout, n'importe quelle insignifiance chez une personne en état de célibat est plus agréable au ciel que les plus grandes vertus chez une personne mariée - en vérité un époux est le ciel incarné de cinq cheveux dont la bien-aimée tresse un anneau pour lui fait plus de cas que de tous les cheveux gris que se fait une femme à force de se faire du souci pour lui."[2]

4. "Je pourrais en fait mourir de l'immortalité, si je voulais, ou si j'en avais le droit. Il ne me faudrait, tandis que j'écrirais, rien de plus que (car mon cerveau, pareil à un verre dans lequel on crie résonne plus fort d'un bord à

---

dir. - - Ich werde auf meine Brust niedersehen und jene bleiche Paulina wird langsam alles darin vorüberführen, was im Leben unvergänglich ist, jede große Stunde, die ewig nachglüht, und jede schöne Seele, die nie vergessen wird, und vielleicht einige Schmerzen, und ich werde ihnen nachsehen und nachrufen: ich bin noch wie sonst!" - SW I/4, 1046/P, 53.

[1] "O warum fängt der Mensch im Leben das Leben von neuem an und glaubt nur die Zukunft begütert und das Jetzt verarmt? Warum schiebt er den Zeitpunkt, wo er von der Zukunft nichts begehrt als dessen Fortsetzung, ins Alter hinaus, wo er nur aus Mangel an Zukunft sich mit dem Jetzt abspeist?" - Ibid., 1051/65 (tm).

[2] "Die Scholastiker sagen, dem Himmel sei das Sitzen und Stehen und jede Kleinigkeit einer Person im Zölibat gefälliger als die größten Tugenden einer verehelichten - wahrhaftig ein Ehemann ist der leibhaftige Himmel : aus fünf Haaren, die ihm die Verliebte zu einem Ring steuert, macht er mehr als aus einem Kopfe voll grauen, die eine Frau durch Sorgen für ihn aufsetzt." - Ibid., 1063/85.

l'autre quand l'âme parle, et je finis toujours par un feu[1] dont j'aurais désiré commencer) - je n'aurais besoin, dis-je que de continuer de m'écrire d'un âge dans l'autre, de l'âge de fer dans l'âge de bronze, de là dans l'âge d'argent, puis dans l'âge d'or, et, pour finir, dans l'éternité. Car je connais la mort,[2] elle irait aussitôt - elle y veille - comme le chasseur arrache une plume de l'aile d'un oiseau de proie et le tue en la lui plantant dans la nuque, en prendre une de mes ailes et m'en embrocher; mais elle peut attendre."[3]

Jean Paul présente ensuite ses arguments pour le mariage sous

---

[1] C'est aussi le cas dans Levana.

[2] "15. November [1790]: im Tagebuch : »Wichtigster Abend meines Lebens : denn ich empfand den Gedanken des Todes, daß es schlechterdings kein Unterschied ist, ob ich morgen oder in 30 Jahren sterbe, daß alle Pläne und alles nur davonschwindet und daß ich die armen Menschen lieben soll, die so bald mit ihrem bischen Leben niedersinken - der Gedanke ging bis zur Gleichgültigkeit an allen Geschäften.« - Chronik JP, 29. - Jalabert voit en cette expérience le »Durchbruch« de Jean Paul (cf. 1963, 16). Dans cette perspective, il décrit l'éveil de Je comme expérience de la libération des chaînes terrestres (cf. ibid., 10 et supra, B.2.3.1). C'est ainsi qu'il arrive à maintenir son interprétation métaphysique de Jean Paul. Il pourra alors intégré les moments indéniablement »empiriques« dans l'univers intellectuel de Jean Paul en les ramenant à une <u>autre</u> expérience. Nous optons pour une perspective qui voit le »Durchbruch« plutôt dans l éveil de Je, cf. infra, B.I.2.4.2. - Minder (1966, 60) compte ces deux expériences comme moments initiaux du génie poétique de Jean Paul.

[3] "Ich könnte eigentlich an der Unsterblichkeit versterben, wenn ich es wollte oder dürfte : - ich hätte unter dem Schreiben weiter nichts nötig als (da mein Gehirn wie ein Glas, worein man schreiet, mit jeder Seite der redenden Seele stärker nachzittert und ich immer bei einem Feuer aufhöre, womit ich wünschte anzufangen); ich brauchte nur, sag' ich, fortfahren, mich aus einem Zeitalter ins andere zu schreiben, aus dem eisernen ins erzene, daraus ins silberne, dann ins goldene und endlich in die Ewigkeit. Denn ich kenne den Tod, er würde sogleich - er passet darauf -, so wie der Jäger aus der Schwinge eines Raubvogels eine Feder reißet und ihn damit am Genick ersticht, aus meinen Fittichen eine nehmen und mich erspießen; aber darauf kann er warten." - SW I/4, 1076/P, 109.(tm) - Cf. en ce qui concerne cette logique et ce style dans >Erziehungs - Allerlei< (SW II/3, 806).

l'intitulé "histoire".[1] Ces derniers sont entremêlés dans son fatras[2] typique de ce qu'on peut savoir des différentes cultures, époques, etc..

Il s'attache à discerner deux niveaux : il critique la société contemporaine qui méprise le mariage, et il décrit la femme qu'il cherche.[3]

Avant de clôre ce chapitre par une analyse détaillée d'un passage important dans notre contexte, nous repérons trois thèmes de la Biographie conjecturale, étroitement liés à notre étude :

- Jean Paul regrette que l'homme, en général, cherche son plaisir dans les choses communautaires[4] au lieu de se

---

[1] "Geschichte", cf. ibid., 1036/35.

[2] "Wust", cf. Vorschule der Ästhetik, § 34 (SW I/5, 132 - 139/NL, 134 - 139, ibid., 134/136); Bianquis, 1979, XVIIIsq; Miller, dans SW I/3, 1114; Jalabert, 1963, 11.

[3] Cf. SW I/4, 1036 - 1042/P, 33 - 45. - Il désigne pour sa future épouse deux prénoms. L'un, le prénom de sa mère, Rosina, relève de sa propre histoire. Il préfère ce nom aux noms fictifs des personnages idéaux de grands romans (cf. ibid., 1039/41). - Entre parenthèse, on remarque que ces explications interdisent de voir dans sa mère Rosina le modèle pour la >Lenette< dans son >Siebenkäs<. Le mariage de Lenette échoue, tandis que celui de ses parents a eu le mérite de lui laisser une base solide contre tous les courants contemporains. - Le deuxième nom relève à la fois de l'imaginaire et de l'histoire. C'est le prénom Hermine, la forme féminine d'Hermann, le nom de son meilleur ami (cf. supra, B.I.2.3.1.). De plus, ce nom se réfère à la mythologie: "Wir werden unsere Gedanken darüber haben, daß der egoistische Handel eine höhere Art von Kommerzspiel, immer weiter geprüft und daß die Liebe jetzt nur als >Hermerotes< (diese Statue stellte den Gott der Kaufleute mit dem Amor verschmolzen vor, [...]) darzustellen ist." - SW I/4, 1060/P, 81 et 118. - En effet, sa future épouse s'appelle >Hermine< dans le contexte des conversations intellectuelles (Jean Paul discute quelques mythes infantiles). Par contre, elle s'appelle >Rosina< dans les conversations ayant trait à la tenue raisonnable du ménage (cf. ibid., 1036sq/35sq; cf. aussi Kluckhohn, 1966, 29 et 67.) et infra, C.II.4.3.2.c).

[4] "Gemeinschaftliches".

tourner vers les choses qui lui sont propres.[1]

Cette tension entre IDENTITÉ[2] et INDIVIDUALITÉ[3] est un thème important dans Levana;

- on rencontre une image qu'il réutilise, quelque peu modifiée, dans Levana : un "crépuscule s'épanuissant rouge lorsqu'il monte vers le ciel";[4]
- Jean Paul mentionne un cahier de vocabulaire latin.[5]

---

[1] "Eigentümliches". - Cf. Jean Paul, Levana, avant-propos à la première édition (SW I/5, 526 - 532/M, 15 - 18); Nietzsche, Morgenröte, § 521 (KSA 3, 300sq/OPC IV, 264) et infra, C.II.3.1.1.b).

[2] Mise en question par Jean Paul.

[3] Fortement soutenue par Jean Paul; cf. Höllerer, 1987, 1349; Fertig, 1990, 14. - Cf. en ce qui concerne ce combat contre l'individualité dans la "figuration de l'éducation" Rutschky, 1977, 148; cf. aussi Herrmann, qui cherche à élucider l'approche pédagogique d'Adorno : "Wesentlich an den Adornoschen Reflexionen über frühkindliche Sozialisation ist die erweiterte Frage nach den in der Erziehungswissenschaft unter dem Terminus »schichtspezifische Determinanten« zusammengefaßten Sozialisationsbedingungen. Die dialektische Gesellschaftstheorie Adornos versucht die gesellschaftlichen Momente zu erfassen, die »vor aller sozialen Schichtung die Ausbildung der Individualität verhindern.«" (1978, 6).

[4] "[...] den ganzen Himmel rot hinaufblühenden Dämmerung [...]", SW I/4, 1043/P, 49;(tm) cf. par exemple Levana, § 157 (SW I/5, 872 - 874/M, 241sq) et infra, C.II.3.2.2.c). - Ce champ métaphorique, qui traverse tous les ouvrages de Jean Paul, contribue à l'élaboration et à l'évaluation de notre hypothèse de travail.

[5] Ibid. - Cette information sera rendue en fonction d'une référence à la SLB et l'épisode de Titan, cf. supra, B.I.2.3.1. - Cf. également: ">Alle höflich!< antworten närrisch die Bergleute, wenn man fragt, wie es mit ihnen steht. Diese Antwort kann kein Redakteur über seine 70 Jünger geben. <Allusion à la traduction de la Bible hébraïque, la "Septante", par 70 traducteurs grecs> Schon Jugend an und für sich ist grob; aber noch mehr eine humanistische, sogar im Alter, und zwar darum 1) weil der >Geist< der Alten auf jeden kräftigen Menschen, er sei ein Weltmann oder ein Künstler, tiefer wirkt als auf die Linguisten, die nur den >Körper< suchen, 2) weil ihr linguistisches Studium ihr kleines Auge noch mehr eingrenzt, 3) weil Leute, die etwas treiben, was wenige können, desto mehr entscheiden und stolzieren, so klein ihr Treiben sei, 4) weil der Mensch sich eher eines Sprach- als Denkfehlers, mehr eines grammatikalischen als moralischen oder logischen Fehlers, so wie

La biographie conjecturale présente donc des éléments constitutifs de Levana. L'aperçu précédent en a démontré quelques-uns. Le passage suivant[1] le fait davantage.

Lu avec les yeux tendres exigés par Nietzsche,[2] il se révèle être un pont entre les ouvrages antérieurs de Jean Paul et les champs de réflexions délimités par Levana.

On interrompra la citation suivante par quelques commentaires : "En fait, comme je le remarque à présent, mon drame lyrique n'est même pas encore en route; seuls le théâtre ou le lieu, l'intuition a priori sont prêts pour une intuition encore plus belle. - Et pourtant je suis à nouveau retardé par la société chauve et peu fertile des vieux garçons qui voudraient bien m'enrôler dans leur confrérie[3] et que cela contrarie qu'un homme

---

mehr eines körperlichen als geistigen annimmt und schämt und zwar darum, weil die Fehler der ersten Art unwillkürlich, die der letztern aber willkürlich und leicht abzulegen scheinen, 5) weil von jeher keine Hähne so verbittert kämpften als die humanistischen, mit Federmessern bewaffneten (1. Die englischen Streithähne werden so bewaffnet!), wenngleich Neuere wie Scioppius, Burman, Klotz und die beiden Skaliger ausgenommen." - SLB (SW I/4, 1069sq/P, 97), et la description de son père cité supra, B.I.2.2.2..

[1] Cf. SW I/4, 1033sq./P, 31.

[2] Morgenröte, Préface (KSA 3, 17/OPC IV, 18); cf. supra, A.II.1.2.1..

[3] "Eigentlich ist, wie ich jetzt merke, mein lyrisches Drama gar noch nicht angegangen; nur das Theater oder der Ort, die Anschauung a priori ist erst fertig für eine noch schönere. - Und doch werd' ich wieder aufgehalten von der kahlköpfigen, wenig fruchtbringenden Gesellschaft der Hagelstolzen, die mich gern zu ihrem Ordensbruder anwerben möchten [...]." - Au XVIIe siècle, les premiers poètes de langue allemande se sont réunis en ordres, dont la "fruchtbringende Gesellschaft" avait un membre illustre qu'on serait en droit de désigner en tant que 'précurseur' de Jean Paul et de Nietzsche. Il s'agit d'Andreas Gryphius (1616 - 1664), surnommé "l'immortel", que Keppeler caractérise de la façon suivante: "Wie Gryphius dem 17. Jahrhundert eine *Fülle neuer Formen* schenkt, so zeigt er ihm auch den *Weg, Form und Inhalt in einen Zusammenhang zu bringen: Das Bindemittel ist die Leidenschaft* des Empfindens aus der Tiefe des Innenlebens heraus. **Allein niemand war da, der das**

jeune à l'âge ou dans 'l'ancienne Rome il pourrait à peine devenir édile et à plus forte raison Saint Père dans la moderne, veuille devenir un bienheureux."[1]

Jean Paul emploie le mot 'père' avec une double signification :

1. "dans la moderne (sc.Rome)" se réfère au devenir-pape;
2. "devenir un bienheureux" se réfère au devenir-père (sc. des enfants).

Jean Paul continue : "En somme elle est faite, cette propagande

---

Erbe hätte übernehmen können; alle Kommenden blieben unbedeutende Vassallen, welche ihr Leben von ihm empfangen und es kärglich umtrieben. *Der rhythmische Entdeckertaumel des Gryphius* hatte die pindarische Ode auf die Höhe ihrer Entwicklung in der *Verschmelzung von Rhythmus und Inhalt* geführt. Die Formen blieben - wurden zögernd nur verwertet, aber von einem *rhythmischen Gefühl, das Form und Inhalt* mit der Glut der Leidenschaft zusammenschmelzen würde, ist nun nicht mehr die Rede. Gryphius war auch hier der VOLLENDER der pindarischen Ode. Form und Inhalt bis zu einer gewissen Höhe zu führen im Bunde miteinander, war die Mission des Andreas Gryphius. Freilich: hätte er sich nur an die traditionellen Stoffkreise gehalten, hätte er wie andere vor ihm und nach ihm sich darauf gelegt, Gelegenheitsgedichte im Stil und Sinn Opitzens [Martin Opitz, 1597 - 1639] zu machen und als gewünschter und gesuchter Poet der *Tendenz der Zeit sich zu unterwerfen,* so ist es fraglich, ob es ihm gelungen wäre, die pindarische Ode von ihrem Bann zu befreien.
Er war der erste, welcher der Ode einen persönlichen Inhalt, eine persönliche Färbung gab. Die Gestalt der Ode, die Dreiteiligkeit, die Möglichkeit, sie auf mehrere Sätze auszudehnen, waren alles Momente, welche die Dichter veranlassen mussten, den Stoff, soweit er persönlicher Natur war, in eine gewisse Länge zu ziehen, was an dichtericher Inspiration fehlte, durch eine Fülle von Worten zu ersetzen: kurz eine große schwatzhafte Breite musste das Resultat sein; das sich aus der Verwertung der pindarischen Strophenform im Dienst persönlicher Beziehungen ergeben musste." (1911, 30sq; cf. aussi 11 - 22 et 34). Autres membres de la "fruchtbringenden Gesellschaft" : Philipp Harsdörffer (1607 - 1658) qui fonda le "Pegnesischen Blumenorden" et Johann Rist (1607 - 1667). - Il est bien utile de démontrer l'influence de la littérature anglo-saxonne sur Jean Paul (cf. par exemple Montandon, 1987, passim), mais on ne devrait jamais oublié que Jean Paul a été un écrivain allemand s'inscrivant dans la littérature allemande, cf. surtout Levana, § 131 (SW I/5, 827 - 832/M, 209 -212).

[1] "[...] und die es verdrießet, daß ein junger Mann in einem Alter, wo er im alten Rom kaum ein Ädil geschweige im neuen ein heiliger Vater werden könnte, sondern ein seliger werden will."

célibataire, de gens qui comme les Egyptiens ont horreur du vin mais mangent la grappe, [...]."[1] Il met le *vin* sur le même plan que le *mariage*, tandis que la *propagande* d'une *vie célibataire* n'équivaut qu'à l'*invitation à manger des raisins*.[2]

"[...] ou bien qui font comme les chauves-souris, lesquelles ne supportent aucune chandelle allumée, mais se faufilent pourtant dans le garde-manger où pend le lard pour en ronger le gras.[3] Ce siècle en a lourd sur la conscience, et aussi ce pourfendage soldadesque des lits conjugaux pleins de bons duvets. Ce siècle est en quelque sorte l'eau régale et l'»Alkahest« des temps anciens, et nous n'en conservons finalement rien d'autre que le dévorant Menstruum et un chaos infusoire qui nage dedans. L'abolition de tous les ordres de l'humanité, parental, conjugal, bourgeois, [...]."

Jean Paul inverse la définition catholiquo-romaine de l'ordre qui demande en général le célibat, donc le renoncement au mariage et à la paternité et la réclusion, ou au moins l'immigration intérieure pour ceux qui continuent une vie dans le siècle.[4]

---

[1] "Im ganzen besteht sie, diese ehelose Propaganda, aus Leuten, die, wie die Ägypter den Wein verabscheuen, aber die Trauben verzehren [...]."

[2] Ces réflexions sont probablement inspirées du >cantique des cantiques< dans l'Ancien Testament.

[3] "[...] oder die es wie die Fledermäuse machen, welche ein angezündetes Licht vertragen, aber doch in die Speckkammer schlüpfen und ihm das Fett abnagen." - Cette remarque vise probablement le comportement adultère de la prêtrise, cf. Frenzel, 1976, 424.

[4] "Dieses Jahrhundert hat viel auf dem Gewissen und auch dieses soldatische Aufschneiden der Ehebetten voll guter Flaumfedern. Das Jahrhundert ist gleichsam das Scheidewasser und der Alkahest der Vorzeit und ein darin schwimmendes infusorisches Chaos. Die Aufhebung aller Orden der Menschheit, des elterlichen Ordens, des ehelichen, des bürgerlichen, [...]".

"[...] est le rêve et l'aspiration de ce siècle Septembriseur, [...]."[1]

Jean Paul a ainsi démasqué les liaisons exactes entre la logique scolastique[2] et la logique rationaliste.[3]

Par ailleurs, l'expression "ce siècle Septembriseur"[4] mérite l'attention :

- "sept-" comme préfixe, a le sens de "pourrir, infecter";[5]
- "se-", en tant que préfixe, indique une se-paration, un éloignement;[6]
- la sémantique de "cul" doit être entièrement prise en compte;[7]
- l'expression se rapporte dans son ensemble directement aux

---

[1] "[...] ist das Dichten und Trachten diese septembrisierenden Säkuls [...]."

[2] La métaphysique. - Cf. pour ce thème Lea, 1907, passim; Gilson, 1979, passim et infra, C.II.1.2.2..

[3] Les Lumières, dont la Révolution Française avait réalisé certaines idées. - Cf. pour cette liaison Horkheimer/Adorno, 1944/47, passim. - Dans le contexte de dégénérescence de l'instinct d'état, Nietzsche revient à cette question sous un autre angle. Il discute du problème du sentiment national et constate qu'il y a un courant qui cherche à dissoudre les instincts monarchistes : "Diesem Zwecke entsprechen sie durch die allgemeinste Verbreitung der lebend-optimistischen Weltbetrachtung, welche ihre Wurzeln in den Lehren der französische Aufklärung und Revolution d.h. in einer gänzlich ungermanischen echt romanisch flachen und metaphysischen Philosophie hat." - Fünf Vorreden 3 : Der griechische Staat (KSA 1, 764 - 777/OPC I/2, 176 - 187, cit. 773/184).

[4] "[...] dieses septembrisierenden Säkuls [...]", cf. Siebenkäs, SW I/2, 92 et l'annotation de Miller : "*Septembrisierer* : Teilnehmer an den blutigen Gemetzeln unter den Gefangenen der Revolution, die unter dem Eindruck der drohenden Niederlage im Kampf mit den Alliierten am 2. und 3. September stattfanden." (Ibid., 1101sq.).

[5] Cf. Le Robert Methodique, 1308.

[6] Cf. ibid., 1297.

[7] Cf. ibid., 337.

sans-culottes qui menèrent une guerre sans pitié contre l'aristocratie.[1] On pourrait lire "sa(ns)-cul(ottes)" pour arriver au néologisme jeanpaulien "Säkul".[2]

Ces réflexions facilitent l'accès à Levana, dédiée "en toute vénération à sa majesté royale, la Reine Caroline de Bavière."[3] Avant d'en tirer sa conclusion, Jean Paul s'explique davantage: "[...] il jette par-dessus bord toute pourquoi on a besoin d'un navire, le sauvant sans trop de peine. De même que le philosophique convoite sa substance lumineuse, sans un objet qu'elle montre et sur lequel elle se pose fermement, un rayon qui soit à la fois couleur, surface ou nerf optique : de même le pratique se jette sur une substance phlogistique qui flotte dans l'espace et qui n'est accrochée à rien, sur une conduite morale et philanthropique du Je à l'égard de lui-même."[4] Il met son univers intellectuel en relation avec ceux de Kant, Basedow et Fichte sans pour autant déterminer la *qualité* de ce rapport.

---

[1] Cf. Reichard, 1980, 79 - 92.

[2] A la place de "Säkulum", cf. Duden 5, 647. - Jean Paul joue avec les lettres, cf. aussi son essai tardif >Die Anbeter des Luzifers und des Hesperus. Ein Beitrag zur ältesten Kirchengeschichte< (publié en 1822, cf. SW II/4, 690, pour le texte SW II/3, 1013 - 1026) : les PAPHISTES, les habitants de Paphos, venèrent Luzifer-Hesperus. Une petite intrigue les sépare en deux parties, mais finalement ils reconnaissent leur unité. Bien qu'il ne le dise pas explicitement dans le texte, il parle, en fait, des PAPISTES. - Notons en passant le rôle de -ich- dans les textes jeanpauliens et nietzschéens. Une étude minutieuse de leur vocabulaire révèle des similitudes étonnantes.

[3] "Ihrer Königlichen Majestat der Königin Caroline von Bayern in tiefster Ehrfurcht [...]." - SW I/5, 519/M, -.

[4] "[...] es wirft alles aus dem Schiff, weswegen man eines braucht und rettet es leicht. Wie das philosophische seinen Lichtstoff begehrt, ohne einen Gegenstand, den es zeigt und worauf er festsitzt, einen Strahl, der zugleich Farbe und Fläche und Sehnerv ist : so dringt das praktische auf einen Wärmstoff, der im Freien herumfliegt und an nichts hängt, auf ein moralisches philanthropisches Betragen des Ich gegen sich."

Et voilà sa conclusion: "Dieu soit loué! Le diable va emporter le siècle dans quelques années!"[1]

2.4. Le grand plan: L'"Académie 'Erotique'".[2]

2.4.1. Jean Paul écrivain.

Après l'appauvrissement de sa mère,[3] l'étudiant Jean Paul fut obligé de gagner sa vie.
Il n'avait pas trouvé de poste de précepteur et poursuivait donc avec plus de résolution son but de devenir écrivain de métier.
"Jean Paul sera donc écrivain. Au fond, il semble que cela ait toujours été sa vocation. Ses nombreux extraits, ses petites dissertations originales où peu à peu les préoccupations théologiques cèdent la place à des réflexions sur les choses de la littérature, sont une préparation à ce métier, sans qu'il en

---

[1] "Gott sei Dank, daß der Teufel das Säkul in wenigen Jahren holt."

[2] L'expression "académie érotique" se réfère d'abord au petit cercle de jeunes femmes autour de Jean Paul pendant son séjour à Hof et à Schwarzenbach (Cf. Firmery, 1886, 148; Lange, 1886, XXXIV). Comme ces rencontres et échanges épistolaires l'ont aidé à clarifier son devoir d'écrivain, nous empruntons cette expression pour nommer l'arrière-plan de ses productions littéraires (cf. aussi Lange, 1886, LVII et CI ainsi que Montandon, 1987, 11sq). - En ce qui concerne le terme "érotique", nous jugeons la description du Duden 5 la plus appropriée pour ce contexte: "Erotik (gr.-frz.), die, a) Geschlechterliebe als geistig-sinnliche Einheit; b) auf seelisch-geistige Hingabe und Ergänzung gerichtete Liebe im Unterschied zur körperlich-sinnlichen Liebe, zur Sexualität [...]; erotisch (gr.-frz.), a) die Liebe betreffend in ihrer (ästhetisch-)sinnlichen Anziehungskraft" (217; souligné par nous). - Cf. aussi Janz II, 268 - 307.

[3] En 1785.

ait peut-être bien conscience lui-même. Néanmoins, comment pourrait-il paraître devant le public? Il n'a aucune vérité nouvelle à lui révéler, il n'entend pas retenir au dedans de lui ce chant intérieur qui force le poète à traduire ses impressions par la parole."[1] Firmery conclut que sa seule motivation a été le besoin de se nourrir.

Cependant, cet argument est bien insuffisant quand on regarde la situation sociale dans laquelle se trouvaient alors les écrivains. "Pour l'époque, c'est quelque chose d'éminemment neuf et même de courageux. L'idée de gagner de l'argent en écrivant n'est guère courante et peu facile à réaliser : les droits d'auteur n'existent pas, pas plus du reste que la propriété littéraire. Les écrivains vivent soit de leurs rentes, soit de leurs fonctions administratives - bibliothécaire comme Lessing, ministre comme Goethe -, toujours plus ou moins dépendants de la générosité de mécènes princiers."[2]

C'est Spazier - tout en remarquant aussi chez Jean Paul le manque de chaleur dans la sensibilité,[3] indispensable pour un poète, - qui indique la piste à suivre. Il renvoie à l'intérêt spécifique que Jean Paul portait au sort des femmes : Jean Paul destinait ses écrits en premier lieu aux femmes pour les émerveiller et les rafraîchir.[4]

---

[1] Firmery, 1886, 26. - On trouve des réflexions semblables concernant Nietzsche chez Nigg, cf. 1992, 104sq. et 116sq..

[2] Hoock-Demarle, 1987, 143sq; cf. supra, B.I.2.3.1.b).

[3] "Empfindungswärme", cf. 1833, III, 75sq.

[4] Cf. 1833, III, 77. - Spazier souligne dès le début de son ouvrage l'intérêt que Jean Paul portait au destin des femmes (I, 1 - 40) :

1. Jean Paul trouve ses lecteurs les plus intéressés parmi les femmes (il indique quand même Ludwig Börne, grand admirateur

La dédicace de Levana[1] prouve que ce souhait fait partie des idées qui ont évolué tout au long de sa vie. Il constitue donc un des fils conducteurs de son enseignement d'éducation.

Comment s'est construite cette préoccupation? A partir du déroulement de sa vie, nous proposons par la suite un cheminement intellectuel probable.

Nous procédons en deux étapes :

1. le déroulement chronologique de ses expériences (B.I.2.4.2);

2. le développement de la logique intérieure de son anthropologie (B.I.2.4.3.).[2]

2.4.2. Les expériences.

a) *Introduction.* - Nous tâcherons dans ce chapitre d'esquisser les acquis théoriques de Jean Paul quant à l'anthropologie. Une telle investigation présuppose que Jean Paul ait bien connu <u>et</u> compris les enjeux d'un recherche philosophique valide. En effet, malgre toute sa particularité, on ne peut guère nier que Jean Paul n'aurait pas reçu une instruction et une éducation exhaustives. Bien au contraire, il a de lui-même travaillé pour

---

de Jean Paul, qui s'appliquait surtout à la compréhension de ses idées politiques). Cette influence sur les femmes le rend étrange aux yeux des hommes;

2. le sort des femmes fichtelgebirgeoises avait éveillé cette préoccupation chez Jean Paul;

3. de même, Jean Paul avait fait la connaissance de la tradition pré-chrétienne dans le Fichtelgebirge qui avait survécu en des femmes sages, successeurs des prêtresses païennes. - Spazier ne mentionne pourtant pas les deux soeurs de Jean Paul, décédées en bas âge, cf. Ortheil, 1984, 15.

[1] Dédiée à la reine Caroline de Bavière en tant que mère de ses enfants et mère de ses sujets (cf. SW I/5, 520/M, -).

[2] C'est-à-dire le développement d'une conception anthropologique qui suit sa propre logique.

combler d'éventuelles lacunes. Son érudition singulière se manifeste à chaque page qu'il a écrit. Redresser les influences serait donc un travail gratifiant.

Et pourtant, pour vraiment saisir la portée de son entreprise, il faudrait procéder différemment.

Comment alors accéder à son univers intellectuel?

Nous proposons que cet accès s'effectue par la reconnaissance de valeur heuristique de son expérience du Je.

Le Je que Jean Paul enfant découvre subitement ne le transforme pas en miroir d'un Je absolu. Il n'est pas à confondre avec le >Je< idéaliste.[1] Ce Je ne le fait pas non plus submerger dans un grand Je universel.[2]

L'expérience de <u>son</u> Je le <u>scelle</u> comme individu. Toutes les expériences[3] ultérieures ainsi que tous les souvenirs qu'il allait retravailler, passent désormais par ce filtre. Dans ce sens-là, il s'agit donc d'un Je absolu.

L'acquis théorique de Jean Paul se résume en conséquence dans la valorisation d'un »éveil« qui n'entraîne pas dans un mysticisme. Il s'agit d'une re-assurance de son existence. Comme Jean Paul a construit sa vie sur cette base, nous supposons donc que cette expérience n'est pas dépourvu d'informations concrètes sur les inclinations et les dons de l'individu concerné. La ténacité avec laquelle Jean Paul a poursuivi et atteint ses buts en témoigne.

---

[1] En effet, il s'agit plutôt de deux conceptions qui se combattent mutuellement.

[2] Comme on le voit dans certaines approches mystiques, bien qu'il y ait une certaine affinité avec les propos de Maître Eckehart (dominicain, 1260 - 1327/29), cf. Quint, 1963, passim.

[3] Dont font partie aussi les enseignements et les lectures.

Essayons donc de résumer les changements qui s'effectuent pour l'individu par rapport aux humains qui n'ont pas réussi à saisir leur Je :

1. cette expérience insère l'individu dans son contexte de vie. L'idéal et la réalité se rejoignent dans la conviction de ses propres dons et d'une tâche précise dont on pressent les grandes lignes;
2. elle permet ainsi à l'individu de construire une identité solide;
3. elle transmet à l'individu des repères d'orientation intellectuelle dans les différents enseignements qu'il va recevoir.

On s'aperçoit pourquoi une investigation qui porte sur les contenus des réflexions jeanpauliennes aboutit souvent dans des contradictions irréductibles. Jean Paul n'a apparemment pas choisi les vérités en fonction de principes logiques, mais en fonction de son individualité.

Ces tensions marquent bien évidemment aussi Levana.

Jean Paul dissout donc des bribes de pensées de leur contexte, les transforme et les enchaîne d'une manière qui n'est pas tout de suite compréhensible.

Ses propos multiformes[1] ne font donc qu'encercler son exhortation de veiller afin que ce Je ne s'écroule pas.[2]

b) *Récapitulation biographique*. - Le père de Jean Paul a réussi à acquérir un certain niveau de connaissances, malgré sa modeste situation matérielle. Il souhaitait donc pour ses enfants que ce

---

[1] Il emploie lui-même pour les génies l'image de "polype", cf. infra, C.II.3.1.2..

[2] Cf. surtout infra, C.II.3.2.2..

décalage entre statut socio-professionnel et statut culturel se nivelle,[1] ce qui rencontrait les idéaux de sa femme, issue de la petite bourgeoisie.

Il est intéressant de voir que les biographes de Jean Paul attribuent à sa mère un rôle marginal dans l'éducation des fils. De plus, par son attachement aux moeurs bourgeoises, on juge son influence plutôt néfaste.

Cette opinion est facile à défendre, parce que Jean Paul la néglige dans sa description de soi-même;[2] son échange de lettres avec elle pendant ses études témoigne d'un certain mépris et mis à part Jean Paul et Gottlieb, les autres frères ne réussissent pas à construire leur vie.

Mais on trouve quelques indices qui permettent une autre représentation.

D'abord, la mère de Jean Paul le chargeait de se rendre régulièrement à Hof pour aller chercher des vivres chez ses parents. Cette marche préservait sa santé et le rendait fort.[3] De même, il s'entraînait à la fiabilité, car sa mère lui confiait toujours de l'argent que ses grands-parents refusaient souvent. Au contraire, ces derniers lui en donnaient encore plus. Jean Paul *rendait toujours le tout à sa mère*.

On lui faisait confiance et il s'en montrait digne.

Jean Paul savait d'ailleurs très bien qu'il agissait à l'initiative de sa mère.

Plus tard, après avoir quitté Leipzig définitivement, il alla

---

[1] Cf. Jalabert, 1963, 10sq.

[2] SLB.

[3] Cf. SLB, SW I/6, 1076sq. - En ce qui concerne la relation avec sa mère et une autre mère, cf. ibid., 1073sq..

habiter chez sa mère. La forte volonté de Jean Paul interdit de penser qu'il agissait par pure nécessité. Il avait décidé de vivre avec sa mère et ses frères.

A part sa mère, il rencontrait en la baronne von Plotho[1] et en Madame von Reizenstein des femmes tout à fait capables d'affronter la vie.

Il ne saisit probablement que plus tard le problème du dénigrement de la femme. Ce qu'il voyait dans la vie de tous les jours, cependant, lui a fait comprendre très tôt la dureté de leur travail.

On ajoutera que le milieu intellectuel, imprégné par les enseignements de Martin Luther,[2] contribuait à une vision plus équilibrée que celle de foyers d'une orientation plutôt catholique.

Quand il vécut son expérience clé, l'éveil de son Je,[3] il n'avait aucune raison de douter que les femmes ne puissent pas être une telle Je.

Mais qu'en était-il de la portée d'une telle expérience? *Elle le convainquit de la valeur indiscutable de chaque personne humaine.*

2.4.3. La logique.

Nous essayons de retracer la genèse de sa conception anthropologique à partir de son vécu au lieu de rattacher Jean

---

[1] La chef de son père, cf. supra, B.I.2.3.2..

[2] 1483 - 1546. - Notons en passant que Jalabert garde soigneusement le vocabulaire catholique lors de sa description "De Richter à Jean Paul", cf. 1963, 10 - 17.

[3] Cf. supra, B.I.2.3.2..

Paul à un mouvement de pensée.[1]

Une telle démarche ne peut être qu'hypothétique. Tout dépend de l'attention du lecteur.

Nos *propos* proviennent donc des textes jeanpauliens, mais *leur liaison* ne semble quand même pas toujours évidente.[2]

Comme l'expérience de son Je constitue le moment initial de la pensée anthropologique de Jean Paul, ce serait donc notre premier élément.

Spontanément, il généralisait cette expérience : l'enfant Hans Fritz ne se douterait jamais que tout le monde, femmes inclues, subissaient une telle expérience qui les dotait de ce savoir initial.

C'est ce »Je« qui devenait pour lui la nature de l'être humain, le moment constitutif et absolu.

Plus tard, vers l'âge de douze ans, ses préoccupations philosophiques et théologiques le confrontent au problème de la nature humaine.[3]

Partout il rencontre le même schéma, apparemment variable de

---

[1] Ce procédé est d'ailleurs fortement conseillé, cf.: "Kaum ein Autor des schreibseligen 18. Jahrhunderts hat die Zeugnisse seiner schriftstellerischen Entwicklung von Kindesbeinen an so sorgsam aufbewahrt, so selbstverständlich und folgerichtig in den Zusammenhang seines Werkes eingegliedert und so programmatisch auf die Einheit des eigenen Ich bezogen wie Johann Paul Friedrich Richter, [...]." - Miller, 1985, 9, cf. aussi l'introduction de Wölfel/Wirtz, (édd.), 1996, 9 - 23.

[2] C'est une des raisons pour lesquelles nous proposons ces présentations biographiques. *Faire ressortir de successions vraisemblablement hasardeuses l'absence du hasard*, demande une préparation lente, aussi bien pour l'auteur de cette étude que pour ses lecteurs. C'est ainsi qu'on s'aperçoit, par exemple, que Morgenröte suit une certaine logique qui découle des titres des paragraphes (cf. infra, C.I.2.).

[3] Cf. SW II/1, 7 - 87; Lange, 1886, XII (études d'orientation scolastique sous l'égide de Völkel); XVsq (études pendant son séjour au lycée de Hof).

façon indéfinie : c'est la description de l'être humain en tant que nature[1] doublée qui doit se débarrasser d'un de ses composants, décrit comme 'matériel', 'penchant vers le mal', 'sans réalité propre', 'corporel', 'divisible', etc. pour retourner à la simplicité, qui se décrit comme 'immatérielle', 'réalité actuelle', 'spirituelle', 'indivisible', etc..

L'être humain véritable serait indéchiffrable, car la nature humaine empirique ne serait qu'une espèce de larve. Ces réflexions forment les premiers composants de notre deuxième élément.

Par ailleurs, Jean Paul a été très tôt initié à la langue hébraïque.[2]

Il connaissait assurément les concepts ידע[3] et עולם[4] qui

---

[1] Etre-né.

[2] Il apprit l'hébreu avec le recteur Karl August Werner (1737 - 1797), cf. : "Jean Paul vermerkt, er habe sich damals geradezu verliebt »in das hebräische Sprach- und Analysier-Gerümpel und Kleinwesen - eigentlich auch ein heimlicher Zug seiner Häuslichkeit«." - Fertig, 1990, 19; cf. SLB, 3. Vorlesung (SW I/6, 1089 - 1103, cit. 1090sq.).

[3] Cf. Gesenius, 1962, 286 - 288. - L'essentiel de cette notion, pour notre contexte, réside dans l'assemblage de CONNAÎTRE et AIMER, qui tourne tout rationalisme à la dérision, cf. par exemple : "Matthieu 1, 25 : nous lisons dans le texte grec que nous traduisons toujours littéralement : »Et il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle ait enfanté un fils. Et il appela son nom Jésou.«
Il ne la connut pas : c'est l'expression hebraïque classique utilisée par la Bible hebraïque pour désigner ou signifier l'union physique de l'homme et de la femme. Admirable expression, puisque de fait l'union physique de l'homme et de la femme est une authentique connaissance mutuelle réciproque, une connaissance sensible, expérimentable mais aussi spirituelle, puisque l'anthropologie hébraïque comme nous l'avons montré il y a très longtemps déjà, dans notre premier Essai su la pensée hébraïque, ne dissocie pas, comme le font les platoniciens, les néo-platoniciens, les cartésiens, l'âme du corps. En hébreu, il n'y a même pas de mot pour désigner le corps en tant qu'il est distinct de l'âme, pour autant qu'on le considère à part de l'âme, pour une raison simple, aisément vérifiable, c'est qu'un corps sans âme, cela n'existe pas, cela n'jamais existé et cela n'a aucun sens. Pour parler comme les tenant du Cercle de

permettent de penser une *composition* ontologiquement valable :

- chaque connaissance demande un véritable autre;
- chaque éternité demande une communauté.

Ces réflexions s'ajoutaient à celles concernant la nature humaine dédoublée.

En tant que deuxième élément, nous pourrons donc retenir qu'il a gardé la notion de la nature humaine dédoublée.

De la même manière qu'il a ressassé le problème du mysticisme,[1] il ressassait également cette question.

On n'a pas manqué d'attirer l'attention sur son éventuelle incompréhension vis-à-vis de la pensée grecque. Son attachement à l'orient entâchait même sa relation avec les intellectuels contemporains.[2]

Vienne, c'est un terme dépourvu de signification. S'il y a corps, s'il y a organisme, alors il y a information, c'est-à-dire animation. L'union physique de l'homme et de la femme est donc une connaissance d'âme à âme. Cette expression : connaître, pour désigner l'union physique de l'homme et de la femme, est évidemment une traduction de l'hébreu iada." - Tresmontant, 1988, 45sq; cf. aussi ibid., 80.

[4] Cf. Gesenius, 1962, 571 - 572. - L'essentiel de cette notion, pour notre contexte, réside dans l'assemblage de VIE ÉTERNELLE et VIE COMMUNAUTAIRE, qui fait ressortir la valeur 'éternelle' de la vie présente, cf. dans l'Ancien Testament, Psaume 133. - Cf. Levana, § 31 (SW I/5, 564 - 567/M, 43 - 45) et infra, C.II.3.2.2.b). - Notons en passant que Kommerell n'a pas saisi ce point important. Son "Jean Paul" s'insère dans le cadre de la tradition métaphysique, cf. 1957, passim.

[1] Cf. supra, B.I.2.3.2..

[2] Cf. par exemple: "»Man fühlt sich bei ihm auf angenehme und unagenehme Art überrascht und nichts ist schwerer, als ihm beizukommen. Er ist zu sehr er selbst, jedoch ein sehr interessantes Original«, äußerte sich Wieland, im Urteil über seine Zeitgenossen stets abgewogen und wohlwollend, über den ihm so fremden wie sympathischen Verfasser des Hesperus, nachdem ihn Jean Paul durch absprechende Bemerkungen über die Griechen ziemlich verdrossen hatte: »Ich war nahe daran, mich über ihn zu ärgern, besann mich jedoch, noch zu rechter Zeit, daß er das Recht hat, er selbst zu sein, und daß das, was ich an ihm vermisse und was mich zuweilen toll machen möchte, von vielem Hohen und Vortrefflichen mehr als ersetzt wird. Einem Gaste

L'imagination réticulée de Jean Paul serait conditionnée par son *orientalité*. Il parvient alors à entrelacer des choses éparpillées par un fil éthique caché. Grâce à ce fil, malgré son existence souterraine, s'établit l'unité du texte.

Néanmoins, le réseau dans lequel Jean Paul puise ses matières n'équivaut plus au monde naturel, mais à un monde hautement cultivé, civilisé. Il se voit donc obligé de s'occuper de beaucoup de choses étranges pour trouver ses métaphores.

Même le fait d'écrire en prose ne l'amène pas à diminuer l'emploi de métaphores hasardeuses.

Mais il reste un homme de raison saine. C'est ainsi qu'il arrive à susciter l'imagination de ses lecteurs, à gâter leurs faiblesses et à encourager leurs points forts.

De plus, il ne présente pas de réponses toutes faites, mais un processus qui amalgame la science et l'art (en puisant ses métaphores dans leurs données au lieu de les chercher dans la nature donnée) et crée ainsi une nouvelle esthétique. L'art et la philosophie dans le sens de 'science', se rejoignent.[1]

---

seiner Art griechischen Geschmack beibringen wollen, hieße einen Mohren weiß waschen. Er hat auch in der Tat göttliche Beglaubigung, zu sein, was er ist«". - Miller, 1985, 22; cf. aussi Lange, 1886, XLII.

[1] CF. "Johann Wolfgang Goethe über Jean Pauls Orientalität. 1819.", dans Mulot, 1957, 104sq: "Ein Mann, der des Orients Breite, Höhen und Tiefen durchdrungen, findet, daß kein deutscher Schriftsteller sich den östlichen Poeten und sonstigen Verfassern mehr als Jean Paul Richter genähert habe[...]. Allerdings *zeugen, um von der Persönlichkeit anzufangen, die Werke des genannten Freundes von einem verständigen, umschauenden, einsichtigen, unterrichteten, ausgebildeten und dabei wohlwollenden frommen Sinne*. Ein so begabter Geist blickt, nach eigentlichst orientalischer Weise, munter und kühn in seiner Welt umher, *erschafft die seltsamsten Bezüge, verknüpft das Unverträgliche, jedoch dergestalt, daß ein geheimer ethischer Faden sich mitschlinge*, wodurch das Ganze zu einer gewissen Einheit geleitet wird. *Wenn wir nun vor kurzem die Naturlaute, woraus die älteren und vorzüglichsten Dichter des Orients ihre Werke bildeten, angedeutet und bezeichnet, so*

Ainsi "interpréter" Jean Paul s'avère tout à fait fastidieux - à moins qu'on ne prenne pas au sérieux son fatras.[1]

C'est pourquoi, au lieu de rattacher Jean Paul à une quelconque orientalité,[2] nous cherchons à poursuivre les traces dans ses propres textes.

---

werden wir uns deutlich erklären, indem wir sagen : daß, wenn jene in einer frischen, einfachen Region gewirkt, dieser Freund hingegen in einer ausgebildeten, überbildeten, verbildeten, vertrackten Welt leben und wirken und eben daher sich anschicken muß, die seltsamsten Elemente zu beherrschen [...]. Gestehen wir also unserm so geschätzten als fruchtbaren Schriftsteller zu, daß er, in späten Tagen lebend, um in seiner Epoche geistreich zu sein, auf einen durch Kunst, Wissenschaft, Technik, Politik, Kriegs- und Friedensverkehr und Verderb so unendlich verklausulierten, zersplitterten Zustand mannigfaltig ausspielen müsse, so glauben wir ihm die zugesprochene Orientalität genugsam bestätigt zu haben. Einen Unterschied jedoch, den eines poetischen und prosaischen Verfahrens, heben wir hervor. Dem Poeten, welchem Takt, Parallelstellung, Silbenfall, Reim die größten Hindernisse in den Weg zu legen scheinen, gereicht alles zum entschiedensten Vorteil, wenn er die Rätselknoten glücklich löst, die ihm aufgegeben sind oder die er sich selbst aufgibt; die kühnen Metapher verzeihen wir wegen eines unerwarteten Reimes und freuen uns der Besonnenheit des Dichters, die er in einer so notgedrungenen Stellung behauptet. Der Prosaist hingegen hat die Ellebogen gänzlich frei und ist für jede Verwegenheit verantwortlich, die er sich erlaubt, alles, was den Geschmack verletzten könnte, kommt auf seine Rechnung. Da nun aber [...] in einer solchen Dicht- und Schreibart das Schickliche vom Unschicklichen abzusondern unmöglich ist, so kommt hier alles auf das Individuum an, das ein solches Wagestück unternimmt. Ist es ein Mann wie Jean Paul, als Talent von Wert, als Mensch von Würde, so befreundet sich der angezogene Leser sogleich; alles ist erlaubt und willkommen. Man fühlt sich in der Nähe des wohldenkenden Mannes behaglich, sein Gefühl teilt sich uns mit. Unsere Einbildungskraft erregt er, schmeichelt unseren Schwächen und festigt unsere Stärken. Man übt seinen eigenen Witz, indem man die wunderlich aufgegebenen Rätsel zu lösen sucht, und freut sich, in und hinter einer bunt verschränkten Welt, wie hinter einer Scharade, Unterhaltung, Erregung, Rührung, ja Erbauung zu finden." (Souligné par nous, cf. infra, B.I.3.2.1.a).). - Cf. Jean Paul, Vorschule der Ästhetik, § 2 (SW I/5, 31 - 34/NL, 35 -38) et infra, C.II.; et concernant la réception de Jean Paul Sprengel (éd.), 1980, passim.

[1] "Wust", cf. supra, la digression à la fin de B.I.2.3.2.b).

[2] On discerne 'influence' dans le sens d'incitation, de catalyseur d'une pensée et 'rattachement', dans le sens de s'attacher consciemment à un système de pensée préalablement établi.

Dans ses premiers romans, on constate donc que la plupart des personnages féminins sont des êtres sans réalité vraie, éthérés, irréalistes.[1]

Dans le Titan, on assiste directement au processus d'une transposition :[2]

- Liane, un être fragile, hypersensitif, attiré par l'au-delà, apparemment étrangère à chaque sensualité physique, disparaît;
- Idoine, une femme penseur qui a les pieds sur terre, politicienne et quand même dépourvue de tout trait masculin,[3] résiste et devient la femme d'Albano.[4]

Pour Jean Paul, il y a apparemment deux êtres humains; deux façons mutuellement irréductibles d'être humain.[5]

Il a acquis la conviction que l'homme[6] se construit consciemment à partir d'une expérience initiale de son Je.

D'une certaine manière, l'homme[7] et la femme seraient donc obligés de vivre et de travailler ensemble pour réussir une vie humaine.[8]

---

[1] Non-atterrés. - Cf. par exemple Firmery, 1886, passim.

[2] Sc. >figurée<.

[3] Jean Paul ne laissa pas de doute en la présentant comme une sorte de double de Liane. Son aspect extérieur et ses gestes sont indéniablement féminins.

[4] Déjà indiqué par son nom, IDOINE, elle est celle qui s'ajuste à Albano.

[5] Cf. en ce qui concerne la différence sur le plan de >Je< surtout Levana, § 81 (SWI/5, 683sq/M, 127sq).

[6] Mensch.

[7] Mann.

[8] Le mariage s'inscrit dans ce cadre. - "19. Dezember [1800]: JP schildert Otto seine zukünftige Frau, die zusammen mit ihren drei Schwestern vom Vater - »ein philosophisch-

Par le tableau suivant nous essayons de faire ressortir la suite interne de ces considérations. Nous redressons au milieu le développement et les réflexions empiriques qui seront elles-mêmes accompagnées de réflexions d'ordre systématique (à droite et à gauche) :[1]

REFLEXIONS	DEVELOPPEMENT	REFLEXIONS

---

kantisch-offner Kopf« - eine philosophische Bildung erhielt: »Erstlich hat sie alles Gute von den Cidevants-Carolinen; und zweitens nicht das Schlimme; und drittens Gesundheit ohne Gleichen, Schönheit (ein unter Deutschen seltenes schwarzes-sanftes Auge, Madonnenstirn, artistischen Hals und Busen und Wangenrot und alles), Aufopferungsliebe ohne Gleichen, Bescheidenheit, Offenheit etc.. Die flammendste Liebe für mich brennt ihr auch nicht eine Seite zu irgend einem menschlichen andern Ton des Mitleids etc. ab [...]. Ich liebe sie mit allen Jugendkräften des Herzens und allen Verstandeskräften der Vernunft.«" - Cf. Chronik JP, 83.

[1] Cf. pour ce schéma :
- dans Siebenkäs, la relation entre Lenette et Stiefel (cf. SW I/2, à partir de 35); cf. Levana, § 30 (SW I/5, 680 - 682/M, 125 - 127);
- dans le "Pestitzer Realblatt", SW I/3, 846/ E II, 707;
- dans Titan, le cycle 125 (SW I/3, 712 - 725/E II, 597 - 607);
- Levana :
  * concernant la valeur de l'individu : §§ 26 (SW I/5,560/M, 40sq.) et 31 (ibid., 564 - 567/43 - 45, surtout 564/43);
  * concernant la valeur du mariage : §§ 41 (ibid., 587 - 590/ 61sq) et 121 (ibid., 805 - 809/191 - 193, surtout 808/193);
  * concernant la critique de la métaphysique : §§ 73 (ibid., 636 - 638/95sq) et 91 (ibid., 698 - 702/138 - 141, surtout 701/140);
  * concernant l'éducation des garçons : appendice comique (ibid., 661 - 671/111 - 118, surtout 667/115);
- dans les "Pädagogische Kleinigkeiten" (SW II/3, 986 - 992) le no.6 (ibid., 989sq.).

Cf. en outre Sprengel, 1980, XXVIIsq; Reinhold, 1807, passim; Moses, 1972, 34sq; Nancy/Lang, 1979, 10; Espagne, 1991, 225. - Cf. aussi dans "Nachlese für die Levana" (SW II/3, 146 - 152, cit. 147) : Jean Paul présume qu'aucun contrat ne sera plus facile à rompre que le contrat avec le diable, "da jedem das Gewissen jede Minute sagt : du sollst und kannst dich zu einem Eden-Adam zurückschaffen und zu einer Eden-Eva." Ce passage, qui indique en outre sa référence au monde intellectuel de l'Ancien Tastament, témoigne de sa conviction d'une irréductibilité mutuelle d'>Adam< et d'>Eve<.

Conclusion 1 : Tout le monde subit l'expérience du Je.	I. : L'expérience du Je est primordiale.	Conclusion 2 : Ce Je constitue la nature humaine.
Conséquence 1 (question) : La nature humaine est-elle simple (le Je) ou composé?	II. : On enseigne en accord avec la tradition métaphysique, que l'être humain doit retrouver sa simplicité.	Conséquence 2 (réponse) : La nature humaine est simple (le Je). Son existence est d'une certaine façon dédoublée : l'homme et la femme.
Composite 1 : On est invité à vivre ensemble.	III. : Il en résulte que la vie humaine soit essentiellement une vie communautaire.	Composite 2 : On est invité à travailler et à agir ensemble.
Réalisations générales : On y trouve les états, les associations, les institutions, etc..	IV. : Il y a différents types de vie communautaire.	Réalisations spécifiques : Dans ce cadre s'inscrivent le mariage et la famille.

Tableau 7.

Pour clore ce chapitre, citons encore Jean Paul : "Mais cela paraîtra encore plus douloureux qu'à l'amour le plus humain qui naît de l'action et de la vie en commun, on veuille arracher le coeur. Ce n'est pas seulement en physique que des choses longuement mises en contact prennent feu; des hommes du même atelier, du même puits de mine, de la même corporation vont plus chaleureusement au coude à coude qu'une paire de fous idiopathiques en liberté, qui, ne prenant part qu'au deuil national de l'univers et aux jeux séculaires du monde des esprits silonnent largement l'océan et, d'une manière froide et coupante, comme deux morceaux de la banquise, passent en glissant le long de leurs coeurs réciproquement abstraits et transparents.

Cependant bien des célibataires de leur état dont la femme est en voyage, se jettent dans une autre voie quand ils sont vieux

et se font tenir le discours de la couronne de paille, et cela - car au surplus d'après les calculs politiques un sur cinquante se marie dans le pays - et cela donc à cinquante ans. Ainsi quand dans l'état d'une sauge étêtée, qui germe encore sur l'écorce creuse, on l'installe dans la maison d'hiver du lit conjugal, il doit importer au bougre invalide que pour tous les avantages qu'il a perdus en route, il trouve dans le féminin substitut et doublet, et donc qu'il ne peut décemment pas élever moins de prétention que la Maison d'Autriche, c'est-à-dire quarante-quatre, quand d'autres se contentent de trente-trois; comme le basilic il ne peut rien rechercher de moins que sa propre image, mais au contraire, telle l'électricité négative justement la positive, ainsi Meiners remarque-t-il que les noirs n'épousent rien de plus volontiers que les blanches.

Mais, je te le demande un peu, comment puis-je m'égarer parmi les basilics et les noirs dans une lettre pacifique et inoffensive, qui simplement se propose d'expliquer, de façon agréable, en quoi je fais cent fois mieux qu'eux en me mariant?"[1]

---

[1] "Aber schwer wird es noch gefühlt werden, daß man der menschlichsten Liebe, die sich aus dem Zusammenleben und aus dem Zusammenhandeln bildet, das Herz ausreißen will. Nicht bloß in der Physik fangen nahe und lang zusammengelegte Dinge Feuer; Menschen in demselben Werkhause, Schachte, Gewerbe greifen einander wärmer unter die Arme als ein paar bandfreie idiopathische Narren, die, nur an der Landtrauer des Universums und an den säkularen Spielen der Geisterwelt teilnehmend, das Weltmeer breit befahren und kalt und scharf wie zwei Eisfelder, vor ihrem gegenseitigen durchsichtigen abstrakten Herzen vorübergleiten. Doch wirft sich mancher ehelose Strohwitwer von Stand und Alter anders und lässet sich seine Strohkranzrede halten, und zwar - da ohnehin nach der politischen Rechnung allemal der Funfzigste im Lande heiratet - als Funfziger. Wenn er so im Zustande einer geköpften Weide, die noch auf der ausgehöhlten Borke sprießet, ins Winterhaus des Ehebettes eingestellt wird : so muß dem invaliden Schelm daran gelegen sein, daß er für alle Vorzüge, die er unterwegs verloren, dem Ersatz und die Doublette an dem weiblichen finde, und er kann

3. Friedrich Nietzsche et Morgenröte.

3.1. Introduction.

Les ouvrages Humain, trop humain,[1] Morgenröte et Le Gai Savoir[2] constituent la critique de la morale de Nietzsche.[3]

Ce constat et le commentaire de Nietzsche sur Morgenröte dans Ecce Homo :[4] "C'est par ce livre que s'ouvre ma campagne contre

---

daher nicht gut weniger Ansprüche machen als das Haus Österreich, nämlich 44 (Gruber zählt in seinem Lehrsystem der Diplomatik, Wien 1783, vier und vierzig Ansprüche auf, die Österreich an verschiedene Mächte hat. S. Millers Fürstenband. - 33 Schönheiten fodert man bekanntlich von einem Weibe.), indes andere sich auf 33 einziehen; er kann wie der Basilik nichts weniger machen als ein Ebenbild, sondern gleich der negativen Elektrizität gerade die positive, so bemerkt Meiners, daß die Schwarzen nichts lieber heiraten als die Weißen. --
Aber ich bitte, wie gerat' ich unter Basilisken und Schwarze, in einem friedfertigen harmlosen Briefe, der bloß angenehm auseinandersetzen soll, warum ichs hundertmal besser mache und heirate?" - SW I/4, 1034sq/P, 31sq.(tm) - Cf. en ce qui concerne le basilic dans son "Erziehungs - Allerlei", SW II/3, 803. Miller (SW II/4, 696) indique comme référence le prophète vétérotestamentaire Esaïe, cf. Esaïe ch. 59, v. 5.

[1] Menschliches, Allzumenschliches. Ein Buch für freie Geister (1878). Erster Band. Neue Ausgabe mit einer einführenden Vorrede, 1886 (KSA 2, 9 - 366/OPC III/1, 19 - 338); zweiter Band: vermischte Meinungen und Sprüche. Der Wanderer und sein Schatten (1880). Neue Ausgabe mit einer einführenden Vorrede, 1886 (KSA 2, 367 - 704/OPC III/2, 15 - 324).

[2] Die Fröhliche Wissenschaft (1882). Neue Ausgabe mit einem Anhang: Lied des Prinzen Vogelfrei, 1887 (KSA 3, 343 - 652).

[3] Cf. la postface de Colli dans KSA 2, 711 - 715.

[4] "Ecce Homo. Wie man wird, was man ist", 1888 (KSA 6, 255-353/OPC VIII, 237 - 341). - Cf. à propos de ce projet: "Le sous-titre d'*Ecce Homo*, emprunté à Pindare et parodiant les romans de formation à la Goethe, affiche que l'autobiographie sera le récit de cette traversée vers »soi-même«." - Kofman, 1992, 56; et: "Die eigentliche Geburtsstadt und zwar die geistige ist der erste und längste Erziehort; sogar schon für die weltberühmten Männer, welche Erziehung selten brauchen und selten gebrauchen;

la *morale*!"[1] permettent de lire Humain, trop humain comme plan de campagne.[2]

Il y dédie un paragraphe à Jean Paul[3] qui pourrait servir de transition entre son mode de pensée et le champ intellectuel délimité par Jean Paul.

L'analyse de ce texte précèdera donc notre abrégé biographique proprement dit.

Nous procèderons ainsi :

1. l'analyse du texte >Jean Paul< (B.I.3.2.);

2. l'éducation de Friedrich Nietzsche (B.I.3.3.);

3. Nietzsche éducateur (B.I.3.4.);

4. le grand plan : l'école des éducateurs (B.I.3.5.).

3.2. L'analyse du texte >Jean Paul<.

---

wieviel mehr aber für *dorf- und stadtberühmte Mittel-Männer, wie mein Held ist, der so viel durch Erziehen und Verziehen gewonnen und der durch beides in Verbindung mit Lektüre (nur eine größere Er- und Verziehanstalt) wirklich das geworden, was er eben ist* [...]". - Jean Paul, SLB, SW I/6, 105 (souligné par nous); cf.: "»Ich habe aus mir so viel gemacht, als aus einem solchen Stoff nur zu machen war.«" - Cité par Lange, 1886, LXXXV.

[1] "Mit diesem Buch beginnt mein Feldzug gegen die Moral!" - Ecce Homo (KSA 6, 99/OPC VIII, 302).

[2] On présume donc que les thèmes traités dans HTH composent l'arrière-plan des deux ouvrages suivants. - Par ailleurs, nous soumettons une lecture comparée de ce livre et les écrits de Jean Paul à la responsabilité de nos lecteurs. - Notons en passant que Nietzsche s'est initié à l'art de la guerre déjà pendant son enfance, cf. dans son récit autobiographique de 1858 (KGA I/1, 4 [77], 281 - 311), 289 - 292.

[3] HTH II. 2, § 99 (KSA 2, 596/OPC II/2, 225sq.). - Cf. aussi KSA 1, 833 (§ 7 de >La philosophie à l'époque tragique des Grecs.<); KSA 5, 184 et 188 (§§ 244 et 245 de PDBM); KSA 8, 588 et 613 (des notices datant de l'année 1879).

3.2.1. Observations.[1]

a) Le texte. - " Jean Paul. - Jean Paul savait beaucoup de choses, mais n'avait aucune science,[2] s'entendait à toutes sortes d'artifices, mais n'avait aucun art, ne trouvait presque rien immangeable, mais n'avait aucun goût,[3] avait de l'émotion et du sérieux, mais y versait, quand il en donnait à déguster, un écoeuerant potage de larmes par-dessus,[4] il avait même de l'esprit <Witz>,[5] mais beaucoup trop peu, hélas, pour sa faim de loup[6] : ce pourquoi il fait justement le désespoir du lecteur par son manque d'esprit. A tout prendre, il fut la mauvaise herbe polychrome et sentant fort qui poussa du jour au lendemain[7] sur les tendres vergers de Schiller et de Goethe; homme bon et douillet,[8] il n'en fut pas moins une fatalité, -

---

[1] Cf. concernant la méthode par exemple Morgenröte, §§ 190 (KSA 3, 162 - 164/OPC IV, 143sq), 431 (KSA 3, 265/OPC IV, 234) et 523 (KSA 3, 301/OPC IV, 264).

[2] Cf. Jean Paul, Levana, supplément comique, (SW I/5, 661 - 671/M, 99 - 111). Jean Paul y analyse la science en tant qu'objet d'instruction. - Cf. aussi Morgenröte, §§ 6 (KSA 3, 20/OPC IV, 22), 351 (KSA 3, 239/OPC IV, 211), 427 (KSA 3, 263/OPC IV, 232), 450 (KSA 3, 273/OPC IV, 240).

[3] Cf. aussi HTH II.1, § 119 (KSA 2, 482sq./OPC III/2, 59sq); ibid., § 129 (ibid., 609/214); PBM, § 254 (KSA 5, 198sq./OPC VII, 174 - 176).

[4] Cf. AZ (I. et II. partie 1883; III. partie 1884, IV. partie 1885, KSA 4/OPC VI), passim et Morgenröte, § 132 (KSA 3, 123 - 125/OPC IV, 108 - 110).

[5] Cf. le souvenir de Paul Deussen à l'élève Nietzsche: "Ich habe viele geistvolle Bemerkungen, aber selten einen guten Witz von ihm zu hören bekommen." - Gilman (éd.), 1981, 45.

[6] Cf. Morgenröte, § 218 (KSA 3, 193sq./OPC IV, 173).

[7] Cf. HTH II.2, §§ 123 - 125 (KSA 2, 605 - 608). - C'est au plus tard à ce lieu qu'un lecteur avisé de Nietzsche saisit la trace à suivre, c'est-à-dire lire à rebours.

[8] Cf. : "Die Lehre vom besten Stil. - Die Lehre vom Stil kann einmal die Lehre sein, den Ausdruck zu finden, vermöge dessen man JEDE Stimmung auf den Leser und Hörer überträgt;

une fatalité en robe de chambre.[1]"[2]

b) *Accès au texte.* - Nous proposons deux stratégies pour aborder ce texte :

1. une première approche serait axée sur l'auteur.

On recherche donc dans ses autres écrits les concepts qu'il employe ici. Il en résulte la découverte de son procédé antithétique et ironique.

De plus, cette stratégie fournit des notions utiles pour l'approche de Morgenröte sur le plan stylistique et conceptuel (B.I.3.2.2.);

2. deuxièmement, on se penche sur le texte. Cette stratégie :

* nous amène à découvrir les traces des concepts utilisés par l'auteur pour traiter son sujet. Nietzsche a apparemment

---

sodann die Lehre, den Ausdruck für die wünschenwerteste Stimmung eines Menschen zu finden, deren Mitteilung und Übertragung also auch am meisten zu wünschen ist : für die Stimmung des von Herzensgrund bewegten, geistig freudigen, hellen und aufrichtigen Menschen, der die Leidenschaften überwunden hat. *Dies wird die Lehre vom besten Stile sein : er entspricht dem guten Menschen.*" - HTH, II.2, § 88 (KSA 2, 593/OPC III/2, 222; souligné par nous.). - En ce qui concerne la notion de "bequem", Sprengel cite un passage publié déjà en 1805 dans la >Neue allgemeine deutsche Bibliothek< (année 96, 208) sur Jean Paul : "»Ein Humorist sein heißt sich alles sehr bequem machen.«" - 1980, XXV.

[1] "Schlafrock <m.> = Morgenrock (Wahrig, 1986, 1121); "Morgenrock <m.>, leichter *bequemer Hausmantel, der* bes. am Morgen *getragen wird, bevor* man sich richtig anzieht, Sy. Morgenkleid, Schlafrock)." Wahrig, 1989, 904. (Souligné par nous, cf. supra, B.I.2.4.3.).

[2] "Jean Paul. - Jean Paul wußte sehr viel, aber hatte keine Wissenschaft, verstand sich auf allerlei Kunstgriffe in den Künsten, aber hatte keine Kunst, fand beinahe nichts ungenießbar, aber hatte keinen Geschmack, besaß Gefühl und Ernst, goß aber, wenn er davon zu kosten gab, eine widerliche Tränenbrühe darüber, ja er hatte Witz - aber leider für seinen Heißhunger darnach viel zu wenig : weshalb dieser gerade durch seine Witzlosigkeit zur Verzweiflung treibt. Im Ganzen war er das bunte stark riechende Unkraut, welches über Nacht auf den zarten Fruchtfeldern Schiller's und Goethe's aufschoss; er war ein bequemer guter Mensch und doch ein Verhängnis - ein Verhängnis im Schlafrock."(tm)

bricolé son commentaire *sur* Jean Paul avec le vocabulaire forgé *par* Jean Paul;

* fournit des notions utiles pour l'approche de Morgenröte sur le plan didactique et méthodique (B.I.3.2.3).

Ces observations seront ainsi résumées :

- style et concepts :
  * l'observation du style tient au fait que l'on s'interroge pour savoir comment Nietzsche transmet ce qu'il veut avec moyennant ses pensées sur les préjugés moraux qui est Morgenröte;
  * les concepts qui véhiculent son message donnent des indications sur ses méthodes et leur provenance;
- procédé :
  * son procédé didactique décrit ce qu'il souhaite dans Morgenröte;
  * son procédé méthodique analyse le mode d'élaboration de ses textes. La délimitation des concepts s'inscrit dans ce cadre.

3.2.2. Approche du point de vue de l'auteur.

Dans ce passage Nietzsche exploite les préjugés de son public et se décharge ainsi de l'argumentation.

Avant de regarder attentivement son procédé, on doit s'assurer de bien avoir saisi le cadre de l'entreprise HTH.

Il ne s'agit pas d'une critique littéraire.

Jean Paul n'est donc pas visé en tant qu'écrivain.

Nietzsche se meut, au contraire, dans la critique de la morale.[1] Les concepts "science", "art", "goût", "émotion et sérieux", "esprit <Witz>", "désespoir" désignent par conséquent des catégories morales. Il ne s'attaque pas à ces choses dans leur sens communément consenti.[2] Il les attaque en tant que *catégories valorisantes d'une certaine morale qu'on pourrait qualifier de 'derrièremondiale'*.[3]

Par cette distinction, une transformation s'opère au niveau du texte. Le jugement apparemment sévère "versait [...] un écoeurant potage de larmes par-dessus", par exemple, se métamorphose en estimation.[4]

---

[1] Nietzsche essaie d'appliquer les méthodes philosophiques aux domaines de la physiologie et de la psychologie. Il parvient ainsi à sa propre hypothèse d'une généalogie des concepts. Compris de cette façon, les mots ont une valeur analogue à celle des dispositions génétiques; l'éducation (bien qu'un processus) se voit donc définie comme analogue à la conception (un moment?), cf. infra, C.II.4.3.2.d).

[2] C'est-à-dire à la recherche du savoir, à l'élaboration des oeuvres d'art, au bon goût, aux émotions et au sérieux, au Witz en tant que don de rire face aux difficultés, à l'abîme dans lequel peut jeter le désespoir.

[3] Hinterweltlich. - Cf. Baroni, qui touche de près cette ambiguïté de la "science" chez Nietzsche : "Dès l'aurore de la philosophie grecque une lutte a été menée, contre la science, au moyen d'une certaine théorie de connaissance, voire du scepticisme, mais toujours au profit de la morale et cette lutte plus tard a été reprise par l'Eglise, au nom de la piété; voulant avoir à son service l'homme tout entier avec toutes ses énergies, la morale est hostile envers la science." - 1975, 79sq; cf. aussi ibid., 94; de même Habermas, 1985, 213 sq. - Bertram (1922, 47) indique que Goethe avait remarqué que même dans les sciences, tout serait éthique.

[4] Cf. Morgenröte, § 430 (KSA 3, 265/OPC IV, 234) : Nietzsche souligne qu'il ne faut pas avoir honte d'effectuer aussi les sales travaux, comme Hercule l'avait fait. - En ce qui concerne sa stratégie, cf. § 431 (KSA 3, 265/OPC IV, 234) : celui qu'il critique le plus est celui qu'il loue; cf. encore § 273 (KSA 3, 214/OPC IV, 190sq).

Suivons le texte mot à mot :[1]

- Nietzsche commence par l'exposition des concepts apparemment opposés. Le lecteur, partant de ses préjugés conventionnels, a l'impression qu'il tourne Jean Paul en dérision;
- Nietzsche renforce cette impression par l'allusion à Schiller et à Goethe, deux auteurs allemands d'une réputation mondiale. Il les compare aux vergers tendres. Jean Paul y a poussé, pendant la nuit, comme la mauvaise herbe qui n'est pas seulement très colorée mais aussi puante.[2] Cette comparaison est ressentie comme une raillerie de plus;
- l'équation "Jean Paul = robe de chambre"[3] porte enfin la moquerie à son comble.

Mais il nous faut encore comprendre ce que veut dire "être un destin"[4] dans l'univers intellectuel de Nietzsche, puisque ce concept renferme sa conclusion.

Le lecteur francophone saisirait mieux le problème évoqué, car s'il lit le chapitre "Pourquoi suis-je un destin"[5] d'Ecce Homo,

---

[1] IL faudrait encore s'attacher aux deux points du milieu du texte ("zu wenig : weshalb"), un moyen stylistique fréquemment employé par Jean Paul.

[2] Cf. en ce qui concerne ce langage imagé les textes néotestamentaires , l'évangile de Matthieu, ch. 13, vv. 24 - 30 et l'évangile de Marc, ch. 4, vv. 26 - 29; en ce qui concerne les adjectifs encore Matthieu, ch. 25, vv. 31 - 46. - "Nietzsche war später [sc. après l'hiver 1876/77] weit mehr im Alten und Neuen Testament zu Hause als bei den Griechen, die er wohl zuletzt gar nicht mehr verstand, sondern immer nur in ihrer Beziehung auf das Christentum und ihrer Wirkung auf sein Körperlich-Seelisches, - eine ganz abgezogene Art, die den Geschmack am wirklich Griechischen verdirbt." - Ida Overbeck, dans Gilman (éd.), 1981, 373.

[3] "Schlafrock".

[4] "ein Verhängnis sein".

[5] ""Warum ich ein Schicksal bin." - KSA 6, 365 - 374/OPC VIII, 333 - 341.

il saisit tout de suite le rapport avec le texte >Jean Paul<. Ces deux mots, distincts en allemand, ont en français un fonds commun :

1. "Verhängnis n. fatalité f., malheur m. [...]";[1]

2. "Schicksal n. destinée f. [...](Fatum)f. fatalité f. [...]".[2]

Le rapprochement des deux textes se fait donc plus aisément.[3]

---

[1] Harrap's Dictionnaire Allemand-Français/Français-Allemand, 1981, 607. - Souligné par nous.

[2] Ibid., 480. - Souligné par nous.

[3] Cependant Nietzsche parle ailleurs de "Verhängnis" relatif à soi-même :

- en juin 1884, il écrivit par exemple à Malwida von Meysenbug (écrivaine, 1816 - 1903) : "Aber dies ist die Qual eines jeden großen Lehrers der Menschheit : er weiß, daß er unter Umständen und Unfällen, der Menschheit zum Verhängnis werden kann, so gut als zum Segen." - Cf. Chronik N, 140. Cette lettre décrit le concept "Verhängnis" en tant que *conséquence involontaire de l'enseignement d'un grand maître*; cf. aussi Jean Paul, Levana, § 1 (/SW I/5, 533sq./M, 19sq.) et infra, C.II.3.2.2.a);
- en novembre 1888, il écrivit à Georg Brandes (historien de littérature, 1842 - 1927; un des premiers 'adeptes' de Nietzsche) : "Ich habe jetzt mit einem Cynismus, der welthistorisch werden wird, mich selbst erzählt. Das Buch heißt 'Ecce Homo' und ist ein Attentat ohne die geringste Rücksicht auf den Gekreuzigten; es endet in Donnern und Wetterschlagen gegen alles, was christlich oder christlich-infekt ist, bei denen Einem Hören und Sehen vergeht. Ich bin zuletzt der erste Psychologe des Christentums und kann, als alter Artillerist, der ich bin, schweres Geschütz vorfahren, von dem kein Gegner des Christenthums auch nur die Existenz vermutet hat. - Das Ganze ist das Vorspiel der >Umwertung aller Werte<, des Werks, das fertig vor mir liegt : ich schwöre Ihnen zu, daß wir in zwei Jahren die ganze Welt in Convulsionen haben werden. Ich bin ein Verhängis." - Cf. Chronik N, 185sq.;
- il existe encore des notes, comme par exemple : "Zunächst erscheint das >Ecce Homo<, von dem ich sprach, worin das letzte Kapitel einen Vorgeschmack gibt, was bevorsteht, wo ich selbst als Mensch des Verhängisses auftrete." - Cf. Chronik N, 193sq.;
- cf. aussi AZ I, préface 4 (KSA 4, 16 - 18/OPC VI, 25 - 27), où se trouve le passage suivant: "Ich liebe Den, welcher aus seiner Tugend seinen Hang und sein Verhängis macht : so will er um seiner Tugend willen noch leben und nicht mehr leben. / Ich liebe Den, welcher nicht zu viel Tugenden haben will. Eine Tugend ist mehr Tugend, als zwei, weil sie mehr Knoten ist, an den sich das Verhängnis hängt." (17/26); de même les frgg. fin

Pour véritablement diffamer une personne, Nietzsche se sert d'un autre concept : "La falsification de toute la réalité s'épanouit pleinement ici; psychologie lamentable; le >philosophe< réduit au >pasteur rural<. - Et de tout cela, c'est Platon qui est le coupable! Il demeure le plus grand malheur[1] de l'Europe."[2]

3.2.3. Approche textuelle.

a) *Le problème.* - Le jugement identique que Nietzsche porte sur lui-même et sur Jean Paul pousse à examiner le caractère des hommes qui sont une "fatalité".[3]

Les critères pour le choix des citations suivantes relèvent d'une lecture lente du texte >Jean Paul<, dans lequel Nietzsche se sert d'expressions imagées. De plus, il puise ses concepts dans des domaines très variés,[4] ce qui empêche la reconnaissance

---

1876 - été 1877, 23 [194] (KSA 8, 472/OPC III/1, 492); automne 1877, 25 [2] (ibid., 483 - 485/501sq.) et printemps - été 1878 28 [40] (ibid., 509/322).
En outre, un éducateur qui joue au destin - c'est-à-dire qui prépare son élève de façon à ce que ce dernier soit apte à affronter et à surmonter toutes les catastrophes éventuelles de la vie - est caractéristique pour la "figuration d'éducation bourgeoise", cf. Rutschky, 1977, 248. - Cf. en ce qui concerne cette "glose" encore Sprengel, 1980, LXIX.

[1] En français dans le texte.

[2] "Die Fälschung alles Tatsächlichen durch Moral steht da in vollster Pracht; erbärmliche Psychologie; der >Philosoph< auf den >Landpfarrer< reduziert. - Und an alledem ist Plato schuld! er bleibt das größte Malheur Europas." - Lettre à Franz Overbeck (historien d'Église, 1837 - 1905), cf. Chronik N, 163 (souligné par nous).

[3] On se rend compte qu'une telle investigation est étroidement liée à la question du >génie<, cf. Nietzsche, Morgenröte, § 263 (KSA 3, 210/OPC IV, 187).

[4] Par exemple: l'art de la table ("ungenießbare", "Geschmack", "Tränenbrühe", "Heißhunger", "Fruchtfelder"); la psychologie ("Gefühl und Ernst", "Verzweiflung", "zarte", "bequemer und guter Mensch"); le jardinage ("goß" "Unkraut",

d'un fil conducteur.

Comment pourrait-on donc lier ces concepts? Notre approche permet d'encercler ces expressions. On s'aperçoit ainsi que ce passage a été soigneusement composé. Son message est donc tout à fait différent de ce qu'une interprétation superficielle voudrait faire croire.

b) *Le Schlafrock*. - Par le mot "robe de chambre", sa conclusion, Nietzsche assume la transition du champ intellectuel de Jean Paul.

En fait, Jean Paul travaille *constamment* avec ce *concept* dans ses écrits <u>et</u> il manifeste son attitude en s'habillant avec une robe de chambre usée. C'est ainsi qu'on le voyait à Meiningen[1] "enveloppé d'une robe de chambre avachie; et même le mécontentement de l'épouse bien-aimée qui avait déjà depuis longtemps acquis une nouvelle et plus élégante robe, ne le pouvait pas inciter d'envoyer la pièce habituelle à la retraite bien méritée et de s'orner avec la nouvelle et somptueuse acquisition."[2]

Afin de pouvoir saisir toute la portée de la mention >Schlafrock<, citons encore un passage d'un compte-rendu de <u>Le</u>

"Fruchtfeldern"; la mode ("Geschmack", "bunte", "Schlafrock").

[1] Jean Paul et Katharina y ont vécu la première année de leur mariage (juin 1801 - juin 1802).

[2] "[...] in einen Schlafrock gehüllt, dessen bessere Tage längst zu den gewesenen zählten, und selbst der Unmut der geliebten Frau, die längst für einen neuen und eleganteren gesorgt, konnte ihn nicht bewegen, den altgewohnten in den wohlverdienten Ruhestand zu versetzen und sich selbst mit der Pracht des neu angeschafften zu schmücken." - Témoignage de 1801, cité par Sprengel, 1980, XXV.

dix-sept juillet ou Charlotte Corday.[1] L'auteur Heinrich J.G. von Rohr[2] met le doigt sur le mépris de Jean Paul à l'égard de son public allemand. Ce mépris s'exprimerait d'une part par un style désordonné, mal élaboré et d'autre part par l'assemblage de faits divers sans lien direct avec les thèmes abordés. "Cet écrivain égale à un homme qui reçoit tout le monde dans la robe de chambre, décoiffé et avec son bonnet de nuit. [...] Si quelqu'un ne voulait pas seulement se montrer nu chez soi, devant les personnes de sa connaissance, mais se présentait partout en robe de chambre et en pantouffles - qu'est-ce qu'on penserait de lui? Monsieur Richter se montre constamment en négligé[3] - on s'imagine qu'il croire que le public allemand n'a plus aucune valeur."[4] Et il ajoute que l'auteur critiqué devrait au moins reconnaître qu'il faudrait parfois laver même *cette* robe de chambre et surtout *ce* bonnet de nuit.[5]

La notion "robe de chambre" ne se réduit donc pas à un simple moquerie des critiques par rapport à un auteur malfamé. Bien au contraire - c'est cet auteur même qui l'avait utilisé en tant

---

[1] Publié pour la première fois en 1801, Jean Paul remaniait son essay et l'inserait dans le >Voyage de bain du docteur Katzenberger< (SW I/6, 77 - 363; Charlotte Corday ibid., 332 - 357).

[2] Conseiller gouvernemental, ? - 1881.

[3] En français dans le texte.

[4] "Dieser Schriftsteller gleicht einem Manne, der alle die zu ihm kommen, im Schlafrock ungekämmt und mit der Nachtmütze auf dem Kopf empfängt. [...] Wenn jemand nicht nur in seinem Zimmer vor seinen Bekannten sich unangekleidet zeigen, sondern auch öffentlich immer nur in Schlafrock und Pantoffeln erscheinen wollte - was würde man von dem denken? Herr Richter ist bisher beständig vor dem Publikum en negligé erschienen, das fängt an, so ganz auszusehen, als glaubte er, es wäre das ganze deutsche Publikum nichts mehr wert." - 1801, 47.

[5] Ibid..

que *signal de son attitude esthétique*. Ce propos mériterait des élaborations supplémentaires qui dépassent le cadre de ce travail. Nous nous bornons donc à tracer une éventuelle piste.

La robe de chambre fonctionne donc comme signal de l'attitude esthétique de Jean Paul. Par rapport à l'esthétique soi-disant classique, il s'agit donc d'un >mauvais goût<, choisi délibéremment.[1]

Le goût devrait servir de garant pour l'entrelacement de l'éthique et de l'esthétique. Si on pouvait, écrit Kant dans la Critique de Jugement,[2] reconnaître le "goût" en tant que "passage de notre faculté de juger de la jouissance des sens à l'émotion morale", on pouvait de même l'exposer en tant qu'"un anneau de médiation de la chaîne des facultés humaines a priori, dont toute législation doit dépendre."[3] L'insipidité de Jean Paul serait donc l'essai de dissoudre cette liaison entre l'éthique et l'esthétique.[4]

Les citations suivantes illustrent ces propos.

Nos premiers exemples se trouvent dans le deuxième supplément du

---

[1] Cf. pour ce débat Sprengel, 1980, passim et surtout Firmery, 1886, passim.

[2] 1791/93, cf. pour le texte TWA IX, 171 - 275 et X, 276 - 620/Ph, 47 - 286.

[3] "[...] Geschmack [...] Übergang unseres Beurteilungsvermögens von dem Sinnengenuß zum Sittengefühl [...] würde auch ein Mittelglied der Kette der menschlichen Vermögen a priori, von denen alle Gesetzgebung abhängen muß." - Ibid., § 41 (TWA X, 392 - 395/129 131, cit. 393/130).(tm)

[4] Pour revenir au texte de Nietzsche, notons encore : la robe de chambre fait allusion à la *pomme de terre en robe de champs*. Pour déceler cet aspect, il suffit d'appliquer la méthode des traductions multiples (cf. supra, A.I.2.) et de combiner l'anecdote que Jean Paul relate (cf.infra dans ce même chapitre) et les "zarte Fruchtfelder" de Nietzsche. On arrive, par une extrapolation de plus, au § 573 de Morgenröte, dans lequel Nietzsche exhorte ses compagnons à enlever la peau (cf. KSA 3, 330/OPVC IV, 286).

Titan, le Journal de bord de l'aéronaute Giannozzo :[1]

1. "Considérez ce trident qui domine les pays et faites parmi les gens de Mulanz dont il a depuis un siècle préservé l'honneur, le compte notamment de trois classes : les faillis, les éditeurs pirates et les joueurs. Le trident fait que la corporation des banqueroutiers (bien que les lois d'Empire les classent habituellement dans la catégorie des bandits) n'a pas besoin, comme ces derniers, de retenir pistolet au poing au bord des routes ni de dresser des échelles contre les fenêtres (deux séjours après tout fort préjudiciables à l'honneur et à la vie) mais qu'elle peut rester à la maison et là, de la manière la plus honorable et la plus sûre, sans quitter sa robe de chambre ni son comptoir, porte à son développement optimal cette force d'âme que les philosophes appellent appétit, en pratiquant une piraterie épistolaire dans la meilleure tradition de la noblesse par les lettres et en devenant ainsi ami d'affaires de tout le monde. Ils disent »ami« comme les Grecs parce que cela flatte mieux l'oreille que »brigand«."[2]

---

[1] >Des Luftschiffers Giannozzo Seebuch< (SW I/3, 925 - 1010/E II, 791 - 869). - Il s'agit d'un texte allégorique qui vise avec cruauté la morale hypocrite.

[2] "Betrachtet diesen Dreizack, der das Land beherrscht, und zählt unter den Mülänzern, die er seit einem Säkulum bei Ehren erhalten, besonders drei Klassen, die Fallierer, die Nachdrucker und die Spieler. Der Dreizack macht, daß die Bankeruthierer-Firma - ob sie gleich dem Reichsgesetze sonst unter die Diebe rubrizieren - nicht wie diese auf Chausseen mit Pistolen und auf Leitern an Fenstern stehen muß (was doch immer so äußerst mißlich für Ehre und Leben ist), sondern zu Hause bleiben und auf die anständigste und die sicherste Weise im Schlafrock und Komtoir die Seelenkraft, welche die Philosophie das Begehrungsvermögen nennet, völlig entwickeln kann, indem sie durch eine dem Papier - Adel ähnliche Papier - Kaperei ein Handelsfreund von jedem wird; Freund, sagen sie mit den Griechen des Wohlklangs wegen statt Dieb." - Ibid., 954sq/817sq. - "Im Schlafrock" signifie aussi que la personne concernée reste chez

2. "Quand on a un brave pédagogue qui n'a jamais fréquenté d'autre hétaïre que celle de Babylone ni eu d'autre Madonne idéale que la maîtresse de sa maison et sa nourrice, et encore de façon fugitive, n'est-ce pas purement et simplement lui faire gâcher ses forces que de l'obliger, comme le font certains rédacteurs, à traverser en robe de chambre et en bonnet de nuit les alcôves où s'ébattent de jeunes amants couchés en vers ou même en prose sur le papier, à y prendre son tour de garde, sa plume de censeur fichée derrière l'oreille, et à inspecter par le menu, de pièce en pièce, prosternations, marques de vénération, déclarations d'amour, bouches enflammées et échanges de baisers, à goûter pour ainsi dire et à servir ces mets - quel goût fade et détestables[1] ils laissent dans la bouche du vieillard! - pour ensuite les présenter disposés sous forme de tableaux. - Pourquoi faut-il que les flammes auxquelles ce pédagogue a échappé dans la réalité le poursuivent jusque sur le papier? - "[2]

---

elle pour faire ce qu'elle désire. Quand on transpose cette explication dans le texte nietzschéen, il équivaut à une simple description du style de vie jeanpaulien; mais cf. >Titan<, 48e cycle (SW I/3, 232 - 237/E I, 193 - 198) : Schoppe, l'éducateur d'Albano, se sert de son manteau d'hussard comme robe de chambre. Il a l'habitude de se baigner dans de l'eau très froide. Un jour, il va donc au bord d'une fleuve, tout prêt pour sa baignade, uniquement vêtu avec ce manteau. Il le laisse au bord de la rivière et se glisse dans l'eau. Les habitants du village croient qu'il va se noyer, mais il sort de l'eau, bien rafraîchi et plein de soucis concernant son manteau - personne ne devrait marcher là-dessus! Il s'explique ensuite en racontant sa vie. On apprend parmi d'autres détails qu'autrefois, il a voulu gagner sa vie en vomissant (sc. du feu).

[1] Giannozzo visite des philologues, des historiens et des esthéticiens.

[2] "Aber wird ein gesetzter Schulmann, der unter den Hetären bloß mit der babylonischen und unter den idealischen Madonnen bloß mit seiner Hausehre und der Wickelfrau im Vorbeigehen

La citation suivante provient de la SLB :

3. "Ces traits autobiographiques, messieurs, un descripteur de vie les utiliserait aisément pour décrire une vie. Il m'en serait peut-être même reconnaissant. [...] Pendant les soirées d'automne (surtout quand ils étaient sombres) le père allait souvent dans sa robe de chambre avec lui et son frère sur un champ de pommes de terre sur l'autre rive de la Saale; l'un des garçons portait un rateau, l'autre une corbeille à la main".[1]

Notre dernier exemple relève de l'école préparatoire de l'esthétique :

4. "Mais qu'il tombe dans le paquet une seule anecdote montrant le bienheureux, ou quelqu'un de la petite ville, vêtu d'une bonne robe de chambre, et non de soie et d'argent - et la famille envoie à la poste reprendre le paquet et en retire

---

verkehrte, nicht ordentlich verschwendet, wenn ihn Redakteure nötigen, im Schlafrock und Schlafkranz durch Zimmer voll junger, in Verse oder doch zu Papier gebrachter Liebender mit der Rezensionsfeder hinter dem Ohre invigilierend zu marschieren und das allgemeine Knien, Anbeten, Liebeserklären, Brennen aus dem Munde und Küssewerfen in allen Stuben genau zu examinieren und sozusagen zu kredenzen - wie abgeschmackt und widrig schmeckts dem alten Manne! - und nachher Tabellen davon einzureichen? - Warum setzen dem Schulmann die Flammen, denen er in seiner Wirklichkeit entrann, noch auf dem Papiere nach?" - Ibid., 994. - Ce passage touche à plusieurs sujets que Jean Paul élabore ailleurs : le travail de critique littéraire dans le >Siebenkäs<; le domaine de l'éducation dans Levana; et, enfin, sa propre biographie dans la SLB.

[1] "Es sind dies lauter autobiographische Züge, meine Herren, die ein künftiger Lebenbeschreiber derselben recht bequem zu einer Lebenbeschreibung verarbeitet und für welche er mir vielleicht dankt. [...] In den Herbstabenden (noch dazu trüben) ging nämlich der Vater im Schlafrocke mit ihm und seinem Bruder auf ein über der Saale gelegenes Kartoffelfeld; der eine Junge trug eine Grabhaue, der andere ein Handkörbchen." - SLB (SW I/6, 1083).

l'anecdote, pour ne rien compromettre."[1]

Digression : *Le >bonnet de nuit<*. - L'article de H. T. Patterson[2] nous a inspiré l'idée que le Schlafrock fait allusion au contexte allégorique d'une certaine tradition dont nous ne sommes actuellement pas en mesure de poursuivre la trace.

Nous ne pouvons qu'indiquer cette piste.

Patterson se refère à l'ouvrage de Sébastien Mercier,[3] Mon bonnet de nuit.[4] "Jean Paul [...] a pu [...] connaître [...] Mon bonnet de nuit publié à Neuchâtel et à Berlin en 1784 - 85."[5]

Cet écrit traite le thème 'combat - mort - enfer' et témoigne de l'adoration de Mercier pour l'auteur romain Lucain.[6] Avec son Bonnet de nuit, il rendait hommage aux Pharsales de Lucain.

En outre, Patterson soupçonne une influence forte de Mercier sur le développement intellectuel de Jean Paul : "Tout porte d'ailleurs à faire croire que Jean Paul et Victor Hugo se sont tous deux nourris des Songes et Visions de Mercier dans le texte de 1784 - 85 (Mon bonnet de nuit) qui contient avec les quatorze

---

[1] "Es soll aber ins Paket eine einzige Anekdote hineingeraten sein, welche den Seligen oder einen aus dem Städtchen in einem sauberen Schlafrock aufgestellt und nicht mit Silber und Seide : so lässet die Familie das Paket wieder holen von der Post und zieht die Anekdote heraus, um nichts zu kompromittieren." - § 29 (SW I/5, 115 - 119/NL, 119 - 122; cit. 119/122). - Cf. encore :
- dans le >Siebekäs<, SW I/2, 428sq/J,-;
- dans >La loge invisible<, SW I/1, 129;
- dans Levana, § 110 (SW I/5, 783 - 787/M, 175 -178); et
- dans le feuillet supplémentaire de Levana, SW /5, 1283. - Cf. en outre Kommerell, 1957, 35; Vinçon, 1978, 128; Minder, 1966, 44 (par rapport à Didérot).

[2] 1951, passim; cf. Minder, 1966, 87 et 294sq.

[3] Ecrivain français, 1740 - 1814.

[4] Cf. Patterson, 1951, 86sq.

[5] Ibid., 88.

[6] Marcus Annaeus Lucanus, 39 - 65.

Songes et deux Visions une abondance d'autres morceaux de Mercier, littérature et philosophie mêlées, c'est-à-dire observations littéraires, philosophiques, scientifiques, morales (»ce qui me reste de l'impression de la journée«) qu'il avait contracté l'habitude de mettre par écrit tous les soirs avant de se coucher. [...] Nul doute que Victor Hugo et Jean Paul, chacun de son côté, ont appris une bonne partie de leur »philosophie« à l'école de Mercier. Non seulement »l'effroi à la pensée du néant«, mais aussi »l'aspiration vers l'Amour et l'union des êtres, l'intuition consolante de la vie future« se trouvent, avec abondance et répétition, dans (en particulier) Mon bonnet de nuit, [...]."[1]

Par curiosité, nous avons feuilletté[2] dans le Robert qui cite :

- "bonnet phrygien, bonnet rouge : coiffure des sans-culottes, devenue symbole d'esprit révolutionnaire. - [...] »Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire« (Hugo, Contempl. I,7.";[3]
- "[...] Etre triste comme un bonnet de nuit (v. Eteignor).".[4]

Le 'rouge' renvoie à l'intérêt que Jean Paul témoigne pour le manteau de peluche rouge du recteur Stiefel dans le Siebenkäs.[5]

c) *Giannozzo*. - La citation suivante, qui clôturera ce chapitre,

---

[1] Ibid., 96. - Cf. aussi les >feuillets du soir< dans >Siebenkäs< (SW I/2, 351 et 368/J, 617 et 651)(tm) et Montandon, 1987, 152.

[2] Rappelons que notre intérêt ne porte pas sur la genèse des concepts "robe de chambre" etc.. Nous tâcherons pour le moment seulement à montrer que Nietzsche a travaillé *avec* le vocabulaire de *Jean Paul* dans la composition de son paragraphe de HTH *sur Jean Paul*. Nos explications resteront donc très sommaires.

[3] Le Robert I, 1980, 514.

[4] Ibid..

[5] "ROTplüschROCK", cf. par exemple SW I/2, 46/J, 63 ainsi que la "pelisse [...] de Voltaire" (ibid., 346/607).

appartient à la catégorie >textes clés<.[1] Il n'est plus surprenant qu'elle provienne aussi du Giannozzo - puisque Morgenröte aboutit à l'appel "Nous aéronautes de l'esprit!",[2] le récit de Giannozzo fait partie de notre contexte.[3]

"Braves gens de Bohême! Même vos vertus qui sont pourtant les moindres de vos avantages, n'échappent pas à la jalousie des Grands. La gent noble ou possédante qui dans sa misère ne peut se défaire d'une certaine passion pour la vertu, qui en est même avide comme les araignées et les souris le sont de musique, doit, faute de pouvoir mieux, se contenter du spectacle de cette Grâce sur scène, en peinture ou dans les écrits romantiques. Mais comme ils aimeraient la posséder comme vous si cela se pouvait! Chers auditeurs, vous n'avez pas idée de votre bonheur! - Les états maladifs engendrent la crainte laquelle engendrait jadis les Dieux mais détruit aujourd'hui le divin.[4] Les excès des faibles lorsqu'ils pèchent non tant contre les autres que contre eux-mêmes, nous effarent jusqu'à la nausée et l'on se prend à déplorer alors que de tels individus aient un Je. Leur sort est aussi pitoyable que celui des malades qu'une paralysie des sphincters réduit à l'impuissance physique. - C'est pourquoi tout homme d'une certaine condition ne se risquera jamais à proférer un oui ou un non tranché. Il lâchera dans un souffle quelque ouinonoui, quelque nonouinon comme les vents qui

---

[1] Cf. supra, A.II.1.2.2..

[2] En-tête du § 575 (KSA 3, 331/OPC IV, 289). - Cf. Sprengel, 1980, LXXII.

[3] Une analyse détaillée interromprait pourtant notre argumentation, qui doit rester très succinte, voire serrée pour conduire à la convergence envisagée.

[4] Cf. supra, A.I.2. et infra, C.II.4.2.3.b).

soufflent nord-est etc., ou comme certains érudits allemands qui commencèrent leurs discours par »sans doute« - poursuivent par »il est vrai que«, »cependant« - »dans la mesure où« - »encore que« - »non obstant« et finissent par »peut-être«. Cela explique pourquoi les Grands restent si froids et insensibles à votre misère : les malades ignorent toujours les détresses extérieures à leur lit.

Ne soyez pourtant pas injustes envers celui qui vous domine. Si vous quittiez votre présente tunique, vous suivriez peut-être l'exemple du proverbial paysan qui, devenu gentilhomme, est le plus âpre au gain. Vous avez, il est vrai, plus de goût pour le manger que pour les arts et la poésie. En revanche vous surclassez la noblesse même en noblesse et en contentement."[1]

---

[1] "Nicht einmal das Kleinere, eure Tugenden, entrinnendem Neide der Großen, gute Böheimer! Die armen Reichen und Vornehmen, die noch immer eine gewisse Passion für die Tugend nicht verlassen will und die vielmehr auf diese erpicht sind wie Spinnen und Mäuse auf Musik, müssen sich aus Unvermögen aufs Anschauen dieser Grazie auf Bühnen, Bildern und romantischen Papieren einziehen; aber wie gerne waren sie gleich euch im Besitz derselben, wenn sichs geben wollte! Ihr wisset kaum, was ihr habt, Zuhörer! - Kränklichkeit gebiert Furcht; aber diese, die sonst die Götter erschuf, vernichtet jetzt das Göttliche. Es ist entsetzlich bis zum Ekelhaften, wie weit ein Gemütschwächling sich an anderen nicht sowohl versündigen kann als an sich, und es ist ordentlich jammerschade, daß er ein Ich hat; so sind auch Leute in physischer Ohnmacht wegen Lähmung der Schließmuskeln nicht in der besten Lage, sondern in ähnlicher. - Daher sagt und weht kein Mensch von einigem Stande mehr scharf Ja oder Nein, sondern er bläst (wie die Winde Nordostwind etc.) Janeinja oder Neinjanein; so wie auch einige deutsche Gelehrte anfangs sagen >Allerdings< - dann >Freilich< - dann >Indes< - dann >Insofern< - dann >Wiewohl< - dann >Demungeachtet< endlich >Vielleicht<. - Daher sind die Großen so hart und kalt gegen eure Not; denn Kranke sind es gern gegen jede außerhalb ihres Bettes.
Seid indes nicht unbillig gegen den Höheren; wenn ihr euren Rock auszöget, würdet ihr vielleicht nach dem Sprichwort als Bauern, die Edelleute geworden, am schärfsten scheren. Ihr habt freilich mehr Geschmack für Essen als für Künste und Posien; aber ihr übertrefft wieder den Adel an Adel und Zufriedenheit." - SW I/3, 1003/E II, 862. - Cf. >Vorschule der Ästhetik<, § 33 (SW I/5, 129-132/NL, 132 - 134).

Ainsi, l'observation selon laquelle Nietzsche aurait rédigé son court essai sur Jean Paul avec le vocabulaire de Jean Paul lui-même s'en trouve confirmée.[1]

3.3. L'éducation de Friedrich Nietzsche.

3.3.1. Le cadre familial du jeune Fritz.

Friedrich Nietzsche naît à Röcken le 15 octobre 1844. Il est le premier enfant du pasteur Carl Ludwig[2] et Franziska Nietzsche.[3] Son père, fils du surintendant Friedrich August Ludwig Nietzsche,[4] avait reçu par la grâce du roi Friedrich Wilhem IV la paroisse de Röcken, après avoir travaillé comme précepteur.[5] On le décrit comme rêveur, évitant tout conflit, doué pour la musique et dépourvu de toute détermination. Après son mariage,

---

[1] Cf. encore par exemple :

- contexte "Rock" :
  * Siebenkäs, SW I/2, 40;
- contexte "Tränenbrühe":
  * Nachdämmerungen für Deutschland, SW I/5, 1106sq;
  * Siebenkäs, SW I/2, 201;
  * Friedenspredigt an Deutschland, SW I/5, 908;
- contexte "Witz":
  * Levana, appendice comique (SW I/5, 661 - 671/M, 111 - 118) et § 136 (SW I/5, 841sq/M, 219sq).
- et : "Man sollte alle möglichen Einfälle auf und gegen sich haben, damit sie kein anderer hätte! *J. Potage* <J.P.>." - Jean Paul, notice no. 375 (Wölfel/Wirtz (édd.), 1996, 77).

[2] 1813 - 1849.

[3] Née Oehler, 1826 - 1897.

[4] 1756 - 1826. Ce grand-père avait publié quelques écrits pour l'édification des chrétiens.

[5] C'est par reconnaissance envers ce roi qu'il nomma son fils "Friedrich Wilhelm", qui naquit, d'ailleurs, le jour de l'anniversaire du roi.

il vécut comme auparavant sous le joug de ses deux soeurs, les fameuses *Tantes de Nietzsche*.[1] Il ne créa pas de cadre pour sa propre famille, mais introduisit simplement sa femme dans ce ménage déjà établi. En 1848, il tomba malade et mourut quelques mois plus tard.[2] Sa mère Erdmuthe[3] prit ensuite la direction de la famille et la ramena à Naumburg, sa ville natale.

Les quatre ans que Nietzsche vécut avec son père lui laissèrent néanmoins des souvenirs assez agréables.[4]

Cependant, sa personnalité se construisait en relation avec sa fratrie.[5] Quand il rêva de la mort de son jeune frère qui

---

[1] Rosalie (+1867) et Auguste (+1855).

[2] Nietzsche relate la mort de son père dans son récit autobiographique: "Im September 1848 wurde plötzlich mein geliebter Vater krank. Jedoch trösteten wir uns [+] er sich mit baldiger Genesung. Immer wenn wieder ein besserer Tag war, bat er doch ihn wieder predigen und Konfirmanden Stunden geben zu lassen. *Denn sein ganzer tätiger Geist konnte nicht müssig bleiben*. Mehrere Ärzte bemühten sich das Wesen der Krankheit zu erkennen, aber vergebens. Da holten wir den berühmten Arzt Opolcer, der sich damals in Leipzig befand, nach Röcken. Dieser vortreffliche Mann erkannte sogleich, wo der Sitz der Krankheit zu suchen wäre. Zu unser aller Erschrecken hielt er es für eine Gehirnerweichung, die zwar nicht hoffnungslos, aber dennoch sehr gefahrvoll sei. Ungeheure Schmerzen mußte mein geliebter Vater ertragen, aber die Krankheit wollte sich nicht vermindern, sondern wuchs von Tag zu Tag. *Endlich erlosch sogar sein Augenlicht und in ewigem Dunkel mußte er noch den Rest seiner Leiden erdulden*. Bis zum Juli 1849 dauerte noch sein Krankenlager; *dann nahte der Tag der Erlösung*. Den 26. Juli versank er in tiefen Schlummer und nur zuweilen erwachte er." (KGA I/1, 285. - Souligné par nous.).

[3] 1778 - 1856.

[4] Cf.: "Wo man sein Haus bauen soll. - Wenn du in der Einsamkeit dich groß und fruchtbar fühlst, so wird dich die Geselligkeit verkleinern und veröden : und umgekehrt. <u>Machtvolle Milde, wie die eines Vaters : - wo diese Stimmung dich ergreift, da gründe dein Haus</u>, sei es nun im Gewühl oder in der Stille. Ubi pater sum, ibi patria." - Morgenröte, § 473 (KSA 3, 283/OPC IV, 249. - Souligné par nous.).

[5] Elisabeth, 1846 - 1935 (depuis 1885 mariée avec Bernhard Förster, 1843 - 1889); et Joseph, 1848 - 1850. - Mais cf. Kofman, 1992, passim - Nietzsche tombait malade suite à l'identification avec son père.

survint véritablement le lendemain de ce rêve, il comprit pour toujours la puissance de l'imagination.[1] Cet évènement le jeta dans la perplexité la plus profonde : son frère était-il mort à cause de son rêve ou bien existait-t-il une source d'information qui lui communiquait ce qui allait arriver?[2]

---

[1] "In der damaligen Zeit träumte mir einst, ich hörte in der Kirche Orgelton wie beim Begräbnis. Da ich sah, was die Ursache wäre, erhob sich plötzlich ein Grab und mein Vater im Sterbekleid entsteigt demselben. Er eilt in die Kirche und kommt in kurzem mit einem kleinen Kinde im Arm wieder. Der Grabhügel öffnet sich, er steigt hinein und die Decke sinkt wieder auf die Öffnung. Sogleich schweigt der rauschende Orgelschall und ich erwache. - Denn Tag nach dieser Nacht wird plötzlich Josephchen unwohnt, bekommt die Krämpfe und stirbt in wenig Stunden. Unser Schmerz war ungeheuer. Mein Traum war vollständig in Erfüllung gegangen. DIE KLEINE LEICHE WURDE *AUCH NOCH* IN DIE ARME DES VATERS GELEGT." (KGA I/1, 286. - Souligné par nous.).

[2] On dirait qu'ici commence [cf. frg. de l'été 1878, 28 [33] (KSA 8, 508/OPC III/2, 349)] une sorte de drame qu'il essayait de résoudre avec ses réflexions concernant le destin et la fatalité. - En outre, il y avait certainement une telle croyance dans sa famille. Elisabeth rapporte : "Im Frühjahr 1857 kamen kurz nacheinander zwei Schulräte nach Naumburg, der eine um die Lehranstalt der Knaben, der andere um die Mädchenschule zu revidieren. Meines Bruders Schulrat zeigte nach den Prüfungsstunden ganz besonderes Interesse für ihn, hatte mehrfach nach seinem Namen gefragt und sich denselben zuletzt noch aufgeschrieben; Fritz mußte überraschend gute Antworten gegeben haben. Aber auch der Schulrat für die Mädchenschulen zeigte freundliches Interesse für mich und erkundigte sich nach meinem Namen. Als unsere liebe Mutter unsre beiderseitigen Erzählunge anhörte, war sie sehr stolz, Fritz dagegen sinnend und gedankenvoll. Als aber Fritz und ich am Nachmittag allein zusammen waren, fragte er mich, »ob es nicht merkwürdig sei, daß wir beide so gut lernten und manches wüßten, was andre Kinder nicht wüßten.« Nach einigem Hin- und Herreden kam der geheimnisvolle Hintergrund seiner Frage hervor. »Ich denke immer«, sagte er leise, »ob nicht der liebe Papa im Himmel daran schuld ist, daß er uns gute Gedanken eingibt. Neulich gab mir Tante Rosalie einen Brief der Tanten aus Plauen zu lesen, drin stand: >Auf den beiden Kindern ruht ersichtlich der Segen des Vaters, vielleicht gestattet Gott in seiner Gnade unserem herrlichen Ludwig mehr Einfluß auf seine vaterlosen Kinder, als sonst Verstorbene zu haben pflegen.<« Und diesen Gedanken, daß alles Tüchtige und Ungewöhnliche in seinem Wesen und Denken, das ihn von anderen unterschied, ERBSCHAFT vom unserem früh verstorbenen Vater wäre, ist er sein ganzes Leben hindurch treu geblieben. Aber das große Ja zum Leben hatte er von unserer lieben lebensfrohen Mutter." - Cf. Gilman (éd.), 1981, 32sq., citation 33. - Souligné par nous.); cf. aussi les frgg. de l'été 1875 11[11] (KSA 8, 194/OPC II/2, 422) et printemps-été 1878

La famille du grand-père maternel, Oehler,[1] fut aussi un facteur important pour le développement de Nietzsche et de sa soeur. Les enfants y passaient les vacances. A la campagne, ils jouissaient d'une plus grande liberté qu'en ville.[2]

En 1855, la tante Auguste mourut, suivie par la grand-mère Erdmuthe un an plus tard. Franziska Nietzsche pouvait s'installer avec ses deux enfants dans une maison avec jardin.[3] Malgré donc l'effort de quelques biographes pour décrire le cadre familial de Nietzsche comme maladif et exceptionnel, on ne découvre rien d'extraordinaire dans cette vie d'une jeune veuve qui lutte avec ses enfants.[4]

Ce qui faisait la différence entre Nietzsche et ses camarades

---

28[9] (Ibid., 305/OPC III/2, 346). - Ce passage montre par ailleurs, de quelle façon les Nietzsche construisent "dieu". Le concept présupposé ici sort nettement du cadre biblique, cf. Thomas-Brès, 1984, 109 - 119 et Landmann, 1966, passim. - Cf. aussi Van der Horst, 1942, passim et infra, C.II.1.1.1..

[1] 1789 - 1859. - "Nietzsches Großvater mütterlicherseits Oehler, war Landpfarrer in dem kleinen sächsischen Dorf Pobles. Doch hatte er eine nicht unbemittelte Dame geheiratet und zog eine große fröhliche und lärmende Familie auf. Er selber war ein warmherziger, verständiger Weltmann, der an seiner Umwelt regsten Anteil nahm und mit einem guten Maß an gesundem Menschenverstand und einer starken Anhänglichkeit an das Leben begabt war. Er jagte, spielte Karten, förderte Liebhaberbühnen und liebte es, Musik zu hören, ohne ein großer Kenner zu sein. Von seinen elf lebhaften, eigenwilligen und etwas ungestümen Kindern war Fränzchen das jüngste, und sie wurde im Alter von siebzehn Jahren von dem jungen Pfarrer in Röcken als seine Gattin heimgeführt." - Reyburn/Hinderks, 1947, 13. (Souligné par nous.). - Ce grand-père encouragea Franziska Nietzsche dans l'éducation de Friedrich, car elle ne comprenait pas toujours le caractère singulier de son fils.

[2] Cf. KGA I/1, 303; Gilman (éd.), 1981, 23 - 26.

[3] Cf. KGA I/1, 301; Gilman (éd.), 1981, 30.

[4] Aurait-on attendu qu'elle se remariera?

était lié à sa propre personnalité.[1]

Dans cette famille, il manquait certainement le père conducteur et correcteur. Mais l'entourage familial ne construisait pas son génie et n'affectait pas non plus son génie naissant.

On signale tout de même que la famille Nietzsche se vantait d'une supériorité morale et que la famille Oehler n'était pas moins fière. Véracité et volonté d'avancer dans la vie constituaient les piliers de cette mentalité qu'on cherchait à

---

[1] Cf. KGA I/1, 288sq. - Cf. aussi: "Der kleine Fritz lebte in einer Welt, die anders war als die der Knaben seiner Umgebung - in einer innerlichen und selbstgenügsameren Welt. Er war ernst, nachdenklich, sorgsam in seinem Manieren; er zitierte Bibelstellen und Hymnen mit starkem Gefühl und imponierte dadurch den jungen Barbaren um ihn herum. Sie verstanden ihn nicht und er sie nicht. Sie waren in der Mehrzahl und bildeten seine Umwelt, aber es gelang ihm nicht, sich ihnen anzupassen. So neckten sie ihn und lachten über sein eingebildetes Wesen, während sie ihn im Übrigen seiner Eigenart überließen. Für Nietzsche hatte die Welt immer etwas Seltsames und Unsympathisches; sie nahm ihn keineswegs immer gut und verständnisvoll auf - nach dem, was er unter verständnisvoll verstand. Und schon in diesem frühen Stadium gewahren wir etwas von der Kluft, die später zwischen seiner Lebensanschauung und Lebensart und den Nöten des Lebens selbst entstand. »Eines Tages«, berichtet uns seine Schwester, »strömte gerade am Schluß der Schule ein tüchtiger Platzregen hernieder; wir sahen die Priestergasse entlang nach unserem Fritz aus. Alle Jungens stürmten wie das wilde Heer nach Hause - endlich erscheint auch Fritzchen, welcher ruhig dahergeht, die Kappe unter der Schiefertafel verborgen, sein kleines Taschentuch darübergebreitet. Mama machte ihm Zeichen und rief ihm schon von weitem zu: >So lauf' doch nur.< Der strömende Regen verhinderte, seine Antwort zu hören. Da unsere Mutter ihm, als er vollkommen durchnäßt ankam, darüber Vorwürfe machte, sagte er ernsthaft: >Aber Mama, in den Schulgesetzen steht: Die Knaben sollen beim Verlassen der Schule nicht springen und laufen, sondern ruhig und gesittet nach Hause gehen<.«" - Reyburn/Hinderks, 1947, 16. - Cf. Gilman (éd.), 1981, 24. - Les garçons arrivèrent de toute façon trempés à la maison. *Nietzsche avait parfaitement raison et montrait de plus, qu'il avait parfaitement assimilé la supériorité des Lois Morales aux circonstances*. Cet incident illustre une stratégie d'éducation basée sur l'hypocrisie et destinée à faire fondre la créativité du sujet (probablement à l'insu des éducateurs impliqués, dans ce cas l'administration de l'école qui établit les lois *et la mère* qui *révèle une faiblesse en s'orientant d'après les circonstances au lieu de respecter les règlements de façon inconditionnelle.)*. - Cf. en ce qui concerne la pluie Morgenröte, § 119 (KSA 3, 111 - 114/OPC IV, 99 - 102). - Cf. infra, B.3.5.2.b) et C.II.4.2.1.a).

transmettre de génération en génération.[1]

Nietzsche explique l'importance de cette transmission entre les générations dans le cadre des réflexions portant sur le développement culturel : "Cernes de la culture individuelle. - La force et la faiblesse de la productivité intellectuelle ne dépendent pas tellement, il s'en faut, des dons naturels hérités que de la quantité de tension élastique reçue à la naissance. Arrivés à trente ans, la plupart des jeunes gens cultivés reviennent sur leurs pas à partir de ce solstice du printemps de leur vie et perdent dès lors le goût de nouveaux revirements intellectuels. Aussi, une culture qui ne cesse de s'accroître a-t-elle aussitôt besoin pour son salut d'une nouvelle génération, qui pourtant ne progressera guère non plus; car, pour rattraper la culture de son père, le fils sera obligé de dépenser presque toute l'énergie héritée que possédait justement son père à ce moment de sa vie où il l'a engendré; c'est ce petit excédent qui lui permet d'aller plus loin (faisant la route une deuxième fois, on avance un peu plus vite; le fils, pour apprendre exactement ce que savait son père, ne consomme pas tout à fait autant de force). Des hommes très flexibles comme par exemple Goethe, parcourent à eux seuls autant de chemin qu'en pourront tout juste faire quatre générations à la suite; mais aussi ils avancent trop vite, tant et si bien que les autres ne les rejoindront qu'au siècle suivant, peut-être même pas complètement, du fait que ces fréquentes interruptions affaibli l'unité de la culture intellectuelle acquise au cours de

---

[1] L'éducation esquissée ci-dessus s'adressait à tous les enfants. Par la fierté de ses ancêtres qui dédoublait d'une certaine façon l'aspect hypocrite, on pourrait dire que pour Nietzsche, la situation a été particulièrement provocante.

l'histoire de l'humanité, les hommes les franchissent de plus en plus vite les unes après les autres. Actuellement, ils commencent par aborder la culture par les émotions religieuses de l'enfance, et vers dix ans ils auront poussé ces sentiments à leur plus haut degré d'intensité pour passer ensuite à des formes atténuées (panthéisme) en se rapprochant de la science; ils laissent dieu, l'immortalité et autres choses du même genre très loin derrière eux, mais pour succomber aux enchantements d'une philosophie métaphysique. Celle-ci finit aussi par leur paraître indigne de créance; l'art, au contraire, semble leur offrir toujours davantage si bien que pour quelque temps il ne reste et ne survit plus guère de la métaphysique que ce qui peut s'en métamorphoser en art, ou alors en état d'âme porté aux transfigurations esthétiques. Mais l'esprit scientifique devient de plus en plus impérieux et conduit l'homme aux sciences naturelles, à l'histoire et surtout aux méthodes de connaissances les plus rigoureuses, tandis que l'art se voit attribuer une importance de plus en plus minime et effacée. De nos jours, tout cela occupe d'ordinaire les trente premières années d'une vie. C'est la récapitulation d'une tâche à laquelle l'humanité a consacré trente mille ans peut être d'un travail épuisant."[1]

---

[1] "Jahresringe der individuellen Kultur. - Die Stärke und Schwäche der geistigen Produktivität hängt lange nicht so an der angeerbten Begabung, als an dem mitgegebenen Maße von Spannkraft. Die meisten jungen Gebildeten von dreißig Jahren gehen um diese Frühsonnenwende ihres Lebens zurück und sind für neue geistige Wendungen von da an unlustig. Desshalb ist dann gleich wieder zum Heile einer fort und fort wachsenden Cultur eine neue Generation nötig, die es nun aber ebenfalls nicht weit bringt : denn um die Cultur des Vaters nachzuholen, muß der Sohn die angeerbte Energie, welche der Vater auf jener Lebensstufe, als er den Sohn zeugte, selber besaß, fast aufbrauchen; mit dem kleinen Überschuß kommt er weiter (denn weil hier der Weg zum zweiten Mal gemacht wird, geht es ein Wenig schneller vorwärts; der Sohn verbraucht, um das Selbe zu lernen, was der Vater wusste, nicht ganz so viel Kraft). Sehr spannkräftige Männer,

La vie, la biographie de chacun s'inscrit dans la tension entre appel de l'histoire et sa réponse.[1] Le vécu, les circonstances concrètes, seraient ainsi subordonnés à ce grand mouvement de l'humanité. La famille est plus importante sur l'axe vertical que sur l'axe horizontal du temps. Le lien est maintenu par la paternité, aussi bien physiologique qu'intellectuelle.

Si nous intercalons ce passage dans notre abrégé biographique, nous ne nions pas pour autant sa valeur théorique : En se pensant soi-même, Nietzsche avait retrouvé la relation au monde,

---

wie zum Beispiel Goethe, durchmessen so viel als kaum vier Generationen hintereinander vermögen; deshalb kommen sie aber zu schnell voraus, sodaß die anderen Menschen sie erst in dem nächsten Jahrhundert einholen, vielleicht nicht einmal völlig, weil durch die häufigen Unterbrechungen die Geschlossenheit der Kultur, die Konsequenz der Entwicklung geschwächt worden ist. - Die gewöhnlichen Phasen der geistigen Kultur, welche im Verlauf der Geschichte errungen ist, holen die Menschen immer schneller nach. Sie beginnen gegenwärtig in die Kultur als religiös bewegte Kinder einzutreten und bringen es vielleicht im zehnten Lebensjahr zur höchsten Lebhaftigkeit dieser Empfindungen, gehen dann in abgeschwächtere Formen (Pantheismus) über, während sie sich der Wissenschaft nähern, kommen über Gott und die Unsterblichkeit und dergleichen ganz hinaus, aber verfallen den Zaubern einer metaphysischen Philosophie. Auch diese wird ihnen endlich unglaubwürdig; die Kunst scheint dagegen immer mehr zu gewähren, so daß eine Zeit lang die Metaphysik kaum noch in einer Umwandelung zur Kunst oder als künstlerisch verklärende Stimmung übrigbleibt und fortlebt. Aber der wissenschaftliche Sinn wird immer gebieterischer und führt den Mann hin zur Naturwissenschaft und Historie und namentlich zu den strengsten Methoden des Erkennens, während der Kunst eine immer mildere und anpsruchslosere Bedeutung zufällt. Dies alles pflegt sich jetzt innerhalb der ersten dreißig Jahre eines Mannes zu ereignen. Es ist die Rekapitulation eines Pensums, an welchem die Menschheit vielleicht dreißigtausend Jahre sich abgearbeitet hat." - HTH, I.5, § 272 (KSA 2, 224sq/OPC III/1, 207sq).(tm) - Cf. : "Tatsächlich ist Nietzsche ein Verehrer und Verfechter der Legitimität in ihrem intensivsten und ursprünglichsten Sinne : im Sinne der Familie, des Blutes, der Ahnenkette, ja der bewußt verengten und verengenden Tradition, wo sie durch Einseitgkeit aus Kraft steigernd, züchtend, vorbereitend wirkt. Nur im Vordergrund erscheint es seltsam, Nietzsche den Ahnenstolz rechtfertigen zu hören, ihn, der den »neuen Adel« predigt. Aber ist nicht Ahnenstolz auch Ahnenverantwortung? Und was klänge nietzschischer, als das Wort Verantwortung«?" - Bertram, 1922, 20.

[1] Cf. supra, B.I.2.4.2.a).

apparemment ratée dans son enfance. En s'expliquant soi-même, il est donc arrivé à une vision globale de sa culture.

3.3.2. La scolarité de Nietzsche.

a) *L'écolier.* - Nietzsche a fréquenté l'école de Naumburg de huit à quatorze ans. Il y a soudé ses premières amitiés, avec Wilhelm Pindar et Gustav Krug.

Ces contacts lui ouvrirent le monde culturel de la bourgeoisie aisée. L'amitié des trois garçons aboutira en 1860 à la création d'un cercle littéraire, la "Germanica".[1] Mais de part le statut socioculturel inférieur de Nietzsche, il était un pôle intellectuel pour ses amis.[2]

Depuis 1856, il souffrait de maux de tête, suite à une myopie héréditaire. Il resta quand même bon élève et obtint en 1858 une place gratuite à Schulpforta.[3] L'admission à cet établissement exclusif lui promettait un avenir professionnel assuré.

Cependant, la discipline pfortienne, qui règlementait même la nourriture, allait à l'encontre de l'état physiologique de ses élèves, âgés alors de 14 à 20 ans. Ceci n'est pas sans intérêt

---

[1] Cf. Reyburn/Hinderks, 1947, 18sq.

[2] Cf. KGA I/1, 292sq.

[3] Etablissement privé d'une grande réputation, cf. Reyburn/Hinderks, 1947, 21 - 26. - Treiber constate : "Vermittelt Schulpforta Nietzsche Erfahrungen mit der klösterlichen Lebensweise, so machen ihn seine beiden Jugendfreunde Wilhelm Pindar (1844 - 1928) und Gustav Krug (1843 - 1902) mit der Erweckungsfrömmigkeit »ernster Christen« vertraut. Es muß Folgen haben, wenn Klöster und pietistisch eingefärbter Protestantismus zusammentreffen, wie dies bei Nietzsche der Fall war : heraus kommt ein gesteigertes Gefühl für »innere Zustände«, eine Neigung zur Selbsterforschung und Selbstbeobachtung, die sich der pietistischen Erfindung des Tagebuchführens bedienen." - 1992, 350sq (Souligné par nous.).

pour notre contexte.[1]

On ne retient que ses traits caractéristiques : la rigueur vis-à-vis de la nature humaine en imposant un horaire strict; la séparation totale entre travail et temps libre, le développement d'une mentalité de sacrifice, c'est-à-dire "qui-veut-arriver-à-quelque chose-est-obligé-de-sacrifier"; et, enfin, le niveau scolaire très élevé qui a été en toute occurence le but de cette

---

[1] Cf.: "Age de l'irrégularité dans tous les domaines, l'adolescence est une période critique sur le plan alimentaire, tant en ce qui concerne les excès que les défauts. Très proche de celle de l'adulte de poids et d'activité identiques, la ration est fonction des caractéristiques liées à la croissance rapide durant cette période [...].
La plus grande attention est souhaitable, car le mode alimentaire développé pendant l'adolescence peut modifier les habitudes acquises pendant l'enfance et marquer de ses qualités ou de ses défauts la vie entière. C'est un des premiers moyens d'expression d'une personnalité qui se découvre et mûrit. Il a en cela valeur de symbole." - Gentils/Jolivet, 1987, 193; et: "*Auch in der Ernährung war Nietzsche* damals [sc. 1878 - 1888, pendant ses étés à Sils-Maria] *etwas eigen; er hat bekanntlich immer an ihr herumversucht*. Von der Pfarrerfamilie ließ er sich nachmittags Pollenta kochen, der ein Stück süße Butter beigegeben wurde. Dieses übrigens gar nicht üble und recht nahrhafte Gericht legte er, wenn es kalt geworden, zu den Schriften in die Ledertasche und nahm es mit nach Sils, wo er es abends und morgens zu heißer Milch verspeiste. Die Vermutung, daß sich in derartigen Gewohnheiten nicht nur etwas Unbeholfenheit, sondern auch Dürftigkeit ausdrückte, ist nur insofern richtig, als Nietzsche in jenen Jahren nach der Amtszeit auf die frühe Pension angewiesen, die ihn zudem drückte und in der (berechtigten) Befürchtung, er müsse später einmal seine Schriften selbst drucken, über die Maßen sparsam lebte. Dies wurde ihm durch seinen asketischen Grundtrieb erleichtert. In ihm ging er damals so weit, der Pfarrfamilie vorzuschlagen, sie möge ihm für den Winter ein Zimmer des (unbewohnten und ungeheizten) Hauses überlassen; der Mensch könne doch ganz spartanisch leben oder wie Diogenes, worauf ihm die Frau Pfarrer weltklug erwiderte: »Nun, Herr Professor, leben Sie mal in einem Faß«." - Gilman (éd.), 1981, 406 (Souligné par nous.); cf. ibid., 400 - 418. - Affaibli par son travail de professeur, ses expériences pendant la guerre 1870/71 et le développement rapide de sa pensée en dehors des cadres prescrits par la communauté scientifique, Nietzsche continua à vivre selon les critères appris à Schulpforta au lieu d'accepter son état de santé et de se faire soigner convenablement.

rigueur soldatesque.[1]

Dans le cadre d'un regard sur Morgenröte, on soulignerait encore que ce règlement n'admettait pas l'émotivité des élèves.[2] Nietzsche avait apparemment, comme beaucoup de ses condisciples, le mal du pays.[3] On répondait à ce malaise par cinq points qui

---

[1] "Schulpforta, eine ehemalige Zisterzienser-Abtei, umfaßte ein Grundgebiet von etwa 73 Morgen, das durch eine ungeheure Mauer umgeben war, die dem Ganzen eine willkommene klösterliche Abgeschiedenheit gab. Es lag in einiger Entfernung von Naumburg, am Ufer der Saale und beherbergte etwa 200 Zöglinge. In Schulpforta wurde eine umfassende Ausbildung angestrebt, die neben dem Unterricht auch die Bildung des Charakters, die Gewöhnung an fleißiges und diszipliniertes Betragen und die Förderung von Selbständigkeit und Initiative einschloß. Im Mittelpunkt des hier gebotenen Unterrichts stand die klassische Bildung; und wie in jener Zeit und bei der Art der Anstalt zu erwarten war, spielten moderne Naturwissenschaften keine allzugroße Rolle, eine Tatsache, die übrigens nicht ganz ohne Bedeutung für Nietzsches Entwicklung war. Die Schuldisziplin war streng und das Leben fast spartanisch. Um fünf Uhr morgens (im Winter um sechs Uhr) mußten die Schlafsäle geräumt sein. Eine halbe Stunde später wurde gebetet; danach gab es ein Glas Milch und ein kleines Weizenbrötchen. Um 6 Uhr begann die Arbeit : Stunden, die mit Vorbereitungen abwechselten, bis 12 Uhr. Nach dem Mittagessen - das einigermaßen kräftig war - gingen die Knaben bis ein viertel vor 2 Uhr in die frische Luft. Dann folgten wieder zwei Stunden Unterricht, und nach eine kurzen Pause mit einem kleinen Imbiß wurde der Unterricht bis 7 Uhr fortgesetzt. Nach dem Abendessen ging man wieder bis 1/2 9 in den Garten, und um 9 Uhr, nach dem Abendgebet, ins Bett." - Reyburn/Hinderks, 22; cf. aussi : "Das akademische Niveau war hoch in Pforta; und die hier gepflegten Methoden waren im großen und ganzen geeignet, die gesteckten Ziele zu erreichen. Nietzsche erhielt so eine ausgezeichnete Grundlage in den klassischen Sprachen und wurde mit den Elementen und Regeln der Philologie gründlich vertraut. Dies war von großer Bedeutung für ihn. Pedantische Genauigkeit und peinliche Ausarbeitung mühseliger Einzelheiten waren nie seine Stärke, und er hatte durchaus die Neigung, wenn er sich selbst überlassen blieb, jener Arbeit aus dem Wege zu gehen, die eine Bewältigung der weniger interessanten Dinge erforderlich macht. Hiervor bewahrten ihn das Können und die Gründlichkeit seiner Lehrer." - Ibid., 23.

[2] Cf. infra, C.II.4.2.1..

[3] "Die meisten Zöglinge leiden nach ihrem ersten Eintritt in eine Erziehanstalt unter Heimweh. Nietzsche litt, wie sich denken läßt, mehr als andere, und er bedurfte längerer Zeit, um sich einzuleben. Er hatte seine beiden Freunde, Wilhelm und Gustav, in Naumburg zurückgelassen; und in den ersten Pförtner Jahren schloß er keine wirklich engen Freundschaften. Soweit wie

reflètent l'hypocrisie de ce genre d'éducation et de réflexion:

"»**1.** Si nous voulons apprendre quelque chose de valeur, nous ne pouvons pas toujours rester à la maison.

2. Les parents aimables ne le veulent pas; nous nous conformons donc à la volonté des parents.

3. Nos bien-aimés sont dans la main de dieu; nous sommes toujours accompagnés de leurs pensées.

4. Si nous travaillons bien, les pensées tristes s'évadent.»"[1]

Et on ajoute encore :

"»**5.** Si tout ça n'aide pas, prie dieu le seigneur.«"[2]

Revenir en arrière sur les méthodes et les connaissances apprises dans cette école devenait donc presque impossible.

---

möglich blieb er in Fühlung mit dem Naumburger Kreis, nicht nur in den Ferien, sondern auch durch häufige Zusammenkünfte mit dessen Mitgliedern an Wochenenden in dem kleinen Gasthaus von Almrich, das auf halbem Wege leicht von beiden Orten zu Fuß zu erreichen war. Noch fast ein ganzes Schuljahr nach seinem Eintritt in Pforta finden wir Nietzsche so weit von einem wirklichen Einleben in seine neue Umgebung entfernt, daß er in seinem Tagebuch von einer »Kur gegen das Heimweh« spricht, die ihm ein Lehrer gab, der für ihn besonders verantwortlich war : [...]." - Reyburn/Hinderks, 1947, 22.

[1] "»**1.** Wenn wir etwas Tüchtiges lernen wollen, können wir nicht immer zu Hause bleiben.
2. Das wollen die lieben Eltern nicht; wir fügen uns deshalb in den Willen der Eltern.
3. Unsere Lieben sind in Gottes Hand; wir sind immer von ihren Gedanken begleitet.
4. Wenn wir tüchtig arbeiten, so vergehen traurige Gedanken.«" - Ibid., 22sq..

[2] "Weiter ist hinzugefügt :
»**5.** Hilft das alles nicht so bete zu Gott dem Herrn«." - Ibid., 23. - Ces cinq points demandent une réflexion approfondie, car ils révèlent les présuppositions de ce mode d'éducation. Nous retenons seulement une idée importante pour notre contexte actuel : la "religion" s'exprime par le point trois. Il s'agit d'un certain humanisme métapsychique. Le point cinq, par contre, montre déjà clairement le concept du "Lückenbüßergott". Dépourvu de toute réalité, la foi en lui ne peut plus fonctionner en tant que fondement d'une vie. On pourrait placer l'ensemble de ces règles dans un cadre déiste.

L'enseignement s'était véritablement *incarné*.[1] L'abandonner équivaudrait à une mutilation intellectuelle.

Le style que Nietzsche développera plus tard, c'est-à-dire s'expliquer à travers des aphorismes ironiques et cyniques résulte probablement d'un tel essai. Au lieu de »prédigérer« les problèmes pour ses lecteurs, il les présente à l'état cru; comme objets trouvés et non comme oeuvres élaborées.[2] A Schulpforta, on faisait le contraire. On pratiquait une digestion des matières par les professeurs et on attendait une parfaite assimilation par les élèves.

Dans ce sens, Nietzsche n'était pas un élève brillant. Mais

---

[1] Cf. : "In Pforta bestand die Einrichtung der Stubenältesten oder »Obergesellen«. Jeder Knabe war einem solchen unterstellt, der ihm bei der Arbeit helfen und sich vergewissern mußte, daß die Schularbeiten gemacht wurden, und der sein allgemeines sittliches Betragen zu überwachen hatte. Über den Stubenältesten standen jedoch die Tutoren, die Mitglieder des ständigen Lehrkörpers waren. Es versteht sich, daß Glück und Wohlbefinden eines Knaben weitgehend von dem Charakter der älteren Jungen abhing, deren Obhut er anvertraut war. Und schon viele Jahre vorher hatte ein anderer zurückhaltender und verschlossener Junge sehr unter dem Mangel an verständnisvoller Behandlung an ebendieser Stätte gelitten - der Philosoph Fichte. Doch Nietzsche ging es hierin besser; denn seine Vorgesetzten waren freundlich zu ihm, wenngleich er sie gelegentlich durch sein ungewöhnliches Verhalten verblüffte, ja selbst beunruhigte. Einmal, so wird berichtet, hätten die Knaben die Geschichte von Mucius Scaevola besprochen, nach der dieser zum Feuertod für seinen Mordanschlag auf Porsnna verurteilt, aus Tollkühnheit seinen rechten Arm, ohne zu zucken, in die Flammen gestoßen hatte. Einer der Jungen bemerkte, es sei schrecklich und fast unmöglich, derart seine Hand ruhig abbrennen zu lassen. Nietzsche leugnete dies jedoch, und indem er ein Bündel Streichhölzer auf der flachen Hand anzündete, hielt er sie ruhig ausgestreckt. Der Stubenälteste, entsetzt über Nietzsches Handlung, schlug ihm die Streichhölzer schnell aus der Hand, die bereits empfindlich verbrannt war und einige Tage behandelt werden mußte." - Reyburn/Hinderks, 1947, 22sq.

[2] Par ailleurs, ses connaissances surtout des langues anciennes et du monde mythologique interfèrent dans ses textes. Sans respecter ces sens multiples de son vocalulaire, on ne peut pas émettre une appréciation sur un de ces textes. On pourrait donc à juste titre les qualifier de "bricolage", cf. Behler, 1988, 18.

malgré ses problèmes de santé et de caractère, il travaillait assez bien et arrivait à une certaine concentration dans ses intérêts dispersés.

Comme l'enseignement de Schulpforta était centré sur la culture humaniste, Nietzsche perdit lentement le goût pour la théologie. Sa foi[1] s'évada. En conséquence, l'idée de devenir pasteur disparut.

En octobre 1864, après avoir réussi dans sa scolarité, il quitta l'établissement Schulpforta.

b) *L'étudiant.* - Nietzsche commença ses études à l'université de Bonn en octobre 1864.

Pour la première fois dans sa vie, il fut obligé de faire face à la réalité sans soutien direct. Il dût se chercher un logement, se nourrir et se vêtir en ne dépensant plus que la somme accordée par la famille. Et surtout, il dût organiser lui-même sa vie.[2]

Nietzsche s'inscrivit pour la philologie, mais n'arrivait pas à se concentrer sur ses études. Il se perdit dans les activités diverses de sa 'Burschenschaft Franconia'[3] sans pour autant trouver de véritables amis; il ne pouvait pas se décider entre

---

[1] Chrétienne?

[2] "Doch war die Wahl einer akademische Laufbahn nur eins seiner Probleme, ja vielleicht das leichteste. Er empfand vor allem die Notwendigkeit einer Orientierung im wirklichen Leben. Etwa ein Jahr nach seiner Ankunft in Bonn schrieb er: »Hier werde ich mit Staunen gewahr, wie gut unterrichtet und doch wie schlecht erzogen so ein Fürstenschüler auf die Universität kommt. Er hat eine Menge für sich gedacht, und jetzt fehlt ihm die Geschicklichkeit, diese Gedanken zu äußern. Er hat noch nichts von dem bildenden Einfluß der Frauen erfahren; aus Büchern und Überlieferungen glaubt er das Leben zu kennen, und doch kommt ihm jetzt alles so fremdartig und unangenehm vor.«" - Reyburn/Hinderks, 1947, 30.

[3] Association estudiantine.

les deux professeurs en philologie, Otto Jahn[1] et Friedrich W. Ritschl[2] et il consacra plus de temps à la musique qu'à ses études.

Déjà pendant l'hiver 1864/65, il décida de changer d'université et s'embarqua en octobre 1865 pour Leipzig.

A Leipzig, il allait retrouver le professeur Ritschl, qui avait quitté Bonn en raison des querelles intra-universitaires.

Dans le séminaire de Ritschl, aussi bien que dans son association des philologues, Nietzsche arriva enfin à s'engager dans les études et surtout dans la recherche. Sa relation avec Ritschl s'améliora nettement.

Son orgueil et sa tendance à la solitude persistaient néanmoins. Mais il se fit accepter par la qualité de son travail.[3]

Pendant ces quatre années à Leipzig, il fut pénétré également de la pensée d'Arthur Schopenhauer.[4]

Cette époque constitua donc le pont entre sa vie d'enfance, vouée à l'apprentissage, et sa vie d'adulte, vouée à la RECHERCHE.

3.4. Nietzsche éducateur.

3.4.1. De Schulpforta à Bâle.

---

[1] 1813 - 1869.

[2] 1806 - 1876.

[3] Cf. : "Man muß wissen, daß Nietzsche, als man ihm Anfang 1869 einen Lehrstuhl in Basel anbot, bereits einen Ruf als Forscher genoß; und es war vor allem Ritschl, dem er sowohl seinen Ruf wie auch die dahinterstehende Ausbildung zu danken hatte." - Reyburn/Hinderks, 1947, 43.

[4] Penseur allemand, 1788 - 1860.

Le parcours de Nietzsche prit une orientation définitive avec son entrée à l'établissement de Schulpforta.[1]
Les études intenses, surtout de l'antiquité grecque sous l'égide de professeurs déterminés, l'aidèrent à réconcilier son imagination spéculative et son désir d'un travail méthodique. Son goût pour la recherche se développa ainsi, mais son approche fut dès le début très personnelle. Nietzsche n'avait apparemment jamais accepté que le but d'une recherche philologique puisse se résumer à la réduction de l'histoire[2] en mythe.[3]
Si les quelques mois à Bonn[4] contribuèrent plus à la maturation personnelle de Nietzsche[5] qu'à sa formation, les années passées à Leipzig[6] s'avérèrent décisives sur le plan professionnel.
Auprès du professeur Ritschl et de son école, il acquit les outils indispensables pour envisager une carrière universitaire.[7]
Sa découverte de Schopenhauer contribua à élucider une autre question troublante : comment réconcilier une recherche personnelle qui se dirige vers la construction de son propre caractère avec une recherche d'orientation scientifique qui se

---

[1] En octobre 1858.

[2] Composée de récits d'expériences vécues et, donc, réitérables, cf. les frgg. de l'été 1878 30[60] (KSA 8, 532/OPC III/2, 345) et 30[32] (ibid., 8, 527/341).

[3] Composé de récits.

[4] D'octobre 1864 jusqu'en août 1865.

[5] Cf. infra, la digression à la fin du chapitre.

[6] De 1865 à 1869, interrompues par son service militaire, cf. pour cette période Gilman (éd.), 1981, 62 - 74.

[7] Cf. Reyburn/Hinderks, 1947, 74 - 85.

dirige vers l'extension du savoir général?[1]

Schopenhauer disposait d'un savoir étendu qu'il réussissait à interpréter à partir de son propre vécu. En ce sens-là, Nietzsche resta >schopenhauerien< jusq'au bout, même s'il modifia cette approche par l'exhortation "Enlever la peau",[2] c'est-à-dire la propension de changer son caractère.[3]

Pendant l'hiver 1868/69, sa vie prit une nouvelle tournure. L'Université de Bâle cherchait un professeur de philologie et demanda conseil au professeur Ritschl, qui proposa Nietzsche, âgé alors de 24 ans.

Nietzsche n'avait pas encore sa promotion, mais l'Université de Leipzig acceptait ses travaux antérieurs[4] et le dispensait de la procédure habituelle.[5]

C'est ainsi que Nietzsche se retrouva professeur de philologie à Bâle, où il emménagea le 19 avril 1869.[6]

3.4.2. La période à Bâle.

a) *Travail et maladie.* - Quand Nietzsche écrivit à Malwida von

---

[1] Cf. comme exemple pour cette réception de Schopenhauer l'excerpt de "Eugen Dühring. Der Wert des Lebens. Berlin 1865." - Frg. de l'été 1875 9[1] (KSA 8, 131 - 181/OPC II/2, 366 - 409).

[2] "Sich häuten.", en-tête de § 573 de Morgenröte (KSA 3, 330/OPC IV, 286);(tm) cf. aussi Jean Paul, >Les annales du Brocken : imprimatur et préface du diable<, dans >Giannozzo<, (SW I/3, 962 - 965/E II,824 - 827) et infra, C.I.2.2.5..

[3] Il s'agit, en effet, d'une réflexion inspirée par le prophète vétérotestamentaire Jérémie, cf. dans l'Ancien Testament Jérémie 13, v. 24.

[4] Cf. aussi Janz III, 365 - 368.

[5] Cf. Gilman (éd.), 1981, 127 - 130.

[6] Cf. Chronik N, 10.

Meysenbug : "Je suis décidé à retourner à Bâle en octobre[1] et à reprendre mon ancienne activité",[2] il savait quel travail l'attendait : "Il avait deux obligations d'enseignement. Il enseigna donc une terminale du »Basler Pädagogium« et assura les cours d'Université pour les étudiants de philologie. A la demande des étudiants, il devait même enseigner la grammaire latine, ce qu'il n'accepta qu'en sourcillant. Il s'attacha presque exclusivement à la littérature grecque. [...] Pour les étudiants intéressés, il fut apparement un bon enseignant, intéressant et impressionant. Il se tenait souvent à l'écart, mais sucitait toujours de l'enthousiasme et de la confiance."[3] Vis-à-vis de Malwida von Meysenbug, il s'expliquait ainsi: "Je ne supporte pas de vivre sans me sentir utile, et les bâlois sont les seuls qui me le font sentir. Mes réflexions et écrits très chargés de problèmes m'ont rendu toujours malade jusqu'alors. Aussi longtemps que j'étais un véritable savant, j'ai été en bonne santé. [...] Donc, je vais retourner dans l'enseignement, et si je ne le supporte plus, je veux périr dans

---

[1] 1877.

[2] "Im Oktober bin ich entschlossen, wieder nach Basel zu gehen und meine frühere Tätigkeit wieder aufzunehmen." - Cf. Gilman (éd.), 1981, 334; Reyburn/Hinderks, 1947, 88.

[3] "Normalerweise hatte er zwei Lehrfunktionen auszuüben, die er durch ein Seminar ergänzte. Die eine bestand im Unterricht in der Oberklasse des Baslers Pädagogiums, [...] die andere bildeten die Vorlesungen für die Studenten, welche klassische Philologie im Hauptfach studierten. [...] Auf Wunsch der Studenten mußte Nietzsche, im stillen wohl mit säuerlicher Miene, auch lateinische Grammatik unterrichtem; im übrigen konzentriete er sich jedoch fast ausschließlich auf die griechische Literatur. [...] Den guten Studenten scheint er ein guter Lehrer gewesen zu sein, anregend und eindrucksvoll, gelegentlich etwas distanziert, aber immer begeisternd und vertrauenserweckend." - Reyburn/Hinderks, 1947, 87. - Cf. les témoignages dans Gilman (éd.), 1981, pour sa relation avec les étudiants.

l'artisanat."[1]

Entre 1873 et le moment où il écrivit cette lettre, une étrange maladie s'était emparée de Nietzsche. Les principaux symptômes étaient des maux de tête, des perturbations digestives, des expériences paranormales, voire hallucinatoires, des troubles de la vision et une faiblesse qui le forçait à rester alité des journées entières.

Ces douleurs entraînèrent une modification de son caractère en renforçant à la fois des traits déjà existants[2] et en y ajoutant de nouveaux, contraires à son attitude antérieure.[3]

Il réservait apparemment toute son énergie pour l'écriture, et, parfois, la lecture.

En automne 1876, il obtint des vacances afin de se rétablir.

Cette situation dura jusqu'en mai 1879. Il vivait dans la tension entre la maladie progressive et les tentatives de guérison pour garder sa chaire.

Finalement, il céda à la proposition de sa soeur d'abandonner son poste.[4]

---

[1] "Ich halte es nicht aus ohne das Gefühl, nützlich zu sein, und die Basler sind die einzigen Menschen, welche es mich merken lassen, daß ich es bin. Meine sehr problematische Nachdenkerei und Schriftstellerei hat mich bis jetzt immer krank gemacht, so lange ich wirklich Gelehrter war, war ich auch gesund. [...] Also will ich wieder Lehrer sein, halte ich es nicht aus, so will ich im Handwerk zugrundegehen." - Cf. Gilman (éd.), 1981, 334sq.

[2] Comme l'orgueil, la recherche de la solitude, la surestimation de l'imaginaire (surtout dans ses relations avec autrui).

[3] Comme la négligence de son logement et de sa tenue, le choix de ses paroles dans les conversations, la clarté de ses discours, bref : l'autodiscipline s'affaiblissait dans tout ce qui touchait à la vie quotidienne.

[4] Cf. pour cette période Chronik N, 49 - 105; Reyburn/Hinderks, 1947, 88sq. - Ce n'était donc probablement pas ce travail qui le rendait infirme, cf. : "Zuweilen murrte er

b) *Nietzsche éducateur.* - Le changement socioprofessionnel[1] ne changea en rien son souci d'éducation et de formation estudiantines. Ce souci avait pris forme pendant l'année passée à Bonn. Nietzsche avait alors été confronté au véritable vide d'une vie en apparence intéressante qui jouissait de plus d'un haut prestige social. Les cinq lectures pupliques Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement[2] témoignent de ces tensions. Dans ces discours, Nietzsche s'explique aussi quant à sa tâche d'enseignant et met en évidence le lien entre ses activités de professeur et d'écrivain.[3]

En tant que philologue, Nietzsche avait expérimenté deux changements de perspective fondamentaux qui se reflètent dans ces discours :

1. le premier changement se produisit quand il perdit tout intérêt pour les sources chrétiennes à proprement dites et se concentra sur l'étude de la Grèce antique;

2. au fil des années, il dépista une certaine interprétation, voire idéalisation de l'humanisme grec qui servit de base

---

auch einmal und klagte über zuviel Arbeit und zu wenig Freiheit. Doch [...] muß man Nietzsche zubilligen, daß er alles in allem nicht nur gerne lehrte, sondern auch ein recht guter Dozent war. Nach den Erfahrungen der ersten ein oder zwei Monate schrieb er an Mutter und Schwester: »Und ich bilde mir ein, zum Schulmeister zwar nicht geboren, aber doch auch nicht verdorben zu sein.«" - Ibid., 87.

[1] Du professeur d'université à l'écrivain plutôt indépendant.

[2] "Über die Zukunft unserer Bildungsanstalten", données à Bâle au printemps 1872, cf. Chronik N, 37sq.; pour le texte cf. KSA 1, 641 - 752/OPC I/2, 71 -162. - Le § 194 de Morgenröte (KSA 3, 167sq./OPC IV, 147sq.) reprend ces réflexions, cf. aussi § 198 (KSA 3, 172sq./OPC IV, 152); cf. en outre infra, la digression à la fin de ce chapitre et C.II.4.3.2.c).

[3] Ce lien est établi par la fonction de la langue, dont la maîtrise est à la fois le moyen de formation et leur but.

pour l'éducation scolaire.[1] En adoptant la position de moraliste, il parvint à déceler la liaison étroite entre cette falsification de l'Antiquité et la misère intellectuelle des pays germanophones.

Cette découverte fit naître l'hypothèse comme quoi les représentations historiques ne se réduisent pas aux simples résultats d'une recherche désintéressée mais peuvent servir d'instruments d'éducation.

Dans ces cinq lectures, il présenta sa nouvelle approche sous forme de récit philosophique.

Digression *: Les Discours publics "Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement".* - Dans ces discours, la proximité des univers intellectuels de Jean Paul et de Nietzsche se fait spécialement remarquer. Sur le plan méthodique, on voit que Nietzsche enveloppe ses arguments d'un récit. Bien qu'il ne sert que de support pour son message, il se rapproche quand même à la méthode que Jean Paul avait employé dans ses romans. Sur le plan des idées, on constate que les deux écrivains partagent une certaine vision ambigüe de <u>la valeur</u> de l'éducation.[2]

Pour s'approcher de ces proximités, nous renvoyons aux modèles de Montandon et de Moses.

Montandon[3] présume un processus d'identification si un écrivain ressente à travers les textes d'un autre écrivain ce dernier

---

[1] Cette idéalisation se développait lentement sous la couverture du catholicisme romain pour éclater au plus tard à l'époque des Lumières, cf. les frgg. de printemps - été 1875, 5[16] et 5[18] (KSA 8, 79sq./OPC II/2, 285) aussi bien que le frg. de l'été 1875, 6[14] (KSA 8, 102sq./OPC II/2, 340) et infra, C.I.2.2.4..

[2] Cf. pour Jean Paul par exemple Levana, §§ 4 - 21 (SW I/5, 536 - 555/M, 22 - 36), et Fälbel, passim.

[3] Cf. 1987, 10sq.

comme son double. De ce dédoublement surgit alors le nouveau génie créateur. C'est ce qu'il suppose pour expliquer la forte influence de Laurence Sterne[1] sur Jean Paul.

Moses choisit une approche plutôt technique. Il a constaté une parenté structurale entre le Titan de Jean Paul et le Docteur Faustus de Thomas Mann.[2] Il pourrait donc parler d'une "logique secrète" entre ces deux ouvrages.[3]

Malgré nos soupçons que Nietzsche ait véritablement étudié les oeuvres de Jean Paul, et soit arrivé à une identification quelquonque, nous ne pouvons pas insister là-dessus au moment actuel de la recherche. Le modèle de Moses, par contre, s'applique à nos propos. Nos élaborations tournent donc autour de cette logique, plus ou moins secrète, qui lie les écrits jeanpauliens et nietzschéens.

Pour revenir au sujet de ce chapitre, on voit que le récit est composé de cinq discours auxquels Nietzsche avait prévu d'en ajouter un sixième. Nos explications ci-dessous s'appliquent à deux moments de ce texte :

1. comment Nietzsche diagnostique la maladie des institutions d'instruction;
2. comment Nietzsche se sert du langage pour véhiculer l'ensemble de son message, composé du diagnostic proprement dit et de son arrière-plan noologique qui lui a permis de l'établir.

Nietzsche travaille avec la méthode qu'il utilisera plus tard à maintes reprises et notamment dans Morgenröte.

---

[1] 1713 - 1768.

[2] 1875 - 1955.

[3] Cf. Moses, 1972, 11sq..

Il a trouvé son style.[1]

L'analyse de ce texte sert donc de transition, à la fois entre sa biographie[2] et son travail théorique[3] et entre sa fonction de professeur de philologie et d'écrivain-philosophe sans obligation institutionnelle.[4]

A la différence des textes postérieurs, Nietzsche enveloppe donc sa présentation dans un récit. Il a ainsi pu transmettre son message par les dialogues et rendre l'ambiance par les descriptions.[5]

Mais comme dans ses écrits composés de paragraphes aphoristiques, la conclusion finale manque - le sixième discours prévu faisant défaut.

Ce texte appartient à l'entreprise "aurore".[6] On retient deux éléments de contact :

1. les préfaces caractérisent les lecteurs souhaités;
2. les ouvrages fonctionnent de façon analogue pour transmettre leur message. Nietzsche creuse avec du cynisme et des plaisanteries un passage vers l'intérieur du texte qui consiste en des jeux avec les significations multiples d'un seul concept.

---

[1] On le reconnaît dans toutes les variations formales : aphorismes, poèmes, digressions philosophiques, historiques, psychologiques etc.; et même dans ses lettres.

[2] Puisqu'il se réfère à un épisode bien précis de sa vie.

[3] Il retravaille ses réflexions et ses expériences afin de pouvoir les utiliser à des fins didactiques.

[4] Le vieux philosophe est un ancien professeur de philosophie à l'Université.

[5] Sc. du paysage, des végétaux, et des animaux, du moment de la soirée, etc..

[6] Cf. infra, C.II.1..

Notre digression s'arrête au moment où le lien avec Morgenröte sera noué.[1]

Comme Nietzsche avait décidé de raconter une histoire, il convient de décrire la situation. Une association estudiantine fêtait la fin du semestre d'été sur la clairière[2] Rolandseck près de Bonn; Nietzsche et son ami étaient parmi eux.

Après le départ des autres étudiants, les deux amis cherchent un tronc d'arbre où ils se sont prêtés serment quelques années auparavant, pour se retrouver cette nuit-là afin de continuer leurs réflexions communes. En attendant le coucher du soleil, ils s'amusent avec leurs pistolets. Ils tirent sur le vieux tronc, sur lequel ils avaient gravé un pentagramme lors de leur première visite.[3]

Intrigué par le bruit, un vieillard s'approche, accompagné d'un homme plus jeune et d'un chien.

Après avoir compris que les deux jeunes gens ne se battent pas en duel, le vieillard engage le groupe dans une discussion sur la qualité de l'enseignement supérieur, notamment sur l'état de la philosophie.

Ce serait le niveau apparent du récit. Nietzsche se glisse par la description de ce scénario sur un autre niveau de réalité qui relève de son arrière-plan noologique. Mais sur ce plan-là se situe l'intelligibilité de ses arguments.

Pour le lecteur attentif, le bouleversement s'annonce par des allusions bibliques et l'évocation de méthodes mystiques. Il

---

[1] C'est-à-dire avec le troisième discours.

[2] Cf. Serres, 1985, 108 - 112.

[3] Il n'est pas étonnant que le sixième discours ait manqué vu l'importance attribuée au chiffre cinq.

commence donc en expliquant pourquoi il peut oser, malgré sa jeunesse,[1] parler sur un sujet d'une telle importance: "Il serait cependant toujours possible qu'il ait entendu dire quelque chose de juste à propos de cette inquiétante question, l'avenir de nos établissements d'enseigenment, qu'il se propose de vous le transmettre;[2] il serait possible que ses maîtres[3] aient été d'assez grands personnages pour pouvoir se permettre de prédire l'avenir[4] et ce, à la manière des haruspices romains en examinant les entrailles du présent.[5]

En fait, c'est à quelque chose de ce genre que vous devez vous attendre. Il m'est arrivé une fois, grâce à d'étranges circonstances, mais au fond tout-à-fait inoffensives,[6] d'être le

---

[1] Cf. dans le Nouveau Testament, la Ier lettre à Timothée, ch. 4, v. 12. - Comme nous l'avons déjà remarqué, l'usage du christianisme et de la Bible se fait hors du cadre de la foi évangélique. - Il semble que Nietzsche ait été impressionné par les méthodes d'écriture proposées par la Bible. Dans le cas présent, il s'agit du procédé judiciaire : pour souligner le sérieux de ses pensées, on se comporte comme *témoin*. Le témoin n'invente rien et ne crée rien à part sa propre perspective. Le contenu réel de la chose relatée, par contre, reste intact. De cette façon, on n'a pas besoin de recourir à un arrière-monde d'idéaux. Il s'agit donc d'une véritable alternative à la méthode idéaliste.

[2] Cf. dans l'Ancien Testament le prophète Esaie, ch. 21, v. 10; dans le Nouveau Testament l'évangile de Jean, ch. 3, v. 32; les Actes des Apôtres, ch. 4, v. 20 et surtout, encore dans l'Ancien Testament, dans le livre des Proverbes, ch. 21, v. 28: "Le témoin menteur périra; mais l'homme qui écoute parlera toujours."

[3] Cf. Esaie, ch. 50, v. 4.

[4] Cf. ibid., ch. 41, v. 22 et ch. 42, v. 23.

[5] L'HISTOIRE serait donc un organisme vivant.

[6] Cette expression est en contradiction ouverte avec la finesse dramatique dont Nietzsche se sert pour dépeindre le scénario qu'il introduit ainsi: "Nun vernehmen Sie, meine geehrten Zuhörer, mein harmloses Erlebnis und das minder harmlose Gespräch jener bisher nicht genannten Männer." (KSA 1, 652/OPC I/2, 82). - Souligné par nous.).

témoin d'une conversation que des hommes remarquables avaient précisément sur ce sujet, et j'ai trop profondément imprimé dans ma mémoire les points les plus importants de leurs réflexions ainsi que toute leur manière d'aborder la question pour ne pas, lorsque je me propose moi-même de semblables objets, suivre toujours cette voie : seulement je manque parfois de courage assuré de ce dont, à mon étonnement, ces hommes firent alors preuve devant moi; soit en exprimant avec audace des vérités interdites, soit en échafaudant leurs propres espoirs[1] avec une audace plus grande encore."[2]

L'endroit de cette conversation aussi est remarquable.

Nietzsche précise que son ami et lui sont obligés de s'y retirer, "s'il nous était donné de finir la journée dans l'intention de notre loi."[3]

L'arrivée du vieillard marque le changement de registre.

---

[1] Inversion d'un passage du Nouveau Testament, cf. la lettre aux Ephésiens, ch. 1, v. 13.

[2] "Es wäre doch noch möglich, daß er etwas Rechtes über die beunruhigende Frage nach der Zukunft unserer Bildungsanstalten gehört habe, das er Ihnen nun weitererzählen wollte, es wäre möglich, daß er bedeutende Lehrmeister gehabt habe, denen es schon mehr geziemen möchte, auf die Zukunft zu prophezeien und zwar, ähnlich wie die römischen Haruspices, aus den Eingeweiden der Gegenwart heraus. In der Tat haben Sie etwas Derartiges zu gegenwärtigen. Ich bin einmal durch seltsame, im Grunde recht harmlose Umstände <non pas: "Zufälle".> Ohrenzeuge eines Gespräches gewesen, welches merkwürdige Männer über eben jenes Thema führten, und habe die Hauptpunkte ihrer Betrachtungen und die ganze Art und Weise, wie sie diese Frage anfaßten, viel zu fest in meinem Gedächtnis eingeprägt, um nicht selbst immer, wenn ich über ähnliche Dinge nachdenke, in dasselbe Geleise zu geraten : nur daß ich mitunter den zuversichtlichen Mut nicht habe, den jene Männer sowohl im kühnen Aussprechen verbotener Wahrheiten als in dem noch kühneren Aufbau ihrer eigenen Hoffnungen damals vor meinen Ohren und zu meinem Erstaunen bewährten." - EE (KSA 1, 651/OPC I/2, 81; souligné par nous.).(tm)

[3] "[...] falls wir im Sinne unseres Gesetzes den Tag beschließen mochten." - Ibid., 656/85.(tm) - Souligné par nous.

Nietzsche ne le voit pas encore quand il sent que quelqu'un le prend par le bras. "Quand je me suis retourné brusquement, j'ai regardé en face le visage courroucé d'un vieil homme pendant que je sentais qu'un chien robuste faisait des bonds dans mon dos."[1] L'ensemble de ses sens lui fai sentir qu'il est arrivé[2] à l'endroit recherché. La qualification de ce niveau de réalité se fait par le symbole "chien", car le symbole "vieillard" n'a pas cette valeur univoque.

Il se trouve que les deux amis occupent exactement cette place où le vieillard et son accompagnateur devront attendre l'arrivée d'une troisième personne.[3]

A ce moment, ils remarquent que les autres étudiants les cherchent.

Ils se font donc remarquer. "Je levai mon pistolet presque en même temps que mon ami; l'écho répéta nos coups et on entendit au même instant venir de la vallée un cri bien connu, signe de reconnaissance. Car dans notre association, notre réputation de tireurs passionnés n'était plus à faire."[4]

La réponse à la recherche de leurs compagnons constitue un au-revoir à la réalité actuelle. La réalité ultérieure les embrasse

---

[1] "Als ich mich rasch umwandte, blickte ich in das erzürnte Gesicht eines alten Mannes, während ich zugleich fühlte, wie ein kräftiger Hund an meinem Rücken emporsprang." - Ibid., 657/85.(tm) - Souligné par nous.

[2] Et il remarque que la même chose s'est passée avec son ami.

[3] Cf.Serres, 1985, passim (notamment 106sq.).

[4] "Fast gleichzeitig erhob ich mit meinem Freund das Pistol: das Echo warf unsere Schüsse zurück : und mit ihm zusammen kam auch schon ein wohlbekanntes Geschrei, als Erkennungszeichen, aus der Tiefe herauf. Denn wir waren bei unserer Verbindung als passionierte Pistolenschützen ebenso bekannt als berüchtigt." - EE (KSA 1, 661/OPC I/2, 89).(tm)

pleinement.

Faisant abstraction de ce bizarre changement de niveaux, nous esquisserons par la suite la critique des institutions d'éducation.[1]

Après une polémique du vieux philosophe contre les philosophes-professeurs, son compagnon prend la parole. Il expose son point de vue à l'égard du système d'éducation contemporain. "Il m'a paru qu'il fallait distinguer deux directions principales : deux courants en apparence opposés, pareillement néfastes dans leurs effets, réunis enfin dans leurs résultats, dominent actuellement nos établissements d'enseignement : la tendance à l'extension, à l'éloignement de la culture, et la tendance à la réduction, à l'affaiblissement de la culture même. La culture, pour diverses

---

[1] Ces deux fils se rejoignent au cours du troisième discours, et leur nécessité sera mise en évidence. - L'interaction intense des instincts et des expériences fait en sorte que les événements dans le temps nourrissent, d'une certaine façon, l'expérience. Mais comme l'expérience actuelle est interprétée en fonction de l'instinct qui se trouve au moment de l'incident le plus supprimé, personne n'interprète comme une autre et la même personne n'interprète pas toujours de la même façon. *L'intempestivitée est donc ancrée dans la physiologie des humains* (cf. infra, C.II.3.). D'une manière plus abstraite et générale, on s'approcherait de la structure de pensée de Nietzsche à l'aide du tableau suivant, qui part du champ sémantique de l'"intempestivité" :

zeitgemäß	par	unzeitgemäß
aktuell	opposition	ultra
modern	à:	post
gegenwärtig		ante

Tableau 8.

Seulement l'usage du latin lui permet de saisir tous les aspects du mot allemand »zeitgemäß"«. Mais pour remarquer ces différentes dimensions de »zeitgmäß - unzeitgemäß«, il a fallu une parfaite acquisition de l'allemand, cf. aussi Jean Paul, Levana, § 131 (SW I/5, 827 - 832/M, 209 - 212). - Cf. en outre Morgenröte, § 119 (KSA 3, 111 - 114/OPC IV, 99 - 102) : Nietzsche explique que le temps renouvelle l'expérience.

raisons, doit être étendue aux milieux les plus vastes, voilà ce qu'exige une tendance. L'autre invite au contraire la culture à abdiquer ses ambitions les plus hautes, les plus nobles, les plus sublimes et à se mettre avec modestie au service de n'importe quelle autre forme de vie, l'Etat par exemple."[1]
La première tendance provient du dogme économique, affirmant que l'instruction est à l'origine de la richesse. L'instruction et la culture devraient donc servir au projet pécuniaire. On tâchera de produire des "hommes courants".[2]

---

[1] "Es schien mir, daß ich zwei Hauptrichtungen unterscheiden müsse - zwei scheinbar entgegengesetzte, in ihrem Wirken gleich verderbliche, in ihren Resultaten endlich zusammenfließende Strömungen beherrschen die Gegenwart unserer Bildungsanstalten : einmal der Trieb nach möglichster Erweiterung und Verbreitung der Bildung, dann der Trieb nach Verringerung und Abschwächung der Bildung selbst. Die Bildung soll aus verschiedenen Gründen in die allerweitesten Kreise getragen werden - das verlangt die eine Tendenz. Die andere mutet dagegen der Bildung selbst zu, ihre höchsten edelsten und erhabendsten Ansprüche aufzugeben und sich im Dienste irgendeiner andren Lebensform, etwa des Staates, zu bescheiden." - EE (KSA 1, 667/OPC I/2, 93sq). - Nietzsche explique déjà, en tant qu'auteur, cette position dans l'introduction, cf. ibid., 647/76sq. - La composition de ces deux concepts de culture inspire le tableau suivant, fort utile pour aborder la mentalité de Nietzsche. Il repose sur les sens de »perspective« qui signifie, par rapport à l'actualité, »point de vue« et par rapport au futur, »ouverture de vue« :

tendance	Tendenz
instinct	Trieb
pulsion impulsion	Antrieb

Tableau 9.

Ces forces se dirigent vers le futur; on peut même dire qu'au-dedans de l'homme actuel ces forces lui servent déjà pour l'avenir. Elles remplacent ainsi l'ESPOIR et l'ESPÉRANCE du >christianisme<.

[2] "Courante Menschen", KSA 1, 667/OPC I/2, 94/; cf. frg. hiver 1884 - 1885 31[54] (KSA 11, 387sq./OPC XI, 112sq) et frg. hiver 1884 - 1885 32[5] (ibid., 400/126). - Dans Morgenröte, il reprend ce thème sous un autre angle. Il prévoyait que l'art moderne serait absorbé par le processus de production industrielle, cf. Morgenröte, §§ 174 - 176 (KSA 3, 154 - 156/OPC

En outre, cette tendance est *anti-religieuse* par excellence.

La deuxième tendance <u>sépare</u> radicalement instruction et éducation. Elle envisage de transformer la science en un métier comme tous les métiers.

Les savants, les chercheurs, ne seront donc que des ouvriers spécialement qualifiés.

Mais ils restent séparés du peuple, comme auparavant le clergé, car cette tendance voudrait *remplacer les religions*. "Car maintenant l'exploitation d'un homme au profit des sciences est un principe partout admis sans pudeur : qui se demande encore de quelle valeur peut être une science qui use ainsi de ses créatures comme un vampire? La division du travail dans les sciences vise pratiquement le même but que celui que visent ici et là consciemment les religions : une réduction, voire une destruction de l'instruction. Mais ce qui pour certaines religions, conformément à leur origine et à leur histoire, constitue une exigence tout à fait fondée, ne peut amener pour la science qu'un auto-brûlage."[1]

IV, 136 -138); cf. infra, C.II.4.3.2.c) et Horkheimer/Adorno, "Kulturindustrie. Aufklärung als Massenbetrug" (1987, 144 - 196).

[1] "Jetzt ist die Ausbeutung eines Menschen zu Gunsten der Wissenschaft die ohne Anstand überall angenommene Voraussetzung: wer fragt sich noch, was eine Wissenschaft wert sein mag, die so vampirartig ihre Geschöpfe verbraucht? Die Arbeitsteilung in der Wissenschaft strebt praktisch nach dem gleichen Ziele, nach dem hier und da die Religionen mit Bewußtsein streben : nach einer Verringerung der Bildung, ja nach einer Vernichtung derselben. Was aber für einige Religionen, gemäß ihrer Entstehung und Geschichte, ein durchaus berechtigtes Verlangen ist, dürfte für die Wissenschaften irgendwann einmal eine Selbstverbrennung herbeiführen." - EE (KSA 1, 670/OPC I/2,96sq).(tm) - Cet 'auto-brûlage' s'enflamme à la contradiction dans l'amalgame des deux sphères, celle de formation classique qui envisage l'homme cultivé et celle de formation scientifique qui envisage l'homme scientifique. L'amalgame révèle donc son vrai caractère qui consiste en l'abolition de l'instruction véritable.

Ce premier discours reste préliminaire.[1]

Le problème n'est même pas encore évoqué.

Nietzsche introduit sa conviction au cours du deuxième discours. Il voit dans l'acquisition de la langue maternelle le *fondement* (1), *le but* (2), *le centre* (3) et *le critère* (4) de toute instruction. La réforme du système éducatif des pays germanophones devrait donc commencer avec la réforme de l'enseignement de la langue allemande. La fin de l'instruction consiste en la capacité d'exprimer ses pensées par le moyen de la langue. Les élèves devront donc s'exercer à mieux exprimer ce qu'ils ont déjà exprimé (1), à l'exprimer encore une fois (2) et encore mieux (3).

Par conséquent, une répartition des élèves se produit : les peu doués seront effrayés, les doués épatés (4).

Nietzsche explique cette perversion avec l'exemple de devoir allemand :

- on demande aux élèves de s'exprimer sur un sujet.
- mais on ne juge pas le mode, la manière, la façon[2] de cette expression. On juge leur autoexpression, leur personne, leur opinion. Ce jugement entraîne une dialectique d'orgueil et de rébellion. Car si le jugement est »bon«, il ranime leur fatuité, et si le jugement est »mauvais«, il ranime leur rébellion. Les deux attitudes provoquent pareillement indocilité, paresse et narcissisme.

Nietzsche insiste sur le fait que l'écriture en tant que moyen de communication restera toujours un privilège pour une

---

[1] Malgré le langage violent qu'il utilise ici et qui indique déjà son départ du *système*.

[2] Le langage utilisé, c'est-à-dire l'usage fait de la langue.

minorité.[1] Dans ce sens-là, il s'agit d'un travail comme chaque travail. En effet, une oeuvre artistique demande de la peine. La libre anarchie n'y parviendra jamais. C'est pourquoi le plus grand problème actuel serait la perte de ces quelques doués, qui sont submergés avec les autres.

Ensuite[2] Nietzsche ébauche une épistémologie qui correspond à son anthropologie et, en conséquence, à ses approches pédagogiques : "Toute culture classique, comme on dit, n'a qu'une issue saine et naturelle, l'habitude d'user avec un sérieux et une rigueur artistiques de sa langue maternelle : mais pour cela, pour le secret de la forme, il est rare que quelqu'un soit conduit de l'intérieur, par sa seule force, jusqu'au sentier convenable, alors que tous les autres ont besoin de ces guides et maîtres et doivent se confier à leur protection.[3] Mais il n'y a pas de culture classique qui puisse croître sans ce sens ouvert à la forme. Là où peu à peu s'éveille le sentiment distinctif de la forme et de la barbarie, bat pour la première fois l'aile[4] qui porte vers la vraie et la seule patrie[5] de la culture, l'Antiquité grecque."[6]

---

[1] C'est pourquoi EE est parsemé de cynisme à l'égard des journalistes.

[2] Après avoir donné des explications plus détaillées sur les raisons pour lesquelles le mélange >science - culture< ne tient pas.

[3] D'où provient cette haute responsabilité que Nietzsche attribue aux maîtres. Ils sont responsables pour l'intérieur de l'être humain et, donc, un vrai destin. - Cf. Levana, § 119 (SW I/5, 799sq/M, 186sq) et infra, D.II.2.2..

[4] Cf. dans l'Ancien Testament, le psaume 139, v. 9.

[5] Cf. "Unzeitgemäße Betrachtungen IV: Richard Wagner in Bayreuth" (1876; KSA 1, 429 - 510/ OPC II/2, 97 - 167), ch. 4 (ibid., 446 - 453).

L'apprentissage de la langue maternelle est le commencement de toute formation, parce que c'est *la forme de la langue maternelle*, une fois assimilée, qui *ouvre le sens intérieur de l'homme*[1] pour les critères nécessaires au discernement entre forme et barbarie. Ainsi commence à s'éveiller l'>aile<, qui porterait vers la seule véritable demeure de la culture qui est l'Antiquité grecque. Un élève bien préparé par l'étude de sa langue maternelle, devient apte à accueillir cette culture et à puiser son potentiel critique.

Le troisième discours s'enchaîne sur ces réflexions. Il constate que l'éducation en Allemagne porte de bons fruits dans les domaines du militaire, de la philosophie et de la musique. Parler d'une formation classique, par contre, se révèle être un euphémisme. Une initiation à la culture véritable est impossible faute de la formation initiale qui serait l'enseignement de la langue allemande. De ce fait, le pays se trouve dans un état d'urgence. Suivant la tendance à populariser la culture, on a construit trop de lycées, ce qui a entraîné l'emploi d'un trop grand nombre de professeurs, ce qui n'a pas été possible sans le

---

[6] "Jede sogenannte klassische Bildung hat nur *einen* gesunden und natürlichen Ausgangspunkt, die künstlerisch ernste uns strenge Gewöhnung im Gebrauch der Muttersprache : für diese aber und für das Geheimnis der Form wird selten jemand von innen heraus, aus eigener Kraft, zu dem rechten Pfade geleitet, während alle Andern jene großen Führer und Lehrmeister brauchen, und sich ihrer Hut anvertrauen müssen. Es gibt aber gar keine klassische Bildung, die ohne diesen erschlossenen Sinn für die Form wachsen könnte. Hier wo allmählich das unterscheidende Gefühl für die Form und für die Barbarei erwacht, regt sich zum ersten Male die Schwinge, die der rechten und einzigen Bildungsheimat, dem griechischen Altertum, zuträgt." - EE (KSA 1, 685sq/OPC I/2, 109).

[1] Mensch. - Cf. Welsch, 1987, 21sq..

teutonisation de l'éducation. Ses réflexions tournent autour de la PLACE du PEUPLE dans le processus d'éducation qu'il faudrait définir avant d'entreprendre une quelconque réforme.

Comme la société se trouve en état d'urgence, le philosophe devrait la traiter en tant que médecin. Son premier devoir est donc d'établir un diagnostic. "Par un chemin direct, par exemple par une instruction élémentaire obligatoire pour tous, on ne s'approche de ce qu'on nomme culture populaire que d'une manière superficielle et grossière : les régions véritables et les plus profondes où la grande masse peut avoir un contact avec la culture, c'est-à-dire le lieu où le peuple conserve ses instincts religieux où il continue d'oeuvrer au système poétique de ses images mythiques, où il reste fidèle à ses coutumes, à son droit, au sol de sa patrie, à sa langue, toutes ces régions peuvent difficilement être atteintes par une voie directe et en tout cas pas sans mesures contraignantes et destructives et favoriser réellement dans ces matières graves la culture populaire <u>n'est rien de plus</u> qu'une opposition à ces mesures contraignantes et destructives, et que d'entretenir cette inconscience salutaire, ce sommeil du peuple, qui lui donne la santé et sans l'effet duqul, sans le remède duquel aucune culture ne peut se maintenir, étant donné la tension et l'excitation dévorantes de ses effets."[1]

---

[1] "Dem, was man Volksbildung nennt, ist auf direktem Wege, etwa durch allseitig erzwungenen Elementarunterricht, nur ganz äußerlich und roh beizukommen : die eigentlichen, tieferen Regionen, in denen sich überhaupt die große Masse mit der Bildung berüht, dort, wo das Volk seine religiösen Instinkte hegt, wo es an seinen mythischen Bildern weiterdichtet, wo es seiner Sitte, seinem Recht, seinem Heimatboden, seiner Sprache Treue bewahrt, alle diese Regionen sind auf direktem Wege kaum und jedenfalls nur durch zerstörende Gewaltsamkeiten zu erreichen : und in diesen ernsten Dingen die Volksbildung wahrhaft fördern, <u>heißt eben nur</u> so viel als diese zerstörenden

Le fil plutôt mythique et le fil sociocritique des EE se rejoignent.

Ainsi s'explique le changement des niveaux de réalité.

Nietzsche prend sa charge[1] d'éducateur au sérieux. Sa contribution au travail du peuple consiste moins à l'élaboration des images mythiques qu'à la surveillance de ce processus et, donc, à l'analyse de l'état des choses et la recherche de remèdes aux besoins vrais.

Mais pour trouver ces critères, il doit emprunter le même chemin que le peuple quand il oeuvre à la continuation de ses mythes.

Il doit se rendre sur le niveau mythique de la réalité de son peuple, sur le niveau de sa nature qui établit l'ordre sacré en appellant certains hommes pour qu'ils deviennent les enseignants des rejetons doués du peuple.

En même temps, elle réserve pour le peuple une sphère de paix, où il peut se reposer et se ressourcer pour accomplir sa propre tâche dans le processus d'éducation.

Nietzsche s'occupe ensuite des causes de cet état d'urgence. "Mais nous savons à quoi aspirent ceux qui veulent interrompre le sommeil salutaire du peuple, ceux qui lui crient sans cesse : »Sois vigilant! Sois conscient! Sois malin!«; nous savons ce qu'ils visent, ceux qui font semblant, par un accroissement extraordinaire du nombre des établissements d'enseignement et par la création qui en est la conséquence d'une classe de

---

Gewaltsamkeiten abzuwehren und jenes heilsame Unbewußtsein, jenes Sich-gesund-schlafen des Volkes zu unterhalten, ohne welche Gegenwirkung, ohne welches Heilmittel keine Kultur, bei der aufzehrenden Spannung und Erregung ihrer Wirkungen, bestehen kann." - EE (KSA 1, 699/OPC I/2, 119sq).(tm) - Souligné par nous.

[1] Son APPEL.

professeurs conscients de leur importance, de satisfaire un puissant besoin de culture. Ce sont eux justement, et justement avec ces moyens, qui luttent contre la hiérarchie naturelle au royaume de l'intellect, qui détruisent les racines de ces forces de culture les plus hautes et les plus nobles qui viennent de l'inconscient du peuple et dont la destination maternelle est d'enfanter le génie[1] et ensuite de l'élever et de l'éduquer convenablement.[2] Seule la parabole de la mère[3] nous permet de comprendre l'importance et les obligations qu'a la véritable culture d'un peuple à l'égard du génie : sa véritable naissance ne dépend pas d'elle, car il n'a pour ainsi dire qu'une origine métaphysique, qu'une patrie métaphysique."[4]

Comme on le voit à travers ce passage, les présupposés de Nietzsche n'égalent pas les présupposés des défenseurs d'une

---

[1] On entre dans le coeur de l'entreprise Morgenröte, cf. Gesenius, 1962, 755sq et infra, C.II..

[2] Cf. Treiber, 1992, passim et Jean Paul, Quintus Fixlein, passim.

[3] Cf. Moses, 1972, ch. V (73 - 90).

[4] "Wir wissen aber, was jene erstreben, die jenen heilenden Gesundheitsschlaf des Volkes unterbrechen wollen, die ihm fortwährend zurufen : »Sei wachsam! sei bewußt! Sei klug!«; wir wissen, wohin die zielen, welche durch eine außerordentliche Vermehrung aller Bildungsanstalten durch einen dadurch erzeugten selbstbewußten Lehrerstand ein gewaltiges Bildungsbedürfnis zu befriedigen vorgeben. Gerade diese und gerade mit diesen Mitteln kämpfen sie gegen die natürlichen Rangordnug im Reiche des Intellekts, zerstören sie die Wurzeln jener aus dem Unbewußtsein des Volkes hervorbrechenden höchsten und edelsten Bildungskräfte, die im Gebären des Genius und sodann in der richtigen Erziehung und Pflege desselben ihre mütterliche Bestimmung haben. Nur an dem Gleichnisse der Mutter werden wir die Bedeutung und die Verpflichtung begreifen, die die wahre Bildung eines Volkes in Hinsicht auf den Genius hat : seine eigentliche Entstehung liegt nicht in ihr, er hat gleichsam nur einen metaphysischen Ursprung, eine metaphysische Heimat." - EE (KSA 1, 699/OPC I/2, 120; souligné par nous.).(tm)

scolarité obligatoire et commune.[1]

Nietzsche ne voit pas d'opposition entre l'enseignement donné par la nature et l'enseignement à partir des valeurs d'une culture.

Un peuple cultivé se distingue d'un peuple barbare en ce qu'il connaît sa nature, sait la préserver et reste à sa disposition. Son fruit naturel serait l'apparition d'un génie, très rare, mais d'une telle ampleur qu'elle justifierait les préparatifs. Puis Nietzsche aborde une thérapie, accompagnée d'un avertissement : "Mais qu'il vienne à apparaître, qu'il émerge du milieu d'un peuple, qu'il soit pour ainsi dire l'image reflétée, le jeu complet des couleurs[2] de toutes les forces particulières de ce peuple, qu'il fasse voir la plus haute destinée de ce peuple dans la parabole d'un individu et dans une oeuvre éternelle, reliant ainsi son peuple à l'éternité et le libérant de la sphère changeante de l'instantané - *tout cela le génie ne le peut que lorsqu'il a été mûri et nourri dans le sein maternel de la culture d'un peuple* - alors que, sans cette patrie qui le protège et le réchauffe, il sera dans l'impossibilité absolue de

---

[1] Au moins en ce qui concerne les discours ouverts. Les messages SUB LIMINEM restent à peu près les mêmes, cf. par exemple Lesourne 1988, passim, qui propose que le discours ésotérique de l'enseignement des matières devrait transporter l'éthique (sc. souhaité par les décideurs). - Le processus de sélection serait donc recouvert d'un nouveau leurre, car tout le monde serait préalablement admis à l'instruction, non pas seulement à l'apprentissage de la langue maternelle. La sélection se fait par les discours éthiques sublimés. - Ceux qui arrivent à les discerner seront la (nouvelle) élite, les (anciens) génies. - Une comparaison superficielle ne constaterait qu'une contradiction entre ces deux propos et dirait avec Nietzsche : "Ein neues Phänomen! Der Staat als Leitstern der Bildung!" (KSA 1, 710/OPC I/2, 129).

[2] Cf. Orsucci, 1993, passim; Viarelli, 1991, passim. - Cf. de même Morgenröte, §§ 84 (KSA 3, 74/OPC IV, 69sq), 112 (KSA 3, 100 - 102/OPC IV, 90sq) 175 (KSA 3, 155sq/ OPC IV, 137) et 186 (KSA 3, 160/OPC IV, 141).

déployer ses ailes pour son vol éternel, mais s'éloignera tristement, en son temps, de ce pays inhospitalier, comme un étranger jeté dans les solitudes hivernales."[1]

3.5. Le grand plan: l'Ecole des Educateurs.[2]

3.5.1. Introduction.

Après avoir démontré le mode offensif de l'écriture de Nietzsche et son usage du langage pour transporter ses lecteurs d'un plan de la réalité à un autre, nous procédons maintenant à l'ébauche d'une structure qui revient sous différentes formes dans ses textes.

Nietzsche avait remarqué qu'un lien existe entre sélection naturelle et éducation. Afin d'obtenir donc des véritables éducateurs, une nation devrait déjà veiller à ce que les processus de procréation se déroulent dans des conditions

---

[1] "Aber daß er in Erscheinung tritt, daß er mitten aus einem Volke hervortaucht, daß er gleichsam das zurückgeworfene Bild, das gesättigte Farbenspiel aller eigentümlichen Kräfte dieses Volkes darstellt, daß er die höchste Bestimmung eines Volkes in dem gleichnisartigen Wesen eines Individuums und in einem ewigen Werke zu erkennen gibt, sein Volk selbst damit an das Ewige anknüpfend und aus der wechselndne Sphäre des Momentanen erlösend - *das alles vermag der Genius nur, wenn er im Mutterschoße der Bildung eines Volkes gereift und genährt ist* - während er, ohne diese schirmende und wärmende Heimat, überhaupt nicht die Schwingen zu seinem ewigen Fluge entfalten wird, sondern traurig, bei Zeiten, wie ein in winterliche Einöden verschlagener Fremdling, aus dem unwirtbaren Lande davonschleicht." - EE (KSA 1, 699sq/OPC I/2, 120sq; souligné par nous.).(tm). - Cf. ausi Morgenröte, §§ 84 (KSA 3, 79/OPC IV, 69sq), 112 (ibid., 100 - 102/90sq), 175 (ibid., 155sq./137) et 186 (ibid., 160/141).

[2] Cf.infra, D.II.2.2..

favorables et devrait surtout faire attention à ce que ses éducateurs soient bien formés : "Là où quelque chose de grand apparaît et dure un peu nous pouvions observer auparavant un élevage soigneux, par exemple chez les Grecs. Comment se fait-il que tant d'hommes chez eux soient parvenus à la liberté? Eduquer les éducateurs! Mais les premiers doivent s'éduquer eux-mêmes! Et c'est pour eux que j'écris."[1] La nation devrait alors établir un programme destiné à éduquer spécialement ses éducateurs : "Commencement : nos éducateurs ne sont pas éduqués eux-mêmes. Fin : la mort à effaroucher le plus longtemps possible. Eternité."[2]

Ces pensées se précisent encore et Nietzsche reconnait que le défi de l'ÉDUCATION dépasse le cadre national : "L'école des éducateurs se fonde sur cette constatation : que nos éducateurs ne sont pas éduqués eux-mêmes, que le besoin s'en fait toujours plus grand, mais la qualité toujours plus médiocre, que les sciences, étant donné la division naturelle des sphères d'activité, ne sont guère en mesure d'empêcher la barbarie individuelle, qu'il n'existe pas d'aeropage de la civilisation qui prenne en considération la bonne marche intellectuelle de tout le genre humain sans tenir compte des intérêts nationaux :

---

[1] "Wo etwas Größeres erscheint, mit etwas längerer Dauer, da können wir vorher eine sorgfältige Züchtung wahrnehmen z. B. bei den Griechen. Wie erlangten so viel Menschen bei ihnen Freiheit? Erzieher erziehen! Aber die ersten müssen sich selber erziehen! Und für diese schreibe ich." - Frg. printemps - été 1875 5[25] (KSA 8, 46sq/OPC II/2, 287sq.).

[2] "Anfang: unsere Erzieher sind selber nicht erzogen. Schluß: Tod so lange wie möglich zu verscheuchen. Aeternität." - Frg. fin 1876 - été 1877 21[63] (KSA 8, 376/OPC III/1, 431). - Cf.: "»Den Erziehern mangelt am meisten - Erziehung.«, hatte er [sc. Jean Paul] schon 1783 in seinem Tagebuch notiert." - Fertig, 1990, 39. - Le cahier fin 1876 - été 1877 (N II 3, cf. KSA 8, 368 - 378/OPC III/1, 392 - 403) de Nietzsche s'inscrit dans le champ intellectuel délimité par Jean Paul.

qui serait un ministère international de l'éducation."[1]

L'intérêt que Nietzsche portait au domaine de l'éducation révèle ainsi sa principale orientation : éduquer des éducateurs.

Dans ce cadre s'inscrit le projet "aurore".

Lors des explications suivantes on assistera à la concrétisation de ce projet dans sa pensée.

Nous partageons cette ébauche en deux parties :

1. Le cadre conceptuel (B.I.3.5.2.);

2. analyse des textes-clés (B.I.3.5.3.).

3.5.2. Le cadre conceptuel.

a) *Prologue*. - "Mettre en lumière la déraison dans les choses humaines, sans s'en effaroucher",[2] - ce résumé de son entreprise s'accommode facilement au >cliché Nietzsche<.

Mais il continue: "[...] - tel est le but de nos frères et de nos compagnons. On aura ensuite à faire la différence entre ce qui est là-dedans fondamental et impossible à améliorer et ce

---

[1] "Die Schule der Erzieher entsteht auf Grund der Einsicht: daß unsere Erzieher selber nicht erzogen sind, daß das Bedürfnis nach ihnen immer größer, die Qualität immer geringer wird, daß die Wissenschaften durch die natürliche Zerteilung der Hoheitsgebiete bei dem Einzelnen die Barbarei kaum verhindern können, daß es kein Tribunal der Kultur gibt, welches von nationalen Interessen abgesehen die geistige Wohlfahrt des ganzen Menschengeschlechts erwägt : ein internationales Ministerium der Erziehung." - Frg. fin 1876 - été 1877, 23[136] (KSA 8, 452/OPC III/1, 505); cf. Löw, 1984, 13; Berend, 1937, XXII; et: " [...] man könnte so wie Lessing die unscheinbaren Juden die Erzieher des Menschengeschlechts nannte, an den Deutschen uns vielleicht die Erzieher der Zukunft versprechen." - Jean Paul, Levana, Avant-Propos à la deuxième édition (SW I/5, 526/M, -); cf. infra, C.II.4.3.2. b) et c).

[2] "Die Unvernunft in den menschlichen Dingen ans Licht zu bringen, ohne jede Verschämtheit [...]." - Frg. printemps - été 1875, 5[20] (KSA 8, 45/OPC II/2, 286). - Ce propos constitue l'arrière-plan du texte présenté infra, frg. été 1875, 11[31] (KSA 8, 220sq/OPC II/2,445), cf. infra, B.I.3.5.3..

qu'on peut améliorer."[1]

Le cliché commence à s'ébranler. Le théoricien de l'au-delà du bien et du mal cherche des critères pour discerner les choses humaines fondamentales des choses humaines susceptibles d'une amélioration? Et l'individualiste conçoit des tâches pour ses confrères et compagnons?[2]

Nietzsche ajoute : "Mais il faut écarter toute »providence« :[3] car c'est un concept avec lequel on se rend les choses trop facile."[4]

Une première lecture se contenterait de retrouver le cliché, car l'aversion contre la providence est bel et bien nietzschéenne. Son explication par contre est surprenante. Cette aversion n'est pas inspirée par des motifs religieux. Elle est d'ordre méthodique. Le recours à une providence, tel est l'argument de Nietzsche, allège de façon illicite l'effort de la recherche.

Et il va plus loin : "Je souhaite insuffler à la science le souffle de cette intention."[5]

Il indique ainsi son groupe-cible. Son travail s'adresse aux

---

[1] "[...] das ist das Ziel unserer Brüder und Genossen. Dann wird man zu unterscheiden haben was davon fundamental und unverbesserlich, was noch verbessert werden kann." - Ibid. - Cf. Löw, 1984, 127sq.; Morgenröte, § 112 (KSA 3, 100 - 102/OPC IV; 20sq. et infra, C.II.3.2.2.c).

[2] Cf. frg. printemps - été 1875, 5[30] (KSA 8, 48/OPC II/2, 289).

[3] Cf. frg. printemps - été 1875, 5[16] (KSA 8, 44/OPC II/2, 285). - Nietzsche propose l'abolition de la chrétienté et de la mentalité antique à travers l'abolition d'une foi en une providence. - Cf. infra, D.II.2.2..

[4] "Aber jede Vorsehung ist fernzuhalten : denn das ist ein Begriff, wodurch man es sich zu leicht macht." - Frg. printemps - été 1875, 5[20] (KSA 8,45/OPC II/2, 286).

[5] "Den Atem dieser Absicht wünsche ich der Wissenschaft einzuflösen." - Ibid..

scientifiques.

Il diagnostique en effet deux défauts propres aux recherches scientifiques :

1. on ne discerne pas les choses humaines fondamentales et, en conséquence, exclues d'amélioration, des choses humaines susceptibles d'une amélioration;
2. on n'a pas encore reconnu que la science demande l'exclusion méthodique de la Providence.

Nietzsche continue: "Faire progresser la connaissance de l'homme!"[1] Il rejoint ainsi la supposition provocatrice du début. Récapitulons les éléments du nouvel esprit scientifique envisagé par Nietzsche :[2]

1. on mettrait en lumière la déraison des choses humaines;[3]
2. Ce dévoilement procède sans pudeur;[4]
3. les personnes qui se consacrent à cette tâche constituent une confrérie, une compagnie;[5]

---

[1] "Die Kenntnis des Menschen vorwärts zu bringen!" - Ibid..

[2] Cf. Morgenröte, §§ 432 (KSA 3, 266/OPC IV, 234) et 547 (KSA 3, 317sq/OPC IV, 277sq).

[3] Ce serait son programme dès HTH.

[4] Tout en fignolant ses textes, Nietzsche applique ce critère.

[5] Nietzsche affinait ses réflexions sur ce sujet. Quelques années plus tard, il nota les caractéristiques suivantes: "Die Art Mensch, deren MUNDSTÜCK ich bin : nicht an unerfüllten Wünschen leidend, sondern an erfüllten! daran nämlich, daß das Ideal, welches wir darstellen und von dem so viel Wesens gemacht wird, von uns mit einer leichten Geringschätzung behandelt wird - ein gefährliches Heimweh nach der ehemaligen »Wildnis« der Seele, nach den Bedingungen der Größe, so gut als der Teufelei - wir genießen unsere unordentlicheren, wilderen, verrückteren Augenblicke, wir wären im Stande, ein Verbrechen zu begehen, nur um zu sehen was es mit einem Gewissensbiß auf sich hat - wir sind blasiert gegen die alltäglichen Reize des »guten Menschen«, der guten gesellschaftlichen Ordnung, der braven Gelehrsamkeit - wir leiden nicht an der »Verderbnis«, wir sind sehr verschieden von Rousseau, und sehnen uns nicht nach dem

4. le travail devrait commencer par une analyse aboutissant à la séparation des choses humaines fondamentales et des choses améliorables;
5. ce travail devrait procéder sans recours au concept de "providence" pour ne pas faciliter la recherche de façon illicite;[1]
6. l'état d'alerte vis-à-vis du concept de providence serait donc le noyau du nouvel esprit scientifique;[2]
7. la tâche suprême et impérative serait d'avancer dans la connaissance de l'homme.[3]

»guten Naturmenschen« - wir sind des Guten müde, nicht des Leidens : wir nehmen Krankheit, Unglück, Alter, Tod nicht mehr ernst genug, am wenigsten mit dem Ernste der Buddhisten, als ob die Einwände gegen das Leben gegeben seien." - Frg. fin 1886 - printemps 1887, 7[46] (KSA 12, 310/OPC XII, 300; souligné par nous).

[1] L'hypothèse d'une providence s'avère aussi dangereuse dans la vie quotidienne, car la structure pulsionnelle de l'être humain demande une parfaite ignorance du futur, autrement l'homme serait accablé par ce qui va arriver, cf. Morgenröte, § 119 (KSA 3, 111 - 114/OPC IV, 99 - 102).

[2] Cf. aussi frg. printemps - été 1875, 5[21] (KSA 8, 45/OPC II/2, 286) et surtout mars 1875, 3[75] (KSA 8, 36/OPC II/2, 277sq). Nietzsche y dénonce un autre "Faulbett" (lit de paresse, lit de pourriture) des penseurs, la soumission à une nécessité. - Au cours de ses réflexions sur la nécessité, Nietzsche se rendait compte de sa propre "théodicée", car en acceptant une nécessité, on détruit l'innocence du devenir, cf. le frg. automne 1887, 9[91] (KSA 12, 383sq/OPC XIII, 53 - 56) et fin 1886 - printemps 1887, 7[62] (KSA 12, 316sq./OPC XII, 306sq), aussi bien qu'automne 1885 - automne 1886, 2[165] (KSA 12, 147sq/OPC XII, 148 - 150). Il se réfère directement à la préface de Morgenröte. - Cf. de même le frg. printemps 1888, 14[79] (KSA 13, 257sq./OPC XIV, 56 - 58) et Löw, 1984, 114sq. - En outre, ces réflexions appartiennent au même contexte que celui relatif à l'"insecte", cf. infra, B.3.5.3.b).

[3] Cf. ses explications quasi-poétiques à ce sujet dans "Fünf Vorreden zu fünf ungeschriebenen Büchern" (Noël 1872, pour Cosima Wagner; KSA 1, 753 - 792/OPC I/2, 163 - 200): "»In irgendeinem abgelegenen Winkel des in zahllosen Sonnensystemen flimmernd ausgegossenen Weltalls gab es einmal ein Gestirn, auf dem kluge Tiere das Erkennen erfanden. Es war die hochmütigste und verlogenste Minute der Weltgeschichte, aber doch nur eine Minute. Nach wenigen Atemzügen der Natur erstarrte das Gestirn;

Et à Nietzsche d'ajouter : "Ce qui est bon et raisonnable en l'homme est le fait du hasard ou de l'apparence ou bien n'est que le revers de quelque chose de profondément déraisonnable."[1] L'énoncé du début revient une troisième fois, sous forme d'hypothèse.[2]

Et Nietzsche conclut: "Un jour viendra où il n'y aura plus

---

und die klugen Tiere mußten sterben. Es war auch an der Zeit : denn ob sie schon viel erkannt zu haben sich brüsteten waren sie doch zuletzt, zu großer Verdrossenheit, dahinter gekommen, daß sie alles falsch erkannt hatten. Sie starben und fluchten im Sterben der Wahrheit. Das war die Art dieser verzweifelten Tiere, die das Erkennen erfunden hatten.«
Dies würde das Los des Menschen sein; wenn er eben nur ein erkennendes Tier wäre; die Wahrheit würde ihn zur Verzweiflung und zur Vernichtung treiben, die Wahrheit, ewig zur Unwahrheit verdammt zu sein. Dem Menschen geziemt aber allein der Glaube an die erreichbare Wahrheit, an die zutrauensvoll sich nahende Illusion. Lebt er nicht eigentlich durch ein fortwährendes Getäuschtwerden? Verschweigt ihm die Natur nicht das Allermeiste, ja gerade das Allernächste, z. B. seinen eigenen Leib, von dem er nur ein gauklerisches »Bewußtsein« hat? In dieses Bewußtsein ist er eingeschlossen und die Natur warf den Schlüssel weg." (ibid., 759sq./171) - Par la suite, Nietzsche apportait dans ce texte quelques éclaircissements quant à la consigne stipulant de procéder <u>sans</u> pudeur : "O der verhängnisvollen Neubegier des Philosophen, der durch eine Spalte einmal aus dem Bewußtheits-Zimmer heraus und hinab zu sehen verlangt : vielleicht ahnt er dann, wie auf dem Gierigen, dem Unersättlichen, dem Ekelhaften, dem Erbarmungslosen, dem Mörderischen der Mensch ruht, in der Gleichgültigkeit seines Nichtwissens und gleichsam auf dem Rücken eines Tigers in Träumen hängend." - Ibid., 760/171, cf. supra, B.I.3.3.1. et infra, C.I.2.2.1. et 4.2.1.a) ainsi que C.II.4.2.2.b).

[1] "Das Gute oder Vernünftige im Menschen ist zufällig oder scheinbar oder die Gegenseite von etwas sehr Unvernünftigem."- Frg. printemps - été 1875, 5[20] (KSA 8, 45/OPC II/2, 286).

[2] Nietzsche regarde le bien en face, comme il se montre en société. Cf. les explications concernant la différence entre thèse et hypothèse qui éclairent le choix de la forme de cette dernière : "Die Philosophen haben eingeteilt in θεσις und ὑποθεσις. Erstere betrachtet die Sache an sich u. ganz allgemein, (...)" - ce qui relève de l'entreprise illusoire de trouver la Vérité - "(...) letztere wie sie unter gegebenen Umständen in die Erscheinung tritt." - Darstellung der antiken Rhetorik, KGA II/4, 413 - 502, cit. 423.

aucune pensée comme éducation."[1]

b) *L'idée motrice de Nietzsche.* - Le souci essentiellement éducatif de Nietzsche n'a pas toujours été reconnu. L'acclamation de Richard Wagner dans une lettre du 6 avril 1874, "Quel Satan a fait de vous un pédagogue?" se réfère plutôt à son statut professionnel qu'à ses qualités personnelles intrinsèques.[2]

Et pourtant les témoignages ne manquent pas, comme l'explique Löw : "Pendant toute sa vie de pensée active Friedrich Nietzsche a témoigné de l'intérêt pour la relation entre culture et éducation. Il la tenait pour un problème de premier ordre par lequel il se sentait concerné sous plusieurs aspects. Il se définissait depuis toujours comme pédagogue. Son activité pédagogique s'étendait de sa soeur aux deux cercles amicaux du garçon et élève. Le lycéen disposait déjà d'une palette considérable de louanges, de réprimandes, d'encouragements et de critiques pour aider ses élèves, qui étaient en même temps ses amis, à atteindre un niveau supérieur. Les mauvaises expériences à Bonn, mais aussi les bonnes expérienes à Leipzig dans un troisième cercle, celui de >l'association philologique<, et l'amitie avec Rohde[3] incitèrent le jeune professeur bâlois et

---

[1] "Es wird irgendwann einmal gar keinen Gedanken geben als Erziehung." - Frg. printemps - été 1875, 5[20] (KSA 8, 45/OPC II/2, 286). - Cf. : "L'éducation scientifiquement poursuivie peut atténuer les différences qui séparent les hommes en sociétés et en races et, par conséquent, les conduire vers plus d'harmonie. L'éducation peut donc avoir une influence sur les hommes comme elle a une influence sur le milieu, ce qui lui confère un pouvoir quasimagique." - Montessori, 1959, 146.

[2] "Welcher Satan hat Sie nur zum Pädagogen gemacht!" - Lettre du 6 avril 1874, dans KGB II/4, 654 - 656, cit. 655; cf. Chronik N, 56sq; cf. aussi ibid., 28.

[3] Erwin Rohde, philologue, 1845 - 1898.

enseignant du >Pädagogium< à formuler des réflexions générales sur la véritable culture et l'éducation adéquate."[1]

Rohde avait décelé en son ami un éducateur et quand Nietzsche songea à abandonner sa chaire,[2] Rohde l'encouragea : "Supporte encore un peu de temps l'ennui d'un accomplissement insuffisant de tes devoirs. Garde-toi la possibilité de les reprendre - et n'est-ce pas en toute évidence ton devoir d'appliquer et de former ton grand don d'influencer la jeunesse!"[3]

Nietzsche ne pouvait pas rester insensible à cet appel qui jouait sur son double devoir; à savoir son devoir dans le cadre

---

[1] "Zeit seines Denkens hat Friedrich Nietzsche davon Zeugnis gegeben, daß der Zusammenhang von Kultur und Erziehung für ihn ein Problem ersten Ranges war, daß es ihn selbst in mancherlei Modifikationen unvermittelt betraf und daß er sich selbst immer als Erzieher verstand. Die Kreise, die er erziehend zog, erweiterten sich zunächst von der Schwester zu den beiden Freundeszirkeln des Knaben und Schülers. Schon dem Gymnasiasten stand eine breite Palette von Lob und Tadel, Ermutigung und Kritik zu Gebote, um die Zöglinge, zugleich Freunde, auf ein höheres Niveau zu bringen. Schlechte Erfahrungen mit Kommilitonen in Bonn, aber auch die guten eines dritten Zirkels, des »Philologischen Vereins« in Leipzig und die Freundschaft mit Rohde lassen den nach Basel berufenen jungen Professor und Lehrer am Pädagogium allgemeine Betrachtungen über die wahre Bildung und die richtige Erziehung auf sie hin anstellen." - Löw, 1984, 147sq.. - Löw explique ensuite que les EE ne témoignent pas seulement des réflexions générales de Nietzsche concernant le domaine de l'éducation, mais qu'ils constituent aussi l'horizon pour la "Naissance de la tragédie" (1872; cf. KSA 1, 9 - 156/OPC I/1, 23 - 156) et les quatre "considérations intempestives" (1873 - 1876, cf. KSA 1, 157 - 510/OPC II/1, 17 - 169 pour I et II; OPC II/2, 15 - 167 pour III et IV). - Cf. supra, la digression à ce sujet, à la fin de B.I.1.3.2.b) et Löw, ibid., 158sq..

[2] Printemps 1877.

[3] "Ertrage noch eine Weile die Pein einer ungenügenden Pflichterfüllung und erhalte Dir die Möglichkeit, in Deine Pflichten wieder einzutreten - und ist es nicht Deine sichtbare Pflicht, Deine große Gabe der Wirkung auf die Jugend anzuwenden und auszubilden!" - Lettre du 29 juin 1877 (KGB II/6.1, 594sq.; souligné par nous). - Cf. aussi la lettre de Maria Köckert du 10 mai 1876 (ibid., 323sq) : "Ihr Interesse für meinen Sohn wird auch noch auf manche Frage führen, wo vielleicht mein Mutterherz mit Ihren erzieherischen Bestrebungen zusammentreffen dürfen!" (cit. 324).

des institutions vis-à-vis des autorités de Bâle et son devoir personnel vis-à-vis de son intérêt le plus profond.

Il se redressa, mais au bout de deux ans, il dut délaisser le professorat, pour des raisons de santé.[1]

Rohde parlait même d'une véritable "passion pédagogique et anthropologique" chez son ami.[2]

Cette passion s'avéra être le fil conducteur de l'existence de Nietzsche. "Tous mes soucis se concentrent sur l'homme", écrit-il à Cosima Wagner en expliquant ainsi son détournement de Schopenhauer.[3]

L'idée de l'éducation a soutenu Nietzsche dès le début de son engagement intellectuel et a abouti dans son autoportrait, Ecce Homo.

c) *Renouement entre le parcours personnel de Nietzsche et Morgenröte*. - "Dans ce livre on trouve au travail un être »souterrain«, de ceux qui forent, qui sapent, qui minent."[4] écrit Nietzsche dans la préface de 1886 pour Morgenröte. "En effet, mes patients amis, je vais vous dire ce que j'ai cherché là, en bas, je vais vous le dire dans cette tardive préface qui aurait pu si facilement devenir un dernier adieu, une oraison funèbre."[5]

---

[1] Cf. Chronik N, 104 - 112.

[2] Cf. Chronik N, 64 et 62.

[3] "Mir lag alles am Menschen." - Lettre du 19 décembre 1876, dans KGB II/5, 209 - 211, cit. 210; cf. Chronik N, 71.

[4] "In diesem Buch findet man einen »Unterirdischen« an der Arbeit, einen Bohrenden, Grabenden, Untergrabenden." - Morgenröte, préface 1 (KSA 3, 11/OPC IV, 13).

[5] "In der Tat, meine geduldigen Freunde, ich will es auch sagen, was ich da unten wollte, hier in dieser späten Vorrede, welche leicht hätte ein Nachruf, eine Leichenrede werden können." - Ibid..

Cette explication se réfère à trois réalités :

1. Nietzsche s'est aventuré dans des profondeurs qui restaient jusqu'alors cachées à cause des discours apparemment superficiels de son espèce, les philologues. Le choix du titre Morgenröte repose donc sur toutes les valeurs mythiques, symboliques et sémantiques de ce concept;[1]
2. Nietzsche souffrait de maladies qui lui donnèrent plus d'une fois l'impression qu'il allait mourir à l'instant même. Ces souffrances jouèrent un rôle non négligeable dans l'élaboration de Morgenröte.

   Pouvoir mettre au point un livre après tant de malaises relevait donc d'une sorte de miracle qui lui infligeait une véritable reconnaissance. Ce serait donc déplacé de vouloir se moquer de l'étincelle de foi qui apparaît dans cette préface.

   Ces expériences difficiles serviront de base à ses réflexions sur la nouvelle religion;
3. en plus de ses maladies, Nietzsche avait souffert d'une deuxième douleur. Il avait souffert du système éducatif de son temps.[2]

   Cette souffrance est le point de rattachement le plus évident entre l'auteur et son livre, car avec Morgenröte, il commença à saper les fondements mêmes de cette »éducation«.

d) *Renouement entre Levana et l'entreprise nietzschéenne.* - Dans sa présentation de Levana, Ernst Berend montre que Jean Paul a pu utiliser tous ses acquis pour son ouvrage. Levana représente ainsi le faîte du travail de Jean Paul.

---

[1] Cf. Luther, 1521, 109 - 112 et infra, C.II.4..

[2] Cf. supra, B.I.3.3.2..

Son succès récompensa les longues années de lectures, d'observations, de réflexions intenses et de travail pédagogique pratique de son auteur.[1]

En outre, Berend indique les titres que Jean Paul avait pris en considération avant d'adopter finalement le nom de la déesse romaine. Parmi ces propositions, trois se rapprochent de l'entreprise nietzschéenne :[2]

1. "Pédagopédie" :[3]l'Allemagne serait même "le pays des

---

[1] Cf. Berend, 1937, passim.

[2] Rappelons encore que notre argument se base sur des parentés stratégiques et structurelles, résultat d'une douce lecture de ces textes (cf. infra, A.II.1.2.2.). - Une lecture attentive de l'ensemble des textes nietzschéens permet de comprendre que Nietzsche avait une solide connaissance des textes jeanpauliens. Les références directes par contre, sont rares. Outre les passages déjà indiqués (cf. supra, B.I.3.1.), il mentionne Jean Paul dans le contexte de sa critique de Cicéron. Ce dernier défendrait - d'après Nietzsche - la thèse d'un enrichissement des concepts à travers le temps qui les a transformés en métaphores. "Dagegen richtig Jean Paul »Vorschule der Ästhetik« : »Wie im Schreiben Bilderschrift früher war, als Buchstabenschrift, so war im Sprechen die Metapher insofern sie Verhältnisse u. nicht Gegenstände bezeichnet, das frühere Wort, welches sich erst allmählich zum eigentl. Ausdrucke entfärben mußte. Das Beseelen und Beleiben fiel noch in Eins zusammen, weil noch Ich u. Welt verschmolz. Daher ist jede Sprache in Rücksicht ihrer geistigen Beziehungen ein Wörterbuch erblaßter Metaphern.«" - Darstellung der antiken Rhetorik (KGA II/4, 442sq.; pour la citation de Jean Paul SW I/5, 184/NL, 180). - Cf aussi une lettre de Rohde du 5 novembre 1869 : "»Dich, lieber Freund, ersehne ich täglich her, Morgens, Mittags und Abends; welche Existenz wollten wir zusammen führen! Das würde so eine Zeit sein, wo man, nach Jean Paul, nicht mit der Feder, sondern mit dem ganzen Sein und Leben dichtet, wo das ganze Wesen erklingt, wie ein enthusiastisches Musikstück.»" - KGB II/2, 70-74, cit. 72; cf. aussi Janz I, 347 et Löw, 1984, 114 - 119. - Nous renvoyons aussi à l'étude de Treiber, 1992, passim. A travers le mot (concept? métaphore?) "Baumannshöhle" on pourrait alors resserrer la liaison entre les projets nietzschéens et jeanpauliens, cf. dans Quintus Fixlein, SW I/4, 91/V, 113. Notons encore que Vélut ne traduit pas le NOM de "la brillante caverne à stalactites", tandis que Jean Paul n'explique pas de quoi il s'agit quand il évoque la "Baumannshöhle"... . - Cf. en outre l'admiration de l'ami de Nietzsche, Heinrich von Stein (1857 - 1887) pour Jean Paul, mentionnée par Sprengel, 1980, LXIX.

[3] "Pädagopädie".

pédagopédies (de l'éducation aux éducateurs infantiles)";[1]

2. "Ecole enfantine pour enseignants d'enfants";[2]

3. "Ecole préparatoire pour les écoles."[3]

Jean Paul visait donc aussi une formation d'éducateurs.[4]

3.5.3. Analyse des textes-clés.

a) *La nécessité socioculturelle d'une nouvelle éducation.*[5] - D'après les développements des EE, le souci éducatif majeur de Nietzsche se résume ainsi :

- l'éducation moderne a chassé le peuple de sa place propre dans l'entreprise culturelle;
- de même, les artistes et les érudits ont perdu leur place au cours de ce processus;
- l'éducation moderne propose en compensation l'instruction du plus grand nombre[6] ou bien d'élever un peuple consommateur, esclave de l'économie et de la mode;[7]

---

[1] "[...] diesem Lande der Pädagopädien, der Erziehung zu kindlichen Erziehern, [...]." - Levana, préface de la première édition (SW I/528/M, 15), cf. aussi ibid., § 1 (SW I/5, 533sq/M, 19sq).

[2] "Kinderlehre für Kinderlehrer".

[3] "Vorschule der Schulen". - Cf. Berend, 1937, XXIII.

[4] Cf. Levana, la préface de la première édition, passim (SW I/5, 527 - 532/M, 15 - 18) et le § 13 (SW I/5, 546sq./M, 28sq.).

[5] Cf. par exemple Löw, 1983, 169sq. - Rutschky (1977, 376) explique la nécessité de rationaliser le sadisme des éducateurs qui, par leur identification secrète avec leurs victimes, agissent en tant qu'exécuteurs du processus de civilisation; cf. aussi infra, C.II.3.2.2.b).

[6] Cet aspect vise au remplacement des anciens érudits.

[7] Les aspects de la vie humaine exprimés autrefois par les arts seraient donc intégrés au processus de consommation par la notion de "mode".

- on ne connaît donc plus la vraie place du peuple qui consiste exclusivement en la sauvegarde d'un lieu de repos et de préparation pour les génies.

Nietzsche acceptait[1] le défi qui consistait à retrouver ce lieu de repos afin de pouvoir contribuer à la réintrégration du peuple dans la culture.[2]

Il devait également s'occuper des artistes et des érudits pour accomplir cette tâche dans son intégralité. Il était convaincu qu'en cas d'échec, les civilisations européennes régresseraient à l'état barbare.[3]

Ces réflexions sont reprises dans une ébauche pour sa quatrième considération intempestive. Wagner aurait donc déjà entamé de libérer la musique de tout résidu aristocratique afin de la rendre au peuple. Par la suite, une nouvelle éducation pourrait enfin briser le pouvoir du luxe et instaurer le règne de la fidélité et de l'amour : "Que l'art n'est pas le fruit d'un luxe

---

[1] En succédant d'une certaine façon à l'écrivain et homme politique français Michel Montaigne (1531 - 1592), cf. KSA 1, 444.

[2] La définition du >génie< comme "image reflétée, jeu de couleurs satisfait par toutes les forces propres de ce (son) peuple" (cf. KSA 1, 699/OPC I/2, 120) élucide le concept de Morgenröte : Dans l'aurore même, ce qui s'est créé durant la nuit, trouve le repos et la force qui lui permettent de pouvoir apparaître dans toute sa splendeur colorée à la lumière du jour. C'est cependant dans l'aurore même que ces couleurs montrent le comble de leur majesté, c'est dans le sein de son peuple que le génie brille le plus et le récompense ainsi de ses laborieuses contributions à son avénement.

[3] Cf. par exemple les frgg. été 1876, 17[53] [54] et [58] (KSA 8, 306sq/OPC III/1, 361 - 363). - La tension entre ses propos perspectivistes et ses tentatives d'établir une théorie universaliste résulte de son intérêt essentiellement pédagogique. En s'adressant à tous, il a besoin du perspectivisme (sur le plan didactique) aussi bien que de bases théoriques convaincantes (sur le plan du contenu). Cf. pour d'autres couples apparemment contradictoires, Löw, 1984, 86sq et 106.

de classe ni d'un luxe individuel, mais appartient précisément à une société délivrée du luxe, à laquelle il doit d'être né, telle est la pensée nouvelle. Ce qui devrait être la constitution d'une telle société, c'est ce que montre Wagner, par une image mythique, dans les Nibelungen : c'est celà où les dieux sont anéantis, la puissance et l'argent sont parvenus au terme de leur course maudite, l'esprit de la fidélité et de l'amour règne parmi les hommes. L'art jusqu'à présent (sauf celui de l'église) est le fruit du luxe, la musique y participait aussi et elle en a gardé le caractère d'un jeu, jusqu'à ce qu'elle parvienne, avec Beethoven, à sa conscience, et qu'elle soit purifiée par Wagner. Car il est pour l'art l'homme cathartique. Ce sont réellement les pauvres, les mal-lotis, les gens de peu d'instruction qui sont le rempart le plus ferme de l'art de Wagner. - Wagner a absolumment raison : c'est là où cessent le politique et le sage que commence l'artiste, celui qui voit et pressent les pensées nouvelles. La sphère immense qui est la prochaine dont il faut s'emparer, c'est l'éducation : et c'est seulement quand une masse suffisante d'hommes se sentira[1] en contradiction avec les puissances

---

[1] Nietzsche s'applique en toute finesse et conséquence à son approche physiologique. Il fait appel à l'émotion quand on attendrait plutôt un appel à la conviction intellectuelle. L'obligation de réviser d'abord l'art, le domaine spécifique de l'αισθῆσις et d'attaquer seulement ensuite l'éducation, s'explique ainsi. - Si on lit "Vorschule der Ästhetik" à la fois comme "école préparatoire <u>de</u> l'esthétique" et "école préparatoire <u>par</u> l'esthétique", on pourrait soupçonner une logique similaire chez Jean Paul. - Nietzsche précisait son argument et s'expliquait sur son approche physiologique dans un frg. datant du printemps-automne 1873. Il s'agit d'un texte préparatoire à sa première considération intempestive sur le théologien D. F. Strauß (1808 - 1874): "Es ist ein Lapsus von Strauß, ein Leben Jesu zu geben. Er mußte sich auf die historische Arbeit beschränken. - Dagegen durfte er jetzt das eigentliche wahrhafte Christentum, das Mönchstum, nicht vergessen." - 27[3] (KSA 7, 588sq/OPC II/1, 326).

régnantes, qu'ils pourront venir s'arcbouter contre la charpente. C'est un art sectaire et ce serait une éducation sectaire : mais avec l'intention plus haute d'aller au-delà de la secte. Il est dans son essence de ne pas tracer de frontière, de ne pas isoler une classe, seule la violence extérieure peut le faire exister pour un peu de temps comme une secte. Aussi longtemps qu'il existera encore des hommes qui n'ont pas reçu cette éducation nouvelle, ceux qui l'ont reçu auront à souffrir. »Nous[1] devons tous être des génies.« Wagner.[2]

Nietzsche n'avait bien évidemment pas pu recevoir cette nouvelle

---

[1] Ce «nous» se réfère aux artistes et érudits, cf. KSA 1, 444; cf. aussi Le Rider, 1982, 94 - 112.

[2] "Daß die Kunst nicht die Frucht des Luxus von Klassen oder Einzelnen ist, sondern gerade einer vom Luxus befreiten Gesellschaft zugehört und ihre Entstehung zu verdanken hat, ist der neue Gedanke. Wie eine solche Gesellschaft beschaffen sein müsse, zeigt im mythischen Bild Wagner in den Nibelungen : wo die Götter vernichtet, die Macht und das Geld seine fluchbeladene Bahn zu Ende gelaufen ist, wo der Geist der Treue, Liebe unter den Menschen herrscht. Die bisherige Kunst ist die Frucht des Luxus (doch nicht die kirchliche), und die Musik hat einen Anteil daran gehabt und einen spielerischen Charakter erhalten, bis sie durch Beethoven zur Besinnnung kam und von Wagner gereingt wurde. Denn er ist der kathartische Mensch für die Kunst. Es sind wirklich die Armen und Schlechtbegüterten, auch die Wenig-Unterrichtetem, an denen Wagners Kunst ihren festen Schutz hat. - Wagner hat ganz recht : wo die Politiker und die Weisen aufhören, da fängt der Künstler an, als Seher und Ahner der neuen Gedanken.
Die nächste ungeheure Sphäre, die zu erobern ist, ist die Erziehung : und erst, wenn eine genügende Masse Menschen so im Widerspruch zu allen bestehenden Mächten sich fühlen, werden sie auch die Schulter gegen das Gebälk stemmen. Es ist eine sektiererische und wird eine sektiererische Erziehung sein : aber mit dem höchsten Streben, über die Sekte hinauszukommen. Es liegt in ihrem Wesen, nicht eine Grenze, eine Klasse abzusondern, nur durch äußere Gewalt kann sie eine Zeitlang Sekte sein. Solange es noch Menschen gibt, die nicht neu erzogen sind, haben die Neuerzogenen zu leiden.
«Wir sollen alle Genies sein.» Wagner." - Frg. été 1875, 11[31] (KSA 8, 220sq/OPC II/2, 445).

éducation. Mais il avait souffert de l'ancienne.[1] Par conséquent, il s'adresse en premier à ses compagnons d'infortune.[2] De ce fait, son projet ne relève pas d'une utopie, mais s'enracine dans la réalité socioculturelle. Ceux qui avaient déjà souffert de l'éducation moderne font partie du potentiel réseau de nouveaux éducateurs. Il faut donc les chercher, les réveiller, les instruire et faire fructifier leurs expériences. On doit partir de ce point concret et poursuivre le but assigné : conquérir le domaine de l'éducation, comme Beethoven et Wagner l'avaient accompli pour l'art.[3]

Qui plus est, Nietzsche devait tenir compte d'une situation intellectuelle figée. D'où la lenteur et la sollicitude de son procédé.

b) *Education par les livres.* - Après avoir quitté son professorat, contraint par les maladies, Nietzsche se consacra à l'élaboration de ses textes. Il avait choisi la publication écrite de ses pensées pour continuer son activité d'éducateur. Il mit beaucoup de soin à ses textes et dans la composition de ses livres, car ils devaient constituer le corpus de la nouvelle éducation.

EN EUX-MÊMES, ILS DEVAIENT REMPLIR LA FONCTION D'ÉDUCATEURS.

Un passage d'HTH éclaircit les présupposés et la logique de cette approche: "Le livre presque devenu homme. - C'est pour

---

[1] Cf. les frgg. été 1876, 17[24] et [30] (KSA 8, 300 et 302/OPC III/1, 356sq.) et septembre 1876, 18[34] et[42] (KSA 8, 323sq. et 326/OPC III/1, 379sq. et 382).

[2] Löw mentionne une lettre à von Gersdorff, 1 avril 1874, cf. 1984, 189.

[3] Une Suédoise se préparait au même moment à la même conquête: Ellen Key (1849 - 1926), cf. Kiefer, 1906, passim et supra, B.I.2.2.2.b).

l'écrivain une surprise[1] toujours renouvelée que son livre continue à vivre de sa vie propre dès qu'il s'est détaché de lui; il a l'impression qu'aurait un insecte[2] dont une partie se serait séparée pour suivre désormais son propre chemin. Il se peut qu'il l'oublie presque complètement, qu'il s'élève au-dessus des idées qu'il y a mises, qu'il ne comprenne même plus et qu'il ait perdu ces ailes[3] dont le vol l'emportait du temps qu'il méditait ce livre : celui-ci cherche cependant ses lecteurs,[4] illume la vie, inspire la joie, l'effroi, engendre de nouvelles oeuvres,[5] devient l'âme[6] de quelques desseins, de certains actes - bref, il est comme un être doué d'âme et d'esprit et[7] n'est pourtant pas une personne. Cet auteur[8] en aura tiré le meilleur sort, qui pourra dire sur ses vieux jours que dans ses écrits continue à vivre[9] tout ce qu'il y avait en lui de pensée et qu'il ne représente plus lui-même que la cendre grise[10] tandis que le feu en a été sauvé et propagé à tous les

---

[1] Aristote.

[2] Départ du fil de pensée >insecte<. - Cf. KSA 1, 348 et KSA 14, 75sq; Montaigne, Essais, 354; ainsi que Jean Paul, Levana, § 40 (SW I/5, 580-587/M, 55 -59)) et dans Giannozzo (SW I/3, 1005/E I, 865) ainsi que Lange, 1886, XLVsq et Montandon, 1987, 71.

[3] Cf. dans l'Ancien Testament, le Psaume 139.

[4] Pour qu'il puisse réussir cette recherche, l'auteur doit le doter d'un titre attrayant.

[5] En faisant ainsi, il arrive à son but d'éducation des lecteurs.

[6] Aristote.

[7] Référence à l'insecte; annonce les "pensées et émotions".

[8] Annoncé par "Wesen".

[9] Référence à "Geist und Seele".

[10] Motif "feu".

horizons.

Si maintenant l'on considère que toute action humaine, et pas seulement un livre, finit de quelque façon par déterminer d'autres actions, résolutions ou pensées, que tout ce qui arrive se noue[1] indissolublement à tout[2] ce qui arrivera, on reconnaîtra qu'il existe une immortalité réelle, celle du mouvement : tout ce qui a jamais suscité quelque branle est, comme un insecte dans l'ambre,[3] pris et éternisé dans la totalité complexe de l'étant."[4]

Nietzsche réussit à montrer la portée véritable et historique des actions humaines sur l'Etre avec la métaphore de l'insecte. Son insecte peut perdre ses membres, mais ces membres ne meurent

---

[1] Stoïcisme.

[2] Cf. la maxime de Friedrich Fröbel (1782 - 1852) : "Alle erziehen alle zu jeder Zeit."

[3] Le fil de pensée lié à l'insecte atteint son but.

[4] "Das Buch fast zum Menschen geworden. - Jeden Schriftsteller überrascht von Neuem, wie das Buch, sobald es sich von ihm gelöst hat, ein eigenes Leben für sich weiterlebt; es ist ihm zu Mute, als wäre der eine Teil eines Insektes losgetrennt und ginge nun seinen eigenen Weg weiter. Vielleicht vergißt er es fast ganz, vielleicht selbst versteht er es nicht mehr und hat jene Schwingen verloren, auf denen er damals flog, als er jenes Buch aussann : während dem sucht es sich seine Leser, entzündet Leben, beglückt, erzeugt neue Werke, wird die Seele von Vorsätzen und Handlungen - kurz : es lebt wie ein mit Geist und Seele ausgestattetes Wesen und ist doch kein Mensch. - Das glücklichste Los hat der Autor gezogen, welcher, als alter Mann, sagen kann, daß alles, was von Leben zeugenden, kräftigenden, erhebenden, aufklärenden Gedanken und Gefühlen in ihm war, in seinen Schriften fortlebe und daß er selber nur noch die graue Asche, während das Feuer überallhin gerettet und weiter getragen sei. Erwägt man nun gar, daß jede Handlung eines Menschen, nicht nur ein Buch, auf irgendeine Art Anlaß zu anderen Handlungen, Entschlüssen, Gedanken wird, daß alles was geschieht, unlösbar fest sich mit allem was geschehen wird, verknotet, so erkennt man die wirkliche Unsterblichkeit, die es gibt, die der Bewegung: was einmal bewegt hat, ist in den Gesamtverbande alles Seienden, wie in einem Bernstein ein Insekt, eingeschlossen und verewigt." - HTH I.4, § 208 (KSA 2, 171/OPC III/1, 161; souligné par nous.) . - Cf. Litt, 1962, passim; Klafki, 1982, 58 - 62.

pas. C'est l'image pour un auteur qui influence un public beaucoup plus large que son entourage direct.

Et l'insecte même, une fois enfermé dans de l'ambre jaune, y reste éternellement.

Si l'auteur arrive donc à placer ses pensées et émotions vivifiantes, fortifiantes, élévatrices, éclairantes au coeur même des lecteurs,[1] elles y restent. Elles continuent à mouvoir, à susciter des actions. Cette conviction est indispensable à toute élaboration d'une stratégie éducative.[2]

De même, elle sert d'appui pour chaque travail éducatif soutenu.

Dans un sens plus général, l'ambre jaune symbolise l'histoire et l'Etre entiers. C'est pourquoi ses livres arrivent à influencer à nouveau l'auteur lui-même, car toutes ses expressions, une fois émises, restent indélébiles. L'oeuvre développe sa propre logique.

---

[1] L'ambre jaune.

[2] Cf. Montessori, 1959, passim.

II. LA PENSEE PEDAGOGIQUE.

1. Remarque préliminaire.

Nous abordons un autre chapitre et à titre d'introduction,[1] il convient de faire le point sur la pensée pédagogique telle qu'elle se développe au travers de ce que nous avons élaboré.
Nous partageons cette approche en deux parties :

1. après avoir récapitulé les étapes parcourues (B.II.2.),
2. nous esquisserons quelques hypothèses concernant les résultats possibles de notre étude (B.II.3.).

2. Récapitulation des étapes parcourues.

La découverte d'une stratégie éducative disséminée dans les morceaux apparemment éparpillés qui forment le *volume* Morgenröte de Nietzsche nous a servi de point de départ et reste le point de référence pour l'organisation de nos recherches et de nos réflexions.
La recherche portant sur le *concept* "Morgenröte" a suscité notre intérêt pour les oeuvres de Jean Paul.[2]
La question d'une éventuelle pensée pédagogique chez Nietzsche et chez Jean Paul émergeait de ce constat. Pour Jean Paul, c'est

---

[1] C.I..

[2] Cf. supra, A.II.2.2..

le titre de son ouvrage Levana ou enseignement d'éducation qui répond à cette question. Sa vie témoigne d'ailleurs de ses préoccupations pédagogiques.[1] En ce qui concerne Nietzsche, c'est surtout l'approche biographique qui met en évidence la forte présence d'un souci éducatif. Les repères biographiques constituent ainsi l'arrière-plan pour l'analyse des textes choisis. Une lecture pédagogique de ces passages confirme l'hypothèse initiale.

Mais il y avait une autre véritable menace qui risquait d'empêcher l'approfondissement de ces notions, car, pour organiser une investigation systématique, la formulation des hypothèses de travail s'avère indispensable. Le style de Jean Paul s'oppose pourtant à une réduction de ses textes sur le plan des énoncés.[2] Une fois cette difficulté surmontée, Jean Paul se révèle comme penseur lucide et conséquent.[3]

Les textes de Nietzsche s'opposent également à une conceptualisation.[4]

Ces difficultés ne s'expliquent que partiellement par le souci exagéré de Jean Paul d'écrire un allemand exact et par le souci de Nietzsche de ne pas donner raison à ses admirateurs.[5] Au

---

[1] Cf. supra, B.I.2.2..

[2] Spazier a franchi cette barrière. Ses résumés des livres de Jean Paul rendaient une telle transposition possible. Chaque essai dans ce sens se voit renvoyé, dans un premier temps, à ses travaux préparatoires. Ses volumes, lus dans une perspective critique qui ne cherche pas la vérité dans ses propos mais s'applique à comprendre ses procédés méthodiques, constituent un véritable manuel de travail.

[3] Cf. supra, B.I.2.4..

[4] Cf. Löw, 1984, 189.

[5] Cf. par exemple frg. été - automne 1884, 26[299] (KSA 11, 230/OPC X, 256).

cours des lectures, on s'aperçoit que le principe organisateur des deux auteurs relève du déroulement de la vie quotidienne.[1] Leur *pensée* se développe *par analogie à l'enchaînement des événements du quotidien* au lieu de poursuivre une logique fondée sur l'abstraction.[2]

Le vécu suit un ordre, préfiguré par des contraintes multiples. Néanmoins, cet ordre est entrecoupé d'événements imprévisibles, qui le mettent même parfois en question.[3] Un texte construit de cette façon demande de la part du lecteur une attention à chaque détail, car la compréhension de la démarche de l'auteur ne suffit pas pour la compréhension du texte.[4] En négligeant des détails, cela aboutirait inévitablement à l'incompréhension.[5] Soit on plie le texte sous ses préjugés, soit on le met de côté en le qualifiant d'"obscur".

---

[1] Ce procédé n'empêche pas l'orientation vers des modèles mathématiques comme c'est notamment le cas chez Jean Paul. Mais poursuivre ce thème serait déjà une nouvelle recherche. Nous y revenons lors de notre présentation de Levana.

[2] L'exemple le plus frappant serait probablement le >Titan< de Jean Paul. Le narrateur réussit à dépeindre la jeunesse d'Albano dans sa succession réelle, c'est-à-dire que *le vécu actuel n'est pas séparé des souvenirs, des réflexions, des détournements et des interférences* inattendus. C'est, en quelque sorte, une représentation spaciale du moment, *dans* lequel la formation <l'événement éducatif> aurait lieu. Il n'y a donc pas de ligne évolutive. Et pourtant, une succession temporelle est maintenue : quitter sa famille d'accueil, trouver ses vraies origines et sa future épouse. Elle trouvera une fin inattendue tout en gardant sa structure. - Cf. supra, la digression à la fin de B.I.2.3.2.b).

[3] Ce phénomène résulte aussi du caractère pulsionnel de l'être humain, car les événements ne pourront pas l'atteindre. *Toute expérience passe par l'interprétation qui dépend de l'état instinctif de l'individu,* cf. Morgenröte, § 119 (KSA 3, 111 - 114/OPC IV, 99 - 102), cf. aussi supra, la digression à la fin de B.I.3.4.2.b).

[4] Un détail de cette portée serait par exemple la robe de chambre chez Jean Paul et la taupe chez Nietzsche.

[5] C'est-à-dire à la perte du fil conducteur.

Ces considérations nous amènent à l'esquisse de résultats intermédiaires.

3. Esquisse de résultats intermédiaires.

Une lecture pédagogique des textes jeanpauliens et nietzschéens permet de déceler la stratégie immanente de leurs styles. Ce propos sera développé dans les chapitres suivants.

On retient à l'état actuel de notre étude que les deux auteurs s'abstiennent de verser dans l'utopique. Ils tendent à une compréhension de l'être humain tel qu'il se rencontre. Partant de ces efforts, ils envisagent les possibilités de son éducation. Les critères explicités par Nietzsche empêchent une idéalisation dans ce cheminement.[1] Il s'agit donc d'une pédagogie plutôt prospective qui se distingue des approches idéalistes voire utopistes.

On constate aussi leur intention commune de former des éducateurs. Jean Paul s'adresse plus spécialement aux parents, tandis que Nietzsche s'adresse de prime abord aux *"mindmoulders"*.

Notons en outre la problématique du lieu d'éducation. Jean Paul, sans pour autant perdre de vue l'appartenance à un peuple, une nation,[2] propose en tant que lieu propre à l'éducation, le cadre

---

[1] Cf. supra, B.I.3.5.2.a).

[2] Il l'exprime clairement dans sa dédicace à la Reine Caroline de Bavière. Elle est "la mère, qui est en même temps mère de son pays" (SW I/5, 520/M, -). - ^Cf. aussi "Liebe lehren" (dans >Pädagogische Kleinigkeiten<, SW II/3, 986 - 929, 989).

familial. Nietzsche, qui n'oublie pas l'existence d'une telle constellation,[1] se concentre sur le peuple, la nation comme lieu propre de l'éducation.

Enfin, tous les deux mettent l'accent sur la relation entre l'éducateur[2] et l'apprennant.

---

[1] Il n'a pas grandi dans une famille selon le modèle moderne qui se compose du père, de la mère et de leurs enfants.

[2] Père ou maître; auteur par l'intermédiaire de ses livres.

C. CONFRONTATION DE LEVANA ET D'AURORE.

I. PRESENTATION DE L'ESSAI VISANT A ENTRELACER LEVANA ET AURORE.

1. Fonction de cette présentation relative à l'étude dans son ensemble.

Cette présentation surgit de l'expérience intellectuelle consistant à penser que Nietzsche aurait pu écrire Morgenröte en dialogue intérieur et incessant avec Levana.[1]
Nous abordons dans un premier temps des aspects formels. Les titres des chapitres et paragraphes des deux ouvrages seront utilisés pour reconstruire leurs logiques apparentes. On introduit par ce procédé quelques notions-clés qui éclaircissent les liaisons des ouvrages en question.
Nous commençons par considérer Morgenröte (C.I.2), ensuite nous en venons à la présentation de Levana (C.I.3).

2. Morgenröte.

2.1. La préparation du texte en vue de l'analyse.

2.1.1. L'organisation de l'ouvrage.

a) *Les livres*. - Nietzsche présente son texte divisé en cinq

---

[1] Cf. supra, A.II.2.1. et la digression à la fin de 3.4.2.b)..

livres. Il se contente d'écrire un "premier livre", un "deuxième livre", un "troisième livre", un "quatrième livre" et, enfin, un "cinquième livre". En tout, il a envisagé dix livres et a continué son travail après la parution de Morgenröte. Les cinq livres manquants paraissent finalement sous un nouveau titre: "Le gai savoir".[1]

Avec le titre métaphorique et la simple division en "livres", il renonce de toute évidence à l'intitulé à proprement dit. C'est le sous-titre qui indique la trace à suivre. Le titre ne donne apparemment aucune information sur le sujet de l'ouvrage; les chapitres sans intitulé n'aident pas vraiment à reconnaître le but de l'auteur.

Notre méthode nous permet de respecter ces décisions de l'auteur.

b) *Les "paragraphes"*. - Les cinq livres se sous-divisent en cinq cent soixante quinze morceaux. Et au début de chacune de ces sous-divisions figure un en-tête.

Mais tout en gardant une stricte organisation de son texte, Nietzsche renonce à se résumer lui-même en attribuant des titres à ses réflexions, car ces en-têtes font seulement office d'indicateur de la trace des réflexions qui ont trouvé leur aboutissement dans le texte coordonné. Comme il a travaillé avec une méthode similaire dans HTH, ses critiques ont eu le temps de réagir. Ils appellent ces morceaux "aphorismes" - avec l'intention de les disqualifier en tant que travail intellectuel.

Et Nietzsche philologue note dans un cahier: "Ce sont des

---

[1] "Die fröhliche Wissenschaft", cf. frg de décembre 1881 - janvier 1882 16[1] (KSA 9, 659/OPC V, 501); KSA 14, 230sq. et 656; Chronik N, 118 - 126 et supra, B.I.3.3.1..

aphorismes! Sont-ce des aphorismes? - Que ceux qui m'en font le reproche, réfléchissent un peu et s'excusent[1] à eux-mêmes - je n'ai pas besoin d'un mot pour moi."[2]

Dans le cadre de notre travail, l'expression "paragraphe" sera plus appropriée. On pourra ainsi se référer directement à Levana qui s'organise principalement en paragraphes.

2.1.2. La logique externe du livre.

Comme nous l'avons constaté, une table des matières fait défaut dans Morgenröte.

Notre méthode nous incite à commettre une infraction par rapport à cette décision de l'auteur. Nous avons donc recueilli les en-têtes des divers paragraphes.[3] Grâce à cette 'table des matières' fictive, nous pouvons reconstruire l'organisation conceptuelle de l'ouvrage.

Les élaborations suivantes[4] sont donc caractérisées par une double abstraction car, premièrement, ces en-têtes ne résument pas le contenu du paragraphe coordonné et, deuxièmement, nous ne pouvons pas dire que Nietzsche a préconçu cette logique.

C'est ainsi que s'explique l'expression "logique externe du

---

[1] Ils oublient qu'*απορισμος* n'est rien d'autre qu'une sorte de définition, cf. Magnien/Lacroix, 1969, 282.

[2] "Es sind Aphorismen! Sind es Aphorismen? - Mögen die welche mir daraus einen Vorwurf machen, ein wenig nachdenken und dann sich vor sich selber entschuldigen - ich brauche kein Wort für mich." - Frg. fin 1880, 7[192] (KSA 9, 356/OPC IV, 597);(tm) cf. Morgenröte, § 472 (KSA 3, 282 sq/OPC IV, 248sq).

[3] D'ailleurs, les éditeurs du texte procèdent parfois de la même façon, cf. par exemple l'édition de Kögel (Leipzig 1894) et la traduction d'Albert.

[4] Cf. infra, C.I. 2.2. et 2.3..

livre".

La présentation qui suit s'oriente d'après la succession des cinq livres :

1. premier livre (les §§ 1 - 96; C.I.2.2.1.);
2. deuxième livre (les §§ 97 - 148; C.I.2.2.2.);
3. troisième livre (les §§ 149 - 207; C.I.2.2.3.);
4. quatrième livre (les §§ 208 - 422; C.I.2.2.4.);
5. cinquième livre (les §§ 423 - 575; C.I.2.2.51.).

Un résumé des reconstitutions clôturera cette partie (C.I.2.3.).

2.2. Présentation de Morgenröte.

2.2.1. Le premier livre.

Les paragraphes du livre se regroupent autour du thème de la transfiguration[1] de l'auto-compréhension humaine.[2]

Nietzsche aborde les aspects suivants :

- morale, moralité;[3]
- médecine;[4]
- causalité;[5]
- culture;[6]

---

[1] Cf. § 8.

[2] Cf. en ce qui concerne cette pensée notamment le frg. automne 1880, 6 [158] (KSA 9, 237/OPC IV, 497).

[3] Cf. §§ 9, 10, 11, 14, 18, 25, 26, 29, 34, 40, 87.

[4] Cf.§§ 11, 52, 54, 94.

[5] Cf. §§ 11, 12, 33, 36, 44, 57.

[6] Cf. §§ 13 (éducation), 16 (civilisation).

- loi;[1]
- foi;[2]
- esprit;[3]
- sentiments;[4]
- chrétienté;[5]

Ces notions sont mises en scène par l'auteur dans le cadre d'une "pièce de théâtre" ou "rêve".[6]

La clé de cette structure serait l'en-tête du paragraphe 45: "Une issue tragique de la connaissance."[7] Nous rappelons à l'occasion quelques lignes d'un passage déjà cité: "Ils moururent et maudirent en mourant la vérité. Tel fut la manière d'être de ces animaux désespérés qui avaient inventé la connaissance."[8]

2.2.2. Le deuxième livre.

a) *Survol*. - Nietzsche continue la discussion des thèmes

---

[1] Cf. §§ 21, 24, 78.

[2] Cf. §§ 22, 27, 50.

[3] Cf. §§ 31, 39, 56, 60, 82.

[4] Cf. §§ 7 (perception émotionnelle de l'espace), 18 (souffrance), 23 et 85 (finesse émotionnelle), 27 (passions), 30 et 38 (instincts), 31 (orgueil), 34, 35, 49, 58, (états pulsionnels), 75 (européen et aristocratique), 89 (doute), 90 (égoïsme), 94 (irritation).

[5] Cf. §§ 58, 65, 68, 71, 74, 80, 84, 86, 92.

[6] Cf. §§ 2, 4, 6, 14, 29. - Cf. Espagne, 1991, 223sq, Sprengel, 1980, LXXX.

[7] "Ein Tragödien-Ausgang der Erkenntnis". - KSA 3, 52sq/OPC IV, 48.

[8] "Sie starben und fluchten im Sterben der Wahrheit. Das war die Art dieser verzweifelten Tiere, die das Erkennen erfunden hatten." - Cf. supra, B.I.3.5.2.a)..

mentionnés.

En outre, l'intérêt principal porte sur le concept "Je".[1] Avec l'intitulé du paragraphe 137,[2] Nietzsche présente la clé de son livre. On progresse pas à pas pour saisir la portée de cette formule.

Notons encore que le paragraphe 100 annonce le nouveau cadre de son entreprise. On s'éveille et on sort du rêve.[3]

b) *La formule "Pourquoi dédoubler le Je!".*[4] - Rappelons que nous nous occupons exclusivement des en-têtes dans ce chapitre d'introduction. Nous ne nous penchons pas encore sur le texte, nous suivons ses traces. Que suggère donc cette formule dans son contexte et en tant que rubrique?

D'abord, elle rappelle l'expression énigmatique qu'introduit le paragraphe 115 : "Le soi-disant Je."[5]

S' agissant de l'existence de Je, Nietzsche doute apparemment. Pourquoi alors s'occupe-t-il de son dédoublement?[6]

Avec l'en-tête du paragraphe 133, nous avons manifestement un deuxième point de repère : "»Ne plus penser à soi!«"[7] Ses

---

[1] En ce qui concerne cette traduction de Ich, cf. supra, la digression à la fin de B.I.2.3.2.b). - Cf. aussi §§ 104, 105, 107, 109, 115, 116, 137, 145.

[2] Cf. infra, C.I.2.2.2.b).

[3] Mieux encore, si on comprend le "erwachen" dans le sens piétiste de "erwecken" (réveiller). - Cf. Espagne, 1991, 226; Treiber, 1992, 349sq. et 354 et Mützenberg, 1989, 19 - 23.

[4] "Warum das Ich verdoppeln!" - En-tête du § 137 (KSA 3, 130/OPC IV, 114sq).(tm)

[5] "Das sogennante Ich." - KSA 3, 107sq/OPC IV, 95sq.(tm)(Souligné par nous.)

[6] Cf. aussi § 116.

[7] "»Nicht mehr an sich denken.«" - KSA 3, 125 - 127/OPC IV, 110 - 112.

données autour du Je s'inscrivent donc dans le cadre de réflexions sur l'égoïsme[1] et la compassion.[2]

Nietzsche emploie les concepts "compassion"[3] et "amour du prochain"[4] pour désigner une même réalité, à savoir que la conviction de souffrir à la place d'autrui ou avec lui serait une vertu. Il indique ainsi le système de référence de son projet dont voici la citation-clé: "Tu ne te vengeras pas,[5] et tu ne garderas pas rancune[6] aux fils de ton peuple, mais tu aimeras ton prochain comme toi-même. Moi, je suis l'Eternel."[7]

Nous avons vu dans l'en-tête du paragraphe 115, qu'il s'interroge sur l'existence du Je.[8] Donc, aimer quelque chose de probablement illusoire et aimer l'autre autant que cette illusion serait une véritable absurdité. Mais justement cette absurdité sert depuis des siècles de base à la moralité. Nietzsche s'attaque ainsi à cette base-là. On s'approche lentement du sous-titre de son ouvrage : "Pensées[9] sur les préjugés moraux."[10]

---

[1] Cf. §§ 105, 145 et 147 (altruisme).

[2] Cf. §§ 134, 135, 136, 142, 144.

[3] Mitleid.

[4] Nächstenliebe.

[5] Cf. § 228.

[6] Cf. § 14.

[7] Ancien Testament, Levitique ch. 19, v. 18 (souligné par nous).

[8] Cf. aussi § 116.

[9] Ou "réflexions".

[10] "Gedanken über die moralischen Vorurteile". - Souligné par nous. - Cf. en ce qui concerne le concept "Vorurteile" Barash, 1997, passim.

Grâce au contenu de ses réflexions sur le Je, on reconnaît son système de référence, c'est-à-dire le monde intellectuel de l'Ancien Testament.[1] Ce même système fournit encore au lecteur avisé des informations sur le concept "aurore". Il effectuera une traduction au niveu même de l'expression,[2] et ce à l'aide d'un vocable hébreu, שחר, qui peut signifier tantôt "aurore", tantôt "compassion".[3] Ces constatations nous amènent enfin à considérer le sens du travail nietzschéen.

2.2.3. Le troisième livre.

---

[1] Par ailleurs, le titre que Nietzsche avait prévu pour ce recueil, "Pflugschar" ("soc"), indique le même cadre, cf. dans l'Ancien Testament, le prophète Esaïe, ch. 2, v. 4 et ibid., le prophète Joël, ch. 3, v. 10. - Cette référence serait donnée en fonction de notre essai de déceler les liens entre Jean Paul et Nietzsche, cf. donc Jean Paul, dans Quintus Fixlein, SW I/4, 12/V, 25 et ibid., 215sq./262sq.. - Partant de ces observations, nous doutons de la véracité de Peter Gast qui explique le titre Morgenröte ainsi : "[...] Januar 1881 sandte er <Nietzsche> es <le manuscrit> mir nach Venedig zur Abschrift; am 13. März ging es an Nietzsches damaligen Verleger E. Schmeitzner in Schloß-Chemnitz ab. Der Titel sollte ursprünglich »Die Pflugschar« heißen. Da ich jedoch beim Abschreiben auf das Titelblatt die Verse aus dem Rigveda gesetzt hatte »Es gibt so viele Morgenröten«, so kam Nietzsche der Gedanke, das Buch »Eine Morgenröte« zu nennen. Das Wort »Eine« erschien ihm dann beim Anblick der Druckvorlage zu prätentios und so bestimmte er, daß es wegfalle." - 1923, 383; cf. de même : "Der Titel ist vorderhand <janvier 1881> noch »Die Pflugschar«, also der Titel einer früheren geplanten »Unzeigemäßen Betrachtung«. Nietzsche kann sich offenbar noch immer nicht ganz von dem alten Plane von 13 Unzeitgemäßen Betrachtungen befreien. Er mag im stillen die drei Teile von »Menschliches, Allzumenschliches« auch noch so gesehen haben und so wäre diese neue »Pflugschar« die Unzeitgemäße Betrachtung Nr. 8. [...] Februar sendet er <Peter Gast> bereits die Reinschrift zurück und versieht sie [...] mit dem Motto : »Es gibt so viele Morgenröten, die noch nicht geleuchtet haben«, wofür er sich auf die Rigveda beruft." - Janz II, 65. Et Janz remarque encore : "Leider ohne uns seine Quelle anzugeben, denn die uns heute bekannten Übersetzungen <de Rig-Veda> bieten nirgends diese Formulierung." (Ibid.).

[2] Cf. supra, A.II.1.3..

[3] Cf. Gesenius, 1962, 755sq.

Dans celui-ci, Nietzsche s'intéresse, de prime abord, aux questions politiques.[1] Les thèmes exposés dès le premier livre reviennent sous d'autres perspectives. L'auteur met l'accent sur la notion de >changement<.[2]

Avec le paragraphe 172 par exemple, Nietzsche revient à un de ses thèmes préférés et marque avec les concepts 'tragédie' et 'musique' les limites du champ de bataille. L'intérieur de ce terrain se structure de façon tripolaire :

ABANDON	JUGEMENT	EBAUCHE
de la tradition de provenance biblique.[3]	de la situation actuelle.[4]	du nouveau en retravaillant les acquis de l'Antiquité grecque.[5]

Tableau 10.

Ce modèle s'avère très utile quand on le restreint à son sens méthodique, car il permet d'inscrire chaque énoncé de Morgenröte dans une de ces trois actions conceptuelles.

Il va de soi que Nietzsche s'occupe surtout du premier pôle, car l'élimination de la tradition biblique révèle les critères pour juger la situation actuelle et pour la récupération de l'Antiquité grecque.[6]

---

[1] Cf. §§ 173 - 186, 189, 198 - 201, 205 - 207.

[2] Cf. §§ 149, 151, 153, 154, 159, 165, 166, 168, 170, 176, 177, 179, 187, 192, 201, 203.

[3] Cf. §§ 149, 151, 159, 170 (paragraphe-clé, préparé par les §§ 35, 38 et 49).

[4] Cf. §§ 149, 151, 162, 165, 176.

[5] Cf. §§ 149, 166, 169, 190, 195.

[6] Cf. à ce sujet Jean Paul, Levana, supplément de la troisième fraction (SW I/5, 643 - 660/M, 99 - 111). Dans le cadre de la discussion sur l'éducation physique, Jean Paul propose de ne pas vêtir les jeunes enfants; on devrait au moins permettre aux enfants d'être des Grecs ("[man] lasse wenigstens die Kinder Griechen sein", 653/106). - Cf. de même Nietzsche,

2.2.4. Le quatrième livre.

Le quatrième livre regroupe 215 paragraphes. Il forme ainsi la partie la plus volumineuse de l'ouvrage.

On y trouve un court paragraphe intitulé "Education".[1]

En outre, on repère les thèmes principaux :

- conscience;[2]
- utilité;[3]
- connaissance de soi;[4]
- morale;[5]
- victime;[6]
- méchant;[7]
- musique;[8]
- art;[9]

Morgenröte, § 195 (KSA 3, 168sq./OPC IV, 148 - 150). Dans sa présentation de l'éducation classique, Nietzsche exprime ses doutes en ce qui concerne une interprétation adéquate de l'Antiquité classique par la tradition occidentale, cf. supra, B.I.3.4.2.b). et infra, C.II.4.3.2.c).

[1] "Erziehung", § 397 (KSA 3, 252/OPC IV, 222).

[2] §§ 208, 233, 338.

[3] §§ 209, 230, 360, 374.

[4] §§ 212, 249, 252, 257, 264, 281, 285, 315, 326, 336, 345, 363, 367, 373, 377, 381, 398, 399, 404, 407.

[5] §§ 215, 221, 231, 239, 240, 248, 277, 289, 339, 343, 357, 400.

[6] §§ 215, 221, 314, 420.

[7] §§ 216, 256, 366, 371, 391.

[8] §§ 216, 250, 255.

[9] §§ 217, 218, 269, 279, 332.

- humilité;[1]
- crainte;[2]
- dignité;[3]
- fanatisme;[4]
- louange;[5]
- sentiments;[6]
- mariage;[7]
- réalité;[8]
- théâtre;[9]
- finesse;[10]
- méconnaître;[11]
- bonheur.[12]

2.2.5. Le cinquième livre.

On remarque - par rapport aux livres précédents - un certain changement de style.

---

[1] §§ 219, 234, 238, 354, 369, 390.

[2] §§ 220, 241, 309.

[3] §§ 220, 224, 226, 234, 238, 261, 369.

[4] §§ 222, 289, 377.

[5] §§ 228, 259, 273, 380.

[6] §§ 229, 235, 245, 305, 348, 365, 385, 394, 411.

[7] §§ 46, 387.

[8] §§ 244, 252, 253, 307, 337, 342, 360.

[9] §§ 240, 265, 324, 383, 418.

[10] §§ 245, 295, 344.

[11] §§ 292, 341, 368.

[12] §§ 244, 256, 345, 356, 367.

Nietzsche emploie un langage plus imagé; il s'exprime plus librement.

Comme un bon physiologue,[1] Nietzsche n'établit qu'à la fin de ses investigations, LE DIAGNOSTIC qui doterait son projet d'une raison d'être. Il s'agit DE LA CONSTATATION DE LA FOLIE DANS L'ORDRE DIVIN DU MONDE.[2]

D'ailleurs, les en-têtes des derniers paragraphes fournissent des éléments de transition entre l'auteur et son livre et entre les lecteurs et leur vie. C'est ainsi que l'en-tête du paragraphe 567[3] annonce l'arrivée sur le champ de bataille. Mais avant de quitter son public, Nietzsche le prépare avec "Poète et oiseau",[4] à sa nouvelle identité. De plus, pour prévenir une compréhension trop étroite de "nous",[5] il intercale un paragraphe destiné aux solitaires.[6]

L'auteur ne laisse planer aucune doute sur le coût de cette aventure.[7]

---

[1] Cf. supra, A.I.2 insi que le frg. hiver 1872 - 73 23 [15] et Marietti (éd.), 1969, 154 - 169; en ce qui concerne l'expression >physiologue< Magnien/Lacroix, 1969, 2063 - 2065; cf. de même Löw, 1984, 24sq, 30sq, 115sq.

[2] En-tête de § 563: "Der Wahnsinn in der göttlichen Weltordnung." - Cf. l'en-tête du § 13: "Bedeutung des Wahnsinns in der Geschichte der Menschheit." et frg. été 1878, 30[24] (KSA 8, 526/OPC III/2, 340).

[3] "Im Felde."

[4] "Dichter und Vogel", en-tête de § 568 (KSA 3, 329/OPC IV, 288); cf. infra, C.II.3.2.2.c).

[5] Cf. l'en-tête de § 575.

[6] § 569.

[7] En-tête de § 570: "Verluste".

Il conseille même de prévoir une pharmacie d'urgence.[1]
Nietzsche peut cependant consoler ses compagnons : c'est la vie même qui va se charger de ramener le calme.[2] Ils devraient simplement s'apprêter à changer de peau[3] et ne pas oublier les éléments nécessaires à ce combat.[4]
Agissant de la sorte, ils seront donc prêts à faire partie des aéronautes de l'esprit.[5]

2.3. Approche de la stratégie didactique de Nietzsche.

2.3.1. Le jeu de perspectives.

Une lecture rapide, mais attentive des en-têtes indique les stratégies d'apprêt thématique.
On pourrait dire que la stratégie didactique de Nietzsche se révèle au travers de ces énoncés mi-titres, mi-thèses.
Nietzsche s'applique tout au long de son livre à un jeu de perspectives qui lui permet de présenter une réflexion tantôt comme énoncé, tantôt comme question.
Notre chapitre d'introduction cherche à prouver l'existence de

---

[1] Sc. pour l'âme, car la bataille de la transfiguration se déroule dans l'intérieur de l'être humain; cf. l'en-tête du § 571; Treiber, 1992, 349sqq.

[2] En-tête du § 572.

[3] En-tête du § 573. - Dans le paragraphe 455, Nietzsche explique cette expression, cf. KSA 3, 375/OPC IV, 242. - Cf. aussi Jean Paul, dans Giannozzo, SW I/3, 964/E I, 826 et supra B.I.3.4.1..

[4] En-tête du § 574.

[5] En-tête du § 575: "Wir Luft-Schiffahrer des Geistes!". - Cf. en outre Jean Paul, Giannozzo (SW I/3, 925 - 1010/E II, 791 - 869), passim, dans Quintus Fixlein (SW I/4, 91/V, 113) et Levana, § 19 (SW I/5, 549sq./M, 34sq.).

cette figure en citant quelques exemples.

Les questions concernant ses présuppositions, ses implications et ses conséquences feront partie de l'échafaudage lié à la confrontation avec Levana.

a) *A propos de >pouvoir<.*[1] - Le concept de "pouvoir"[2] joue un rôle important dans la pensée de Nietzsche. Grâce aux en-têtes, on remarque la coloration spirituelle et psychologique de cette notion. Il intitule, par exemple, le paragraphe 262 : "Le démon du pouvoir".[3] On pourrait comprendre métaphoriquement le terme "démon", comme s'il s'agissait d'une "préoccupation" et même d'une "obsession".

Mais l'en-tête du paragraphe 245 avait déjà dressé le cadre conceptuel. Nietzsche y parle de la "<u>fine</u>sse de l'<u>emotion</u> du pouvoir".[4] La combinaison "finesse - pouvoir" n'est pas sans nous rapeller Socrate qui reconnaissait en la voix subtile[5] et intérieure,[6] la voix de son *δαιμονιον* qui lui assurait le

---

[1] Cf. aussi les en-êtes des §§ 348 ("Gefühl der Macht.") et 535 ("Die Wahrheit hat die Macht nötig.").

[2] "Macht".

[3] "Der Dämon der Macht"; cf. aussi l'en-tête du § 516 ("Seinen Dämon nicht in die Nächsten fahren lassen!").

[4] "<u>Fein</u>heit des Macht<u>gefühl</u>s". - Cette constellation a été préparée par les §§ 30 ("Die <u>verfeinerte</u> Grausamkeit der <u>Triebe</u>".) et 31 ("Der <u>Stolz</u> auf den Geist.") et induit par les §§ 34 ("<u>Moralische Gefühle</u> und moralische Begriffe." - premier élément du diagnostic), 35 ("Gefühle und deren Abkunft von Urteilen." - deuxième élément du diagnostic) et 38 ("Die <u>Triebe</u> durch die moralischen Gefühle umgestaltet". - proposition d'une thérapie.) - Cf. en outre les en-têtes des §§ 85 ("<u>Feinheit</u> im Mangel".), 295 ("<u>Feinheit</u> des Dienens".) et 344 ("<u>Feinheit</u> im Fehlgreifen"). - Souligné par nous.

[5] "Fein-"

[6] "-gefühl".

pouvoir d'un enseignant-philosophe.

Nietzsche travaille en utilisant une stratégie qui amène le lecteur à comprendre le nouveau sens d'un mot par son lent >enrichissement< avec des connotations inhabituelles. Ce qui en émane, c'est une représentation transfigurée par rapport à la représentation initiale du lecteur qui résultait de son éducation.[1]

b) *Autour de la >dépendance<*. - Les en-tête des paragraphes 242 : "indépendance"[2] et 260 : "amulette des dépendants"[3] attirent notre attention sur un autre geste de cette écriture didactique. Nietzsche reprend, avec le paragraphe 260, le thème de la dépendance en l'expliquant. L'indépendance pourrait donc être perçue comme l'amulette des dépendants.[4]

Voilà l'enjeu de la polémique autour de la >nécessité< et des >esprits libres<.

c) *Couples*.[5] - Les exemples suivants profilent ce procédé de redéfinition antagoniste :[6]

- Paragraphe 211: "Aux <u>rêveurs</u> de l'<u>immortalité</u>";[7]

  paragraphe 244: "<u>Joie</u> du <u>réel</u>";[8]

---

[1] Sc. moderne.

[2] "Unabhängigkeit".

[3] "Amulet der Abhängigen".

[4] Que le lecteur ne se heurt pas à nos extrapolations hardies. Qu'il poursuive tranquillement sa lecture, tout en accueillant les surprises. Nous ferons ainsi pendant l'écriture.

[5] "Couple. [...] 2° en sciences, Ensemble de deux forces parallèles, égales entre elles, de sens contraire." - Le Robert Methodique, 1994, 315.

[6] Nous soulignons.

[7] "An die <u>Träumer</u> der <u>Unsterblichkeit</u>".

[8] "<u>Freude</u> am <u>Wirklichen</u>".

- paragraphe 349: "Pas si important!";[1]

  paragraphe 352: "Centre";[2]

- paragraphe 346: "Ennemis des femmes";[3]

  paragraphe 355: "Vénérateur.";[4]

- paragraphe 341: "Avantage de méconnaître";[5]

  paragraphe 372: "A l'honneur des connaisseurs"[6].

2.3.2. Conclusion.

En parcourant les intitulés des paragraphes de Morgenröte, nous avons découvert qu'une logique soutenue gouverne cet ouvrage. Le jeu souverain avec les sens les plus subtils des mots est le deuxième témoin d'une intention bien précise.[7]

3. Levana.[8]

---

[1] "Nicht gar so wichtig!"

[2] "Centrum."

[3] "Weiberfeinde."

[4] "Verehrer."

[5] "Vorteil im Verkennen."

[6] "Zur Ehre der Kenner."

[7] Cf. par ailleurs les ensembles suivants: "Die einzigen Wege!" (en-tête du § 474) - "Der einzige Weg" (en-tête du § 484); "Wo sind die Bedürftigen des Geistes?" (en-tête du § 449) - "Wir Luft-Schiffahrer des Geistes!" (en-tête du § 575.).

[8] Levana a suscité - et continue de le faire - de nombreuses études. Nous ne pouvons bien évidemment pas rendre justice à ces travaux. Pour en trouver les références, nous renvoyons à la bibliographie Berend/Krogoll, 1963 et aux notices dans le "Jahrbuch der Jean Paul Gesellschaft", 1966ff.

3.1. Introduction.

La table des matières de Levana témoigne chez l'auteur d'une minutieuse élaboration du texte.
Elle informe les lecteurs à la fois sur les questions traitées et sur leur succession logique.
Nous présentons donc une esquisse de cette structure (C.I. 3.2.1.) qui sera compléter par un regard sur le terme technique de "fraction" (C.I. 3.2.2.).

3.2. La préparation de l'ouvrage en vue de l'analyse.

3.2.1. Survol.

a) *L'organisation de l'ouvrage.* - Afin d'élaborer son enseignement, Jean Paul répartit ses matériaux en trois petits volumes qu'il sous-divisa en huit fractions[1] et une "fractionnette".[2]
Les fractions sont structurées en chapitres, tandis que le livre entier est organisé en paragraphes.
Comme d'habitude, Jean Paul inséra des annexes. Il les regroupa au début du deuxième petit volume.[3]

---

[1] "Bruchstücke", cf. infra, C.I.3.2.2..

[2] "Bruchstückchen".

[3] Cf. en ce qui concerne les petits écrits supplémentaires à la Levana, mais publiés séparément, SW I/5, 1251sq., 1281 - 1295 et Berend, 1937, passim.

Ier petit volume	IIe petit volume	IIIe petit volume
1ère fraction 3 chapitres §§ 1 - 21[1] 2e fraction 4 chapitres §§ 22 - 40[2] 3e fraction 9 chapitres §§ 41 - 74	supplément à la 3e fraction supplément comique et épilogue au I^e petit volume 4e fraction 5 chapitres §§ 75 - 101 5e fraction § 102	6e fraction 4 chapitres §§ 103 - 129 7e fraction 6 chapitres §§ 130 - 144 8e fraction 2 chapitres §§ 145 - 151 9e fractionnette ou clef de voûte §§ 152 - 157[3]

tableau 11.

b) *La logique externe du livre.* - Mise à part cette curieuse division en fractions, Levana ne pose pas de problème dans sa logique externe, car on dispose d'une véritable "table des matières".

Jean Paul commence par une mise en scène de la question d'éducation.[4] Le premier chapitre discute de la portée de l'éducation tandis que le chapitre suivant la tourne en dérison. Cependant, Jean Paul rétablit la notion de l'influence de

---

[1] Il n'y a pas de § 9. Miller : "§ 10: Der vorausgehende § 9 ist in beiden Ausgaben in der Zählung übersprungen worden." (SW I/5, 1255): Montandon : "Le paragraphe 9 a été sauté par Jean Paul." (M, 243).

[2] Il n'y a pas de § 24. Miller : "§ 25 : In der Kapitelzählung beider Auflagen ist hier der § 24 übersprungen." (SW I/5, 1257); Montandon : "Le paragraphe 24 a été sauté par Jean Paul." (M, 243).

[3] Dans son édition de 1886, Lange maintient la numérotation. Il arrive ainsi à 155 paragraphes.

[4] Puisqu'il a conçu ces premiers chapitres comme le discours d'un nouvel enseignant dans une école appellée »Johanneum Paulinum«, on pourrait les lire comme une allégorie. L'auteur se dédouble devant l'institution qu'il est en train de soumettre à sa réflexion. Il a besoin d'une dernière prise de conscience afin de pouvoir franchir la limite entre, d'une part, le pédagogue et l'écrivain qu'il était, et, d'autre part, le théoricien de la pédagogie qu'il devient. - Cf. Vinçon, 1978, 131.

l'éducation avant de rentrer dans le vif du sujet.[1]

Il en vient donc ensuite à considérer les bases spirituelles et psychologiques de l'éducation[2] avant de s'arrêter à quelques données empiriques.[3]

Les suppléments, placés au début du deuxième petit volume, se réfèrent néanmoins à la première partie. Ils introduisent ainsi les principaux sujets de Levana :

1. le premier supplément, destiné à l'éducation physique, introduit un thème qui jusqu'alors n'avait pas encore été traité. Cela tient au fait qu'à l'époque, la définition générale de l'»éducation« se résumait[4] à "la construction d'un esprit humain";[5]

2. le deuxième supplément, destiné au choix d'un précepteur, prépare à la fois la quatrième[6] et la cinquième fraction.[7]

La sixième fraction a trait à l'éducation morale des garçons.

---

[1] Première fraction. - On y remarque chez l'auteur, une continuité stylistique, lui qui avait organisé une partie de ses >Procès Groenlandais< (1783 - 1784, cf. SW II/1, 369 - 582) de la même manière, cf. "Raisons pour l'importance des règles" et juste après "Raisons contre l'importance des règles" (ibid., 494 - 505).

[2] Deuxième fraction.

[3] Troisième fraction.

[4] Sc. de romantisme allemand.

, [5] Espagne, 1991, 226; cf. Favre, 1886, passim. - D'après Lange, l'*opinion* de Jean Paul à ce sujet correspondrait à l'opinion traditionnelle (cf. 1886, LXIX), mais il proposerait une autre *approche* (cf. ibid., LXIXsq).

[6] L'éducation féminine sous deux aspects :

1. l'éducation *par* les femmes (§§ 75 - 77, 101);
2. l'éducation *des* filles (§§ 81 - 101).

[7] L'éducation d'un prince.

De façon schématique,[1] les fractions quatre, cinq et six seront considérées comme les conclusions pratiques de tout ce que Jean Paul a tiré de son interrogation sur le projet d'"éducation"[2] et de ses observations.[3]

La "fractionnette" finale servirait ainsi d'épilogue.

3.2.2. Les fractions.

a) *Exposition.* - Un lecteur non averti n'apercevrait probablement pas la problématique de l'organisation en "fraction"[4] dans Levana. Il la comprendrait tout simplement en tant que "fragment".[5]

Pourtant, l'apparente systématique de Levana[6] s'oppose à une telle compréhension et sert donc de premier indice en vue d'une autre lecture.

---

[1] Rappelons que nous restreignons ces remarques préliminaires à la table des matières.

[2] Cf. la première fraction.

[3] Cf. la troisième fraction.

[4] "Bruchstück".

[5] Cf. "Bruchstück <n.> von einem Ganzen abgebrochenes Stück; <fig.> übriggebliebener Teil eines nicht mehr vorhandenen Ganzen; unvollendetes Kunstwerk, Fragment, Torso" (Wahrig, 1980, 300.) et "Fragment <n.>, Bruchstück, übriggebliebener Teil eines Ganzen; unvollendetes Werk. (lat. fragmentum abgebrochenes Stück, Bruchstück" (Ibid., 496.). - La plupart des dictionnaires allemands s'accordent à cette thèse, mais cf. l'article instructif dans Trübner, vol. I, 1939, 440sq. - Cf. de même Jean Paul, Levana, § 26 (SW I/5, 560sq/M, 40sq); Vorschule der Ästhetik, § 34 (SW I/5, 132 - 139/NL, 134 - 136) et plus spécialement la "Fortsetzung und Beendigung des sechsten Kapitels" du Siebenkäs (SW I/2, 202 - 221/J, 323 - 357). - Cf. en outre Rupp-Eisenreich, 1997, 198sq qui propose un tableau des concepts pour approcher la pensée anthropologique de Herder. Son tableau sert aussi pour l'ami de Herder qu'était Jean Paul.

[6] Cf. supra, C.I.3.2.1.

Levana n'est probablement pas un assemblage de fragments.

Mais comment aborder cette problématique?

Il paraît que Jean Paul avait une certaine prédilection pour les termes mathématiques au niveau de la structuration de ses livres.[1]

Ces observations nous ont amenés au propos heuristique suivant, à savoir lire "Bruchstück" en tant que "fraction"[2] et cela en se fondant sur Levana.[3]

Nous ne pouvons pas poursuivre ces recherches sémantiques dans le cadre de ce présent travail. Indiquons néanmoins que ce problème n'a pas été vu par le gendre de Jean Paul, Ernst

---

[1] Cf. notamment >Die unsichtbare Loge< (SW I/1, 7 - 469; table ibid., 1345 - 1350) qui est divisé en 55 secteurs; et >Titan< (SW I/3/E I et E II), divisé en 35 périodes ("Jobelperioden") qui se sous-divisent en 146 cycles. - Cf.: "Gegen die zunächst landläufige Meinung, er sei ein »verwildertes Genie«, das ohne Plan und Regeln assoziativ drauflosschreibe, hatte Jean Paul immer wieder angekämpft [...]." - Höllerer, 1987, 1342, et : "Seine Bücher entstanden aus einer unabsehbaren Fülle von Einfällen, die sich ansammelten, ergänzten, revidierten oder einander aufhoben. Er produzierte sozusagen unter nachparadiesischen Bedingungen, lustvoll zwar aber doch, wenn auch nicht im Schweiße seines Angesichts, als Schrift- uns Schreibarbeiterm, und statt Unmittelbarkeit diktierte das Prinzip sorgfältiger Organisation diese Arbeit." - Wölfel/Wirtz, 1996, 14.

[2] "Bruch" dans le sens mathématique de "bruchrechnen", donc "calcul fractionnaire".

[3] Jean Paul employait ce mot à plusieurs reprises, cf. par exemple "Bruchstücke" (SW II/1, 719 - 734); "Bruchstück aus der Kunst, stets heiter zu sein" (du "Museum", SW II/2, 967 - 975) et surtout le "Bruchstück aus einem Aufsatz über Leben und Tod" (des "Rhapsodien", SW II/1, 305 - 306) qui est d'un intérêt spécifique, car il y esquisse le point de départ de son travail intellectuel (à la manière de Rousseau, cf. Emile, VII); bien qu'il se serve aussi de l'expression "Fragment", cf. par exemple le XV. programme de la "Vorschule der Ästhetik", "Fragment über die deutsche Sprache"(SWI/5, 299 - 330/NL, 282 - 304) et le "Fragment aus einem zweiten Lobe der Narrheit" (SW II/1, 466-469).

Förster.[1] Lorsqu'il édita Levana,[2] il ajouta un "fragment tout nouveau tiré de fragments"[3] et témoigna ainsi de sa compréhension "fragmentaire" de l'ouvrage.

Karl Lange sembla être plus prudent quand il intitula son édition de Levana[4] "Levana de Jean Paul Fr. Richter à côté d'autres morceaux pédagogiques provenant de ses autres oeuvres ainsi que »la vie du bienheureux maître d'école Wuz à Auenthal«".[5] D'une façon ou d'une autre, il a réalisé que ce mot pourrait être perçu différemment.[6]

---

[1] 1800 - 1885; peintre et historien d'art; marié depuis 1826 avec Emma Richter.

[2] Paru pour la première fois en 1845.

[3] "Neuestes Bruchstück aus Bruchstücken" , cf. Berend/Krogoll, 1963, 12 et 35.

[4] Paru en 1886.

[5] "Jean Paul Friedr. Richter's Levana nebst pädagogischen Stücken aus seinen übrigen Werken und dem Leben des vergnügten Schulmeisterlein Maria Wuz in Auenthal." - Cf. Berend/Krogoll, 1963, 52 (souligné par nous). - Il s'agit là d'une édition intéressante. Lange explique: "Eine wertvolle Bereicherung hat, wie wir hoffen, das Buch erfahren durch Hinzufügen zahlreicher pädagogischer Bruchstücke aus den übrigen Schriften Jean Pauls. Sie sind [...] mit wenigen Ausnahmen der ersten Gesamtausgabe seiner Werke entnommen worden. Der Herausgeber ist bei der Lektüre und Durchsicht der 65 Bände ernstlich bemüht gewesen, daß ihm keine irgendwie bedeutende pädagogische Äußerung des Dichters entgehe. Da er zudem das Glück hatte, den ungedruckten literarischen Nachlaß desselben wiederholt durchforschen und benutzen zu können, so glaubt er nichts Wesentliches übersehen zu haben. Die folgenden Bogen bieten daher zum ersten Male eine vollständige Zusammenstellung der pädagogischen Ansichten Jean Pauls. [...] Läßt doch schon der aphoristische Charakter der Levana eine Ergänzung der oft nur angedeuteten Gedanken durch andere Aussprüche und Ausführungen des Autors wünschenswert erscheinen." - 1886, XCI.

[6] Lange défend plutôt la thèse du caractère fragmentaire de l'ouvrage (cf. 1886, LXXVI). Il pense que, dans l'ensemble, il manque un fil conducteur aux ouvrages de Jean Paul (cf. ibid., LXXX). Mais il reconnaît : Jean Paul "begnügt sich nicht damit, einzelne pädagogische Regeln, die in keinem Zusammenhange miteinander stehen, mechanisch anzuwenden, mit bloßen Rezepten die Symptome der Krankheit zu bekämpfen, sondern er fordert den Geist der Erziehung, der alle Erziehungstätikeit aus obersten

b) *Conséquences conceptuelles*. - Le livre subit une remarquable altération quand on comprend "Bruchstück" en tant que "Fragment". Nous en indiquons trois aspects :

1. le caractère sérieux, en tant que >traité<, est en jeu;

2. l'intégralité et l'intégrité du texte en tant que "livre" se perd;

3. la >tradition< à laquelle Jean Paul se réfère est occultée.

Commençons par l'aspect le plus évident : Jean Paul avait choisi l'expression "ENSEIGNEMENT d'éducation"[1] pour préciser son titre énigmatique Levana. Mais on n'a pas compris ses "Bruchstücke", car cette appellation des CHAPITRES représente une contradiction par rapport au caractère apparemment doctrinal de l'ouvrage. Jean Paul répond à ce reproche à sa manière. Ses "Bruchstücke" seront, en fait, des "anti-fragments". Il s'explique ainsi : "Je n'ai offert que des fragments avec ma Levana, ce qui provoquait l'horreur de la part des systématiques Allemands. Ils écrivaient donc tous qu'ils s'étaient attendus à ce que je m'appuie plus sur les grands artistes de l'éducation. En effet, ceux-ci désignent LEURS ANTI-FRAGMENTS ET FRACTIONS toujours plus convenablement comme »édifices doctrinaux«. Mais moi, je pourrais ajouter aux fractions et y imbriquer autant de fractionnettes (et, de surcroit, hors contexte) que mes trois

---

Grundsätzen ableitet und ihnen unterordnet, der Wesentliches von Unwesentlichem unterscheidet und nicht bloß die Zweige, sondern die Wurzel begießt. Das aber hat zur Voraussetzung einen Erziehungsplan, eine Erziehungslehre, die nicht »widersprechende Regeln ohne Einheit häuft«, sondern ein festgeschlossenes System darstellt." (Ibid., LIX; cf. l'avant-propos de la première édition, SW I/5, 527 - 532/M, 15 - 18.) - Cf. pour la discussion parmi les critiques contemporains de Jean Paul Lange, 1886, LXXII.

[1] "Erziehlehre".

enfants et moi-même atteignons chauqe jour - et c'est beaucoup!"[1]

Comprendre "Bruchstück" en tant que "Fragment" nuit donc sensiblement à une lecture sérieuse de Levana :[2]

- le traité se métamorphose. Il ne s'agit plus que d'un rassemblement épars de quelques impressions fugitives; les impressions d'un individu sur l'éducation;
- l'altération que nous évoquions tantôt s'en trouve explicitée. Le texte perd son intégrité et son intégralité. Il est dénaturé et tronqué;
- l'ouvrage mutilé de cette manière se trouve, enfin, écarté d'une tradition bien existante. En guise d'explication,[3] citons : "L'homme naturel est tout pour lui; il est l'unité numérique, l'entier absolu qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur dont la valeur est

---

[1] "Da ich in meiner Levana nur Fragmente gab - zum Abscheu der systematischen Deutschen, welche sämtlich schrieben, sie hätten von mir und dem Titel erwartet, ich würde mehr die großen Erziehungs - Künstler befolgt und benützt haben, welche IHRE ANTI-FRAGMENTE UND BRUCHSTÜCKE stets schicklicher vollständige Lehrgebäude genannt - : so kann ich den Bruchstücken so viele Bruchstückchen (noch dazu ohne Zusammenhang) nachfahren und einmauern, als mir das wachsende Alter dreier Kinder und mein eigenes täglich zureichen; - und dies ist viel." - Jean Paul, Nachlese für die Levana (SW II/3, 146 - 152, cit. 146 (souligné par nous); cf. ibid., 147, pour l'usage du vocabulaire de la mathématique).

[2] De plus, on ne comprendra jamais pourquoi le dernier "Bruchstückchen" s'appelle "Schlußstein". - Une autre prédilection de Jean Paul consistant à éviter les mots d'origine étrangère s'il y a un mot allemand équivalent, pourrait de même éclaircir cette question si on pense à la sémantique française du mot "fraction" dans le cadre de la Sainte Cène (en déduisant "Levana" cette fois-ci de "lever" et en la mettant en rapport avec "pain"), cf. le tableau de Rupp-Eisenreich, 1997, 199.

[3] Mais cf. pour ce qu'on pourrait appeler une "anthropologia ordine geometrico demonstrata" Vernant, 1981, passim.

dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social.[1] Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter le >moi<[2] dans l'unité commune; en sorte que chaque particulier ne se voie plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout."[3]

Lorsque Jean Paul s'apprêta à organiser ses matériaux en vue d'un enseignement sur l'éducation, de toute évidence il se rappela de ce passage. Une telle conjecture s'impose d'autant plus qu'on sait que Jean Paul avait étudié cet ouvrage de Rousseau dès sa jeunesse : "S'inspirant de la lecture d'Emile de Rousseau, pendant ses années de lycéen, Jean Paul nota déjà quelques remarques critiques et plus tard, pendant ses dix ans de son travail involontaire en tant que précepteur à Töpen, Schwarzenbach et Hof (1786 - 96), il regroupa de multiples expériences pratiques qui paraissent déjà en filigrane dans les premiers chapitres de son premier roman >La Loge invisible<."[4]

---

[1] Le couple "homme naturel" - "homme civil" provient d'Augustinus Aurelius (354 - 430) qui identifie d'une certaine façon "civil" et "spirituel".

[2] Une fois de plus, en traduisant "Ich" par "Moi", on ne peut que dénoter une certaine imprécision. Rousseau parle ici du Moi, c'est-à-dire de la relation du Je avec lui-même. Remplacer cette relation primordiale par les relations sociales, c'est justement ce qu'il dénonce. Il ne dénonce pas la sociabilité - il dénonce que l'autre, de Je, devienne le véritable autre en dépit de son propre Moi; cf. aussi infra, C.II.3.1.2..

[3] Rousseau, Emile, 5.

[4] "Angeregt durch die Lektüre von Rousseaus >Emile< machte sich Jean Paul schon in seiner Gymnasialzeit erste kritische Notizen und sammelte später in den zehn Jahren seiner unfreiwilligen Hauslehrerzeit in Töpen, Schwarzenbach und Hof (1786 - 96) eine Fülle von praktischen Erfahrungen, die schon in den Anfangskapiteln seines ersten Romanes >Die unsichtbare Loge< ihren Niederschlag fanden." - Miller, dans ses remarques

Adopter les propos rousseauistes pour décrire et l'homme et le processus éducatif avec des termes mathématiques n'implique nullement qu'il faille adopter la vision anthropologique et, par conséquent, pédagogique de Rousseau.[1]

---

préliminaires à l'appareil critique de son édition de Levana, SW I/5, 1251sq. (cit. 1252); cf. Jean Paul, dans l'avant-propos de la première édition (SW I/5, 527sq./M, 15sq.) et: "In dem literarischen Nachlasse des Dichters fand der Verfasser dieser biographischen Skizze unter der Aufschrift »Sprachübungen« eine bis zum 12. Paragraphen reichende Übersetzung des >Emil< (v.J. 1781), die höchst wahrscheinlich der 18jährige Jüngling selbst gefertigt hat." - Lange, 1886, XVI, cf. aussi LXVI.

[1] Fertig explique par rapport à la >Loge invisible<: "Rousseauistisch ist etwa die Betonung der Vorbildererziehung, des Anschauungsprinzips, des langsamen Reifeprozesses, die Warnung vor der Versuchung, frühreife Kinder zu erziehen, Vorschriften zu geben und zu strafen, der Verzicht auf dogmatische Religionserziehung, die Beachtung der altersspezifischen Verhaltensweisen, die Hochschätzung der Kindheit als Sinnbild für die verlorene Güte und Tugend der Menschen, die durchgehende Gesellschaftskritik. Allerdings finden sich auch bemerkenswerte Unterschiede. Rousseau läßt Emile sich selbst entwickeln, der Erzieher betreibt kaum positive Bildung. Jean Paul schreibt dem »Genius« eine durchaus aktive Rolle zu; dieser wehrt nicht nur die Außenwelt ab, sondern bestimmt durch sein Handeln die Bildung ds Zöglings in dezidierter Weise, er formt. Nach Rousseau soll der Heranwachsende erst während einer späten Reifephase, wenn er zu denken gelernt hat, mit der Religion bekannt gemacht werden, nach Jean Paul muß er frühzeitig Religiosität entwickeln, und zwar nicht neben anderen Fähigkeiten, auch Religiosität, sondern als entscheidende Kraft und allein wichtiges Prinzip; Dogmatik freilich wird von Jean Pauls Herrnhuter nicht gelehrt.
In der >Levana< ging dann Jean Paul auf diese Differenz ein und schrieb: »Wann könnte denn schöner das Heiligste einwurzeln als in der heiligsten Zeit der Unschuld, oder wann das, was ewig wirken soll, als in der nämlichen, die nie vergißt?«
Und noch ein Unterschied ist anzuführen: Rousseau ging es im >Emile< um den durchschnittlichen Zögling, Jean Paul in der >Loge<, wie schon angedeutet, um einen Menschen, der die Fähigkeiten zu einem »hohen« aufweist, um eine Ausnahmeerscheinung." - 1990, 61sq. (cf. pour la citation de Levana SW I/5, 582sq./M, 56sq.).

II. PRESENTATION DU PROJET (DE RECHERCHE) 'AURORE'.

1. Bilan.[1]

1.1. La portée des abrégés biographiques.

1.1.1. La présence d'éléments biographiques dans l'oeuvre.

Les abrégés biographiques illustrent la forte présence des deux auteurs dans leurs productions littéraires. Jean Paul et Nietzsche ne relèvent pas seulement des incidents de la vie qu'ils transforment en éléments constitutifs de diverses réflexions qui jalonnent ensuite leurs écrits, mais ils réinterprètent chaque événement par leur propre personnalité. Ainsi, leur façon d'aborder les problèmes s'explique par leur constitution personnelle, dont ils avaient la pleine conscience. Ce phénomène est intrinsèquement lié à la conception pédagogique recherchée, car il s'agit d'un travail réussi de la mémoire individuelle, et donc délibérement indépendant des modes de pensée exigés par l'entourage.
Une telle utilisation de ses facultés dépend de deux conditions:

1. d'abord, ce processus de valorisation de soi-même se déclenche par une expérience fondatrice;
2. elle exige en plus certaines expériences qui - et c'est le point principal - ne doivent en aucune manière tomber dans

[1] Cf. infra, D.II.2.2..

l'oubli. Il faut impérativement qu'elles restent accessibles à la réflexion actuelle.

S'agissant de Jean Paul, nous possédons un témoignage de son expérience primordiale qui allait poser ce fondement.[1]

Dans le cas de Nietzsche, nous avons trouvé un témoignage relatif à l'étonnement de Friedrich et d'Elisabeth en ce qui concerne l'excellence intellectuelle des deux enfants.[2]

Une lettre à sa soeur et à sa mère nous indique que Nietzsche avait accepté cette interprétation. Il écrit : "Ne soyez pas trop étonnées, mes bien-aimées, que la taupe selon Hamlet s'annonce de Nice et pas de Vallombrosa (la Vallée de l'Ombre)."[3] Comme dans le cas d'Hamlet, c'était son père décédé qui lui avait indiqué son >destin<.[4] Le rêve de la mort de son jeune frère renforçait cette expérience.[5]

1.1.2. Apport à l'hypothèse du travail.

Après avoir regardé de plus près la vie et les oeuvres, notre hypothèse initiale[6] d'une proximité réelle des deux auteurs au

---

[1] Cf. supra, B.I.2.3.1.. - Cf. en outre : "Alle meine Schreiberei ist eigentlich innere Selbstbiographie, und alle Dichtwerke sind Selblebenbeschreibungen, denn man kennt und lebt kein anderes Leben als das eigene." - Jean Paul, notice no. 44 (Wölfel/Wirtz (édd.), 1990, 31).

[2] Cf. supra, B.I.3.3.1..

[3] "Wundert euch nicht zu sehr, meine Lieben, wenn sich heute der hamletische Maulwurf aus Nizza und nicht aus Vallombrosa ('Schattental') verlautet." - Lettre du 11 novembre 1885 (KGB III/3, 108).

[4] Cf. Shakespeare, Hamlet, acte I, scène V (805/B, 67).

[5] Cf. supra, B.I.3.3.1..

[6] A l'occasion d'une simple découverte lexique, cf. supra, A.II.2.2..

plan des idées s'est confirmée.

La rumeur selon laquelle Nietzsche méprisait Jean Paul[1] ne nous semble donc plus justifiée.

Bien au contraire, on pourrait même soupçonner ces deux auteurs d'avoir participé à un projet commun.[2]

Le but de notre confrontation viserait, par conséquent, à démontrer ce projet et son impact pédagogique.

Nous procéderons de la façon suivante :

1. après une première approche de ce sujet (C.II.1.2.1), nous citerons l'intégralité des deux passages dans lesquels Jean Paul l'expose (C.II.1.2.2.);
2. cette introduction thématique sera suivie d'une esquisse des questions évoquées (C.II.2.).

1.2. Le projet 'aurore'.[3]

---

[1] Cf. par exemple: "Nietzsche a détesté en lui l'incarnation de tous les défauts allemands." - Bianquis, 1979, XVIII; mais cf. la remarque ambiguë de Minder (1966, 113): "Nietzsches abfälliges Urteil hat George Sand bis heute in Deutschland geschadet. Auch den gewaltigen Jean Paul, zu dem Hebel viel lieber als zu Goethe griff, hat der Philosoph mit Kirchenvaterrang mundtod gemacht. Einer Dutzendschrifstellerin wie Gyp - Comtesse de Martel - hingegen sprach er psychologische Tiefe zu. Jules Lemaître lächelte nachsichtig : »Er mußte eben mit dem vorliebnehmen, was in der Bahnhofsbibliothek von Sils-Maria an französischen Büchern zu finden war.« Jean Cocteau zitiert das Wort von Lemaître über Nietzsche in >Le secret professionnel<, Taschenausgabe in édition Stock, 1922 . - Dazu Adorno : »Aber es gibt in Sils keine Bahn, keinen Bahnhof, keine Bahnhosbuchhandlung.« (Ohne Leitbild, 1967)."; cf. aussi l'ambiguïté dans le texte de Sprengel, 1980, passim : il répète le cliché, mais son style témoigne d'une autre vision des choses; cf. aussi Pierre, 1981, passim, qui aborde la >biographie conjecturale< avec une perspective nourrie des *travaux* de Nietzsche.

[2] Ce qui expliquerait la découverte initiale pendant la lecture de l'article "Morgen-", cf. supra, A.II.2.2..

[3] Cf. supra, B.I.2.3.2., la digression à la suite de B.I.3.4.2.b) et B.I.3.5.1..

1.2.1. Approche.

Un des objectifs de Nietzsche a été la dénonciation d'une certaine morale pervertie. Cela allait de pair avec le souci de redécouvrir les véritables acquis de l'antiquité grecque.[1]
Il se peut que les ouvrages de Jean Paul lui aient inspiré cette idée,[2] car ce dernier avait esquissé une approche de l'histoire de la pensée qu'on pourrait intituler »projet (sc. de recherche) aurore«.[3]
On constate encore une autre convergence, plutôt d'ordre méthodique. Jean Paul et Nietzsche ont travaillé en utilisant un vocabulaire métaphorique auquel ils ont attribué une valeur conceptuelle.

1.2.2. Les textes principaux.

Ce dernier point fournit le canevas pour la lecture des passages que nous allons citer. Ils permettent en outre de suivre les raisonnements de Jean Paul et de mieux comprendre son approche du romantisme.
Les textes contiennent donc les notions principales du projet 'aurore'.[4]

---

[1] Cf. supra, l'anecdote sur l'enfant Fritz qui respecte les règlements de l'école et notre observation de la »fabrication« de dieu par la famille de Nietzsche, B.I.3.3.1..

[2] Cf. plus spécialement Siebenkäs, passim; Giannozzo, passim.

[3] Cf. infra, C.II.1.2.2., ainsi que Rutschky, 1977, XXII.

[4] Nous ne rendons ni les annotations de Jean Paul ni ceux des traducteurs.

1. "L'origine et le caractère de toute la poésie moderne se déduisent si aisément du christianisme que l'on pourrait tout aussi bien nommer poésie chrétienne la poésie romantique. Comme un Jugement Dernier, le christianisme extirpa le monde des sens entièrement avec tout ce qu'il renferme comme séductions, il le réduisit jusqu'à n'être que le faible renflement d'une tombe, d'une marche du ciel et mit à sa place un nouveau monde, celui des esprits. La démonologie devint la mythologie propre du monde des corps, et des diables séducteurs allèrent se loger dans les hommes et les statues des dieux; toute présence à la terre s'était évanouie pour un avenir au ciel. Que resta-t-il alors à l'esprit poétique, après l'écroulement du monde extérieur? - Ce monde <u>intérieur</u>, dans lequel l'autre s'écroula. L'esprit descendit en lui-même, descendit dans sa nuit, et vit des esprits. Mais comme la finitude ne concerne que les corps, et comme dans les esprits tout est infini ou inachevé, le royaume de l'infini se mit à fleurir, en poésie, sur les cendres de la finitude. Anges, diables, saints, bienheureux, aussi bien que l'être infini, n'avaient ni chair divine, ni forme corporelle; ainsi le monstrueux et l'incommensurable ouvrirent leurs abîmes; au lieu de la joie sereine des Grecs apparut tantôt une infinie nostalgie, tantôt la béatitude ineffable, - la damnation sans fin ni bornes, - la peur des esprits,[1] qui tremble devant elle-même, l'amour exalté et

---

[1] Cf: "Es gibt einen Mut gegen die Zukunft und Phantasie; aber auch einen gegen die Gegenwart und Phantasie zugleich, jenem ist Furcht, diesem Schrecken entgegengesetzt. - Muß einer von beiden sein, lieber Furcht als Schrecken, für Kinder, obwohl nicht für Männer! Wenn Furcht (nach dem Kardinal von Retz) unter allen Gemütbewegungen den Verstand am meisten schwächt und lähmt: so raubt ihn der Schreck gar und setzt Wahnsinn dafür.

contemplatif, - le renoncement sans limites du moine,[1] - la philosophie platonicienne et néoplatonicienne."[2]

Die Furcht kann in so kleinen Gaben so langsam und so berechnet gegeben werden, daß sie immer mehr ein Reiz des Entschlusses und des Denkens wird als ein Gift beider. Hingegen der Schreck - es sei vor Ton oder Gestalt - ist ein einäschernder Blitz des ganzen Menschen, eine Entwaffnung und Ermordung zugleich. Chiarugi führt aus Giasone an, daß Kinder, die rauh von erzieherischen Schreckbildern erzogen worden, leicht dem Wahnsinn anheimfallen." - Jean Paul, Levana, § 107 (SW I/5, 776 -779, cit. 776sq/M, 170sq; cf. aussi ibid, § 45, 597sq/67sq); et: "Daß auch meine Überzeugung durch die Macht der Erziehung gemißhandelt, daß auch in mein Gehirn durch wohltätige Hände die Schreckbilder des Aberglaubens gedrückt worden, ist leider! nur zu wahr." - Jean Paul, note du 16 août 1782 (cité par Miller, SW I/5, 1207.). - Cf. de même supra, B.I.2.3.1. et Rutschky, 1977, XVIII - LXVI. - Dans son "Erziehungs-Allerlei" (1809, cf. SW II/4, 687, cf. pour le texte II/3, 800 - 813), Jean Paul explique le danger lié à léffroi : Le rêve, ce "chaotische giganteske Seelen - und Geistermaler bildet aus den kleinen Schrecken des Tages jene umgekehrten Furien - Masken, welche die in jedem Menschen schlafende Geisterfurcht wecken und nähren." - Ibid., 803; cf. aussi dans "Nachlese für die Levana" (SW II/33, 148sq.).

[1] Cf.supra, B.I.2.2.2.a) et la digression à la fin de B.I.2.3.2.b).

[2] "Ursprung und Charakter der ganzen neueren Poesie läßt sich so leicht aus dem Christentume ableiten, daß man die romantische ebensogut die christliche nennen könnte. Das Christentum vertilgte, wie ein Jüngster Tag, die ganze Sinnenwelt mit allen ihren Reizen, drückte sie zu einem Grabhügel, zu einer Himmels-Staffel zusammen und setzte eine neue Geisterwelt an ihre Stelle. Die Dämonologie wurde die eigentliche Mythologie der Körperwelt und Teufel als Verführer zogen in Menschen und Götterstatuen ; alle Erden-Gegenwart war zu Himmels-Zukunft verflüchtigt. Was blieb nun dem poetischen Geiste nach diesem Einsturz der äußeren Welt noch übrig? Die, worin sie stürzte, die <u>innere</u>. Der Geist stieg in sich und seine Nacht und sah Geister. Da aber die Endlichkeit nur an Körpern haftet und da in Geistern alles unendlich ist oder ungeendigt: so blühte in der Poesie das Reich des Unendlichen über der Brandstätte der Endlichkeit auf. Engel, Teufel, Heilige, Selige und der Unendliche hatten keine Körper-Formen und Götter-Leiber; dafür öffnete das Ungeheure und Unermeßliche seine Tiefe; statt der griechichen heitern Freude erschien entweder unendliche Sehnsucht oder die unaussprechliche Seligkeit - die zeit- und schrankenlose Verdammnis - die Götterfurcht, welche vor sich selber schaudert - die schwärmerische beschauliche Liebe - die grenzenlose Mönchs-Entsagung - die platonische und neuplatonische Philosophie." - Vorschule der Ästhetik, § 23 (SW I/5, 93sq/NL, 88sq).(tm) - Cf. Martini, 1965, 292 - 346; ses explications concernant le romantisme mettent la justesse du diagnostic jeanpaulien en valeur; cf. en outre Nietzsche,

Jean Paul constate un véritable abîme entre l'antiquité grecque et la poésie romantique. Dans le texte suivant, il définit davantage sa position :

2. "Les Grecs ne furent pas seulement d'éternels enfants, comme le prêtre égyptien leur en faisait le reproche,[1] mais aussi d'éternels adolescents.[2] Si les poètes ultérieurs sont des créations du temps - oui, les créations allemandes des temps - les Grecs sont à la fois les créations d'une aurore et d'un orient. Une réalité poétique ne projetait, au lieu d'ombres, que de la lumière dans ses poétiques reflets. J'use, pour évaluer ce pays, qui enthousiasmait sans enivrer,[3] du juste milieu entre la pauvreté de la steppe et la luxuriance écrasante, comme entre la chaleur torride et le gel, entre de perpétuels nuages et un ciel vide, un milieu sans lequel n'aurait pu vivre aucun Diogène de Sinopé; - un pays couvert de montagnes, comme d'autant de cloisons pour séparer les différents lignages, et d'autant de murailles pour défendre et accroître la liberté et la force, - en même temps que de vaux enchantés, comme autant de moelleux berceaux de poètes, d'ou un souffle et un balancement légers portent à la douce Ionie, dans ce fécond jardin d'Eden de l'Adam-poète, Homère.

Morgenröte, §§ 159 (KSA 3, 45/OPC IV, 128sq) et 298 (ibid., 221/196sq).

[1] Dans Levana, cet argument réapparaît en tant que revendication, cf. dans le supplément de la troisième fraction (SW I/5, 653/M, 106); cf. supra, C.I.2.2.3. .

[2] Cette définition de l'homme grec sert de fil conducteur dans la poursuite d'une éducation réussie. - Cf. Sprengel, 1980, LVI.

[3] Cf. dans le Nouveau Testament, les actes des apôtres, ch. 2, v. 15.

- Et puis, donnée avec le climat, la fantaisie tenant le milieu entre un Nordique et un Arabe, pareille à un paisible feu solaire entre le clair de lune et le feu brutal de la terre. La liberté, qui, il est vrai, condamnait l'esclave au labeur, à la soumission du métier[1] et au gagne-pain (alors que chez nous poètes et sages sont esclaves, comme d'abord chez les Romains des esclaves furent sages et poètes), mais qui permettait justement au citoyen libéré de ne consacrer sa vie qu'au gymnase et à la musique,[2] c'est-à-dire à la culture de son corps et de son âme. - Et puis les victoires olympiques du corps et celles du génie s'y célébraient ensemble et en même temps, et Pindare n'était pas plus illustre que l'objet de son ode. - La philosophie n'était pas apprentissage d'un gagne-pain, mais de la vie, et le disciple vieillissait dans les jardins du maître. - Un jeune sens poétique (plus tard, dans d'autres pays, la perspicacité d'un sens philosophique tyrannique en effilocha la trame et le vida de son âme) qui se tenait alors et plein de flamme, face à la horde des philosophes qui, déchirant tout,[3] cinglèrent en quelques olympiades à travers le monde transcendant tout entier. - Le beau, voilà ce qui, comme la défense de la patrie, était commun à toutes les formes de la culture et les réunissait toutes, comme le temple du <u>dieu des Muses</u>, à Delphes, réunissait toutes les nations grecques. -

---

[1] Cf. infra, C.II.3.1.1..

[2] L'activité sur tous les plans - c'est la signature de la culture grecque. Jean Paul soupçonne, comme Nietzsche (cf. supra, B.I.2.2.3. et infra, C.II.4.2.2.c)), une fausse réception de cette culture dans l'occident. Elle porte sur l'oisiveté ou la vita contemplativa en tant que vie d'une qualité supérieure.

[3] Le mouvement dionysiaque, cf. Otto, 1966, passim.

Intimement, l'homme se tissait dans le poète, et celui-ci dans celui-là, et un Eschyle ne rappelait sur son épitaphe que ses victoires militaires, en retour, un Sophocle devait à sa victoire poétique (dans Antigone) le commandement de Samos, et lors de ses funérailles les Athéniens demandèrent à Lysandre, qui assiégeait la ville, une suspension des hostilités. - L'art de la poésie n'était pas emprisonné, enseveli derrière les murs d'une capitale, il planait au contraire et flottait sur la Grèce entière,[1] il parlait tous les dialectes[2] grecs et rattachait ainsi toutes les oreilles à un coeur.[3] - Toutes les facultés d'action s'éprouvaient et se renforçaient par les guerres intérieures et extérieures, pour la liberté, et la situation côtière obligeait à les employer dans de multiples directions; mais elles n'étaient pas, comme chez les Romains,[4] cultivées au dépens des facultés d'intuition; au contraire des Romains qui portaient la guerre comme une épée, celle-là ne fut jamais pour eux qu'un bouclier. - Bref, il faut mesurer dans toute son ampleur ce sens de la beauté qui (d'après Theophraste)

---

[1] Cf. dans l'Ancien Testament, Genèse ch. 1, v. 2. - Jean Paul rapproche le mouvement dionysiaque et Rome. Il chamboule ainsi la représentation habituelle du christianisme. Ses expressions, qui rappelent le langage biblique, indiquent par ailleurs que ce rapprochement est délibéré. - Cf. aussi son essai >Die Anbeter des Luzifer und des Hesperus< (SW II/3, 1013 - 1026).

[2] "Mundart" en allemand, c'est-à-dire "manières de la bouche"; cf. pour la traduction infra, C.II.3.2.2.b).

[3] Cf. l'histoire d'Absalom dans l'Ancien Testament, 2. Samuel, chh. 15 - 19.

[4] Souligner la différence entre une pensée qu'on nommerait "grecque" et une pensée qu'on nommerait "romaine" est un des points importants du projet 'Morgenröte', cf. notamment Nietzsche, Morgenröte, §§ 71 - 72 (KSA 3, 69 - 70/OPC IV, 61 - 63) et 74 (KSA 3, 72/OPC IV, 64).

suscitait jusqu'à des concours de beauté virile chez les jeunes gens d'Elée, et élevait aux peintres des statues, voire (à Rhodes) un temple; ce sens de la beauté encore, qui valait à un jeune homme, pour sa seule beauté, d'être après sa mort adoré dans un temple, ou bien durant sa vie, d'y être admis comme prêtre; qui donnait plus d'importance au spectacle qu'à une campagne militaire; qui rendait un prix de poésie ou d'un artiste à travers tout son peuple. - Un pays où tout était embelli, du vêtement jusqu'à la fureur, tout comme dans les pays chauds, dans les airs et les bois, toute forme qui court et qui vole, et jusqu'à la bête de proie, déploie son somptueux contour et ses couleurs flamboyantes, tandis que la mer froide roule des difformités grises, disgrâciées, innombrables et pourtant monotones, singeries de la terre. - Un pays dans lequel en chaque ruelle et chaque temple, les lyres de l'art s'élevaient comme des harpes éoliennes dont les cordes d'elles-mêmes se mettaient à vibrer. - Peuple enivré de beauté, et dont en outre le coeur et les yeux étaient pleins d'une religion sereine, qui, pour se concilier les dieux, n'instituait pas des jours de pénitence mais de liesse, et qui, comme si le temple était déjà l'Olympe, n'ordonnait que les danses, les jeux, les arts de la beauté, et qui, dans son ivresse, mettait comme des pampres la guirlande de ses fêtes aux trois quarts de l'année. - Et ce peuple, lié à ses dieux, d'une amitié plus belle et plus intime qu'aucun n'en connut jamais, depuis son antiquité héroïque, lorsque ses ancêtres, héros gigantesques, dressés sur un haut contrefort montagneux,[1] se confondaient

[1] Cf. Giannozzo, passim.

avec les dieux,[1] jusqu'au temps présent, où, dans une nature habitée ou redoublée de pures divinités, chaque bosquet abritait un dieu ou son temple; où, pour toutes les questions ou les désirs de l'homme comme pour chaque fleur, quelque dieu se faisait homme; et où le supra-terrestre baignait et nimbait de toutes parts le terrestre, mais avec la douceur d'un ciel bleu.[2] - Si un peuple est à ce point magnifié dans la vie et, déjà dans la lueur du midi[3] il est environné d'une fumée enchantée, laquelle les autres peuples ne trouvent que dans leur poème : comment donc, reconnaissons-le tous, autour de tels adolescents qui veillent sous des roses[4] et sous l'Aurore, jouent les rêves matinaux de l'art poétique quand ils sommeillent là-dessous - comment les fleurs de la nuit vont-elles se mêler à celles du jour, - comment vont-elles

---

[1] On pourrait peut-être voir ici une allusion au Dieu-Homme de Levana? Cf. infra, C.II.3.1.1. .

[2] Ce passage, assez singulier en soi, met en exergue le recours à l'un des thèmes de son enfance, mais il l'inverse, cf.: "Übrigens glauben Sie mir, meine Herren und Frauen, wars gar nichts Leichtes, an einem blauen Juniustage, wo der Allherrscher Vater <'le supra-terrestre'> nicht <premier moment de l'inversion: 'baignait et nimbait de toutes parts'> zu Hause war, sich selber in einen Winkel festzusetzen und gefangenzunehmen <de "zu" jusqu'à "gefangenzunehmen" : 'le terrestre'> und zwei oder drei Seiten Vokabeln desselben Buchstabens und ähnlichen Klangs auswendig zu lernen, an einem blauen langen Wonnetag, sag'ich, war es nichts Leichtes, sondern mehr an einem weißdunkelnden kurzen Dezembertag <deuxième moment de l'inversion: la valeur est ici attribuée à la journée blanche-triste de l'hiver.>." - SLB, SWI/6, 1054; cf. supra, B.I.2.2.2b), et pour un exemple similaire B.I.2.3.1. - On peut difficilement dire si Jean Paul avait **lu** au préalable ce contexte quelque part ou s'il l'avait **vécu** de cette manière. Pour des raisons heuristiques et vu notre argumentation, nous optons pour la deuxième thèse. Car ce qui est en jeu, c'est la détermination, la valeur de Je.

[3] Cf. Nietzsche, »Midi«, dans AZ (KSA 4, 342 - 345/OPC VI, 297 - 299).

[4] Cf. Siebenkäs, chh. 12 - 16 (SW I/2, 355 - 469/J, 627 - 789).

répéter la vie du printemps de la terre sur des étoiles de poètes - comment vont-elles même enlacer les douleurs aux joies, par le moyen des ceintures de Vénus!"[1]

---

[1] "Nicht bloß ewige Kinder waren die Griechen, wie sie der ägyptische Priester schalt, sondern auch ewige Jünglinge. Wenn die späteren Dichter Geschöpfe der Zeit - ja die deutschen Geschöpfe der Zeiten - sind : so sind die griechischen zugleich Geschöpfe einer Morgenzeit und eines Morgenlandes. Eine poetische Wirklichkeit warf statt der Schatten nur Licht in ihren poetischen Widerschein. Ich erwäge das begeisternde, nicht berauschende Land mit der rechten Mitte zwischen armer Steppe und erdrückender Fülle so wie Glut und Frost und zwischen ewigen Wolken und einem leeren Himmel, eine Mitte, ohne welche kein Diogenes von Sinope leben konnte; ein Land zugleich voll Gebirge, als Scheidemauer mannigfacher Stämme und als Schutz- und Treibmauern der Freiheit und Kraft, und zugleich voll Zaubertäler als weiche Wiegen der Dichter, von welchen ein leichtes Wehen und Wogen an das süße Ionien leitet, in den schaffenden Edengarten des Dichter-Adams Homer - Ferner die klimatisch mitgegenbene Mitte der Phantasie zwischen einem Norman und einem Araber, gleichsam ein stilles Sonnenfeuer zwischen Mondschein und schnellem Erdenfeuer - Die Freiheit, wo zwar der Sklave zum Arbeitfleiß und zur Handwerks-Innung und zum Brotstudium verurteilt war (indes bei uns Dichter und Weise Sklaven sind, wie bei den Römern zuerst die Sklaven jenes waren) wodurch aber eben darum der freigelassene Bürger nur für Gymnastik und Musik, d.h. für Körper- und Seelenbildung zu leben hatte - Ferner die olympischen Siege des Körpers und die des Genies waren zugleich ausgestellt und gleichzeitig und Pindar nicht berühmter als sein Gegenstand - Die Philosophie war kein Brot-, sondern ein Lebensstudium und der Schüler alterte in den Gärten der Lehrer. - Ein junger Dichtersinn, welcher, indes der spätere anderer Länder sonst von der Vorherrschaft philosophischen Scharfsinns zerfasert und entseelt wurde, bestand unverletzt und feurig vor dem alles zerschneidenden Heere von Philosophen, welche in wenigen Olympiaden die ganze transzendente Welt umsegelten - Das Schöne war, wie der Krieg für Vaterland, allen Ausbildungen gemein und verknüpfte alle, so wie der delphische Tempel des Musengottes alle Griechen-Nationen - Der Mensch war inniger in den Dichter eingewebt und dieser in jenen, und ein Äschylus gedachte auf seiner Grabschrift nur seiner kriegerischen Siege, und wiederum ein Sophokles erhielt für seine poetischen (in der Antigone) eine Feldherrenstelle auf Samos, und für die Feier seiner Leiche baten die Athener den belagerndern Lysander um einen Waffenstillstand - Die Dichtkunst war nicht gefesselt in die Mauern einer Hauptstadt und eingesargt, sondern schwebte fliegend über ganz Griechenland und verband durch das Sprechen aller griechischen Mundarten alle Ohren zu einem Herzen - Alle tätigen Kräfte wurden von inneren und äußeren Freiheit-Kriegen geprüft, gestärkt und von Küsten-Lagern vielfach gewandt, aber nicht, wie bei den Römern, auf Kosten der anschauenden Kräfte ausgebildet, sondern den Krieg als einen Schild, nicht wie die Römer als ein Schwert führend - Nun vollends jenen Schönheitsinn erwogen, welcher sogar die

2. Les questions.

2.1. Remarque préliminaire.

Jünglinge (nach Theophrast) in Elea in männlicher Schönheit wetteifern ließ, und der den Malern Bildsäulen, ja (in Rhodus) Tempel setzte; der Schönheitsinn ferner, welcher einen Jünglinge, bloß weil er schön war, nach dem Tode in einem Tempel anbetete oder bei Lebzeiten als Priester darin aufstellte; und welchem das Schauspiel wichtiger als ein Feldzug, die öffentlichen Richter über ein Preisgedicht so angelegt waren, als die Richter über ein Leben, und welcher den Siegeswagen eines Dichters oder Künstlers durch sein ganzes Volk rollen ließ - Ein Land, wo alles verschönert wurde, von der Kleidung bis zur Furie, so wie in heißen Ländern in Luft und Wäldern jede Gestalt, sogar das Raubtier, mit feurigen prangenden Bildungen und Farben fliegt und läuft, indes das kalte Meer unbeholfne zahllose und doch einförmige das Land nachäffende graue Ungestalten trägt - Ein Land, wo in allen Gassen und Tempeln die Lyra-Seiten der Kunst wie aufgestellte Äolsharfen von selber erklangen - Nun dieses schönheittrunkne Volk noch mit einer heitern Religion in Aug und Herz, welche Götter nicht durch Buß- sondern durch Freudentage versöhnte und, als wäre der Tempel schon der Olymp, nur Tänze und Spiele und die Künste der Schönheit verordnete und mit ihren Festen wie mit Weinreben drei Viertel des Jahres berauschend umschlang - und dieses Volk mit seinem Göttern und schöner befreundt als irgeneines, von seiner heroischen Vorzeit an, wo sich, wie auf einem hohen Vorgebirge stehend, seine Helden - Ahnen riesenhaft unter die Götter verloren, bis zur Gegenwart, worin auf der von lauter Gottheiten bewohnten oder verdoppelten Natur in jedem Haine ein Gott oder ein Tempel war und wo für alle menschlichen Fragen und Wünsche, wie für jede Blume, irgendein Gott ein Mensch wurde, und wo das Irdische überall das Überirdische, aber sanft wie einen blauen Himmel über und um sich hatte - - Ist nun einmal ein Volk schon so im Leben verherrlicht und schon im Mittagschein von einem Zauberrauche umflossen, den andere Völker erst in ihrem Gedicht auftreiben: wie werden erst, müssen wir alle sagen, um solche Jünglinge, die unter Rosen und unter der Aurora wachen, die Morgenträume der Dichtkunst spielen, wenn sie darunter schlummern - wie werden die Nacht-Blumen sich in die Tag-Blumen mischen - wie werden sie das Frühlingsleben der Erde auf Dichter-Sternen wiederholen - wie werden sie sogar die Schmerzen an Freuden schlingen mit Venus-Gürteln!" - Vorschule der Ästhetik, § 16 (SW I/5, 68 - 71/NL, 68 - 70).(tm) - Cf. Nietzsche, Morgenröte, 159 (KSA 3, 145/OPC IV, 128sq.), 195 (ibid., 168 - 170/148 - 150) et 207 (ibid., 185 - 188/162 - 165).

Les passages cités ci-dessous[1] résument les préoccupations intellectuelles de Jean Paul. Nous nous y référons dans le but d'y trouver les éléments susceptibles de nous aider à mener à bien le parallèle de Levana et de Morgenröte. Il s'agit, précisement, d'un essai, du développement d'un modèle qui tendrait à remplacer les romantismes.

Jean Paul s'est surtout occupé des points ayant trait à l'éducation (à l'imprégnation des enfants), tandis que Nietzsche s'est spécialisé dans des questions de rhétorique afin de pouvoir efficacement rééduquer les adultes.

Et pourtant, en général, on classe ces deux auteurs parmi les romantiques.[2]

Nous exposerons dans ce chapitre les questions à l'origine de notre investigation sans oublier pour autant de mettre au point son fondement même.

2.2. Le rattachement de Morgenröte à Levana.

Rappelons la phrase-clé qui lie le plus directement Levana et Morgenröte : "Un enfant accompli serait une aurore céleste de l'âme."[3]

---

[1] Cf. supra, C.II.1.2.2. .

[2] Nous ne pouvons pas approfondir ces éléments dans le cadre de notre présente recherche. Nous continuons donc à miner quelques préjugés et à les examiner de notre mieux. Les lectures différenciées qui seront possibles à la suite de notre entreprise contribueront peut-être à lever encore quelques voiles.

[3] "Ein vollendetes Kind wäre eine himmlische Seelen-Aurora; [...]", - Levana, § 3 (SWI/5, 535/M, 21); cf. aussi dans la préface de la deuxième édition de Levana (SW I/5, 524/M -) où Jean Paul explique un principe d'éducation qu'il appelle "divinité". - En outre, avec les personages Albano, Idoine, et, d'une autre manière Julienne aussi, il a dépeint de tels

Ce souhait circonscrit l'horizon pédagogique du projet 'Morgenröte'.[1]

2.3. Exposé des questions.

Jean Paul reconnaissait dans le mouvement romantique une forme contemporaine du courant romain, dont il s'était fait assez jeune l'adversaire.[2] Il y inclut le platonisme et le néoplatonisme qui représentent avec le catholicisme romain les branches les plus importantes de cette[3] philosophie métaphysique.

Nous avons esquissé la transformation que les présuppositions métaphysiques subissent chez Jean Paul. Cette transformation est exclusivement liée à sa propre réinterprétation de son vécu, car la réflexion et l'étude ne suffisent jamais pour cerner l'origine de ce problème qui, du reste, séduit en permanence les

---

caractères, cf. Titan, surtout le dernier cycle 146 (SW I/3, 832 - 830/E II, 686 - 691).

[1] Dans ce contexte se situent les notions suivantes :

* délimitations:
  - critique du romantisme;
  - critique de la métaphysique romaine et catholique;
  - critique de »'Ich' sans les qualités« de l'idéalisme allemand;
* niveau épistémologique:
  - pas de fiction;
  - pas de manuel de pédagogie;
  - approche philosophique, c'est-à-dire un travail sur les conditions, les valeurs et les définitions de l'entreprise pédagogique.

[2] Cf. supra, B.I.2.3.2.a).

[3] Décrire de façon positive la position de Jean Paul n'est pas facile. Il avait pris toutes les précautions pour atténuer chaque engagement thétique qu'il semblait avoir souscrit au cours de son écriture. A notre avis, la question de ses mondes multiples n'est pas encore comprise et reste un défi majeur dans le travail sur ses textes.

esprits à la recherche d'un système de pensée valable.[1]

Les questions suivantes nous amènent directement au dialogue entre Levana et Morgenröte :

1. pour quelles raisons Jean Paul avait-il critiqué le romantisme?

Jean Paul et Nietzsche utilisent le vocabulaire romantique, ce qui a occasionné une grande confusion.

Seule une lecture avec des yeux tendres, comme l'exige Nietzsche,[2] permet de distinguer les différences foncières existant entre eux et le mouvement romantique.

Nous partons de l'hypothèse que Nietzsche disposait de ces yeux lorsqu'il lisait les ouvrages jeanpauliens;

2. comment Jean Paul procède-t-il dans Levana?

On discerne trois aspects :

a) comment s'inscrit Levana dans le corpus jeanpaulien?

b) Comment contribue-t-elle à l'avancement du projet 'aurore'?

Cette question n'est pas dénuée d'intérêt, car en s'y penchant on sera certainement à même de comprendre l'éventuelle influence de Levana sur Nietzsche;

3. quelle alternative propose Jean Paul au romantisme?

C'est cette question qui amène au coeur de notre entreprise, c'est-à-dire à ce travail de convergence.

Une fois le deuxième point abordé, nous disposerons de différents concepts indispensables pour expliquer davantage le premier point (C.II.3).

---

[1] Cf. supra, B.I.2.4.2 et 2.4.3. et C.II.1.1. .

[2] Cf. Morgenröte, Preface 5 (KSA 3, 17/OPC IV, 18) et supra, A.I.2..

La troisième question accompagne cette démarche.

3. Le procédé de Jean Paul dans Levana.

3.1. Levana et la définition de l'éducation.

3.1.1. Origine et caractéristique du Je.

Partant du présupposé de l'"Infini"[1] qui "accomplit sa deuxième merveille, animer était la première",[2] Jean Paul s'achemine vers une explication de la genèse du Je.
"Car c'est par la nature humaine que serait conçu et enfanté le Dieu-Homme; qu'on appelle donc hardiment ainsi cette certitude de soi-même par laquelle un Je apparaît d'abord, puis une conscience et un dieu."[3]
Chaque être humain subit cette deuxième merveille. Mais la majorité d'entre eux l'oublie.
Néanmoins, "la vie, et surtout la vie morale commence" dès maintenant "en ayant de l'envol, puis du rebond, puis de l'allant et, finalement, elle se tient."[4]

---

[1] "Der Unendliche [...]".

[2] "[...] tut das zweite Wunder, Beleben war das erste." - Levana, § 18 (SWI/5, 551 - 553, cit. 553/M, 33sq).(tm)

[3] "Es wird nämlich von der menschlichen Natur der Gottmensch empfangen und geboren, so nenne man kühn jenes Selberbewußtsein, wodurch zuerst ein Ich erscheint, ein Gewissen und ein Gott [...]." - Ibid.(tm)

[4] "Das Leben, besonders das sittliche, hat" nun " Flug, dann Sprung, dann Schritt, endlich Stand" - Ibid..(tm)

Après ces explications, il propose une première approche à la définition de l'éducation en passant par l'instruction: "Enseigner, c'est échauffer plus encore que semer."[1]

Jean Paul suppose donc que l'enfant dispose déjà de certaines qualités. C'est pourquoi il s'attaque à une vision trop étroite de l'éducation qui se contenterait d'intégrer l'enfant dans sa société. Car "l'homme est antérieur au citoyen et notre avenir derrière le monde et au-dedans de nous-mêmes est plus grand que l'un et l'autre."[2] Les parents aussi ont à respecter l'être particulier de l'enfant: "Par quoi donc les parents qui habillent et ficellent tout de suite l'homme dans l'enfant comme un serviteur et d'en faire par exemple un commis des douanes, un maître-queux, un juriste, ont-ils acquis le droit de se reproduire autrement que corporellement, au lieu d'engendrer des embryons spirituels?"[3]

Les parents devront prendre soin de l'enfant et lui fournir tout ce dont il a besoin pour vivre. Mais une réflexion s'impose au préalable : "La préoccupation pour le corps conférait-elle un droit d'étranglement spirituel, et une âme pourrait-elle être vendue pour le bien-être comme au diable, alors qu'aucun corps

---

[1] "[...] alles Lehren ist mehr Wärmen als Säen." - Ibid., § 19 (553sq/34sq, cit. 553/34).

[2] "Gleichwohl ist der Mensch früher als der Bürger und unsere Zukunft hinter der Welt und in uns größer als beides: [...]" - Ibid., § 22 (556 - 558/37 - 39, cit. 558/38).(tm)

[3] "[...] wodurch haben sich denn die Eltern, die im Kinde den Menschen sofort zum Diener einkleiden und umschnüren, z. B. zum Zollbedienten, Küchenmeister, Rechtsgelehrten etc., das Recht gewonnen, sich anders fortzupflanzen als körperlich, anstatt geistige Embryonen zu zeugen?" - Ibid.;(tm) cf. supra, C.II.1.2.2..

ne contrebalancerait jamais un esprit?"[1]

Il en arrive à une conclusion radicale : "La coutume des anciens allemands et spartiates de faire mourir les enfants de faible constitution corporelle, n'est guère plus rigoureuse que celle de procréer des enfants de faible constitution psychique."[2]

L'enjeu en est capital. Car l'épanouissement de l'enfant en dépend.

C'est dans ce cadre qu'il faut veiller à ce que les occupations de l'enfant soient particulièrement équilibrées. Jean Paul n'est donc pas opposé à un travail physique, si ce travail est bien intégré dans l'ensemble des activités de l'enfant, car "l'homme ne doit pas croître seulement par en haut, comme les plantes et les bois des cerfs, ni seulement par en bas, comme les plumes et les dents; il doit, comme les muscles, grandir par les deux bouts à la fois - de sorte que le double précepte, adressé aux rois par Bacon : «Souviens-toi que tu es un homme : souviens-toi que tu es un dieu, ou un vice -dieu» concerne aussi les enfants."[3]

En reconnaissant son individualité, l'enfant est à même de se défendre contre les attaques des pouvoirs éducateurs, car ceux-

---

[1] "Kann die Fürsorge für den Körper ein Recht auf geistige Einklemmung erteilen und für Wohlleben wie dem Teufel eine Seele verschrieben werden, da doch kein Leib einen Geist aufwiegt oder nur anwiegt?" - Levana, § 22 (SW I/5, 556 - 558/M, 37 - 39, cit. 558/38).(tm)

[2] "Die altdeutsche und spartische Sitte, körperschwache Kinder umzubringen, ist nicht viel härter als die, seelenschwache fortzupflanzen." - Ibid..(tm)

[3] "Denn der Mensch soll weder bloß nach oben wachsen, wie die Pflanzen und Hirschgeweihe, noch bloß nach unten wie Federn und Zähne, sondern wie Muskeln an beiden Enden zugleich; so daß Bacons Doppelvorschrift für Könige : »Erinnere Dich, daß du ein Mensch, erinnere dich, daß du ein Gott oder Vize-Gott bist,« auch für Kinder gälte!" - Ibid., § 23 (558sq., cit. 559/39); cf. aussi dans la Loge invisible, SW I/1, 135..

ci ne peuvent jamais y toucher.

Cette reconnaissance constitue également la base solide d'une vie sociale. Car "l'homme intérieur, qu'un peuple, une majorité, a décorporé et a fait apparaître dans sa transfiguration[1] doit habiter et respirer dans chaque être singulier, qui autrement ne le reconnaîtrait même pas comme son parent."[2]

Ces réflexions forment le fondement même du principe éducateur chez Jean Paul.

Nous ne les approfondirons pas pour le moment, mais toute notre attention se portera sur le lexique. Nous retenons donc les expressions suivantes :

- l'"Infini";[3]
- la merveille;[4]
- la nature humaine;[5]
- le Dieu-Homme;[6]
- cette certitude de soi-même;[7]

---

[1] La traduction de ce passage par Montandon enlève ce sens, cf. : "[...] a pu incarner et faire apparaître dans une transfiguration radieuse [...]". Le <u>but</u> de l'"entkörpern" est la <u>transfiguration</u>, c'est-à-dire l'événement qui rélie le visible et l'invisible. Il dépend d'une présence certaine de personnes bien définies. L'"homme intérieur", <u>incarné ou mieux incorporé dans chaque individu</u>, peut être <u>décorporé</u> par des événements sociaux, cf. supra, la digression à la fin de B.I.3.4.2.b) sur la notion du changement de niveau de réalité. - Cf. aussi D.II..

[2] "Der inneren Mensch, welchen ein Volk und eine Mehrzahl entkörperte und in seiner Verklärung zeigte, muß in jedem Einzelwesen wohnen und atmen, das ihn sonst nicht einmal als seinen Verwandten anerkennen würde." - Levana, § 26 (SW I/5, 560sq./M, 40sq., cit. 560/40).(tm)

[3] "Der Unendliche".

[4] "Das Wunder".

[5] "Die menschliche Natur".

[6] "Der Gottmensch".

[7] "jenes Selberbewußtsein".

- un Je;[1]
- un envol, un rebond,[2] un allant, se tenir;[3]
- l'âme;[4]
- notre avenir;[5]
- le double précepte;[6]
- sa transfiguration.[7]

En ayant défini préalablement l'éducation, il en vient en quelque sorte à résumer son argumentation : "Chacun de nous a son homme de prix idéal au-dedans de soi-même, dont il s'efforce en secret, dès sa jeunesse, de le libérer ou de l'assommer. Chacun vit le plus clairement cette âme-esprit[8] sainte dans la jeunesse, alors que fleurissent toutes les forces. Qu'il serait à désirer que chacun aie une certitude assez lucide de ce qu'il aurait voulu devenir autrefois, et vers quels voies et buts différents et plus élevés l'oeil qui venait de s'ouvrir se levât par rapport au regard ultérieur de l'oeil flétri![9] Car dès que nous croyons à une croissance simultanée qui fait que l'homme corporel et l'homme spirituel se pénètrent et s'enlacent : nous devons aussi faire coïncider les époques de floraison de l'un et de l'autre. C'est donc dans la fleur de la jeunesse que l'homme

---

[1] "Ein Ich".

[2] CF. Montandon, 1987, 349sq..

[3] "ein Flug, dann Sprung, dann Schritt, endlich Stand".

[4] "Die Seele".

[5] "unsere Zukunft".

[6] "Doppelvorschrift".

[7] "seine Verklärung".

[8] Nous traduisons en analogie avec "Gottmensch".

[9] Cf. infra, C.II.4.3.2.e).

aperçoit le plus clairement son homme idéal individuel (bien que ce soit seulement derrière des désirs et des rêves). Et ce fait - ne se montrerait-il pas dans l'âme la plus commune, qui, au cours de ces vertes années, par exemple, marqués par un amour sensuel et avari en viendrait néanmoins pour une fois à atteindre le sommet de l'amour noble et resterait debout au milieu du ciel?[1] - Plus tard et pour nombre d'humains, l'homme idéal se flétrit de jour en jour, et l'homme, avili et vaincu, devient la présence pure, la naissance de la misère et du voisinage. Mais ce dont chacun se plaint : »Que n'aurais-je pas pu devenir?» confesse l'être-là ou bien l'être qui a été là au côté d'un plus ancien Adam paradisiaque et antérieurement au vieil Adam.

Mais l'homme idéal arrive sur terre dans un anthropolite (homme pétrifié);[2] fractionner[3] donc cette écorce de pierre en autant de membres présents pour que les autres puissent se libérer eux-mêmes, c'est, ou bien ça devrait être, l'éducation."[4]

---

[1] Ce serait donc l'aurore céleste de l'âme, la "himmlische Seelen-Aurora".

[2] Cf. aussi Levana, § 92 (SWI/5, 702 - 705/ M, 141 - 143); Gesenius, 1962, 242.

[3] Une traduction plus >française< dirait: "briser donc cette écorce de pierre [...]": Notre choix ("fractionner") s'explique par notre tentative de déceler des <u>concepts</u> jeanpauliens.

[4] "Jeder von uns hat seinen idealen Preismenschen in sich, den er heimlich von Jugend auf frei oder ruhig zu machen strebt. Am hellsten schauet jeder diesen heiligen Seelen-Geist an in der Blütezeit aller Kräfte, im Jüngling-Alter. Wenn nur jeder sich es recht klar bewußt wäre, was er damals hatte werden wollen - und zu welchen anderen und höheren Wegen und Zielen das eben aufgeblühte Auge hinaufgesehen als später das einwelkende! Denn sobald wir an irgendein gleichzeitiges In-und Umeinanderwachsen des leiblichen und des geistigen Menschen glauben : so müssen wir auch die Blütezeit beider zusammenfallen lassen. Folglich wird dem Menschen sein individueller Idealmensch am hellsten (wenn auch hinter Wünschen und Träumen) gerade in der Vollblüte des Jugendalters erscheinen. Und zeigt sich dies nicht in der

Grâce à ces textes nous avons délimité le champ sémantique de Levana ou enseignement d'éducation de Jean Paul.

On comprend donc mieux cette curieuse organisation en "fractions" et l'utilisation d'une "clef de voûte".[1] L'"éducation" se présente à la fois en tant qu'entreprise de façonnage de l'homme de prix inné et idéal et travail de construction de l'homme physique correspondant. Ce dernier devient un citoyen endossant les tâches de la vie quotidienne.

3.1.2. La mission de l'éducateur.

Jean Paul part de la présupposition que le Je est d'une importance capitale.

Le Je - l'individualité, l'homme intérieur, idéal et de prix - s'avère être pour lui la pierre angulaire de toute existence humaine.

Mais quelle que soit l'importance attribuée à ce Je, il le conçoit très souple, mou, même fluide. Le Je se trouve donc

---

gemeinsten Seele, welche z. B. während dieses Durchgangs, vorher und nachher in sinnliche und habsüchtige Liebe gesunken, einmal in edler kulminierte und mitten am Himmel stand? - Später verwelkt bei der Menge der Idealmensch von Tage zu Tage und der Mensch wird, fallend und überwältigt, lauter Gegenwart, Geburt der Not und Nachbarschaft. Also die Klage eines jeden : »Was hätt'ich nicht werden können!« bekennt das Dasein oder Dagewesensein eines älteren paradiesischen Adams neben und vor dem alten Adam.
Aber in einem Anthropolithen (versteinerten Menschen) kommt der Idealmensch auf der Erde an; ihm nun von so vielen Gliedern die Steinrinde wegzubrechen, daß sich die übrigen selber befreien können, die ist oder sei Erziehung." - Levana, § 26 (SW I/5, 560sq/M, 40sq, cf. aussi § 92, (SW I/5, 702 - 705/M, 141 - 143).(tm) - Cf. Nietzsche, Morgenröte, § 326 (KSA 3, 232/OPC IV, 205).

[1] Cf. supra, C.I.3. - Dans ce contexte s'inscrit aussi la différence entre "Musik"(en tant que discipline d'art) et "Tonkunst" (en tant que moyen éducatif), cf. infra, C.II.3.1.1.a).

exposé à d'énormes risques.

Ils proviennent surtout des instances d'éducation qui, elles aussi, ont très bien compris la valeur intrinsèque du Je. Il y a donc des éducateurs qui abusent de leur pouvoir de façon à immiscer leur individualité propre dans l'individualité des enfants.[1]

On saisit donc mieux la critique amère qui se cache dans le constat suivant : "[...] l'homme, avili et vaincu, devient la présence pure, la naissance de la misère et du voisinage."[2]

C'est un homme condamné à vivre sans perspectives.

Il est privé de son avenir et de ses propres forces individuelles. Il ne vit que de la compassion de son voisinage qui lui vient en aide dans sa misère. Mais cette aide mutuelle et cette compassion ne sont que pure hypocrisie, car elles sont la conséquence directe d'un assombrissement du Je par son entourage éducatif.[3]

Jean Paul se sert des réflexions sur le langage pour préciser ce point crucial, car le langage exprime ce vers quoi l'homme regarde. Si l'homme n'a plus le regard valorisant de son Je, et si, en outre, il est dépossedé de la notion de "dieu" en tant que "Je originel" et "Tu originel",[4] il n'arrive plus à ressentir sa propre originalité.

---

[1] Cf. la revendication de Nietzsche, Morgenröte 447 (KSA 3, 271/OPC IV, 238); ainsi que son avertissement ibid., 516 (ibid., 299/262sq), dans lequel il essaie d'expliquer ce phénomène.

[2] Cf. supra, C.II.3.1.1. .

[3] Cf. en ce qui concerne l'explication de ce contexte Levana, §§ 28, (SW I/5, 562sq/M, 42) et 12 (ibid., 544 - 546/28).

[4] "Ur - Ich und Ur - Du zugleich", Levana, § 31 (SW I/5, 564 -567/M, 43 - 45, cit. 564/43).(tm)

Par conséquent, au lieu de rechercher son individualité,[1] il va s'orienter vers l'extérieur.[2]

La fausse conceptualisation de soi-même entraîne une perte du souvenir vis-à-vis de la deuxième merveille[3] et empêche ainsi de pleinement réaliser la première merveille.[4]

S'agissant de la notion de »dieu«, on ne pourra même plus parler d'une perte de conscience, car la question ne se pose plus. De même, la perte de cet étonnement, cet émerveillement nuit sensiblement à la reconnaissance de l'être-là des créatures inconscientes.

L'homme a besoin du langage pour matérialiser sa pensée, et par là même l'être de dieu et l'être-là des créatures.

Le langage <u>n'exprime rien</u> en lui-même.

Mais avec le langage, l'homme recrée les réalités qu'il pourrait ensuite regarder.[5] Le savoir et les connaissances ainsi acquis

---

[1] Inscrit en lui par les deux merveilles de l'Infini ("dieu" ailleurs?).

[2] Cf. supra, dans les excursus à la fin de B.I.2.3.2.b) (explications) et de B.I.3.4.2.b) (notion "courante Menschen").

[3] C'est-à-dire l'avènement d'un Je.

[4] C'est-à-dire la vivification.

[5] "Weil ich aber bei diesen Anschauungen, wenn sie Erkenntnisse werden sollen, nicht stehen bleiben kann, sondern sie als Vorstellungen auf irgendetwas als Gegenstand beziehen und diesen durch jene bestimmen muß, so kann ich entweder annehmen, die Begriffe, wodurch ich diese Bestimmung zu Stande bringe, richten sich auch nach dem Gegenstande, und denn bin ich wiederum in derselben Verlegenheit, wegen der Art, wie ich a priori hievon etwas wissen könne; oder ich nehme an, die Gegenstände, oder, welches einerlei ist, die Erfahrung, in welcher sie allein (als gegebene Gegenstände) erkannt werden, richte sich nach diesen Begriffen, so sehe ich sofort eine leichtere Auskunft, weil Erfahrung selbst eine Erkenntnisart ist, die Verstand erfordert, dessen Regel ich in mir, noch ehe mir Gegenstände gegeben werden, mithin a priori ausgedrückt wird, nach denen sich also alle Gegenstände der Erfahrung notwendig richten und mit ihnen übereinstimmen müssen. Was Gegenstände betrifft, so fern sie bloß durch Vernunft und zwar

seront, encore une fois, transmis par le langage.

Vu que l'homme doit en permanence comprendre ce qui se passe, il dépend de ses capacités linguistiques.[1]

Et pourtant, d'une façon ou d'une autre, l'homme continue à mener son existence. C'est ainsi que Jean Paul pourra maintenant se tourner vers un autre aspect de l'individualité. Il essaie de la déterminer davantage : "Chaque Je est une personnalité, par conséquent une individualité spirituelle,[2] car l'individualité physique est si large, que le climat, le sol et la ville en font tout aussi bien partie que le corps. Cette personnalité ne se résume pas à une ob-subjectivation fichtéenne du Je, c'est-à-dire à une alternance de miroirs convecteurs où tout chiffre et tout temps sont exclus, car rien ne peut s'expliquer ainsi, aucun miroir ne s'explique par son contre-miroir. La personnalité ne tient pas davantage dans le fait d'omettre ou d'admettre arbitrairemment des forces singulières; car en premier lieu, pour quelque armée de forces que ce soit, il faut un autre esprit supérieur qui sache régner et maintenir, et en second lieu, toutes les forces impliquées dans les relations organiques montent et descendent avec le baromètre, l'âge, etc.,

---

notwendig gedacht, die aber (so wenigstens wie die Vernunft sie denkt) gar nicht in der Erfahrung gegeben werden können, so werden die Versuche, sie zu denken (denn denken müssen sie sich doch lassen), hernach einen herrlichen Probierstein desjenigen abgeben, was wir als die veränderte Methode der Denkungsart annehmen, daß wir nämlich von den Dingen nur das a priori erkennen, was wir selbst in sie legen." - Kant, Kritk der reinen Vernunft, B XVII (TWA III, 25sq/B/A 42).

[1] Cf. supra, B.I.2.3.2.a).

[2] De là dérive la fonction primordiale du langage.

à côté de l'individualité constante."[1]

Ce n'est qu'après ces délimitations que Jean Paul commence à exposer sa pensée.

Il définit d'abord l'individualité : "Par contre, elle est un sens intérieur[2] de tous les sens, de même que l'émotion est le sens commun des quatre sens extérieurs."[3]

Il explique ensuite : "Elle est ce sur quoi repose notre confiance en l'autre, notre amitié ou notre aversion à son égard. De même, c'est soit une éternelle incapacité pour ce qui est de la poésie et de la pensée, soit la capacité de s'y adonner."[4]

Le Je fonctionne comme une boussole qui sert à la formation des communautés humaines et agit en même temps en tant que moteur créatif dans chacun de ses membres. Jean Paul souligne cette description par une référence scolastique : "Comme cette unité

---

[1] "Jedes Ich ist Persönlichkeit, folglich geistige Individualität - denn körperliche ist eine so weite, daß zu ihr Himmelstrich und Boden und Stadt ja ebenso gehören würden als Leib - ; jene Persönlichkeit besteht nicht im Fichtischen Ob-Subjektivieren des Ich, d.h. im Wechsel des Zurückspiegelns des Vorspiegelns, und welches , überall wiederkehrend, jede Zahl und Zeit ausschließt, so wie sich nichts dadurch, kein Spiegel aus seinem Gegenspiegel, erklärt. Sie besteht ferner nicht in einem zufällgen Weg- und Zuwägen einzelner Kräfte, denn erstens jedem aufgestellten Kraftheer selber ist ein anderer regierender zusammenhaltender Obergeist vonnöten, und zweitens fallen und steigen alle in organische Verhältnisse eingescheidete Kräfte mit Wetterglas, Alter, usw. neben der festbestehenden Individualität." - Levana, § 31 (SW I/5, 564 - 567/M, 43 - 45, cit. 564/43).(tm) - Cf. supra, B.I.2.3.2.b) et Nietzsche, Morgenröte, §§ 453 - 501 (KSA 3, 274 - 294/OPC IV, 241 - 258).

[2] Il s'agit apparemment d'un des esprits supérieurs qui savent régner et maintenir une armée des forces.

[3] "Sondern sie ist ein innerer Sinn aller Sinne, so wie das Gefühl der Gemeinsinn der vier äußeren ist." - Ibid..(tm)

[4] "Sie ist das am andern, worauf unser Vertrauen, Befreunden oder Anfeinden ruht, und entweder eine ewige Untauglichkeit zu Dicht-und Denkkunst, oder die Macht dazu." - Ibid..(tm)

organique incommensurable, à laquelle se soumet la matière dispersée, règne et épure différemment dans la plante, dans l'animal, et dans toutes les espèces, et se multiplie en vue d'une personnalité organique, ainsi fait l'unité spirituelle plus élevée. La question scolastique : «Dieu n'aurait-il pas pu apparaître en tant que femme, animal ou bien citrouille?» s'affirmera symboliquement par la multiplicité des individualités par lesquelles le divin s'exprime. Cette personnalité est ce qui unit en une âme toutes les formes esthétiques, morales et intellectuelles, et comme la matière de la lumière donne et définit de façon invisible la visibilité multicolorée, c'est seulement ainsi que chaque mot de pôle philosophique, >raison pratique, Je pur< cesse d'être uniquement au zénith du ciel comme une étoile polaire qui ne donne pas le nord et par conséquent aucune région du monde."[1]

La phase d'unité établit un contexte qui maintient la continuité, la stabilité de l'ensemble des êtres.

Tous les êtres se situent dans cette perspective sur un seul plan, car le divin s'exprime dans chacune des individualités multiformes.

Mais l'individualité en elle-même, l'autre facette de cet

---

[1] "Wie diesselbe unfaßliche organische Einheit, die sich die zerstreute Materie unterwirft, anders in der Pflanze, anders im Tiere und anders in allen Abarten regiert und läutert und sich zu organischer Persönlichkeit vervielfacht, so die höhere geistige Einheit. Die scholastische Frage, ob der Gottmensch nicht auch als Weib, Tier, Kürbis hätte erscheinen können, wird symbolisch von der Mannigfaltigkeit der Individualitäten bejaht, worin sich das Göttliche ausdrückt. - Sie ist das, was alle ästhetische, sittliche und innere Kräfte zu einer Seele bildet und gleich der Lichtmaterie, unsichtbar die vielfarbige Sichtbarkeit gibt und bestimmt, und wodurch erst jedes philosophische Pol-Wort, >praktische Vernunft, reines Ich< aufhört, bloß im Scheitelpunkt am Himmel als ein Polarstern zu stehen, der keinen Norden und folglich keine Weltgegend angäbe." - Ibid., 564sq/43sq.(tm)

Discerner ces deux individualités est indispensable pour obtenir le résultat pédagogique envisagé. L'éducateur doit donc obligatoirement encourager au maximum le génie propre de son élève. Par contre, il doit contrarier chaque penchant moral. Ce travail de discernement est à refaire pour chaque élève en particulier.

L'éducateur accomplirait ainsi sa vraie tâche, c'est-à dire aider l'enfant à réaliser son destin que Jean Paul décrit en utilisant la formule de l'aurore céleste de l'âme.[1]

Avec regret, il en arrive à ce constat : "Malheureusement il y a trois choses difficiles à trouver et à donner : avoir du caractère - le rendre - le deviner [...]."[2]

Avec le deuxième argument[3] qui montre la nécessité d'éduquer des éducateurs, il clôt ces réflexions et passe à la discussion de l'esprit du temps.

---

welchem alle Lehren und Gaben nur als zuführende Ader dienen, die es mit Stoffen zum Verarbeiten und Bewegen anfüllen. Gerade hier kann dem Übergewichte der Anlage noch Gewicht nachgelegt werden, und der Erzieher darf z. B. einer künstlerischen Individualität nicht den Schlaftrunk schon am Morgen des Lebens geben. - Aber ganz anders ist die sittliche zu behandeln, denn ist jene Melodie, so ist diese Harmonie; einen Euler darfst du nicht durch einen eingeimpften Petrarca entkräften oder diesen durch jenen; denn keine intellektuelle Kraft kann zu groß werden und kein Maler ein zu großer Maler; aber jede sittliche Eigentümlichkeit bedarf ihrer Grenzberichtigung durch Ausbildung des entgegengesetzten Kraftpols, und Friedrich der Einzige soll die Flöte nehmen und Napoleon den Ossian." - Ibid. (565sq/44).(tm) - Cf. infra, C.II.3.2.2.c), D.II.2. et Nietzsche, Morgenröte, § 326 (KSA 3, 232/OPC IV, 205).

[1] Cf. pour une autre formule provenant de la sphère musicale Levana, dans § 31 (SWI/5, 566sq/M, 45).

[2] "Aber leider sind drei Dinge schwer zu finden und zu geben: einen Charakter haben - einen zeichnen - einen erraten; [...]." - Ibid. (566/45).(tm)

[3] Le premier est lié au danger que certains éducateurs tentent de placer leur individualité propre dans celle de l'enfant.

3.1.3. Education et avenir.[1]

Selon Jean Paul, l'art de l'éducation concerne impérativement le futur. On ne devrait jamais éduquer pour le présent.
L'impératif serait plutôt de fuir l'esprit de son temps.
Afin de pouvoir l'éviter, il faudrait donc d'abord se rendre compte de l'existence d'un tel phénomène.
De plus, on devrait le connaître et le reconnaître dans ses différents domaines.[2]
L'avenir, par ailleurs, n'est pas simplement une époque après l'époque présente.
Car la suite des temps serait toujours marquée par une ambiance collective qui essayerait de niveller les individualités.
Attendre un temps propice différerait la réussite de l'éducation et serait tout à fait utopique, puisque tout temps aurait son esprit propre.
L'avenir est, de prime abord, une certaine attitude à prendre en main les enfants. Les parents surtout devraient l'adopter, car elle concerne l'éducation spirituelle de l'enfant. "Si la contribution des parents joue autant sur la création du corps de l'enfant, on ne peut pas éviter la question grave : Combien contribuent-ils à la théogonie (l'engendrement de dieu) de l'esprit de l'enfant?"[3]

---

[1] Cf. la digression à la fin de B.I. 2.3.2.b).

[2] Cf. Levana, §§ 32 - 35 (SW I/5, 567 - 571/M, 45 - 49). - Par ailleurs, l'enfant est toujours exposé à l'influence incessante et violente de cet esprit de son temps, cf. ibid. (567/45).

[3] "Wenn Eltern so viel zur Schöpfungsgeschichte des kindlichen Leibes mitspielen, so kann man sich der schweren Frage nicht enthalten : Wie viel tragen sie zur Theogonie (Götterzeugung) des kindlichen Geistes bei?" - Levana, § 41 (SW

Tout en poursuivant son développement, il se concentre sur le Je. Ayant admis préalablement que l'être humain subit deux merveilles de la part de l'Infini, il respecte chaque fois les deux niveaux. S'agissant de l'avenir de l'enfant, il commence par l'expérience connue selon laquelle la future mère assume l'intégrité corporelle de son embryon sans pour autant exercer la même influence sur son esprit.[1] La naissance expulse l'embryon de cet univers pour le faire rentrer dans un nouveau monde. "La première respiration, comme la dernière, clôt un monde ancien par un monde nouveau."[2]

L'éducation, proprement dite, pourrait alors commencer et serait d'autant plus importante après l'éveil du Je.

Le niveau spirituel dépend entièrement de l'éducation.

C'est ainsi que l'avenir sera déterminé par l'enfance.

Le mépris à l'égard d'un enfant assombrit son Je et gâche, par conséquent, son avenir. Jean Paul suppose qu'il y a un rapport indissociable entre l'enfance et l'âge adulte. Pour illustrer cette supposition, il choisit l'exemple de l'odorat, car, explique-t-il, "l'odorat s'éveille [...] avec la conscience [...] et, [...] de tous les sens, il meurt le premier."[3]

I/5, 587 - 590/M, 61sq, cit. 589/62).(tm)

[1] Cf. Levana, § 42 (SW I/5, 590 - 593/M, 62 - 64).

[2] "Der erste Atemzug schließet, gleich dem letzten, eine alte Welt mit einer neuen zu." - Levana, § 43 (SW I/5, 593/M, 64sq).(tm)

[3] "Der Geruch [...] erwacht mit dem Bewußtsein [...] und [...] stirbt unter allen Sinnen zuerst ab [...]." - Levana, § 44 (SW I/5, 594 - 596, cit. 596/M, 65 - 67, cit.596/67).(tm) - Montandon inverse l'énoncé de Jean Paul dans ce passage qui traite un thème crucial de l'histoire de l'αισθησις (cf. Welsch, 1987, 404; Le Rider, 1982, 78sq; cf. aussi Wölfel/Wirtz (édd.), 1996, 91 - 97 et infra, C.II.3.2.1.c).). Il traduit ainsi : "L'odorat ne s'éveille [...] qu'avec la conscience [...] et [...] meurt le <u>dernier</u> de tous les sens" (souligné par nous).

Il s'adresse ensuite aux lecteurs : "Et qui n'a pas expérimenté comme moi que souvent un bouquet de fleurs des champs, alors qu'enfant et au village, nous apparaissait comme une forêt d'agrément, en ville ultérieurement et quand nous sommes devenus des hommes nous procure par ses vieux parfums d'ineffables ravissements rétrospectifs dans notre divine enfance, en nous élevant, comme une déesse de fleurs, dans l'ensemble de nuages de l'aurore de nos premières émotions obscures. Comment ce souvenir pourrait-il nous énivrer si fortement, si l'empreinte de l'enfance des fleurs n'avait pas été si vive et profonde! Qu'on accorde donc aux années ultérieures rien de plus que peaufiner cette intériorité."[1]

Si ce mécanisme se met en place, le but de l'aurore céleste de l'âme serait - au moins partiellement - atteint :

âge infantile	expériences, qui produisent:	* sensations * sentiments → intériorité sensible et sincère
âge adulte	raffinement des souvenirs, qui mène à la:	construction consciente de cette intériorité sensible et sincère

tableau 13.[2]

Les expériences infantiles persistent donc dans l'individualité. Elles fonctionnent comme un filtre pour les expériences

---

[1] "Und wer hat nicht an sich meine Erfahrung gemacht, daß oft ein ländlicher Blumenstrauß, welcher uns als Kindern im Dorf ein Lustwald gewesen, in späten Mannjahren und in der Stadt durch seine alten Düfte unnennbare Zurückentzückungen in die göttliche Kindheit gegeben, und wie er, gleich einer Blumengöttin, uns in das erste umfassende Aurorengewölke der ersten dunklen Gefühle hineingehoben! - Aber wie könnte eine solche Erinnerung so stark an uns selber berauschen, wäre nicht die kindliche Blumen-Empfindung so stark und innig gewesen! .- Mithin schreibe man dem späteren Alter nichts weiter zu als Verfeinerung einer solchen Innigkeit." - Ibid..(tm)

[2] Cf. Nietzsche, Morgenröte, § 111 (KSA 3, 99/OPC IV, 89sq).

ultérieures.

Chaque donnée suivante sera retravaillée par ces prédispositions acquises.

De cette façon, l'éducation concerne directement l'avenir de l'enfant. C'est pourquoi Jean Paul souligne l'importance primordiale de la gaieté dans l'éducation et conseille d'éviter tout ce qui pourrait terrifier l'enfant.[1]

Dans ce contexte, la musique et surtout la danse sont particulièrement valorisées : "C'est pourquoi les chameaux et les armées et les travailleurs orientaux marchent plus facile sur la route de leur travail au son de la musique; non seulement parce que la musique rend plus gai - cela serait facilement remplacé par d'autres délices - mais aussi parce que la musique arrondit même le mouvement rectiligne pour en faire une danse circulaire avec son rythme cyclique. C'est seulement dans la ligne circulaire que tout revient avec chaque tierce. Dans la ligne droite, absolument rien ne se repète. Une chaîne de raisonnements ou d'événements (système ou histoire) nous entraîne à chaque effort vers le plus fort, tandis que le zigzag de l'épigramme nous force à chaque minute à un nouveau départ et à un nouveau bond. Il en va de même pour le corps. Pendant la course et la marche, on monte ou on descend. Aucun effort ne motive le prochain, mais un grand effort débouche sur un petit, ou bien, même le plus grand effort sera suivi par un autre plus grand : par contre, la danse en faisant renaître sans finalité ni contrainte un mouvement identique fait en sorte que la difficulté ne réside pas dans la suite, mais dans l'arrêt. On

---

[1] Cf. Levana, §§ 57 - 62 (SW I/5, 613 - 618/M, 78 - 82); et supra, C.II.1.2.2..

souhait en finir avec chaque course, mais il n'en va pas ainsi avec la danse. Y a-t-il un meilleur mouvement que ce mouvement inversé pour les enfants qui sont bien plus facilement à exciter et à épuiser que les femmes?"[1]

Pour réunifier les notions de gaieté et d'éducation au sens le plus direct, c'est aussi la danse qu'il faudrait évoquer, car la danse est une poésie corporelle. Par le biais de la notion de poésie, l'enlacement souhaité de l'être naturel et de l'être intérieur se réalise.

La danse accomplit ainsi cette tâche éducative sur le plan de l'éducation physique. "L'exercice de la course, de la marche avec des échasses, de l'escalade, trempent et durcissent des forces et des muscles isolés; alors que la danse qui est une poésie corporelle, ménage, exerce et égalise tous les muscles."[2]

---

[1] "Daher gehen die Kamele und die Heere und die orientalischen Arbeiter leichter und länger ihre Arbeitsbahn unter Musik, nicht hauptsächlich, weil die Musik froher macht - dies wäre durch andere Genüsse leicht zu erstatten - , sondern weil die Musik sogar die gerade Bewegung zum Kreis-Tanze und zu dessen wiederkehrendem Rhythmus ründet; denn nur in der Kreislinie kommt alles in jeder Terze wieder, und nur in der geraden Linie nichts. Wie eine Schluß-Kette oder auch eine Geschicht-Kette (System oder Historie) uns durch jede Anspannung zur stärkeren zeitigt, indes ein Epigrammen-Zickzack uns jede Minute zu einem neuen Anfang und Sprung antreibt: so ist körperlich derselbe Fall im Lauf und Gang, worin bergab und bergauf keine Anstrengung die folgende motiviert, sondern die große der kleinen oder auch die stärkste der stärksten folget; indes hingegen der Tanz ohne Ziel und Zwang diesselbe Bewegung aus derselben wiedergebiert und nicht das Fortsetzen schwer macht, sondern höchstens das Aufhören. Jeder Lauf will schließen, aber kein Tanz. Welche bessere Bewegung gäb' es dann für Kinder als diese umkehrende, zumal da sie noch erregbarer und erschöpfbarer eben sind als Weiber?" - Levana, § 58 (SWI/5, 614sq/M, 79sq).(tm)

[2] "Die Gymnastik des Laufens, Stelzengehen, Kletterns stählt und härtet einzelne Kräfte und Muskeln; indes hingegen der Tanz, als eine körperliche Poesie, alle Muskeln schonet, übt und ausgleicht." - Ibid. (615/80).(tm)

3.2. Le projet (de recherche) 'aurore' dans Levana.

3.2.1. La signification de Levana pour le corpus jeanpaulien.[1]

"La vie vivifie la vie, et les enfants éduquent mieux les éducateurs que tous les éducateurs ne le font. Bien avant la première Levana, les enfants (c'est-à-dire les expériences) ont déjà été ses professeurs et les livres parfois les répétiteurs."[2]

Préparée pendant de longues années, la rédaction de son enseignement d'éducation ne concerna plus seulement Jean Paul, auteur de son texte, mais aussi Jean Paul acteur sur la même scène que son public envisagé, la scène du domaine de l'éducation. Son instruction empirique le montre encore dans une autre fonction qui est celle de régisseur. C'est lui qui sélectionna les citations et allusions parmi ses lectures; c'est lui qui illustra ses propos par des exemples provenant de son vécu et c'est lui qui maintint le fil conducteur du début jusqu'à la fin: "Inégal au compagnon, l'auteur devrait dire Je, et pas un mot de plus."[3]

---

[1] Cf. supra, B.I.3.5.2.d).; de même dans Vorschule der Ästhetik (SW I/5, 322/NL,-) et Lange 1886, passim.

[2] "Leben belebt Leben, und Kinder erziehen besser zu Erziehern als alle Erzieher. Lange vor der ersten Levana waren überhaupt Kinder (d.h. also Erfahrungen) dessen Lehrer und die Bücher zuweilen die Repetenden." - Levana, préface à la deuxième édition (SW I/5, 521 - 526, cit. 522/M, -); les parents pourraient même découvrir une puissance guérissante venant des coeurs de leurs enfants cf. dans "Nachlese für die Levana" (SW II/3, 147).

[3] "Ungleich dem Gesellschafter, sollte der Verfasser nur immer sagen : ich und kein Wort mehr." - Levana, préface à la première édition (SW I/5, 527 - 532/M, 15 - 18, cit. 531/17);

Le lecteur est donc confronté a une espèce de chef d'oeuvre intellectuel, spirituel et stylistique. La lecture de Levana permet ainsi, entre autre, de saisir quelques éléments d'ordre théorique qui concernent en général le procédé de Jean Paul. Sans pour autant dévoiler de manière univoque le fond des coulisses, Levana apporte au lecteur quelques éclaircissements sur l'univers intellectuel de Jean Paul.

Par rapport à Morgenröte, il convient de choisir quelques thèmes précis. Nous avons opté pour les notions suivantes :

1. la musique et la vie des enfants (C.II.3.2.1.a);

2. l'éducation des femmes (C.II.3.2.1.b);

3. la relation entre dignité, amour et véritable compassion (C.II.3.2.1.c).

a) *La musique et la vie des enfants.* - Nous avons vu l'importance que Jean Paul attribue à la danse en tant qu'activité pour les enfants.[1] Par la danse, préconise-t-il, l'enfant apprend à exécuter ses tâches selon un rythme régulier et répétitif. Ce faisant, il ne fait que se servir du plus profond désir humain.[2]

Le Je, doté de diverses facultés (l'envol, le bond, l'allant, la tenue)[3] arrive ainsi à sa pleine réalisation.

(tm) cf. en outre les >Procès Groenlandais, qui datent des années 1783/84. On y trouve des thèmes et des moyens stylistiques que Jean Paul n'abandonnera plus (SW II/1, 369 - 582). - Cette exhortation découle de la conviction qu'un véritable auteur devrait être le *père* de son livre, cf. infra, C.II.4.1..

[1] Cf. supra, C.II.3.1.3..

[2] Ce qui fait toute la différence par rapport au vocabulaire latin; cf. pour la place appropriée de l'enseignement du latin Levana, § 156 (SW I/5, 867 - 872/M, 238 - 240).

[3] Cf. supra, C.II.3.1.1.

Sur ces bases, Jean Paul continue à mener ses réflexions sur la fonction des activités musicales au niveau de l'enfant. "Puisqu'un enseignement de l'éducation est une science de la nutrition morale (diététique) et non de la guérison :[1] les ordonnances contre la colère, l'opiniâtreté, etc., n'auront pas de place dans le mien, bien qu'elles soient déjà impliquées antérieurement. Après tout, quelle oeuvre devrait être écrite sur des pages de grand format anglais pour pouvoir embrasser l'enseignement médical et curatif de millions de nuances de maladies que les combinaisons des différents caractères, années, activités et circonstances extérieures peuvent engendrer! La technique de la moralité, comme l'ordre, la propreté, la politesse, ont déjà trouvé leurs professeurs dans de plus grands ouvrages!"[2]

Ce que l'éducation morale ne peut pas accomplir,[3] c'est-à-dire guérir un enfant de la colère, de l'opiniâtreté, etc., est cependant possible par un usage approprié de la musique.

L'argument de Jean Paul relève de ses présuppositions

---

[1] Cf. aussi l'avant-propos de la première édition, (SW I/5, 526 - 532/M, 15 - 18) ainsi que §§ 139 (ibid., 864sq./222sq.) et 151 (ibid., 865/237).

[2] "Da eine Erziehlehre eine sittliche Ernährkunde (Diätetik) ist, aber keine Heilkunde : so gehören Rezepte gegen Zorn, Eigensinn u.s.w. nicht in die meinige, wiewohl sie schon im vorigen liegen. Überhaupt, welch ein Werk auf Royalbogen müßte geschrieben werden, um eine Krankheit- und Heilmittel-Lehre für die Millionen Krankheit-Nuancen aufzufassen, welcher das Verbindungsspiel der verschiedenen Charaktere, Jahre, Tätigkeiten und äußeren Verhältnisse gebären kann!
Die sittliche Technik, wie Ordnung, Reinlichkeit, Höflichkeit, hat in größeren Werken schon ihre Lehrer gefunden." - Ibid., § 122 (ibid., 809sq./193sq., cit. 810/194).(tm)

[3] Et pourtant le domaine de la morale est le domaine de l'éducation par excellence, cf. ibid., § 2 (ibid., 534sq./20sq.).

cosmologiques :[1] "La musique - le seul des beaux arts dans lequel les hommes et toutes les classes d'animaux (araignées, souris, éléphants, poissons, amphibiens, oiseaux) soient en communauté de biens - devrait mettre la main, sans répit, sur l'enfant, qui réunit l'homme et l'animal."[2]

La musique est réellement l'art de la joie, car c'est elle qui distribue le ciel aux enfants et nulle autre.[3]

Et comme la voix est innée, c'est elle qui excelle au travers des instruments de musique. De plus, elle fournit tous les arguments pour compléter les considérations sur l'excellence de la musique. "Dans l'enfance des peuples, le parler a joué un rôle identique à celui du chanter, et l'on peut répéter cela pour l'enfance des individus."[4]

Pour atteindre le but de l'aurore céleste de l'âme, le chant joue un rôle décisif: "Dans le chant, l'homme, le son et le coeur coïncident en quelque sorte, dans une seule poitrine , tandis que les instruments semblent seulement prêter leurs voix. Par quels bras pourrait-il attirer à lui ces petits êtres plus proche et plus tendrement qu'avec ses <bras> spirituels, avec les sons de son propre coeur, avec la même voix, qui leur parle habituellement, mais se transfigure tout à coup en ascension

---

[1] Cf. dans la préface de la première édition (SW I/5, 527 et 531/M, 15 et 17).

[2] "Musik, die einzige schöne Kunst, wo die Menschen und alle Tierklassen - Spinnen, Mäuse, Elephanten, Amphibien, Vögel - Gütergemeinschaft haben, muß in das Kind, das Mensch und Tier vereint, unaufhaltsam eingreifen." - Ibid., § 60 (ibid., 616sq./80sq., cit. 616/80).(tm)

[3] Cf. ibid..

[4] "In der Kindheit der Völker war das Reden Singen; dies werde für die Kindheit der Einzelwesen wiederholt." - Ibid., § 61 (ibid., 617/81).(tm) - Cf. Haïk Ventura, 1996, 9.

musicale?"[1]

C'est donc par le chant que l'enfant reçoit le premier remède contre sa colère, son entêtement et d'autres penchants négatifs. Une fois ce constat formulé "le chant remplace le cri [...]",[2] Jean Paul continue en se référant aux spécialistes des maladies : "[...] que les médecins louent tellement comme le palestre du poumon et comme le premier exercice militaire de la parole."[3] Comme dans le cas de la danse, c'est la régularité, la répétition qui lient le chant avec l'art du son et, donc, avec l'être de l'enfant: "Car l'art du son en tant que poésie innée des sensibilités, ne vise, comme toute sensibilité, qu'à toujours dire la même chose, insatiablement dans les répétitions et inlassablement au moyen des sons."[4]

Jean Paul donne même un exemple très pratique : comme c'est toujours désagréable de se faire réveiller, on pourrait imiter l'exemple du père de Montaigne et inventer des réveils musicaux.[5]

Dans ses propos, il en arrive à un premier résultat : "Et

---

[1] "Im Gesange fällt Mensch und Ton und Herz in eins zusammen, gleichsam in eine Brust - indes Instrumente ihm ihre Stimmen nur zu leihen scheinen -; mit welchen Armen kann er nun die kleinen Wesen näher und milder an sich ziehen als als mit seinen geistigen, mit den Tönen des eigenen Herzens, mit derselben Stimme, die immer zu ihnen spricht, auf einmal aber sich in der musikalischen Himmelfahrt verklärt?" - Levana, § 60 (SW I/5, 616sq./M; 80sq., cit. 616/80).(tm)

[2] "Singen erstattet das Schreien [...]". - Ibid..(tm)

[3] "[...] das die Ärzte als Lungen-Palästra und erste Rede-Waffenübung so loben." - Ibid..(tm)

[4] "Denn Tonkunst, als die angeborene Dichtkunst der Empfindungen, will eben, wie jede Empfindung, nichts sagen als diesselbe Sache unersättlich im Wiederholen, unerschöpft durch Laute." - Ibid.;(tm) cf. supra, C.II.3.1.1..

[5] Cf. Levana, § 62 (SWI/5, 617sq./M, 82).

comment l'art du son ne s'emploierait-il pas aussi comme un remède de l'âme contre les maladies infantiles, la contrariété, l'entêtement, la colère!"[1]

b) *L'éducation des femmes*. - Jean Paul consacre la quatrième fraction[2] au thème de l'éducation féminine. Ses développements à ce sujet permettent de délimiter certains champs sémantiques, car il puise au fond de ses convictions anthropologiques.

Dans l'introduction de cette fraction, il annonce trois sphères différentes, voire contradictoires qu'il faudrait discerner lorsqu'on traite cette question : "Par l'éducation des femmes, j'entends à la fois trois choses, qui se contredisent : premièrement, l'éducation que donnent habituellement les femmes, deuxièmement, leur vocation exclusive, la juste par rapport aux hommes, troisièmement, l'éducation des femmes."[3]

La contradiction résulte du fait que *la vision pédagogique* de la majorité de ses contemporaines[4] ne correspond pas à *l'importance de ce travail*.[5] Et ce mépris du travail d'éducation pousse les

---

[1] "Und wie wäre nicht sonst noch die Tonkunst als Seelenheilmittel gegen die Kinderkrankheiten des Verdrusses, Starrsinns, Zürnen anzuwenden!" - Ibid. (618/72); cf. aussi ibid., § 108 (ibid., 779 - 782/172 - 174).

[2] Les §§ 75 - 101, cf. supra, C.I.3.2.1.a).

[3] "Unter weiblicher Erziehung versteh' ich dreierlei Sachen auf einmal, die sich einander widersprechen : erstlich die Erziehung, die gewöhnlich Weiber geben; - zweitens ihren ausschließenden Beruf zur rechten, im Verhältnis gegen die Männer; - drittens die Erziehung der Frauen." - Ibid., § 75 (ibid., 672/119).(tm)

[4] Donc l'éducation que donnent habituellement les femmes, en dépend.

[5] Qui est une conséquence de la différence entre le père et la mère, donc la juste vocation de la femme par rapport aux hommes.

mères à négliger leur tâche.[1] Afin d'établir une vision juste, Jean Paul commence par la confession d'une mère, Jacqueline. Il lui fait[2] reconnaître qu'elle est une "pauvre pécheresse pédagogique."[3]

Après avoir donné l'absolution à Jacqueline, il dépeint l'être humain en se concentrant sur l'être féminin.[4] Dans ce cadre, Jean Paul s'explique sur sa présupposition anthropologique qui concerne la différence irréductible entre le père et la mère. L'instant religieux se trouverait ainsi absorbé par le pédagogique. Mais cette différence se trouverait encore garantie par la différence entre un créateur[5] et ce monde. Jean Paul arrive ainsi à maintenir l'équi*valence* sur le plan anthropologique. Il en résulte une analogie de l'éducation et de la religion qu'il aborde surtout dans cette fraction. De cette analogie, on discerne l'éducation religieuse, traitée séparément. Il y a donc l'éducation ou plutôt l'instruction religieuse[6] qui porte sur l'émotion du respect de l'autre; de prime abord de la mère en tant que femme et du père en tant

---

[1] D'où la contradiction évoquée dans son explication préalable.

[2] C'est toujours Jean Paul qui parle, mais il se dédouble d'une certaine façon en Jacqueline et son confesseur.

[3] "[...] arme pädagogische Sünderin", Ibid., § 77 (ibid., 673 - 677/120 - 123, cit. 673/120), car elle n'avait pas pris au sérieux ses responsabilités vis-à-vis de ses enfants.

[4] Ibid., §§ 78 - 88 (ibid., 677 - 693/123 - 135).

[5] L'Infini, le divin, dieu - Jean Paul se sert de plusieurs termes. Pour simplifier notre tâche, nous supposons ici, qu'il parle toujours de la même réalité.

[6] Cf. plus spécialement §§ 38 - 40 (ibid., 576 - 587/52 - 59). - Nous résumons. Une élaboration complète de ces pensées dépasse le cadre du travail présent, qui ne vise qu'à cerner certains structures afin de pouvoir les mettre en parallèle avec les pensées de Nietzsche, cf. supra, A.II.1.1..

qu'homme; et l'éducation qui équivaut à la religion en tant que quête du salut, c'est-à-dire l'affirmation du Je, de l'homme intérieur et du prix qui n'est réussi que par une relation avec le Je originel.[1] Elle mettrait donc en valeur cette autre différence irréductible entre les humains crées et le créateur. L'analogie ainsi explicitée se reflète dans son vocabulaire :

- Jean Paul parle, par exemple, du "salut de l'éducation"[2] et présente le paragraphe suivant qui contient un "petit registre des péchés" et une "confession";[3]
- dans le paragraphe 79, il esquisse les quelques avantages qu'un pasteur de campagne a en tant que père;[4]
- dans le même paragraphe, il décrit la constellation 'père - mère' de la façon suivante :[5]

parent	fonction	nom mythologique
père	dieu de soleil (dieu marin, terrestre, aérien)	Mars
mère	déesse de la lune (déesse de la maison)	Vénus

tableau 14.

- regardons encore un énoncé du centième paragraphe, qui relie la quatrième fraction à l'ensemble de l'ouvrage. Il s'agit d'une précision apportée à la notion "juste", une

---

[1] Cf. surtout Levana, § 31 (SW I/5, 564 - 567/M, 43 - 45).

[2] Ibid., § 76 (ibid., 672sq./119sq.).(tm)

[3] Cf. ibid..

[4] Ibid., 678 - 680/123 - 125.

[5] Nous indiquons entre parenthèses les expressions du supplément du troisième volume (ibid., 643 - 650/99 - 111, cit. 650/104).

notion qu'il avait employée dans sa définition préalable.[1]

Jean Paul s'occupe de l'éducation des femmes géniales.

De prime abord, tout ce qui est vrai pour les femmes l'est encore plus pour les femmes géniales. Elles devraient être pleines de leur être idéal afin de s'exprimer dans la réalité. "Comme l'homme de génie devrait également être homme et citoyen et probablement père : de même, la femme ne doit pas se croire par génie au-dessus de son travail dans la vie quotidienne [...]. La bien rare surabondance du talent féminin devrait renforcer la vocation à l'éducation plutôt que d'en fournir une lettre de franchise."[2]

Si la femme ne réalise pas ses idées, son destin se venge de façon juste et sévère. "D'abord justement. Car il est ordonné à la femme qu'elle soit la Vesta ou la vestale du foyer, non l'océanide de la mer; plus elle est pleine d'idéal, plus elle doit s'efforcer de s'exprimer dans la réalité - ainsi que l'idéal des idéaux, dieu, s'exprime dans le monde; et par

---

[1] Comme nous l'avons vu, la notion de justesse se situe dans la différence entre l'homme et la femme. Jean Paul s'efforce apparemment de traiter les problèmes traditionnellement attribués à la métaphysique dans le cadre de droit, cf. par exemple >Siebenkäs<, passim (SW I/2; 7 - 576) : la >mort< et la >résurrection< de Siebenkäs n'ont pas une origine religieuse. Il s'agit d'une question de droit, de législation. Avec son théâtre, Siebenkäs se tire de son affaire de mariage avec Lenette sans faire infraction à la loi. - En lisant les préfaces aux deux éditions de la "Critique de la raison pure" (TWA III, 11 - 41), on pourrait soupçonner que Jean Paul se sentait interpellé par le juge ("Richter)" que Kant demande à plusieurs reprises.

[2] "Aber muß gleichwohl ein genialer Mann auch ein Mensch und ein Bürger, und soll er womöglich ein Vater sein : so kann eine Frau sich nicht durch Genialität über ihr noch bestimmteres Leben-Tagewerk erhoben dünken. [...] vielmehr müßte das so seltene Übermaß des weiblichen Talents mehr den Beruf zur Erziehung geben als einen Freibrief davon." - Ibid., § 100 (723 - 725/156sq., cit. 724/156).(tm)

exemple éduquer sa fille comme dieu éduque un genre humain."[1] Dans le 'supplément comique et épilogue du premier petit volume'[2] Jean Paul réfléchit sur la provenance stellaire du meilleur précepteur.

Après avoir caractérisé les habitants de plusieurs étoiles,[3] il en déduit qu'il faudrait chercher son précepteur sur l'Hesperus-Vénus :[4] "En un mot, je ne saurais trouver de plus remarquable étoile où chercher mon précepteur que l'étoile du berger! [...]

---

[1] "Erstlich gerecht. Denn die Frau ist zur Vesta oder Vestalin des Hauses, nicht zur Ozeanide des Weltmeers bestimmt; je voller des Ideals sie ist, desto mehr muß sie streben, sich in der Wirklichkeit, wie das Ideal der Ideale, Gott, sich in der Welt auszudrücken; und etwa eine Tochter, wie dieser ein Menschengeschlecht, zu erziehen." - Ibid.. - Le côté sévère de cette vengeance du destin ne serait rien d'autre que la perte de sa véritable individualité. - Cf. Nietzsche, Morgenröte, § 227 (KSA 3, 197/OPC IV, 175sq.).

[2] Levana, (SW I/5, 661 - 671/M, 111 - 118; cf. supra, C.I.3.2.1.a).

[3] Il préconise que les planètes représentent des dieux grecs. A chaque dieu correspond un caractère spécifique. Par "provenance stellaire", on ne désigne donc rien d'autre qu'un attachement religieux de la personne concernée, cf. dans >Herbst-Blumine< (SW II/3, 453 - 455). - Cf. pour une autre interprétation de l'étoile et de l'ami d'étoile, Köhler, 1992, ch. VIII (245 - 266).

[4] Par ailleurs, c'est depuis longtemps sa conviction, cf. notamment le roman 'Hesperus', passim (SW I/1, 471 - 1236). - Le rôle important attribué à l'Angleterre dans ce roman pourrait soutenir le propos suivant : "L'étoile, l'astre inaccessible dont on reçoit la lumière, étoile du matin et étoile du soir, Laurence Sterne, est d'abord inimitable, car il enseigne à se trouver soi-même. Socrate de l'écriture, il invite certes à l'imitation, mais non à la copie." - Montandon, 1987, 346 (Souligné par nous.). Négligeons pour l'instant la question de "se trouver soi-même" qui est incompatible avec le système de Jean Paul (on s'est donné) et continuons. Montandon montre par la suite les différences entre la métaphorologie jeanpaulienne et sternienne (cf. ibid., 349sq). Il conclut: "Thanatos et Éros fusionnent dans l'image lumineuse d'un absolu divin ravissant les cîmes aux cendres de leur existence terrestre." (Ibid., 350). Il n'utilise plus le mot 'étoile'. On reconnait cependant Vénus, l'étoile du berger, dans ses deux versions, Phosporus et Hesperus, cf. Jean Paul, Die Anbeter des Luzifers und des Hesperus. Ein Beitrag zur ältesten Kirchengeschichte", dans SW II/3, 1013 - 1026.

Bref, je tiens Vénus pour la meilleure des bonnes. Je veux donc un précepteur qui vienne d'Hesperus."[1]

Au moyen de ces réflexions sur Hesperus-Vénus et l'identification de la mère avec Vénus, Jean Paul intègre Levana dans le corpus de ses écrits.

En même temps, il souligne la valeur plutôt technique de cet ouvrage. Car dans Levana, il essaie de mêler et d'expliquer ses idées-motrices, qui reviennent dans chaque oeuvre, comme des thèmes variés.

En évoquant la provenance du précepteur idéal (qui n'est autre que la mère) de l'étoile du soir et du matin, Levana est incorporée dans la sphère du projet >aurore<.

c) *La relation entre dignité, amour et véritable compassion.*[2]

"Vous donnez des heures de morale? Je recommanderais plutôt des années de morale sans fin! Aucune leçon n'est utile si elle n'est pas vivante et si chaque leçon n'est tirée que d'une fable dite au hasard;[3] la vie en allant est un prédicateur qui se tient,[4] la maison est un chapelain domestique et des dévotions de vie devraient remplacer les dévotions matinales et vespérales. Vous pouvez enseigner les sciences, donc par

---

[1] "Mit einem Worte, ich weiß keinen so ausgezeichneten Stern, woraus ich mir meinen Hauslehrer aussuchen möchte, als den Abend-und Morgenstern. [...] Kurz, ich halte die Venus für die beste Bonne. Mithin begehr'ich meinen Hauslehrer aus dem Hesperus." - Ibid. (660/115).(tm)

[2] Cf. aussi Nietzsche, Morgenröte, §§ 113 (KSA 3, 102 - 104/OPC IV, 91 - 93), 132 - 139 (ibid., 123 - 131/108 - 116) et 172 (ibid., 152sq./135sq.).

[3] Jean Paul s'exprime par un jeu de mots : "im lebendigen Falle" - "Zufall-Fabel".

[4] Nous retrouvons les notions de l'allant et de la tenue. Un éducateur apte à préparer de telles occasions remplirait donc sa mission de façon adéquate.

horaires;[1] le génie ne peut être qu'éveillé, donc par occasions. Un coeur squelettique pourrait-il faire circuler le sang? Le coeur est le génie de la vertu; la morale en est l'enseignement du goût. Si vous voulez oublier quelque chose, vous n'avez qu'à l'écrire sur le côté intérieur de la porte d'une chambre; voulez-vous dévaster le sacré, suspendez alors devant votre oeil une table des commandements. [...] Vous seriez plus en droit de désespérer des adultes que des enfants. Car ceux-ci vous confondent par le beau dévoilement de toutes les émotions et de tous les désirs et par la re-vibration asystématique de toutes les résonances, à tel point qu'ils perdent même leur accord fondamental. Par contre, chez ceux-là, un triple désaccord fugitif présume tout un instrument désaccordé. Bien plus : si l'adulte est insondable pour un autre adulte, combien un être qui lui est dissemblable, l'enfant, ne le sera-t-il pas, lui qui ne voile pas les fruits par les feuilles, mais ceux-ci même par les bourgeons et les fleurs encore une fois par ceux-là."[2]

---

[1] Allusion au procédé de son père, cf. supra, B.I.2.2.2..

[2] "Moralstunden gebt ihr? Ich dächte, lieber Moraljahre, und ihr hörtet nie auf. Keine Lehre hilft als im lebendigen Falle, und jede ist nur ein aus einer Zufall-Fabel; das fortgehende Leben ist ein stehender Prediger, das Haus ein Hauskaplan und statt der Morgen-und Abendandachten müssen Leben-Andachten eingreifen. Wissenschaften könnt ihr lehren, folglich nach Stunden; Genie nur wecken, folglich mit Anlässen. Kann ein skelettiertes Herz Blut treiben? - Das Herz ist das Genie der Tugend; die Moral dessen Geschmacklehre. - Wollt ihr etwas vergessen, so schreibts nur an die Innenseite der Stubentür; wollt ihr das Heilige verwüsten, so hängt eine Gebottabelle euch vor das Auge. [...] ihr dürft leichter an Erwachsenen verzagen als an Kindern. Denn diese verwirren euch durch ihre schöne Aufdeckung aller Gefühle und Wünsche so sehr, daß auch ihr Grundakkord verlorengeht. Hingegen bei jenen setzt ein entflohener Drei-Mißlklang schon ein ganzes verstimmtes Werkzeug voraus. Noch mehr : ist der Erwachsene dem Erwachsenen so unergründlich, wie viel mehr ihm seines Ungleichen, das Kind, welches nicht die Früchte in Blätter, sondern diese selber in Knospen und die Blüten wieder in jene verhüllt. - Levana, § 123 (SW I/5, 810 - 813/M, 194 - 196, cit. 810sq/194sq).(tm) - Cf.

Vouloir enseigner la moralité en prétendant pouvoir améliorer l'être humain comme on peut améliorer son cadre de vie par le progrès scientifique - cette erreur est inscrite aux fondements mêmes de l'entreprise pédagogique.[1]

L'être humain est une créature vivante, dépendant entièrement des interventions occasionnelles qui éveillent ses capacités. Il est doué d'une idéalité intérieure. L'intervention pédagogique ne pourrait jamais l'atteindre.

L'homme, proprement dit, n'est donc pas >éducable<.

On ne peut que l'éveiller - ou bien le réduire à un squelette.

C'est pourquoi Jean Paul insiste : l'organisation de la vie - à la fois la vie quotidienne et quotidiennement - doit se faire d'après des règles précises, celles-là mêmes qu'on applique généralement dans des moments de dévotion particulière. Seule une vie de dévotion[2] de la part des éducateurs pourrait nourrir l'intériorité de l'enfant.

Une telle attitude présuppose que l'amour soit déjà en quelque sorte présent dans l'enfant.[3] Mais cette disposition ne se manifeste que sous forme de compassion, car elle est encore sous une écorce de terre.[4]

Après avoir mis en place cette vision critique de l'éducation

---

supra, B.I.2.2.2.b) et Nietzsche, Morgenröte, § 326 (KSA 3, 232/OPC IV, 205).

[1] Pour une nouvelle approche de la recherche scientifique, Nietzsche réclame qu'on apprenne d'abord à discerner les choses qu'on pourrait changer de celles qui ne peuvent pas l'être, cf. supra, B.I.3.5.2.a).

[2] Cf. infra, C.II.4.3.2.d).

[3] Cf. Levana § 118 (SW I/5, 789sq/M, 185sq.).

[4] Cf. ibid. et § 121 (SW I/5, 807/M, 192); aussi bien que supra, C.II.3.1.1..

morale, Jean Paul propose trois étapes pour l'éveil de l'amour:

1. l'éducateur doit à la fois vacciner l'enfant du bourgeon de l'amour et enlever les broussailles du Je. Le soleil pourra ensuite librement briller sur ce bourgeon d'amour.
L'enfant apprend à supprimer son Je dans le but de pouvoir respecter autrui. La diminution de l'amour propre n'est donc pas une fin en soi. C'est la condition indispensable pour libérer l'amour respectueux;[1]

2. l'enfant est maintenant disposé à apprendre l'amour pour tout autre Je. "Il est excité par l'identification avec la vie de l'autre et par le respect de la vie en général."[2]
La vie en général englobe les êtres humains et les animaux. Jean Paul attribue même une fonction-clé à ces derniers pour la compréhension de la création. "Le soi-disant instinct des animaux, cette ânesse qui voit l'ange bien avant que le prophète ne le voit, devrait être considéré comme le plus grand miracle de la création et comme une clé de contenu de tous les autres miracles, dans le sens ou l'énigme du monde ressemble à certaines énigmes qui décrivent et signifient l'énigme même.";[3]

---

[1] Cf. infra, C.II.4.2.1.b).

[2] "Das Erregmittel besteht in der Versetzung in fremdes Leben und in der Achtung für Leben überhaupt." - Levana, § 119 (SW I/5, 799sq./M, 186sq., cit. 800/187).(tm)

[3] "Der sogenannte Instinkt der Tiere, diese Eselin, die den Engel früher sieht als der Prophet, sollte als das größte Wunder der Schöpfung und wieder als Schlüssel und Inhalt aller andern Wunder angesehen werden, insofern das Welt-Rätsel gewissen Rätseln gleicht, welche das Rätsel selber beschreiben und meinen." - Levana § 120 (SW I/5, 800-805, cit. 803/M, 187-191, cit. 189).(tm) - Ce passage est important pour accéder à la compréhension de la logique de Jean Paul. - Montandon traduit : "Ce qu'il est convenu d'appeler l'instinct des animaux, cette ânesse qui voit l'ange plus tôt que le prophète, devrait être considéré comme le plus grand miracle de la création et comme la

3. la troisième étape s'effectuera par la collaboration entre parents et personnes étrangères. Il s'agit de l'éveil de l'amour pour l'amour. Les parents ne peuvent rien y "faire". Ils n'ont qu'à entourer l'enfant par une présence aimante qui s'exprime au travers du regard, de l'intonation de la voix, des baisers, etc..

   Les autres personnes par contre, contribuent à l'éveil de ce véritable amour par une présence bienveillante. C'est à eux de faire des cadeaux, des sacrifices, des dons d'amour, etc..

Mais ces éléments d'éveil ne suffisent pas pour rendre la vie morale accessible à l'enfant. Car le royaume de la moralité est constitué de deux hémisphères : celle de l'amour et celle de la dignité.[1]

Et c'est la dignité de l'enfant même qui devrait inciter le

---

clé et l'index de tous les autres miracles, en ce sens que le mystère du monde ressemble à ces énigmes qui se signifient elles-mêmes." Cette traduction dissimule la différence perceptible *dans* le mot "énigme". Jean Paul l'emploie en effet, au moins à trois niveaux différents:

Niveau	description	correspondance
niveau I	le soi-disant 'instinct' des animaux	l'énigme du monde
niveau II	la clé et le contenu de tous les autres miracles	les énigmes qui décrivent et signifient l'Enigme même
niveau III (signalé par le "und wieder")	ce qu'on appelle 'instinct' (c'est-à-dire qu'on ne sait pas ce que c'est)	l'Enigme qui est décrit et signalé par l'énigme du monde.

Tableau 15.

Cf. aussi Nietzsche, Morgenröte, §§ 123 (KSA 3, 116/OPC IV, 102) et 547 (ibid., 317sq/277sq).

[1] Cf. Levana, § 103 (SW I/5, 769sq./M, 165sq.).

personnel pédagogique à l'instruire dans les sciences.
Si l'enfant, par exemple, demande des renseignements sur la venue au monde d'un nouvel être humain, l 'éducateur ne doit pas dévier de son devoir qui consiste à donner une réponse honnête au lieu d'avoir des soupçons moraux déplacées. "Les questions des enfants sur la grossesse, la venue au monde d'un nouvel enfant, ne tiennent qu'à un désir irréprochable de savoir et de questionner - non pas à un instinct ou une pulsion, car l'instinct donne des réponses, pas des questions. Pour l'enfant, la question de l'accouchement maternel est aussi éloignée de la pulsion sexuelle que la question du coucher du soleil à l'ouest et de son lever à l'orient le matin.[1] Mais si la mystification éducative indiquait un seul élément de cette règle de trois : l'instinct qui prend le vent de loin,[2] en combinaison avec certaines explications hasardeuses, prendrait de l'avance et intégreront l'obscurité dans son royaume. Dans ce genre de mystification on retrouve par exemple le proverbe : »c'est pour les adultes, ou quand tu seras plus grand«, et tout faux comportement ministériel des femmes au domicile d'une accouchée. Les articles secrets provoquent toujours des guerres et les secrètes fiançailles avec le péché ne sont guère éloignées des instructions mystificatrices."[3]

---

[1] Cf. Nietzsche, Morgenröte, § 3 (KSA 3, 19sq/OPC IV, 21).

[2] Sémantique de *νους*, cf. supra, C.II.3.1.3..

[3] "Die Fragen der Kinder über Schwangerschaft, über das Woher eines neuen Kindes tut bloß die unbescholtene Wiß- und Fragsucht, aber kein Instinkt oder Trieb; denn dieser gibt Antworten, aber keine Fragen. Im Kinde ist die Frage über die Niederkunft der Mutter so weit vom Geschlechtstriebe entlegen als etwa die, warum die Sonne, die doch im Westen niedergeht, am Morgen wieder in Osten stehe. Es gebe ihm aber nur die erzieherische Geheimniskrämerei eine gesuchte Größe in dieser Dreiheit-Regel : so wird der Instinkt, der in die Ferne wittert,

L'éducateur se voit chargé d'une tâche diplomatique.

Il est obligé d'instruire l'enfant en respectant sa dignité. L'enfant a le droit d'obtenir des réponses vraies. Autrement, l'éducateur risque une déviation de l'instinct infantile qui n'est pas - comme on le veut faire croire - à l'origine de certaines questions. Un instinct dévié ne serait que la conséquence des réponses mystificatrices.

Mais l'éducateur est aussi appelé à ne pas heurter une jeune intelligence par des instructions intempestives: "Que l'on décompose et analyse devant l'enfant dans la première décade tous les objets physiques de manière intellectuelle et corporelle, mais pas les choses intellectuelles, car tout ce qui n'est présent qu'une fois, dans l'enfant même, périt sans résurrection sous le scalpel,[1] tandis que les corps reviennent chaque jour, resuscités et nés de nouveau."[2]

L'enfant porte donc en lui son monde intellectuel. L'éducateur

---

in Verbindung mit einigen Erläuterungen des Zufalls vorgreifen und das Dunkle seinem Reiche einverleiben. In diese Krämerei gehört z. B. das Wort : »dies gehört für Erwachsene, oder wenn du größer bist« und das ganze ministerielle Fehlbetragen der Weiblichkeit im Hause einer Gebärerin. Geheime Artikel geben immer Krieg; und die heimliche Verlobung mit der Sünde ist von verheimlichenden Instruktionen dieser Art nicht fern." - Levana, § 129 (SW I/5, 819 - 825/M, 201 - 205, cit. 821/203).(tm) - La "règle de trois" serait probablement l'entrelacement entre <u>désirs</u> justifiés qui reçoivent des indications mystérieuses en guise de <u>réponse</u> et construisent ainsi une <u>imagination</u> ténébreuse. - Cf. aussi dans >Nachlese für die Levana<, SW II/3,150 et Nietzsche, Morgenröte, § 76 (KSA 3, 73/OPV IV, 64sq).

[1] Cf. supra, A.I.2. - L'homme-dieu, l'intériorité de l'enfant, serait alors mort.

[2] "Alles Körperliche werde, geistig wie leiblich, zerteilt und analysiert vor dem Kinde im ersten Jahrzehend, aber nur nichts Geistiges; dieses, das nur <u>einmal</u> da ist, nämlich im Kinde selber, stirbt leicht ohne Auferstehung unter dem Zertrennmesser; die Körper aber kommen jeden Tag auferstanden und neugeboren zurück." - Levana, § 131 (SW I/5, 827 - 832/M, 209 - 212, cit. 828/210).(tm)

doit bien évidemment arranger les savoirs de façon à les rendre comestibles à l'enfant, mais il doit éviter tout infantilisme. L'instruction est à restreindre aux seules transmissions de savoir. En aucun cas, elle ne devrait prétendre >former< l'intelligence, l'être intérieur de l'enfant.

Ce devoir concerne surtout l'usage de la langue.

L'éducateur doit respecter la façon dont l'enfant s'exprime et il n'a pas à abaisser son niveau de langage, craignant de ne pas être compris par l'enfant . "Dans le seul sans doute", écrit par exemple Jean Paul, dans le cadre de l'apprentissage de la langue maternelle, "il y a là un petit philosophe. Puisque l'enfant de huit ans avec son langage plus élaboré est compris de l'enfant de trois ans : pourquoi voulez-vous resserrer votre langage dans son balbutiement? Devancez-le toujours de quelques années par votre langage (les génies nous devancent dans les livres de bon nombre de siècles). Parlez à l'enfant d'un an comme s'il en avait deux, et à ce dernier comme s'il en avait six, car les différences dans le développement diminuent en proportion inverse des années. Que l'éducateur, qui attribue de façon exagérée tout apprentissage aux enseignements, se souvienne que l'enfant porte déjà en lui, accompli et instruit, la moitié de son monde, c'est-à-dire l'intellectuel (par exemple les objets de représentation morale et métaphysique). C'est pourquoi le langage, qui n'est équipé que d'images physiques, ne peut pas donner, mais seulement éclaircir ces images intellectuelles."[1]

---

[1] "Im einzigen Zwar steckt ein kleiner Philosoph. Wenn das achtjährige Kind mit seiner ausgebildeten Sprache vom dreijährigen verstanden wird : warum wollt ihr eure zu seinem Lallen einengen? Sprecht immer einige Jahre voraus (sprechen doch Genies in Büchern mit uns Jahrhunderte voraus); mit dem einjährigen sprecht, als sei es ein zweijähriges, mit diesem, als sei es ein sechsjähriges, da die Unterschiede des Wachstums

3.2. Détection d'‘aurore’ dans Levana.

3.2.1. Prolegomène.

Jean Paul a préparé son enseignement d'éducation d'arrache-pied. Il n'a jamais caché à quel point la pédagogie était son souci majeur.[1]

Quelle était sa motivation?

Quel était son objectif?

On trouve quelques réponses autour du concept "matin",[2] plus précisément "aurore"[3].

Nous proposons donc:

- qu'il existe dans Levana une chaîne de pensée qui se rattache à ces notions;
- qu'on découvre cette chaîne de pensée plus facilement par l'intermédiaire des lectures de textes nietzschéens;
- que précisément Morgenröte, l'ouvrage de Nietzsche, invite à une telle investigation.[4]

---

in umgekehrtem Verhältnis der Jahre abnehmen. Bedenke doch der Erzieher, welcher überhaupt zu sehr alles Lernen dem Lehren zuschreibt, daß das Kind seine halbe Welt, nämlich die geistige (z.B. die sittlichen und metaphysichen Anschau-Gegenstände) ja schon fertig und belehrt in sich trage, und daß eben daher die nur mit körperlichen Ebenbildern gerüstete Sprache die geistigen nicht geben, bloß erleuchten könne." - Levana, § 131 (SW I/5, 827 - 832/M, 209 - 212, cit. 829/210).(tm) - Cf. Nietzsche, Morgenröte, § 254 (KSA 3, 206/OPC IV, 183).

0 [1] Cf. par exemple Lange, 1886, passim; Berend, 1937, passim; Montandon, 1987, 51 - 73; et surtout ses romans >Titan< (SW I/3 /E I et E II) et >Siebenkäs< (SW I/2, 7 - 576/J).

[2] "Morgen".

[3] "Morgenröte".

[4] Nous renvoyons à la préface de la deuxième édition où Nietzsche donne des renseignements sur la genèse biographique et intellectuelle de son livre et conseille au lecteur comment il

Les chapitres précédents introduisent les lectures tirées de ce présent travail de recherche, et apportent déjà des résultats concluants.

Dans les chapitres suivants, nous nous préoccupons directement du rattachement des deux ouvrages. Nous retraçons à ce fin quelques idées que Jean Paul développe dans Levana (C.II.3.2.2).

3.2.2. Composantes du projet (de recherche) 'aurore' dans Levana.

a) *Une éducation intégrale et pour tous.* - Jean Paul reconnaît que l'éducation contribue d'une certaine façon à la rectification des défauts humains.[1]

Il reproche à Xénophene et à Rousseau de ne pas avoir pris au sérieux ce défi, car ils n'ont accepté qu'un seul petit dieu soleil dans leur école.[2]

Ces approches n'avaient, par conséquent, pas assez d'impact sur l'humanité.

En ce qui concerne l'education en général, Jean Paul s'exprime encore plus sévèrement: "Oui, on pourrait montrer une histoire d'éducation jalonnée de plusieurs fausses guérisons chez une seule marionnette et ce serait là une oeuvre utile et difficile. Que de fois le bras de l'humanité mal guéri était cassé de

---

devrait le lire (KSA 3, 11 - 17/OPC IV, 13 - 18); et à son commentaire dans >Ecce homo< (cf. supra, B.I.3.1.1.). - Avec Morgenröte, il dresse, en quelque sorte, l'horizon conceptuel de ses travaux.

[1] Comme on l'a vu, il ne croit toutefois pas à l'omnipuissance de l'éducation, cf. supra, C.II.3.1..

[2] Cf. Levana, § 152 (SW I/5, 865/M, 237); cf. aussi Nietzsche, Morgenröte, § 194 (KSA 3, 167sq./OPC IV, 147).

nouveau pour être rétabli!"[1]

Les stratégies de l'éducation ont besoin d'être appliquées à plusieurs, voire à une foule d'enfants. C'est à cette condition seulement qu'elles agissent sur l'avenir.

Jean Paul renvoie à la coloration mosaïque que le peuple, à part entière éduqué par la loi de Moïse, a reçu et arrive ensuite à faire épanouir à travers »toutes les régions de la mer du monde et de la mer des temps."[2]

Une éducation efficace n'est rendue autonome que dans la personne qui l'a reçue. Elle se transforme en une sorte de matière héréditaire et se maintient indépendamment du cadre culturel originel. Et elle ne dépend surtout pas de l'esprit du temps.

Jean Paul admet ceci : "Quoiqu'un enseignement d'éducation doive d'abord faire mention des génies, puisque ce sont eux, quand bien même ils apparaissent assez rarement,[3] qui gouvernent seuls l'histoire du monde, comme capitaine des âmes ou des corps ou des deux :[4] cet enseignement ressemblerait trop à un mode

---

[1] "Ja man könnte eine Erzieh-Geschichte mehrer falscher Heilungen an demselben Glieder-Männchen zeigen; und es wäre nichts als nützlich und - schwer. Wie oft wird nicht der falsch vom Bruch geheilte Arm der Menschheit wieder gebrochen, um recht eingerichtet zu werden!". - Levana, § 152 (SW I/5, 865/M, 237).(tm)

[2] "[...] in allen Zonen des Welt-Meers, so des Zeit-Meers [...]." - Ibid., § 153 (SW I/5, 865sq./M, 237sq., cit. 866/237).(tm) - Cf. Morgenröte, § 205 (KSA 3, 180 - 183/OPC IV, 158 - 160).

[3] Effectuer ce tri, c'est-à-dire faire profiter tout le monde d'une éducation soignée afin de pouvoir mieux discerner les génies des autres et, ensuite, préparer les génies à leur tâche, est une composante importante du projet 'aurore'. - Cf. supra, la digression à la fin de B.I.3.4.2.b).

[4] Rétablir la vision intégrale de la gloire de l'homme, aussi bien dans sa manifestation politique que dans sa réalisation poétique, est une autre composante de l'entreprise

d'emploi du comportement correct au cas où l'on aurait gagné le gros lot, s'il n'admettait pas la majorité des esprits moyens, qui constituent le futur sur lequel un génie peut s'exercer."[1] Les éducateurs doivent admettre qu'ils ne connaissent pas le futur.[2]

Ils n'ont pas à préparer les enfants pour un futur certain, mais ils doivent les équiper d'une pierre précieuse qui va les

---

'aurore', cf. supra, C.II.1.2.2..

[1] "Wiewohl eine Erziehlehre zuerst genialer Wesen gedenken muß, da diese, so selten sie auch aufgehen, doch allein die Weltgeschichte regieren, als Heerführer entweder der Seelen oder der Körper oder beider: so würde jene gleichwohl einer praktischen Anweisung, wie man sich zu verhalten habe, falls man das große Los gewinne, zu ähnlich lauten, wenn sie nicht die Mehrheit der Mittelgeister, welche ja die Zukunft bilden, auf die ein großer wirken kann, extensif ebenso wichtig finden wollte, als einen genialen intensiv." - Levana, § 2 (SW I/5, 534sq./M, 20sq., cit. 534/21).(tm) - Cf. Nietzsche, Morgenröte, § 45 (KSA 3, 52sq./OPV IV, 48).

[2] CF. : "Es ist rührend und erhaben, daß jetzo vor dem Erzieher die großen Geister und Lehrer der nächsten Nachwelt als Säuglinge seines Milchglases kriechen - daß er künftige Sonnen als Wandelsternchen an seinem Laufband führt; es ist aber auch desto wichtiger, da er weder wissen ob er nicht einen künftigen Höllengott der Menschheit, oder einen Schutz- und Lichtengel derselben vor sich habe und entwickle oder verwickle, noch voraussehen kann, an welchen gefährlichen Stellen der Zukunft der Zauberer der, in ein kleines Kind verwandelt, vor ihm spielt, sich aufrichtet wie ein Riese." - Levana, § 1 (SW I/5, 533sq./M, 19sq); cf. Nietzsche, Morgenröte, § 35 (KSA 3, 43sq./OPC IV, 41). - Notons en passant, qu'il n'y a guère de différence entre l'ange protecteur de lumière et le dieu de l'enfer dans l'univers intellectuel de Jean Paul qui s'est voué à l'Hespérus-Vénus, cf. : "Jean Paul habite beaucoup dans ses propres oeuvres. Dans >Hesperus<, par exemple, il est l'un des cinq fils du Lord - ce qui lui donne le droit d'apparaître *dans l'histoire*, en chair et en os ..." - Pierre, 1981, 179. En outre, l'emploi occasionnel d'un vocabulaire militaire par Jean Paul ainsi que le nom de l'éducateur dans Hesperus, Emmanuel, rappelle l'ouvrage allégorique de John Bunyan (1628 - 1688) "La guerre sainte" (publié en 1682). Nous ne pouvons bien évidemment pas poursuivre ces allusions dans le cadre de ce présent travail.

garder et les guider.[1]

Il en appelle à la conscience des pédagogues: "Qu'un enfant vous soit plus sacré que le présent qui se compose des choses et des adultes."[2]

Donc, "un enfant accompli serait une aurore céleste de l'âme."[3] Les enfants ne construisent pas seulement l'avenir, ils sont, eux-mêmes, l'avenir.[4] C'est pourquoi il n'y a pas de tâche plus sérieuse que l'éducation.

Jean Paul peut se référer à une autre entreprise, tout au moins aussi sérieuse, pour expliquer la raison d'être de Levana: "Or, il est impossible d'écrire sur ce sujet autre chose que des acta sanctorum, des acta sanctificandorum au sens propre (des actes plutôt de ceux qui sont à sanctifier que des saints). Et ceux des pédagogues ne sont pas non plus à leur dernier mois, comme ceux des Bollandistes.[5] Et si un in-folio n'est qu'une fraction: ainsi est-il évident qu'il n'y a pas un seul livre de trop sur

---

[1] Apparemment retravaille-t-il ici des motifs biographiques. Il y avait ce jeune étudiant qui donnait au bébé Johann Paul du lait à manger. Donner à manger n'est rien d'autre qu'aider l'enfant à survivre et l'instruire sur les aliments, cf. supra, B.I.2.3.1.. Son père par contre, convaincu que le savoir, en préparant pour des études, procurait un meilleur sort aux enfants, ne s'occupait pas de leurs vraies besoins. Il essayait de les entraîner dans sa conception de l'avenir, cf. supra, B.I.2.2.2..

[2] "Ein Kind sei euch heiliger als die Gegenwart, die aus Sachen und Erwachsenen besteht." - Levana, § 2 (SW I/5, 534sq./M, 20sq.; cit. 535/21).

[3] "Ein vollendetes Kind wäre eine himmlische Seelen-Aurora; [...]." - Ibid., § 3 (ibid., 535sq./M, 21sq., cit. 535/21).

[4] Cf. ibid., §§ 1 - 3 (ibid., 533 - 536/19 - 22).

[5] Le jésuite Jean Bolland (1596 - 1665) commença en 1643 la publication d'un recueil des vies de saints. La Societé des Bollandistes continue cette oeuvre. Ce recueil - fort utile d'ailleurs pour la recherche historique - ne recense donc que des personnes déjà DÉCÉDÉES.

ce sujet inépuisable, même pas après le plus excellent, à l'exception du rebut. Et là où les fractions seules sont possibles, le tout n'est que la somme de toutes les fractions possibles."[1]

Et il présente un peu plus loin son procédé : "Le premier petit volume de cet ouvrage traite plus généralement de l'époque où l'enfant est »en bourgeon«. Le second et le troisième petit volume traitent de l'époque où il est en fleur. Dans cette première époque, on réserve des soins et des regards particuliers pour le triennium académique (l'ensemble de trois ans), car seulement alors s'ouvre la porte de l'âme qui est la langue. Ici, les éducateurs sont les bréviaires, qui ferment ou ouvrent les portes du ciel.[2] Ici, l'éducation véritable, celle qui déplie, est encore possible, par laquelle on pourrait s'épargner la longue éducation secondaire ou l'anti-éducation, qui guérit."[3]

---

[1] "Wenn folglich über eine Sache wie diese nur acta sanctorum, eigentlich sanctificandorum (Akten weniger der Heiligen als der zu Heiligenden) geschrieben werden können - noch sind die pädagogischen so wenig als die Bollandischen im letzten Monat - und wenn eine Foliant nichts ist als ein Bruchstück, so gibt es eben darum über einen so unerschöpflichen Gegenstand kein Buch zu viel selber hinter dem besten, ausgenommen das schlechteste; und da, wo nur Bruchstücke möglich sind, machen nur alle mögliche das Ganze aus." - Ibid., préface de la première édition (ibid., 527 - 532/15 - 18, cit. 527/15).(tm)

[2] Cf. supra, B.I.3.5.3.b) et Montandon, 1987, 59sq..

[3] "Das erste Bändchen dieses Werks behandelt weitläufiger die Knospenzeit des Kindes als das zweite und dritte die Blütenzeit. In der ersten wird gleichsam das akademische Triennium (Dreijahr), nach welchem sich erst das Seelentor, die Sprache, auftut, der Gegenstand der Sorge und des Blicks. Hier snd Erzieher die Horen, welche die Himmelstür öffnen oder schließen. Hier ist noch die rechte Erziehung möglich, die entfaltende, durch welche die lange zweite, die heilende, oder Gegenerziehung zu ersparen wäre." - Levana, préface de la première édition (SW I/5, 527 - 532/M, 15 - 18, cit. 531/17).(tm)

Il explique ensuite davantage ses soucis pédagogiques. Car non seulement un enseignement d'éducation englobant tous les enfants - les génies et les autres, puisqu'ils sont tous destinés à la sanctification - fait défaut; mais aussi une approche englobant toutes les dimensions de l'être humain : "Pour l'enfant dans son innocence de naissance - avant que les parents soient devenus les serpents d'arbre de cette dernière -, pas encore accessible à l'empoisonnement oral, puisque sans langage - conduit exclusivement par des habitudes, et pas par des mots et des raisons - d'autant plus facile et lointain, mis en marche sur le sommet étroit et mince de la sensualité - pour l'enfant se décident les choses les plus importantes pendant cette délimitation entre l'homme et le singe, pendant ces années où l'homme, après la vie ostréïque de l'embryon solitaire, accède pour la première fois à la société et s'y forme et s'y colore."[1] Et il conclut : "Par conséquent, les fautes premières sont les plus graves, et les maladies intellectuelles, à la différence de la variole, prennent d'autant plus d'ampleur si elles nous atteignent dans l'âge le plus tendre."[2]

Digression. - Saisissons cette occasion pour hasarder une remarque critique, car cette argumentation reflète l'emprise que

---

[1] "Für das Kind - noch in der angeborenen Unschuld, bevor die Eltern ihre Baumschlangen geworden - sprachlos noch unzugänglich der mündlichen Vergiftung - nur von Gewohnheiten, nicht von Worten und Gründen gezogen - auf dem engen dünnen Gipfel der Sinnlichkeit desto leichter und weiter bewegt - für das Kind wird auf dieser Grenzscheidung des Menschen und Affen, in diesen Jahren, wo der Mensch, nach dem finstern Austernleben des einsamen Fötus, zum ersten Male in Gesellschaft kommt und an ihr sich bildet und färbt, das Wichtigste entschieden." - Ibid..(tm)

[2] "Alle erste Fehler sind folglich die größten; und die geistigen Krankheiten werden, ungleich der Pocken, desto gefährlicher, je jünger man sie bekommt." - Ibid..(tm)

l'esprit d'un temps pourrait exercer sur ses contemporains les plus libres.

Jean Paul avait compris l'importance des premières années de la vie. Mais il avait maintenu l'idée d'une certaine non-verbalité et irrationnalité de l'enfant dans cette période.

Il considérait l'enfant comme un être humain à part entière. Cependant, il présumait une certaine ressemblance des bébés avec les animaux. Ces deux exigences, apparemment contradictoires, résultent de sa présupposition que le Je s'éveille, se réveille ou bien fut donné lors de la petite enfance. Pendant son séjour dans le sein maternel, quand il est lié à la mère par le cordon ombilical, son Je n'est donc pas encore activé ou présent. Jean Paul souligne ce fait qui protège à ses yeux l'individualité propre de l'enfant. Bien qu'il dépend de sa mère sur le plan nutritif, il ne dépend pas de ses conditions psychiques et intellectuelles - il est solitaire, même s'il n'est pas seul. La naissance l'introduit dans la vie sociétale; ses premières expériences sont donc d'ordre <u>social</u>, non pas <u>individuelles</u> au sens stricte du terme.

Dans sa >théorie<, donc, Jean Paul impliquait les éléments qui pourraient montrer l'importance d'un langage <u>sensé</u> pendant cette période :

- c'est dans cette période que la porte de l'âme (la langue, le langage) s'ouvre;
- c'est la période décisive de l'éducation;
- c'est le moment de l'implantation des maladies intellectuelles;
- à l'origine de ces maladies, il y a un traitement irrespectueux de la sensualité de l'enfant.

Il n'a pas réussi à tirer toutes les conséquences de ses considérations. Surtout le dernier point aurait pu lui inspirer l'idée que l'enfant et l'animal ne disposent pas de la même sensualité. Nous supposons que l'influence de l'esprit de son temps, encore tout à fait sous la domination métaphysique, l'empêchait de mener ses réflexions jusqu'au bout.

La sensualité animale et la sensualité humaine sont incommensurables dès le début de la vie.[1]

Pourtant, ses réflexions ne se sont pas perdues.

Retracer et leur origine et leur suite dépasse le cadre de ce travail.[2] Nous indiquerons seulement qu'on dispose aujourd'hui de deux branches de recherche scientifique qui se penchent sur ces questions. Il s'agit de la psychanalyse pédiatrique et de la

---

[1] Cf. Welsch, 1987, passim.

[2] Mais cf. : "Ohne das Bekenntnis zum Faschismus, wie es die zeitgenössischen Literaturhistoriker nicht nur ihren Studien voraussetzten, schreibt Max Kommerell sein Jean Paul-Buch, das den Anspruch erhebt, den Dichter als »Gesamtserscheinung« zu würdigen. Aber gerade diese Monographie wird zur Probe aufs Exempel für die Parteilichkeit der Literaturkritik. Denn nur wer darüber hinwegsieht, daß auch diese Schrift im Geist einer »heroischen Geschichtsbetrachtung « <Walter Benjamin (1892 - 1940), cf. 1980, 266> verfaßt ist, mag die wohldifferenzierte ideologische Einführung, die Kommerell im Fall Jean Pauls vornimmt, nicht mehr wahrzunehmen. Jean Pauls Bildnis wird von Kommerell nach der reaktionären Weltanschauung Nietzsches entworfen, um es für den Besitz der Bourgeoisie zu retten. Der Republikaner Jean Paul aus dem Kleinbürgertum soll ausgerechnet, ein größerer Gegensatz innerhalb des bürgerlichen Lagers ließe sich nicht denken, im Lichte des Imperialismus begreifbarer werden. »*Jean Paul*, Schopenhauer, *Nietzsche* ... *und* vor ihnen *die Mystiker*« *unterstellt Kommerell* einen geschichtlichen Zusammenhang, und daß sie als *die »großen kühnen Ich-Taucher ... die Neuer der Seelenkunde«* sind, sei, was sie eint. Das geistige Erlebnis und die sprachliche Manier bilden, heißt es emphatisch, »zwei Linien der Verwandtschaft« zwischen Nietzsche und Jean Paul, auch wenn schließlich das Haupt Nietzsches einen größeren Schatten als das eines Jean Pauls werfe, weil jener »die Einsamkeit zur Farbe seines Schicksal machte,«, während dieser sein »sein geistiges Schicksal nicht zu zu erleben gewagt« habe." - Vinçon, 1978, 128 (souligné par nous).

>bébologie<.[1]

b) *Royauté et individualité.* - Jean Paul s'imagine le monde organisé en domaines qui demandent des responsabilités bien particulières.

Il arrive ainsi à maintenir la tension entre son concept d'individualité forte et son postulat[2] d'une vie communautaire.[3] Car, avocat d'une individualité accomplie,[4] il cherche à mettre en évidence la nécessité de vivre en communauté. L'individu devrait s'investir dans la construction de communautés.

Pour Jean Paul, le Je[5] n'existe qu'à l'état pur.[6]

Il explique sa conception par deux suppositions. L'une concerne l'homme individuel, l'autre vise la structure des genres humains.[7]

---

[1] Nous renvoyons, pour une première approche de ces thèmes, à Delaisi de Parseval/Bigeargeal, 1985, passim et à Dolto, 1971 passim et 1989, passim.

[2] 'Forderung'. - Pour être plus proche de son univers intellectuel, on devrait dire 'citation en justice', ce qui ne serait pas compréhensible sans explication. Nous continuerons donc à parler de Jean Paul RICHTER en tant que Jean Paul philosophe.

[3] De plus, cette tension sera garantie par un esprit supérieur, condition de tout rapport de forces. Il développe cette idée surtout dans le Titan, cf. le 105. cycle (SW I/3, 582 - 592/E II, 489 - 497); cf. aussi Nietzsche, WB (KSA 1, 429 - 510/OPC II/1, 97- 167). - Cf. infra, C.II.4.2.2.c).

[4] Cf. par exemple supra, la digression à la fin de B.I.2.3.2.b). - L'éducateur devrait impérativement renoncer à ses idéaux et se décider à éduquer l'enfant qui lui est confié.

[5] C'est le point de départ de sa critique de l'idéalisme.

[6] Nous ne discutons pas le problème d'une >existence< avant la conception. Cependant, d'après le mythe final de Levana (§ 157, SW I/5, 872 - 874/M, 241sq.), cette >existence< se joue en communauté, puisqu'il fait arriver un <u>couple</u> - garçon et fille - dans ce monde qui est en train de brûler.

[7] Ce curieux pluriel (cf. Levana, dans le § 100 (SW I/5, 723 - 725/M, 156sq.) indique que Jean Paul conçoit l'humanité divisée de façon réelle, sur le plan ontologique. "Le" genre

En ce qui concerne l'individu, on a déjà constaté que, pendant son séjour solitaire dans le sein maternel, son Je n'est pas encore éveillé.

La naissance l'introduit dans la société; et, encore petit enfant, il subit l'éveil de son Je. A partir de cet instant, son destin est accessible à son intelligence. Il peut chercher à l'accomplir ou à le supprimer.

Un éducateur de qualité saurait renforcer cette individualité spécifique tout en guidant l'enfant vers l'accomplissement de sa destination humaine.

L'enfant apprendrait ainsi que la résistance contre l'esprit du temps par le biais de l'attachement ferme à soi-même n'entrave en rien sa vocation à la construction de la vie sociale.[1]

Jean Paul discerne trois catégories d'êtres humains que l'éducateur devrait bien connaître pour orienter l'enfant vers son but.[2]

Deux groupes - les femmes et les princes - sont à préparer pour une tâche précise, tandis que les autres garçons s'acheminent vers un futur ouvert : "On éduque seulement les princes et les femmes pour un avenir défini; les autres enfants ont un avenir indéfini. On les prépare à la richesse des orientations et des professions de la destinée."[3]

---

humain n'est qu'un concept abstrait auquel correspond en réalité la multitude des peuplades.

[1] Cf. par exemple Levana, § 23 (SW I/5, 558sq./M, 39).

[2] Ces catégories >téléologiques< sont à discerner des naturels des enfants.

[3] "Fürsten und Weiber allein werden für eine bestimmte Zukunft erzogen, die übrigen Menschen für unbestimmte, für den Reichtum des Schicksals an Richtungen und Ständen." - Levana, § 102 (SW I/5, 737 - 766, cit. 746/M, -).

En ce qui concerne la personnalité propre de l'enfant, l'éducateur est renvoyé à ce que l'enfant lui communique. Sur le plan de la communication se situe la royauté de chacun, même de ceux qui ne sont pas destinés à la royauté politique.[1]

Jean Paul insère son argument dans des considérations sur la véracité. Il concerne le sens du langage. "Donc, par quel corps transfiguré devient le Je humain réellement visible? Seulement par le langage, cette raison devenue homme, cette liberté audible."[2] Et pour éviter un malentendu, il s'explique davantage: "Je parle de la langue en général, innée, sans laquelle tous les autres, qui sont ses manières de la bouche,[3] ne seraient ni compréhensibles, ni possibles. [...] Par elle seule se révèle la liberté d'un créateur de pensées à autrui, à travers un monde libre, et ce hérault et ambassadeur (Bathkol) de la liberté fonde la moralité, car il annonce les Je mutuellement."[4]

---

[1] Cf. infra, D.II.2.3..

[2] "Durch welchen verklärten Leib wird nun das Menschen-Ich eigentlich sichtbar? - Bloß durch die Sprache, diese menschgewordene Vernunft, diese hörbare Freiheit." - Levana, § 113 (SW I/5, 789 - 791/M, 179sq, cit. 790/179).(tm)

[3] Nous traduisons par prudence littéralement le "Mundart", car on ne sait jamais si Jean Paul n'y a pas caché une petite information qui s'effacerait avec "dialecte" et serait donc inaccessible pour un lecteur francophone, cf. l'expression "Tonkunst", que nous traduisons par "art de son", ce qui permet de reconnaître la notion de "Kunst", mais dissimule quand même les deux significations de "Ton" ("son" et "argile"). - Cf. supra, C.II.1.2.2..

[4] "Ich rede von der allgemeinen angeborenen Sprache, ohne welche alle besondere, als deren Mundarten, weder verständlich wären, noch möglich. In ihr allein tut sich [...] die Freiheit eines Gedanken-Schöpfers durch eine freie Gedanken-Welt einem anderen kund, und dieser Herold und Gesandte (Bathkol) der Freiheit begründet die Sittlichkeit, indem er die Ich wie Fürsten einander ankündigt". - Levana, § 113 (SW I/5, 789 - 791/M, 179sq., cit. 790/179), cf. aussi infra, D.II.2.2..

En résumé, on obtient les directives suivantes:

1. l'éducateur doit respecter l'individualité, inscrite dans chacun par son Je. Il est ainsi encouragé à établir une qualité de communication avec l'enfant qui instaure la véracité et écarte le mensonge;[1]

2. mais il doit aussi préparer l'enfant à sa place au sein d'un domaine, d'un royaume donné : fille,[2] garçon[3] ou prince;[4]

3. et, comme l'existence ne s'achève probablement pas avec la fin de la vie actuelle, nous introduisons encore le troisième objectif de l'éducation. Il s'agit de la préparation pour une vie dans un monde futur.[5]

c) 'Aurore' - une vision du monde? - "Je puis être très bref sur les choses les plus importantes, car notre époque et les bibliothèques sont suffisamment prolixes à ces sujets. La contemplation réfléchie de soi-même, qui cache[6] et détruit[7] pour l'homme le monde extérieur[8] et au-dessus du sol[9] en le marcottant[10] et en l'enfonçant[11] dans le monde intérieur, trouve

---

[1] Cf. ibid., surtout § 113 (ibid., 789 - 791/M, 179sq.), et §§ 27 - 29 (ibid., 561 - 563/41sq.).

[2] Cf. ibid., §§ 75 - 100 (ibid., 672 - 725/M, 119 - 157).

[3] Cf. ibid., §§ 103 - 129 (ibid., 769 - 825/165 - 205).

[4] Cf. ibid., §§ 101 - 102 (ibid., 725 - 766/157 - 163 pour le § 101; § 102 -).

[5] Cf. supra, la digression à la fin de B.I.2.3.2.b).

[6] I. - Jean Paul parle de deux aspects différents du monde extérieur. Nous essayons de les démêler. - Cf. infra, D.II.2.2..

[7] II.

[8] I.

[9] II.

[10] I.

à présent dans chaque librairie ses échelles de fosse. Même la vie à présent, morcelée en plaisirs, dénuée de projets d'action ardents et grandioses qui enchaînent l'intériorité à l'extériorité arrive de toute façon bientôt à faire que chacun désire, comme son propre ver solitaire, s'habiter soi-même, et que l'univers, s'il ne s'évapore pas pour lui, se vitrifie, jusqu'au moment où le choc d'une antenne nerveuse le rappelle douloureusement à l'existence. Si les hommes d'à présent sont des natures poétiques, la vie leur sera facilement un désert, dans lequel comme dans les autres déserts, tous les objets leur apparaissent dans l'air agité à la fois instables et gigantesques. S'ils sont pleinement des natures philosophiques, ils tiennent l'échelle de jardin de l'idéalisme pour l'arbre fruitier, puisqu'elle s'appuie sur elle-même, ses échelons[1] morts pour des branches vivantes, et grimper pour cueillir. C'est pourquoi le suicide[2] suit à présent rapidement la destruction philosophique du monde. C'est pourquoi il y a à présent plus de fous et moins de poètes que d'ordinaire. Le philosophe et le fou montrent sans cesse avec l'index gauche le droit en s'écriant: l'ob-sujet!

Par précaution on différera donc toujours pour les natures philosophiques ou poétiques et géniales, le recueillement réfléchi en soi-même jusqu'à l'âge des passions ardentes. L'enfant recueille et conserve ainsi une vie fraîche, ferme, touffue.

Mais vous pouvez pousser les enfants, dont les dispositions sont

---

[11] II.

[1] "Sprosse" est à la fois l'échelon et le bourgeon.

[2] Cf. supra, B.I.2.3.1.b).

ordinaires et uniquement actives, et pour lesquelles les oeuvres extérieures du monde ne se rasent pas aussi facilement, cinq ans plus tot dans le château fort de leur Je, par le langage, la logique, la physiologie et le transcender afin qu'ils apprennent à regarder leur vie d'en haut. Le monde intérieur est le remède ou le contrepoison de l'homme des affaires, comme le monde extérieur est celui du philosophe. L'art de la poésie, en tant que fusion des deux mondes est le remède supérieur de tous deux; c'est ainsi que par elle l'on gagne cette réflexion et cette abstraction plus saine, laquelle élève l'homme au-dessus de la nécessité et du temps[1] à un plus haut regard de la vie."[2]

---

[1] Donc : il n'est plus soumis à l'esprit du temps.

[2] "Über das Wichtigste kann ich am kürzesten sein; denn Zeit und Bibliotheken sind darüber weitläufig genug. Das reflektierende Selbstanschauen, das dem Menschen die äußere oberirdische Welt verbirgt und vernichtet durch das Einsenken und Einfahren in die innere findet jetzo in jedem Buchladen seine Grubenleitern. Auch das jetzige in Genüsse zerstückte Leben, ohne feurige, große Tatzwecke, die das Innere ins Äußere einketten, bringt ohnehin bald zuwege, daß jeder sich, als sein eigener Bandwurm, selber bewohnen möchte; und daß sich ihm das Universum, wenn nicht verluftigt, doch verglast, bis ein Anstoßen der Fühlfäden ihn schmerzlich ans Dasein erinnert. Sind jetzige Menschen dichterischer Natur, so wird ihnen das Leben leicht eine Wüste, in welcher, wie in anderen Wüsten, in der wallenden Luft alle Gegenstände zugleich schwankend und riesenhaft erscheinen. Sind sie vollends philosophischer Natur, so halten sie die idealistische Gartenleiter, weil sie auf sich selber lehnt, für den Obstbaum und die toten Sprossen für lebendige Zweige und Steigen für Pflücken. Daher folgt jetzo leicht Selbstmord auf den philosophischen Weltmord. Daher gibt es jetzo mehr Tolle und weniger Dichter als sonst; der Philosoph und der Tolle zeigen unaufhörlich mit dem linken Zeigefinger auf den rechten und rufen: Ob-Subjekt!
Folglich schiebe man immer bei philosophisch- und bei poetisch-genialen Naturen die reflektierende Einkehr in sich bis in die glühende Zeit der Leidenschaften hinaus, damit das Kind ein frisches, festes, dichtes Leben einernte und bewahre.
Bloß Kinder gemeiner und nur tätiger Anlagen, denen die Außenwerke der Welt nicht so leicht zu schleifen sind, diese möget ihr fünf Jahre früher durch Sprache, Logik, Physiologie und Transzendieren in die Festungshöhe ihres Ich hinauftreiben, damit sie von da herab ihr Leben überschauen lernen. Die Innenwelt ist das Heilmittel oder Gegengift des Geschäftmannes, wie die Außenwelt das des Philosophen. Die Dichtkunst ist als

D'après l'analyse de Jean Paul, l'esprit du temps[1] invite à une contemplation réfléchie sur soi-même qui produit un abîme entre l'homme et la réalité.[2]

Jean Paul choisit deux champs sémantiques différents pour décrire ce phénomène, car, en effet, il s'agit d'une double rupture : l'homme est séparé de la réalité qui l'entoure et de la réalité au-dessus de lui.

D'abord, il y a l'entourage, pour laquelle Jean Paul puise ses concepts dans la biologie, plus précisément dans le jardinage. La contemplation mise en cause fait rentrer cette réalité dans l'intériorité de l'homme même, comme on marcotte une branche dans la terre. Elle s'y cache, tout en restant intacte. Mais au lieu de pousser à l'extérieur, elle envahit l'intériorité de l'homme.

Ensuite, il y a la réalité au-dessus de lui, pour laquelle Jean Paul puise ses concepts dans la minéralogie, plus précisément dans l'industrie minière[3] et dans l'architecture, voire dans l'art de la guerre. Elle rencontre un sort bien plus mauvais.

---

eine Verschmelzung beider Welten für beide das höhere Heilmittel; so wie durch sie jene gesündere Reflexion und Abstraktion gewonnen wird, welche den Menschen über Not und Zeit auf die höhere Ansicht des Lebens erhebt." - Levana, § 139 (SW I/5, 846sq./M, 222sq.).(tm)

[1] Cf. pour une description plus exacte les citations supra, C.II.1.2.2..

[2] Jean Paul utilise le mot "Welt" qu'on traduit évidemment par le mot "monde". Pour des fins argumentatives cependant, l'expression "réalité" nous semble plus précise, car, en fait, il s'agit des "Wirklichkeiten" plutôt que des "Welten" (un mot, qui incite à des spéculations sans fin). - Nous employons donc "réalité" en tant que désignation d'une existence véritablement non-identique à l'homme. A cette condition seulement pourrait s'établir une relation entre elle et l'homme.

[3] Dans ce contexte, c'est la signification d'"argile" de "Ton" qui rentre en jeu.

Car cette comtemplation l'enfonce dans l'intériorité de l'homme même où elle est carrément détruite.[1]

Pour prévenir ce double danger qui menace l'enfant,[2] l'éducateur doit bien comprendre ces fâcheux processus. C'est pourquoi Jean Paul les décrit plus en détail.

Chaque enfant demande une approche particulière. Il indique quand même deux natures d'enfants différents, car, si l'éducateur arrive à reconnaître les traits caractéristiques de la nature de l'enfant, il aura des points de répères pour le choix de ses procédés.

Ces considérations aboutissent à la proposition que l'art de la poésie servira de remède pour cette double déchirure. En disposant d'une réflexion et d'une abstraction plus saine, elle offre à l'homme une vision plus haute de la vie, sans pour autant cacher ou détruire d'autres réalités.[3]

Pour mener à bien sa Levana, Jean Paul applique cette proposition.

Il commence donc son dernier paragraphe[4] par une adresse aux pères. Il met le doigt sur un autre problème de l'esprit du temps, celui de l'injustice, et explique aux pères pourquoi ils ne devraient jamais perdre courage face à une condition humaine triste et apparemment inchangeable.[5]

---

[1] Cf. supra, A.I.2..

[2] Il doit croître aux deux bouts à la fois, cf. supra, C.II.3.1.2..

[3] Nous resterons "extérieur" au texte. Nous dégageons pour le moment seulement les structures conceptuelles de Levana. Une *critique* de Levana ne pourrait être possible qu'après notre travail actuel.

[4] § 157, SW I/5, 872 - 874/M, 241sq..

[5] Cf. supra, B.I.3.5.2.a).

Car, en adoptant une attitude courageuse, ils pourront changer quelque chose.[1]

Puisque les enfants naissent même dans les temps hostiles, les pères doivent les préparer pour affronter l'époque à laquelle ils appartiennent.[2]

Puisque les pères arrivent à discerner l'injustice, ils témoignent eux-mêmes de la possibilité d'éduquer. On élèvera donc les enfants dans une attitude reconnaissante à l'égard des grand-parents qui avaient réussi l'éducation de leurs enfants. On les arrachera ainsi de la fille de l'esprit du[3] temps.

L'argumentation se présente ainsi:

attitude	supposition	logique inhérente	solution
en général	Les pères ne voient que l'injustice qui domine dans leur époque.	Ils se laissent décourager et n'attendent donc rien d'autre que la prolongation, voire l'aggravation de cet état de choses.	Ils perdent l'initiative indispensable pour pouvoir entamer une éducation innovatrice.

---

[1] Cf. par exemple Levana, §§ 105 - 110 (SW I/5, 770 - 787/M, 166 - 178) ainsi que les explications concernant le progrès par la suite des générations, § 37 (ibid., 574 - 576/51sq); § 78 (ibid., 577sq/123); cf. aussi Nietzsche, Crépuscule des idols (KSA 6, 55 - 161/OPC VIII, 57 - 155).

[2] Jean Paul compare le développement de la société avec la circulation de l'eau et son alternance entre l'eau de mer et l'eau douce. - Cf. Titan, 146e cycle (SW I/3, 823 - 830/E II, 686 - 691, surtout 828/689sq). Ce dernier cycle de Titan est une version fictive d'‘aurore'. Jean Paul fait triompher l'assurance de la continuité de la vie. Il s'agit d'une ‘Idylle' (cf. Vorschule der Ästhetik, § 73 SW I/5, 257 - 262/NL, 243 - 246). Par contre, dans Levana, la réalité avec ses imprévus et insécurités fait loi.

[3] Sc. de leur propre.

propos de Jean Paul	Les pères sont capables de percevoir l'injustice qui domine dans leur époque.	Ils ont donc reçu une meilleure éducation qui leur permet d'établir ce diagnostic.	Il n'y a donc pas de raison pour perdre courage. On élèvera simplement les enfants dans une attitude reconnaissante à l'égard des grand-parents.[1]

tableau 16.

Mais pour vraiment traiter à fond ces questions, il faudrait d'abord répondre à une autre question: "Que sont donc les enfants?"[2]

On aurait attendu cette question plutôt au début de l'ouvrage, et sa "définition" du paragraphe 3[3] aurait dû figurer ici en tant que résultat.[4]

Nous entendons dans cette inversion un signe du caractère heuristique de Levana. En effet, dès la préface de la première édition jusqu'ici, Jean Paul met en chantier une complexe réalité. Il aborde la question d'éducation à partir de cinq aspects au moins :

1. il retravaille ses propres expériences infantiles. Elles se sont transformées en une espèce de signalétique, de code, qui transperce son oeuvre entière;[5]

---

[1] Cf. le choix de son pseudonyme, supra, B.I.2.2.a).

[2] "Was sind denn eigentlich Kinder?" - Levana, § 157 (SW I/5, 872 - 874/M, 241sq., cit. 872/241).

[3] "Ein vollendetes Kind wäre eine himmlische Seelen-Aurora; [...]." - Ibid. (535/21).

[4] Tout à la fin de son ouvrage, il revient à sa définition par un autre chemin. - Par ailleurs, dans les §§ 151 - 156 de la clef de voûte, il résume quelques thèses principales de Levana, cf. ibid., 865 - 872/237 - 240.

[5] Cf. supra, C.II.1.1..

2. il utilise ses expériences avec des enfants qu'on lui avait confiés;
3. il utilise ses expériences avec ses propres enfants;
4. il se sert, comme exemples, de personnes illustres;[1]
5. par des nombreuses références bibliographiques qu'il met en exergue dans sa préface de la première édition,[2] il réclame une place dans la grande entreprise de littérature pédagogique.

Donc, au lieu de poursuivre son discours aux pères, il change de registre.

Pour achever son oeuvre, il s'approche poétiquement de l'être de l'enfant. Il trace d'abord les pistes vers l'intériorité infantile par une description psychologique de l'enfant et un petit récit en appliquant la méthode proposée à la fin du paragraphe 139.

Le récit - il s'agit de la fin d'un "Poème en prose" sous le titre Le Jugement dernier et les deux derniers enfants[3] - reprend une remarque que Jean Paul avait introduit dans un des premiers paragraphes de son livre. Pour illustrer un fil conducteur de Levana, il s'est approprié le mythe du Phénix : "Pour ne pas tomber dans la même faute que ceux qui présentent le phénix et l'homme de la lune célibataires, je pense ici aussi aux filles [...]."[4]

---

[1] Cf. par exemple Raffaël et Montaigne.

[2] SW I/5, 527 - 532/M, 15 - 18.

[3] "Dichtung vom Jüngsten Tag und den zwei letzten Kindern." - Ibid., 873sq./241sq..

[4] "Um nicht in den Fehler derer zu fallen, welche den Vogel Phönix und den Mann im Mond unbeweibt vorführen, gedenk'ich hier auch der Mädchen." - Levana, § 11 (SW I/5, 543sq., cit. 522/M, 27).(tm)

L'analyse de cet épisode permet aussi une meilleure compréhension de sa précédente description psychologique.

La valeur argumentative du récit se dégage par le concept "aurore".[1] C'est presque la description d'une vision du monde attribuée aux enfants et centrée sur ce concept.[2]

Nous allons suivre son développement pas à pas : "»Et ainsi, descendez alors sur terre,« dit l'esprit aux deux petites âmes nues, »et naissez frère et soeur!« »Ce sera sûrement très beau là-bas«, dirent-ils tous deux et ils volèrent[3] main dans la main vers la terre qui était déjà enveloppée par les flammes du Jugement dernier et d'où les morts sortaient."[4]

Les enfants s'attendent à trouver la beauté sur la terre et ils la trouveront: "»Regarde«, dit le frère, »ce sont des enfants très longs et très grands, et les fleurs, comparées à eux, sont toutes courtes. Ils vont nous promener partout et nous raconter quantité de choses. Ce sont sans doute de très grands anges, ma soeur!« - »Regarde«, répondit-elle, »comment le grand ange est habillé[5] et tous - et comment l'Aurore parcourt tout le sol de

---

[1] Il utilise "Morgenrot" et "Morgenröte".

[2] Cf. le § 34 (SW I/5, 568sq./M, 47) pour la déformation de cette perspective par l'esprit du temps; ce qui explique pourquoi il a commencé ce paragraphe par une adresse aux pères.

[3] Cf. Morgenröte, § 575 (KSA 3, 331/OPC IV, 289).

[4] "»Und so geht denn hinunter zur Erde«, sagte der Geist zu zwei kleinen nackten Seelen, »und werdet geboren als Schwester und Bruder!« - »Es wird aber sehr schön drunten sein«, sagten beide und flogen Hand in Hand zur Erde, welche schon im Brand des Jüngsten Tages stand, und aus der die Toten traten." - Levana, § 157 (SW I/5, 872 - 874/M, 241sq., cit. 873sq./241sq.).(tm)

[5] L'étude des <u>vêtements</u> dans les oeuvres de Jean Paul serait un travail intéressant, cf. supra, B.I.3.2.; Zipes, 1994, passim.

la terre.«"[1]

Ils conçoivent la combustion de la terre spontanément comme l'aurore qui se promène.

Ils ne se doutent pas que la vie, l'existence, l'être continueront.

Cependant, la découverte suivante les effraye: "»Regarde donc«, dit-il, »le soleil est tombé sur le Sol de la Terre et brûle ainsi tout autour et là, une effroyablement large goutte de rosée fait des vagues ardentes, et comment les grands anges s'y plongent.«"[2]

Mais la terreur ne peut pas s'emparer d'eux. La joie les regagne: "»Ils tendent leurs mains en haut«, dit-elle, »ils veulent nous envoyer un baiser.« »Regarde encore«, dit-il,

---

[1] "»Schau doch«, sagte der Bruder, »dies sind sehr lange, große Kinder, und die Blumen sind gegen sie ganz kurz; sie werden uns viel herumtragen und das Meiste erzählen; es sind wohl sehr große Engel, Schwester!« »Schau doch«, antwortete sie, »wie der große Engel ganz und gar Kleider anhat und jeder - und wie überall das Morgenrot auf dem Erdboden läuft.«" - Levana, § 157 (SW I/5, 872 - 874/M, 241sq., cit. 874/242)

[2] "»Schau doch«, sagte er, »es ist die Sonne auf den Erd-Boden gefallen und brennt so umher - und dort macht ein entsetzlich breiter Tautropfe feurige Wellen und wie darin die langen Engel sich herumtauchen.«" - Ibid.(tm) - La traduction de Montandon ("»Regarde«, dit-il, »c'est le soleil qui est tombé sur la Terre et qui brûle ainsi partout. Il fait une effroyable rosée de vagues enflammées dans lequel les grands anges se précipitent.»") n'est pas assez précise pour qu'on puisse y retrouver les trois éléments du >tableau< que Jean Paul peint. Il s'agit bien de l'aurore, du soleil et d'une large goutte de rosée. En guise d'un vrai tableau, nous le représenterons ainsi:

acteur	action
l'aurore	Elle se promène partout sur le sol de la terre.
le soleil	Il est tombé sur le sol de la terre et le brûle.
une large goutte de rosée	Elle produit des vagues ardentes.

tableau 17.

»comment le tonnere chante et comment les étoiles bondissent parmi les grands enfants.« - »Où sont donc«, dit-elle, »les grands enfants qui doivent devenir nos deux parents?« - »Tu ne vois pas«, dit-il, »comment ces anges dorment dans la terre et en sortent ensuite? - Vole vite!« »Voilà, regardez amicalement, vous, nos deux parents«, dirent-ils tous deux en s'approchant de la terre enflammée, »et ne nous faites pas de mal et jouez avec nous, longtemps, et racontez nous plein de choses et embrassez-nous.«[1]

Ils naissent tout juste avant que cette version de la terre trouve sa fin: "Ils naquirent, au moment même où le monde plein de péchés s'abîmait, et ils restèrent seuls. Ils tendirent leurs mains vers les flammes pour jouer et finalement ils furent chassés comme Adam et Eve, et le monde finit avec le paradis des enfants."[2]

Qu'est-ce qu'on apprend au travers de ce récit sur le paradigme

---

[1] "»Sie strecken die Hände herauf«, sagte sie, »sie wollen uns eine Kußhand geben.« »Und schau doch«, sagte er, »wie der Donner singt und die Sterne unter die großen Kinder hüpfen« - »Wo sind denn aber«, sagte sie, »die großen Kinder, die unsere zwei Eltern werden sollen?« - »Schaust du nicht«, sagte er, »wie diese Engel unter der Erde schlafen und dann herauskommen? - Flieg nur schnell!« - »Nun, so seht uns freundlich an, ihr zwei Eltern«, sagten beide näher an der flammenden Erde, »und tut uns nicht wehe und spielt mit uns, aber lange und erzählt uns viel und gebt uns einen Kuß!«" - Ibid..(tm)

[2] "Sie wurden geboren, als eben die Welt voll Sünden unterging und blieben allein; sie griffen mit spielenden Händen nach den Flammen, und endlich wurden sie auch davon, wie Adam und Eva, ausgetrieben, und mit dem kindlchen Paradies beschloß die Welt". - Ibid.. - Pourrait-on s'imaginer que le drame recommence? Dans ses "Trois discours à Leipzig" (troisième partie de la Vorschule der Ästhetik, cf. SW I/5, 331 - 456/NL, -), Jean Paul se sert de cet 'enseignement' pour se moquer d'une certaine habitude académique: "Leser auf Universitäten wissen [...], daß jeder Professor seine Scherze hat, die er jährlich oder halbjährlich, nach der mystischen Lehre der Wiederbringung aller Dinge, wiederbringt, und deren Wiederkehr viel gewisser vorauszusehen ist als die eines Schwanzsternes." - Ibid, 337.

de l'aurore? Voir à travers l'incinération de la terre l'aurore qui se promène - c'est cela, la vision infantile du monde.
Pour un adulte, elle résulterait de la réflexion et de l'abstraction saine de l'art de la poésie. On serait ainsi équipé d'un regard haut sur sa vie.
Une telle perception des choses protégerait de l'amertume qui surgit face à l'état de l'humanité. Par conséquent, elle se prête comme attitude idéale aussi pour les éducateurs[1] qui pourront ainsi éduquer les enfants sans détruire la joie.
On parvient à un mode d'éducation qui réussirait véritablement à déplier l'être humain.
L'idéal, l'aurore céleste de l'âme, une formule poétique, s'annonce dans ce cadre comme un sérieux programme de recherche anthropologique.[2]

4. Le procédé de Nietzsche dans Morgenröte.

4.1 Organisation et fragmentation

Comme nous l'avons vu,[3] Nietzsche attribue aux livres le rôle d'éducateurs véritables. Afin de pouvoir remplir cette fonction, il incombe alors à l'auteur de les concevoir d'une manière adaptée à cette fonction. Morgenröte s'adresse donc directement

---

[1] Jean Paul les a déjà avertis que les enfants sont les premiers éducateurs des éducateurs, cf. supra, C.II.3.2.1. et ses expériences à Schwarzenbach, cf. supra, B.I.2.3.2.b).

[2] Cf. aussi SW I/5, 1285, thèse IX.

[3] Cf. supra, B.I.3.5.3.b).

à ses lecteurs. Nietzsche essaie de les amener à un dialogue intérieur. Par son usage du pronom "nous", on arrive à discerner trois groupes principaux de destinataires :

1. il y a d'abord les *nous* en général.

Dépourvus d'individualité spécifique, ils se sentent plus ou moins à l'aise avec les préjugés que Nietzsche soumettra à la réflexion.

Pour eux, Morgenröte serait un livre plein d'esprit :[1]

* descriptions subtiles des relations humaines;
* réflexions générales sur l'origine et le destin des humains;
* dissertations sur des thèmes médicaux, pédagogiques, sociaux, artistiques, etc.;
* aperçus politiques, historiques, psychologiques, etc..

Ils se sentent attirés comme on est attiré par un risque, un danger. Celui qui accepte la provocation se rapproche du deuxième groupe;

2. le deuxième groupe englobe les élèves probables. Ils constituent le fonds propre des *Nous*. Ce sont des personnes inquiètes et à la recherche d'une individualité distincte. Ils ressentent le besoin d'un maître.

Avec Morgenröte, Nietzsche met à leur disposition un propos[2] qui leur permet de juger s'il pourra remplir cette fonction;

3. il reste le groupe des *Nous véritables*, ses compagnons et confrères.

Ils se sont déjà détachés émotionnellement de leur culture.

---

[1] Cf. Morgenröte, § 193 (KSA 3, 166sq/OPC IV, 146sq).

[2] Cf. notamment l'Avant-Propos 1 (ibid., 11/13) ainsi que § 497 (ibid., 292sq./257).

Ils arrivent donc à vivre scientifiquement,[1] c'est-à-dire selon les lois qu'ils s'imposent eux-mêmes et qu'ils respectent, car elles correspondent à leur individualité propre.[2] Ce fait leur garantit un minimum d'identité.[3]

A chaque groupe correspond un niveau de sens[4] comme le montre le tableau suivant :

groupe	signification en général	le concept "aurore
1er	Les mots seront compris selon leur signification courante dans la culture respective.	Le mot "aurore" n'aura pas de valeur conceptuelle, bien qu'on lui attribue deux significations distinctes.[5]
2e	Les mots subissent une analyse visant leur portée métaphorique. Ils seront compris en tant que résultat d'un long travail conceptuel qui les a enrichi de sens multiples et qu'il faut démêler.[6]	Le mot "aurore" changera de signification selon le contexte conceptuel. D'autres mots, appartenant à une autre langue, pourront le remplacer dans certains cas. Il faudra effectuer des traductions multiples, c'est-à-dire sur le plan du langage et sur le plan métaphorique.[7]

---

[1] Cf. par exemple les §§ 432 (ibid., 266/234) et 547 (ibid., 317sq./277sq.).

[2] Cf. notamment les §§ 338 (ibid., 235/208) et 433 (ibid., 266/235) ainsi que les §§ 184 (ibid., 159 sq./140 sq.), 187 (ibid., 160/141), 251 (ibid., 205/183), 432 (ibid., 266/234).

[3] Cf. infra, C.II.4.2.3..

[4] Cf. en ce qui concerne cette stratégie supra, la digression à la fin de B.I.3.4.2..

[5] Cf. supra, A.II.2.4..

[6] Cf. supra, B.I.1.2..

3e	Les mots seront compris de la manière une et deux. Mais un niveau supplémentaire s'y ajoute. Il surgit exclusivement du vécu propre de l'auteur. Ce groupe reconnaîtra donc en un livre «l'enfant légitime» d'un auteur spécifique.[1]	Le mot "aurore" signifiera donc ce qui a été expliqué pour un et deux. Pour Nietzsche-auteur, on pourra ajouter par exemple qu'"aurore" signifie la convalescence après une maladie sérieuse pendant laquelle l'auteur a été obligé de ré-évaluer sa conception des choses.[2]

Tableau 18.

En ce qui concerne le texte, il se divise aussi en trois grandes parties :

1. le premier livre s'adresse à tous les lecteurs. Nietzsche dégage les problèmes principaux et présente les mots-clés.

---

[7] Cf. par exemple :

- la soif de "se lever dans un >en dehors de soi<" (§ 549, KSA 3, 319sq/OPC IV, 279sq).(tm) La traduction de Hervier ne permet pas d'établir le lien entre cet énoncé et la sémantique de Morgenröte. Il traduit : la "soif de se dissoudre dans un >en dehors de soi<". On a l'impression que Nietzsche décrit la soif d'une <u>dissolution</u> de l'individu dans quelque chose en dehors de lui-même, tandis qu'ici il est question de soif d'<u>élévation</u> (cf. plus spécialement le § 113, ibid., 102 - 104/91-93), qui sépare à jamais l'individu de ses actions limitées et l'affranchit pour des actions historiquement valides. Les personnes concernées sont les "exemplaires suprêmes du besoin d'action" (§ 549, ibid., 319sq/279, cit. 319/279).(tm) En confondant cette élévation avec une dissolution, on arrive à classer Nietzsche dans la rubrique »romantisme«;
- la grossesse de l'âme (§ 552, ibid., 322/281) : c'est une allusion à □ ⊓ ⌉ qui signifie parfois "aurore", parfois "utérus" (cf. Gesenius, 1962, 755sq) ;
- l'énoncé de Phénix (§ 568, 329sq/OPC IV, 288).

[1] Cf. Jean Paul, "Beweis, daß man den Körper nicht bloß für den Vater der Kinder, sondern auch der Bücher anzusehen habe, und daß vorzüglich die größten Geistesgaben die rechte Hand zur glandula pinealis gewählet" (SW II/1, 569 - 582); cf. Levana, § 156 (SW I/5, 867 - 872/M, 238 - 240) et supra, C.II.3.2.1..

[2] Cf. par exemple l'Avant-Propos (KSA 3, 11 - 17/OPC IV, 13 - 19 ; § 114 (ibid., 104 - 197/93 - 95).

Il maintient une organisation assez stricte, imposée par le caractère introductif de cette partie, car en transformant quelques expressions en concepts-clés, il prépare les outils appropriés pour ses arguments;

2. les livres deux, trois et quatre fournissent, en quelque sorte, les matériaux. Cette partie ne suit pas une organisation logique apparente;

3. on a déjà mentionné le changement de ton qui s'effectue au début du cinquième livre.[1] En effet, les paragraphes 423 - 427 sont rédigés dans un style allégorique.[2]
On a ensuite un bloc qui s'enchaîne stylistiquement et thématiquement aux livres deux à quatre.[3] Il sera résumé[4] avant que Nietzsche attaque le noyau thématique de son ouvrage.[5]
Les paragraphes suivants[6] mettent ce noyau au point.
Nietzsche se sert encore une fois du style plutôt fragmentaire des livres deux à quatre, avant d'aboutir à la finale.[7]

Ces observations sont à la base des propos suivants :

1. nous présentons une lecture du premier livre en vue de notre

---

[1] Cf. supra, C.I.2.2.5..

[2] Cf. KSA 3, 259 - 263/OPC IV, 229 - 232 ; cf. déjà § 277 (ibid., 215/191).

[3] Les §§ 428 - 449 (ibid., 264 - 272/233 - 240).

[4] Cf. les §§ 450 - 452 (ibid., 273sq./240sq.).

[5] Les §§ 453 - 501 (ibid., 274 - 294/241 - 258).

[6] §§ 502 - 567 (ibid., 295 - 329/259 - 288).

[7] §§ 568 - 575 (ibid., 329 - 331/568sq.).

hypothèse de travail (C.II.4.2.);[1]

2. nous développons ensuite le thème de l'éducation lors de son apparition dans les livres suivants (C.II.4.3.);
3. le cinquième livre demande des soins bien particuliers car il permettra, finalement, l'évaluation de nos suppositions initiales.

4.2. La construction d'un fondement solide : le premier livre.

4.2.1. Introduction.

a) *Approche*. - Morgenröte, en tant que livre, tourne autour de la notion d'"émotion".[2]
On ne le remarque guère si on saute le premier livre, dans lequel Nietzsche forge son vocabulaire.
Puisqu'il se comportait comme un physiologue, ce n'est pas étonnant de le voir aborder les préjugés moraux sous cet angle. Son orientation physiologique s'explique par son approche de l'intellect humain. Lectures, études et tous les incidents quotidiens, filtrés par le Je, dirigent l'apprentissage.[3] D'une manière plus générale, on pourrait dire que la relation entre les deux facteurs principaux - étude et vécu quotidien - de l'éducation circonscrivent l'espace dans lequel se développent les critères moraux. C'est au regard de cette relation qu'on

---

[1] Cf. supra, A.II..

[2] Nietzsche se sert du terme allemand "Gefühl". Nous traduisons le plus souvent par "émotion" pour marquer la dynamique que Nietsche attribue aux phénomènes émotionnels.

[3] Cf. supra, B.I.3.3.1. et B.I.3.5.2.b).

parvient à les critiquer. Pour dissimuler ce fait, l'esprit du temps détruit cette tension à la faveur du côté >étude< et établit des critères abstraits.

L'esprit du temps ne permettra jamais qu'un individu se sépare de lui. L'individu qui se lance dans cette aventure perd, en quelque sorte, le réseau commun de communication avec ses contemporains.

Les sens des mots se bousculent dans l'entendement de l'individu concerné et cela se traduit ensuite par ses écrits.

Jean Paul et Nietzsche ont indéniablement osé cette aventure.[1]

Dans le cadre d'une introduction de ce chapitre, nous récapitulons donc quelques moments dans la vie de Nietzsche qui constitueraient les bases de sa vision épistémologique et de son souci critique à l'égard des préjugés moraux.

b) *Récapitulation biographique*. -[2] Les premières années de la vie de Nietzsche furent particulièrement difficiles : une tension permanente. D'un côté, il y avait le père affectueux, tendre, qui ne négligeait pourtant pas l'éveil intellectuel de son fils, et de l'autre côté, la grand-mère paternelle et ses deux filles qui se vautraient dans l'hypocrisie (les jeux intriguants et l'illusion d'accomplir les moeurs conventionnées).

La mort prématurée du père fut très choquante pour le garçon. Il la supporta très difficilement; mais les événements autour de la mort de son petit frère l'accablèrent davantage : comment son rêve avait-il pu être possible? Quels liens entretiennent les

---

[1] Ce constat justifierait déjà l'essai d'un rapprochement de Levana et Morgenröte. Une étude précise et prudente des deux ouvrages dégagerait ensuite des similarités plus particulières.

[2] Pour les références exactes, cf. supra, B.I.3..

émotions humaines avec la réalité extérieure?[1]

Apparemment, personne dans son entourage n'aurait pris en charge ses perturbations émotionnelles.

Ecoeuré par l'hypocrisie et sans père tangible, Nietzsche se construisit en quelque sorte un garde-fou en respectant à la lettre les règlements objectifs des institutions dont il faisait partie. Il s'en suivra encore un choc, car l'enfant devait constater que cette attitude était plutôt exceptionnelle. Il était plus d'usage d'outrepasser ces >lois<.

L'absence de véritables parents et, au fil des années, le développement décevant de sa soeur, le fragilisèrent tout particulièrement.

Ultérieurement, ses études et ses recherches en philologie grecque le replongèrent dans des drames familiaux sur un autre plan. Il se passionnait pour l'art dramatique de l'antiquité grecque.[2]

Le dénominateur commun de ces réflexions, tirées à la fois de ses expériences et de ses études était apparemment simple : qui maîtrise les émotions maîtrise l'être humain.

Il expérimentait ainsi le conflit entre les attitudes hypocrites et celles liées au respect vis-à-vis d'autrui.

Ne pas pouvoir respecter les autres relève d'un conflit entre l'émotivité individuelle et les règlements sociaux. Au lieu de régler la vie sociale de façon efficace et agréable, cette

---

[1] Cette extériorité se décrit communément par les notions »temps et espace«.

[2] Cf. par exemple "La Naissance de la Tragédie" (publié pour la première fois en 1872, cf. KSA 1, 9 - 156/OPC I/1, 23 - 156) ainsi que ses "Aufzeichnungen über die Geschichte der griechischen Literatur" (Université Bâle, hiver 1874/75, dans KGA II/5, 1 - 353).

structure le détruit en instaurant l'hypocrisie.

De ce fait, les réflexions morales devraient aboutir à des réflexions physiologiques afin de pouvoir déceler des morales - plutôt que des éléments d'une morale - qui serviront à éliminer tout rapport mensonger.[1]

Mais au lieu de rechercher une morale adaptée à la physiologie humaine, Nietzsche a déjà compris antérieurement qu'une telle approche aboutira toujours à la suppression des expressions individuelles.

La nature dissimule aux humains leur nature, leur être véritable. Il ne nous reste plus qu'à essayer de gérer tout cela. Il faut donc impérativement discerner les individus qui peuvent gérer conjointement l'autogestion et l'éducation des autres, et ceux qui seront contents de vivre au sein du peuple, ceux-là mêmes qui sont, dans la situation actuelle, condamnés à l'hypocrisie.

Sa maladie, mentionnée dans l'avant-propos de Morgenröte[2] ne faisait qu'approfondir ce constat. Il était exposé à des douleurs réelles qui ne relevaient pas des relations humaines difficiles; il ne pouvait pas les soulager non plus, par respect des consignes diététiques, par exemple.

Pourtant, cette maladie d'une objectivité certaine ne le dominait pas encore entièrement.

Morgenröte offre donc l'approche d'une conception anthropologique qui reflète ces préoccupations, car l'auteur s'est vu contraint d'y intégrer les réflexions concernant la maladie et, d'une certaine façon, il a constaté que l'approche

---

[1] Cf. supra, C.II.3.2.1.c) et C.II.3.2.2.b).

[2] Cf. KSA 3, 11/OPC IV, 13.

de la maladie est la pierre d'angle de toute forme de morale : qui arrive à guérir, arrive à règner. Les hommes[1] se soumettent plus volontiers à un physiologue capable qu'à toute autre autorité.[2]

Le caractère juridique et épistémologique de ses propos témoigne de sa soif d'intégrité : l'homme est pris en compte en tant que citoyen sans pour autant négliger son être.[3]

4.2.2. La nécessité d'une nouvelle éducation.[4]

a) *Le problème d'une généalogie de l'émotion morale.* - Dès le premier paragraphe de Morgenröte, l'émotion figure comme cette instance qui empêche la recherche des origines. Une telle recherche serait "paradoxale et sacrilège".[5]

Pour ébranler cette opinion figée, un bon historien doit donc contredire ce courant dominant. De plus, il ne doit pas présumer, comme les savants, qu'on sait aujourd'hui plus que jamais ce qu'est le bien et le mal.

Il constate avec étonnement qu'en dépit du poids des traditions présentes à l'arrière-plan de ce tabou, des erreurs qui avaient freiné le développement de l'espèce humaine ont disparu dans la

---

[1] Menschen.

[2] Cf. notamment Morgenröte, les §§ 54 (KSA 3, 57/OPC IV, 51) et 424 (ibid., 261/230).

[3] Sa nature véritable sera toujours dissimulée par la nature même, ce qui n'empêche pas des approches épistémologiques, mais défend une anthropologie moralisante. On ne sait pas qui on est; donc on ne sait pas ce qui est juste. On ne peut que décrire.

[4] Cf. supra, B.I.3.5.3.a)..

[5] Cf. Morgenröte, § 1 (KSA 3, 19/OPC IV, 21).

conception du monde.[1] Une barrière émotionnelle a été franchie: "Le résultat immense jusqu'alors, c'est que nous ne sommes plus contraints de vivre dans la terreur constante des bêtes féroces, des barbares, des dieux et de nos propres rêves."[2]

Mais cet acquis est fragile, car si l'émotion morale est annihilée, on ne peut guère avoir recours à des investigations historiques. Dès lors qu'on ne connaît plus les origines, la morale perd son autorité.

Et sans cadre moral, l'homme est à nouveau victime de la frayeur.

Comment pourrait-on réconcilier ces deux émotions, à savoir :

- la vénération du code moral traditionnel qui supprime l'investigation historique ;
- la frayeur en général.

Nietzsche dénonce ensuite la vénération des traditions comme une superstition. Elle est simplement une angoisse vis-à-vis d'un "intellect supérieur", de "quelque chose de plus que personnel".[3]

Comment cette crainte a-t-elle pu s'instaurer?

On met en exergue ce problème en délimitant le terrain originel de la moralité :[4]

- "toute l'éducation et les soins de la santé"[5] (hygiène);

---

[1] Cf. ibid., §§ 1 - 4 (ibid., 19sq./ibid., 21sq.).

[2] "Das grosse Ergebnis der bisherigen Menschheit ist, daß wir nicht mehr beständige Furcht vor wilden Tieren, vor Barbaren, vor Göttern und vor unseren Träumen zu haben brauchen." - Ibid., § 5 (ibid., 20/22).(tm)

[3] Ibid., § 9 (ibid., 21 - 24/23 - 25, cit. 22/24).(tm)

[4] Cf. ibid..

[5] "die ganze Erziehung und Pflege der Gesundheit";

- "le mariage";[1]
- "l'art de guérir";[2]
- "l'agriculture";[3]
- "la guerre";[4]
- "le parler et le silence".[5]

La vie a été circonscrite par la morale qui exigeait une vénération absolue. Il n'y avait pas de place pour des intérêts individuels.

Celui qui envisageait le moindre changement s'engageait dans "une chose effroyable et périlleuse".[6]

Nietzsche présente deux versions de ce genre de morale :

1. on demande de remplir les obligations le plus souvent possible. Ce serait l'approche des brahmans. Ils accueillent chaque instant tout en ayant conscience de la loi. Ils développent ainsi une créativité suffisante pour pouvoir toujours obéir immédiatement conformément aux exigences de la loi;

2. on demande de remplir les obligations de la loi même dans les situations les plus difficiles.

Cette version demande des sacrifices.

La définition respective du sacrifice servirait ensuite de critère supplémentaire pour discerner les moralités.

---

[1] "die Ehe";

[2] "die Heilkunst";

[3] "l'agriculture";

[4] "der Krieg"; cf.pour les trois dernières notions aussi ibid., le § 571 (ibid., 330/288).

[5] "das Reden und Schweigen".

[6] "[...] ein furchtbares, lebensgefährliches Ding!" - Ibid., §9 (ibid., 22/24).(tm)

On connaît, par exemple, la conception d'une "moralité de la morale". Elle exige une soumission de tous les intérêts particuliers; elle règne sur les individus.

L'approche socratique, par contre, demande des sacrifices pour qu'on se procure soi-même son bonheur propre.[1]

Toutes ces formes traditionnelles de moralité partagent l'angoisse superstitieuse d'une origine suprapersonnelle des lois. En conséquence, on est convaincu que si un individu profane la moralité, c'est toute la communauté qui subit les punitions. La communauté dispose de droits certains - elle peut exiger une réparation; elle peut exercer une vengeance -, mais elle n'échappera jamais à l'émotion d'une culpabilité collective.

Nietzsche conclut : "Toute action individuelle, toute manière de penser individuellement provoque l'effroi; on ne peut évaluer ce qu'ont dû souffrir au cours de toute l'histoire les esprits les plus rares, les plus raffinés, les plus originaux, à être ainsi considérés comme méchants et dangereux, bien plus, à s'être toujours considérés eux-mêmes ainsi. Sous la domination de la moralité des moeurs, toutes les formes d'originalité ont pris une conscience méchante : jusqu'à cette heure le ciel des meilleurs en est encore plus sombre qu'il ne devrait l'être."[2]

---

[1] (Curieusement?) Nietzsche attribue cette version aussi aux chrétiens car ils sacrifient pour acquérir leur propre salut, cf. ibid. 23/25.

[2] "Jede individuelle Handlung, jede individuelle Denkweise erregt Schauder; es ist gar nicht auszurechnen, was gerade die selteneren, ausgesuchteren, ursprünglicheren Geister im ganzen Verlauf der Geschichte dadurch gelitten haben müssen, daß sie immer als die bösen und gefährlichen empfunden wurden, ja daß sie sich selber so empfanden.<Souligné par Nietzsche.> Unter der Herrschaft der Sittlichkeit der Sitte hat die Originalität jeder Art ein böses Gewissen bekommen; bis diesen Augenblick ist der Himmel der Besten noch dadurch verdüsterter, <Souligné par

Ces superstitions avaient une influence néfaste sur les mentalités:

- elles ont imité la science en établissant des causalités fantastiques;
- elles ont pu instaurer les pseudo-sciences les plus dangereuses, la *moralité populaire* et la *médecine populaire*.[1]

Pour restreindre le royaume de ces causalités fantastiques, on doit donc démontrer les causalités naturelles.[2]

Et pourtant, cette tâche s'annonce difficile, car il n'y a rien qui échapperait à cette logique superstitieuse. Si la recherche des causalités naturelles était donc couronnée de succès, elle attribuerait ce succès même à la grâce de son dieu.

Tout le genre humain est perverti par ces superstitions. C'est pourquoi une nouvelle éducation s'impose : "A l'aide, gens secourables et de bonne volonté, une tâche vous attend : débarrasser le monde du concept de punition qui l'a envahi tout entier! Il n'est pire ivraie. On n'a pas seulement placé ce concept dans les conséquences de nos modes d'actions - et pourtant quelle monstruosité, quelle déraison il y a déjà à considérer cause et effet comme cause et punition! On a fait plus et, grâce à l'infâme art d'interprétation du concept de

---

nous.> als er sein müßte." - Ibid., 24/25.(tm) - Hervier traduit "böses Gewissen" par "mauvaise conscience". Mais Nietzsche ne parle pas d'une mauvaise conscience. Son entreprise vise plutôt l'évaluation d'une mauvaise conscience en démontrant qu'il s'agissait depuis toujours d'une "méchante conscience" une conscience, qui travaille méchamment (sc. par rapport aux standarts de la moralité de la morale), cf. aussi ibid., § 42 (ibid., 49sq/45sq).

[1] Cf. pour ce context les §§ 203 - 204 (KSA 3, 179sq./OPC IV, 157sq.), 269 (KSA 3, 211/OPC IV, 188), 424 (KSA 3, 260 sq./OPC IV, 230) 450 (KSA 3, 273/OPC IV, 240), 553 (KSA 3, 323 sq./OPC IV, 282 sq.).

[2] Cf. supra, A.I.2..

punition, on a entièrement dépossédé de son innocence la pure contingence de ce qui advient."[1]

Et il ajoute encore : "On a même poussé la frénésie jusqu'à enjoindre de nommer l'existence elle-même une punition, - on dirait que l'éducation de l'humanité a été dirigée jusqu'à présent par l'imagination déréglée des géôliers et des bourreaux!"[2]

Pour entamer cette nouvelle éducation, l'homme doit enfin reconnaître que la nature dissimule.

Par conséquent, il ne connaît pas sa nature véritable.[3]

Les savoirs à l'égard de la nature ne sont que les fruits d'un travail d'interprétation. On observe, mais ce qu'on décrit ensuite n'est que l'interprétation de ce qu'on a observé.[4]

Ce processus se retrouve à l'origine de la morale - l'homme observe les comportements des animaux. Il retient leurs stratégies de recherche de la nourriture, de recherche de pouvouer et de la fuite devant les ennemis. Les interprétations

---

[1] "Helft, ihr Hilfreichen und Wohlgesinnten, doch an dem einen Werke mit, den Begriff der Strafe, der die ganze Welt überwuchert hat, aus ihr zu entfernen! Es gibt kein böseres Unkraut! Nicht nur in die Folgen unserer Handlungsweisen hat man ihn gelegt - und wie schrecklich und vernunftwidrig ist schon dies, Ursache und Wirkung als Ursache und Strafe zu verstehen! Aber man hat mehr getan und die ganze reine Zufälligkeit des Geschehens um ihre Unschuld gebracht, mit dieser verruchten Interpretationskunst des Straf-Begriffes." - Morgenröte, § 13 (KSA 3, 26/OPC IV, 26sq, cit.26).(tm)

[2] "Ja, man hat die Tollheit so weit getrieben, die Existenz selber als Strafe empfinden zu heißen - es ist, als ob die Phantasterei von Kerkermeistern und Henkern bisher die Erziehung des Menschengeschlechts geleistet hätte!" - Ibid., 26/27;(tm) cf. Rutschky, 1977, passim. Elle a pris ce défi au sérieux et a décrit quelques stratégies de cette "pédagogie noire". - Cf. de même Jean Paul, dans >Nachlese für die Levana< (SW II/3, 150 et 152).

[3] Cf. supra, B.I.3.5.2.a).

[4] Cf. Morgenröte, § 17 (KSA 3, 29sq/OPC IV, 29).

de ces observations fournissent les éléments de base de la morale.

Mais l'homme n'acceptera jamais une telle explication de la morale, car elle le ramène sur le même plan que la nature.

L'homme ne peut jamais supprimer son désir de distinction.[1]

C'est ainsi qu'il a créé la croyance en des passions surnaturelles.[2]

b) *Surmonter le découragement*. - Ainsi la moralité de la morale a pu accéder au pouvoir grâce à une illusion épistémologique.

C'est pourquoi personne ne pourra satisfaire ses exigences.

L'humanité vit sous un joug, mais elle sait qu'elle ne peut pas le porter; elle ferme donc les yeux devant la réalité des faits.

Il en résulte un grand découragement.

Et, comme cette moralité interdit formellement toute innovation, elle avilit encore plus l'humanité.[3]

Pourtant, il y a des individus qui arrivent à agir différemment.

Ces <u>acteurs</u> libres prévalent sur les libres penseurs car ils frayent effectivement de nouveaux chemins. Maudits par leurs contemporains, ils sont adorés par les générations postérieures.[4] Ils ne puisent qu'en eux-mêmes pour trouver des repères et ils ne respectent pas les morales déjà existantes.

Mais en vérité, ils sont mus par la même force que ceux qui acceptent la morale traditionnelle.

---

[1] Cf. Morgenröte, § 113 (KSA 3, 102 - 104/OPC IV, 91 - 93) et Moses, 1972, 33sq..

[2] Cf. pour ce contexte plus spécialement Morgenröte, §§ 1 - 31 (KSA 3, 19 - 41/OPC IV, 21 - 39).

[3] Cf.aussi supra, la digression à la fin de B.I.3.4.2.b).

[4] Cf. pour ce contexte plus spécialement Morgenröte, §§ 19 - 21 (KSA 3, 32sq./OPC IV, 32sq.).

Cette force, c'est l'orgueil.

L'orgueil empêche donc l'humanité d'abandonner sa conception erronnée d'une quelconque moralité de la morale, et ce en dépit de la souffrance occasionnée par ses exigences insatiables. "Souffrir moralement, puis s'entendre dire que ce genre de souffrance repose sur une erreur, cela indigne".[1]

L'invention des passions surnaturelles a apaisé cette indignation : "Car il y a une consolation[2] exceptionnelle à affirmer par sa souffrance un »monde de la vérité plus profond« que tout autre monde [...]."[3] Car "[...] on préfère infiniment souffrir et se sentir par là sublimé au-dessus de la réalité par la conscience de s'approcher ainsi de ce monde plus profond de la vérité plutôt que de vivre sans souffrance mais aussi sans cette émotion sublime. Ce sont donc l'orgueil et la façon habituelle de le satisfaire qui se lèvent contre la nouvelle compréhension de la morale."[4]

Face à l'ampleur d'un tel argument, on devrait penser sérieusement à abolir l'ancienne compréhension de la morale : "Quelle force faudra-t-il donc employer pour anéantir cette

---

[1] "Moralisch zu leiden und dann zu hören, dieser Art Leiden liege ein Irrtum zugrunde, dies empört." - Ibid., § 32 (ibid., 41/39).

[2] Cf. aussi ibid., § 425 (ibid., 261/230).

[3] "Es gibt ja einen so einzigen Trost, durch sein Leiden eine »tiefere Welt der Wahrheit« zu bejahen, als alle sonstige Welt ist." - Ibid., § 32 (ibid., 41/39).

[4] "[...] man will viel lieber leiden und sich dabei über die Wirklichkeit erhaben fühlen (durch das Bewußtsein jener »tieferen Welt der Wahrheit« damit nahe zu kommmen) als ohne Leid und dann ohne dies Gefühl des Erhabenen sein. Somit ist es der Stolz und die gewohnte Art, ihn zu befriedigen, welche sich dem neuen Verständnis der Moral entgegenstemmen." - Ibid., § 32 (ibid., 41/39).(tm)

entrave ? Plus d'orgueil? Un nouvel orgueil?"[1]

La nouvelle éducation doit partir du constat que l'homme, en fin de compte, n'est poussé que par l'orgueil. La satisfaction du désir de s'élever, de se distinguer causera le succès d'un propos éducatif.

Nietzsche envisage donc de travailler avec une méthode bien connue de tous les grands pédagogues :[2] on ne doit pas abolir toutes les normes, mais purifier la conscience humaine des normes traditionnelles. Il propose donc : "Entre-temps, toutes les émotions élevées doivent être suspectes à l'homme de science, tant il s'y mêle de folie et d'absurdité. Non qu'elles doivent être suspectes en soi ou le demeurer pour toujours : mais assurément, de toutes les purifications progressives qui attendent l'humanité, la purification des émotions élevées sera l'une des plus progressives."[3]

La morale traditionnelle dépend de ses concepts. Pour purifier l'humanité de tous ses résidus, il est donc nécessaire de dissocier émotions et concepts. Dans ce but, on doit bien comprendre ce mécanisme qui mène à la conceptualisation des émotions :

- à la base, il n'y a que <u>les émotions morales</u>. On les constate

---

[1] "Welche Kraft wird man also anzuwenden haben, um diesen Hemmschuh zu beseitigen ? Mehr Stolz ? Einen neuen Stolz ?" - Ibid.(tm) - Cf. aussi ibid., §§ 229 (ibid., 197/176) et 273 (ibid., 214/190sq.). - Cf. D.II.2.2..

[2] Ils instauraient souvent en même temps un culte religieux spécifique.

[3] "[...] einstweilen müssen dem wissenschaftlichen Menschen <u>alle höheren Gefühle</u> verdächtig sein, so sehr sind sie mit Wahn und Unsinn verquickt. Nicht daß sie es an sich oder für immer sein müßten : aber gewiß wird von den allmählichen <u>Reinigungen,</u> welche der Menschheit bevorstehen, die Reinigung der höheren Gefühle eine der allmählichsten sein." - Morgenröte, § 33 (KSA 3, 42sq./OPC IV, 39sq., cit. 42sq./40).(tm)

et on les communique. Ces émotions accompagnent chaque action humaine;

- on présume que l'homme, en tant qu'être rationnel, devrait rendre compte de ce qu'il fait. Il est donc obligé de traduire ces émotions par des paroles;
- les concepts moraux ne dérivent donc pas de l'origine, de l'intensité, de la nature des émotions concernées. Ils tient au fait qu'il faut s'expliquer;
- d'autres personnes - parmi eux les enfants - réalisent ces émotions et écoutent les explications. L'émotion et le concept fusionnent. »Morale« se transforme en »moralité«.

Même si les émotions morales précèdent les concepts dans l'ordre temporel, rien ne prouve qu'il y ait une suite logique. Au contraire, on voit que ces émotions-là surgissent des jugements et des évaluations acquis.

Nietzsche met donc ses lecteurs en garde : "L'inspiration née d'une émotion est la petite-fille d'un jugement - souvent erroné! - et qui n'est en tout cas pas le tien ! Faire confiance à ses émotions - cela veut dire obéir à son grand-père, à sa grand-mère, et à leurs grand-parents plutôt qu'aux dieux qui sont en nous : à notre raison et à notre expérience."[1]

L'évaluation s'ajoute toujours à la pulsion.

Chaque pulsion provient directement d'un orgueil, sans intermédiaire.

Les pulsions, quelles qu'elles soient, n'auront donc jamais un

---

[1] "Die Inspiration, die aus dem Gefühle stammt, ist das Enkelkind eines Urteils - und eines falschen! - und jedenfalls nicht deines eigenen ! Seinem Gefühle vertrauen - das heißt seinem Großvater und seiner Großmutter und deren Großeltern mehr gehorchen als den Göttern, die in uns sind : unserer Vernunft und unserer Erfahrung." - Ibid., § 35 (ibid., 43sq./41; cit. 41).

caractère moral. Elles ne sont que l'expression, l'évacuation d'un orgueil.

Cette présupposition axiologique découle de sa conviction que la nature dissimule. Construire des morales serait donc un but légitime, car une des fonctions du système cognitif - qui est une >deuxième nature< - est l'attribution des valeurs en fonction de la satisfaction d'un orgueil.

Par contre, proclamer une morale comme la Morale vraie, ce serait forcer l'orgueil à s'incliner dans ce sens-là. La satisfaction de l'orgueil s'en trouverait modifiée.

Ces réflexions dénotent l'ampleur de Morgenröte : la morale dépend entièrement des interprétations individuelles. Ce n'est que le désir de se distinguer qui reste, en quelque sorte, un point de référence commun.[1]

Ce qui décide, ce n'est plus la manière de satisfaire l'orgueil, mais c'est l'orgueil lui-même.

La vie gagne alors ce côté dangereux dont Nietzsche parle à plusieurs reprises.

Par le biais de son livre Morgenröte, il cherche à faire rentrer cette >vérité< dans la compréhension et l'action de ses lecteurs. Parmi eux, il s'efforce d'atteindre surtout les »mindmoulders«. Ces dirigeants d'intelligence souffrent d'un découragement spécifique qui s'ajoute au découragement général, parce que la moralité de la morale réclame la vénération des génies fondateurs. On vénère donc seulement ceux qui ont fait ou trouvé quelque chose pour la première fois. Mais cette

---

[1] D'où l'importance prépondérante de l'éducation qui devient, en quelque sorte, la *science-clé*. Elle s'inscrit dans la tension entre la vie sociale qui nécessite un certain conformisme et les exigences de l'orgueil individuel qu'il ne faudrait plus supprimer.

vénération est tout à fait injustifiable, car l'antériorité n'impliquera jamais automatiquement la supériorité.

Pourquoi un génie d'autrefois serait-il plus génial qu'un génie actuel?

La moralité de la morale, qui prétend sauver, a donc lancé un processus de destruction de l'humanité. Nietzsche essaie de dégager cette stratégie par des approches différentes.

Il présume que cette version de la morale part d'une fausse anthropologie : au lieu de partir à la base des émotions, elle renvoie aux émotions spécifiques, élaborées. En conséquence, elle exige le respect des normes inadéquates à la véritable nature des humains. Il en résulte une destruction de la force nerveuse de l'homme. Elle soumet les individus à des contraintes multiples pour qu'ils apprennent à dominer leurs pulsions et tend à les décourager par des propos faussés.[1]

c) La responsabilité des scientifiques. - Le texte de Morgenröte renferme plusieurs niveaux de sens qui permettent à chaque lecteur d'en profiter. L'état d'alerte de ce dernier est un facteur déterminant pour les informations qu'il pourrait tirer de ses lectures.

Nietzsche respecte par ce style sa conviction que l'homme soit de prime abord individu.[2]

Il préconise quand même des groupes, partageant un minimum d'identité, au sein de l'humanité.

Le plus important clivage s'opère entre ceux qui se savent

---

[1] Cf. plus spécialement Morgenröte, § 39 (KSA 3, 46sq./OPC IV, 43) et Levana, §§ 139 - 40 (SWI/5, 846 - 848/M, 222 - 224). C'est le sens de la réalité qu'elle détruit en fin de compte.

[2] Se cacher derrière la désignation "Mensch" équivaut au mimétisme des animaux, cf. Morgenröte, § 26 (KSA 3, 36sq./OPC IV, 35sq.).

individus et le peuple. Le critère est *l'attitude qu'on a envers soi-même*.

Dans la tradition de la moralité de la morale, on distingue entre "vita contemplativa" et "vita activa". Nietzsche s'approprie cette distinction et l'adapte à ses besoins.

On attribue au peuple la "vita activa" et au groupe des individus conscients la "vita contemplativa". Ces individus disposent de quatre formes d'expression principales qui sont, plus ou moins, infligées au peuple :

1. les natures soi-disant >religieuses<;
2. les artistes, malgré la joie qu'ils transmettent parfois par leurs oeuvres;
3. les philosophes;
4. les penseurs et travailleurs scientifiques, qui inquiètent le peuple par des questionnements profonds.

Il les reprend en ces termes : "N'oublions pas, nous autres hommes de la »vita contemplativa«, quel genre de maux et de malédictions les différents contrecoups de la contemplation ont entraîné pour les hommes de la »vita activa«."[1]

Ce mi-consentement prépare sa réinterprétation de la "vita contemplativa".

La différenciation entre ces deux modes de vie ne va pas de soi. Elle est étroitement liée à l'état de l'entourage social dans lequel on se trouve.

Si les temps sont donc rudes, l'homme vit le plus naturellement possible en exploitant toutes ses forces. Il vit

---

[1] "Vergessen wir als Menschen der »vita contemplativa« nicht, welche Art von Übel und Unsegen durch die verschiedenen Nachwirkungen der Beschaulichkeit auf die Menschen der »vita activa« gekommen ist [...]." - Ibid., § 41 (ibid., 48sq./44sq., cit. 48/44).

"émotionnellement assuré de la plénitude de sa force"[1] et arrive ainsi à faire face aux réalités sociales. Mais dès que sa force diminue, le pessimisme s'empare de lui.[2]

Il commence à s'intéresser à son intériorité et adhère à la "vita contemplativa". "Dans cet état, il se transforme en penseur et en annonciateur, ou bien il continue à faire des vers autour de sa superstition et s'imagine de nouvelles coutumes ou se moque de ses ennemis : mais quoi qu'il invente, toutes les productions <de son esprit>[3] doivent refléter son état, à savoir un accroissement de sa peur et de sa fatigue, une diminution de son estime pour l'action et la jouissance; le contenu de ces productions doit correspondre au contenu de ces humeurs poétiques, pensives, sacerdotales : le jugement méchant doit y régner".[4]

Le penseur doit être suffisamment fort pour affronter une telle situation. Il trouve ces ressources dans le mode de la "vita contemplativa" : "Le penseur a besoin de l'imagination, de l'élan, de l'abstraction, de l'anesthésie, de l'invention, du

---

[1] "[...] im Gefühle seiner vollen Kraft." - Ibid., § 42 (ibid., 49sq./45sq.; cit. 49/45).(tm)

[2] On circonscrirait ainsi le >*projet aurore*< comme essai pour démasquer tous les mécanismes sociopédagogiques de découragement.

[3] <Ajouté par l'éditeur de la KSA.>

[4] "In diesem Zustand wird er zum Denker und Vorausverkünder, oder er dichtet an seinem Aberglauben weiter und sinnt neue Gedanken aus, oder er spottet seiner Feinde - : was er aber auch erdenkt, alle Erzeugnisse <seines Geistes> müssen seinen Zustand widerspiegeln, also die Zunahme der Furcht und der Ermüdung, die Abnahme seiner Schätzung des Handelns und Genießens; der Gehalt dieser Erzeugnisse muß dem Gehalte dieser dichterischen Stimmungen entsprechen; das böse Urteil muß darin regieren." - Ibid. 49sq./44sq..(tm) - Cf. aussi ibid., §§ 9 (ibid., 21 - 24/23 - 25), 14 (ibid., 26 - 28/27sq.) et 368 (ibid., 243sq./215). - Cf. supra, C.II.3.2.2.b).

pressentiment, de l'induction, de la dialectique, de la déduction, de la critique, de la réunion des matériaux, de la pensée impersonnelle, de la contemplation et de la vision synthétique et, dernier point mais non le moindre, de justice et d'amour envers tout ce qui est."[1]

En outre, le penseur doit détenir une grande force émmanant de sa propre personnalité. Autrement, il risque de tomber dans le même piège que ses ancêtres qui ont isolé une de ces forces mentionnées. Dès lors, ils se sont écroulés dans une sorte d'intériorité : "[...] mais dans l'histoire de la »vita contemplativa«, tous ces moyens, pris isolément, avaient jadis une valeur de buts, et de buts finaux et ils avaient prouvé à leurs inventeurs cette félicité qui remplit l'âme humaine lorsque jaillit l'éclair d'un but final."[2]

L'appel à la force est indissociable de l'avertissement à ne jamais glorifier les origines, car apprécier les génies contemporains, cela encourage; par contre, vénérer le passé ronge les forces : "Pourquoi cette pensée[3] me revient-elle toujours à l'esprit sous des couleurs toujours plus chatoyantes? - alors qu'autrefois, lorsque les chercheurs étaient sur le

---

[1] "Der Denker hat die Phantasie, den Aufschwung, die Abstraktion, die Entsinnlichung, die Erfindung, die Ahnung, die Induktion, die Dialektik, die Deduktion, die Kritik, die Materialsammlung, die unpersönliche Denkweise, die Beschaulichkeit und die Zusammenschauung und nicht am wenigsten Gerechtigkeit und Liebe gegen alles, was da ist, nötig [...]." - Ibid., § 43 (ibid., 50sq./46sq., cit. 51/47).(tm)

[2] "[...] aber alle diese Mittel haben einzeln in der Geschichte der »vita contemplativa« einmal als Zwecke gegolten und jene Seligkeit ihren Erfindern gegeben, welche beim Aufleuchten eines letzten Zweckes in die menschliche Seele kommt." - Ibid..(tm)

[3] Titre ! Traduire par "idée" comme Hervier le fait n'est pas faux sur le plan de la traduction, mais on s'égare de la logique de l'entreprise nietzschéenne.

point de découvrir l'origine des choses, ou un élément qui serait d'une importance capitale pour toute forme d'action et de jugement et que l'on présupposait même constamment que le salut de l'homme dépendrait nécessairement de la compréhension de l'origine des choses : qu'aujourd'hui, au contraire, plus nous sommes en quête d'origine, moins nous nous impliquons personnellement; oui, toutes nos appréciations de valeur, tous nos intérêts personnels liés aux choses deviennent dérisoires au fur et à mesure que nous reculons avec notre connaissance et que nous revenons aux choses mêmes."[1]

La portée de ce changement de regard est immense.

Au lieu de se dissiper dans les temps anciens, le penseur gagne sa vie. "Par la compréhension de l'origine s'augmente l'insignifiance de l'origine : tandis que le plus proche, ce qui est autour de nous et en nous, commence progressivement à révéler des couleurs et des beautés et des énigmes et des richesses de signification dont l'humanité précédente n'osait même pas rêver."[2]

---

[1] "Warum kommt mir dieser Gedanke immer wieder und leuchtet mir in immer bunteren Farben? - daß ehemals die Forscher, wenn sie auf dem Wege zum Ursprung der Dinge waren, immer etwas von dem zu finden meinten, was von unschätzbarer Bedeutung für alles Handeln und Urteilen sei, ja, daß man stets voraussetzte, von der Einsicht in den Ursrprung der Dinge müsse des Menschen Heil abhängen : daß wir jetzt hingegen, je weiter wir dem Ursprunge nachgehen, um so weniger mit unseren Interessen beteiligt sind; ja daß alle unsere Wertschätzungen und »Interessiertheiten«, die wir in die Dinge gelegt haben, anfangen ihren Sinn zu verlieren, je mehr wir mit unserer Erkenntnis zurück und an die Dinge selbst herangelangen." - Morgenröte, § 44 (KSA 3, 51sq./OPC IV, 47);(tm) cf. ibid., §§ 426 (ibid., 261sq./231sq.) et 497 (ibid., 292sq./257).

[2] "Mit der Einsicht in den Ursprung nimmt die Bedeutungslosigkeit des Ursprungs zu : während das Nächste, das Um-uns und In-uns allmählich Farben und Schönheiten und Rätsel und Reichtümer von Bedeutung aufzuzeigen beginnt, von denen sich die ältere Menschheit nichts träumen ließ." - Ibid..(tm)

Vivre l'instant présent, c'est l'impératif.

Nietzsche illustre les attitudes insensées des regards en arrière et en avant par le biais d'une quête des origines qui a abouti au darwinisme et à une espèce de théosophie : "Autrefois on cherchait à se donner le sentiment de la majesté de l'homme en invoquant son origine divine : c'est devenu aujourd'hui une voie interdite, car sur le seuil se dresse le singe [...] compréhensif, il grince des dents comme pour dire : ne plus continuer dans ce sens-là! On cherche donc maintenant dans une voie contraire : le chemin emprunté par l'humanité doit servir à prouver sa majesté et sa filiation divine."[1]

Dans ce contexte, il introduit la notion qui décrit le mieux l'identité des Nous, ses compagnons : "Hélas, de nouveau l'effort est vain! Au bout de cette route se dresse l'urne funéraire du dernier homme, du fossoyeur portant l'inscription: nihil humani a me alienum puto".[2]

Le constat est simple et signifie pourtant une rupture complète avec les approches traditionnelles : "Aussi haut que l'humanité progresserait - et peut-être se trouvera-t-elle à la fin plus bas qu'au commencement! - pour elle, il n'y a pas de passage à un ordre supérieur, pas plus que la fourmi et le perce-oreille

---

[1] "Ehemals suchte man zum Gefühl der Herrlichkeit des Menschen zu kommen, indem man auf seine göttliche Abkunft hinzeigte : dies ist jetzt ein verbotener Weg geworden, denn an seiner Tür steht der Affe [...] und fletscht verständisvoll die Zähne, wie um zu sagen : nicht weiter in diese Richtung! So versucht man es jetzt in der entgegengesetzten Richtung : der Weg, wohin die Menschheit geht, soll zum Beweise ihrer Herrlichkeit und Gottverwandtschaft dienen." - Ibid., § 49 (ibid., 53sq./49).(tm)

[2] "Ach auch damit ist es Nichts! Am Ende dieses Weges steht die Graburne des letzten Menschen und Totengräbers (mit der Aufschrift »nihil humani a me alienum puto«)."- Ibid. - Cf. ibid., §§ 66 (ibid., 64/58), 67 (ibid., 64/57), 81 (ibid., 78/69) et surtout 77 (ibid., 74 - 76/65 - 67).

ne s'élèvent, au terme de leur carrière terrestre, à la parenté divine et à l'éternité. Le devenir traîne à sa suite l'avoir été : pourquoi y aurait-il dans ce spectacle éternel une exception en faveur d'une vague planète, et ensuite vis-à-vis de la vague espèce qui y habite! Que ce genre de sentimentalité soit retranché!"[1]

L'homme doit fonder à nouveau son univers émotionnel.

La nostalgie d'une glorieuse origine et l'espérance d'une apothéose se révetent être tout à fait irréelles.

L'homme est voué à la disparition complète - c'est cela, la nouvelle émotion fondamentale.

Sur cette base, il faudrait maintenant discerner les éléments susceptibles d'être utilisés pour l'élaboration de futures morales.

Jusqu'ici, la moralité de la morale s'orientait par rapport aux valeurs traditionnelles. Par ce biais, elle pouvait procurer une certaine consolation. En revanche, elle maintenait l'homme dans un esclavage intellectuel. Avec l'explosion du concept de la morale, ces contraintes disparaissent, mais le champ de bataille des morales s'ouvre. Dès lors, on ne peut guère attendre une consolation à partir des propos d'une morale. Tout dépend, dès maintenant, de l'individu, de *sa* propre force et de *son*

---

[1] "Wie hoch die Menschheit sich entwickelt haben möge - und vielleicht wird sie am Ende gar tiefer, als am Anfang stehen! - es gibt für sie keinen Übergang in eine höhere Ordnung, so wenig die Ameise und der Ohrwurm am Ende ihrer »Erdenbahn« zur Gottverwandtschaft und Ewigkeit emporsteigen. Das Werden schleppt das Gewesensein hinter sich her : warum sollte es von diesem ewigen Schauspiele eine Ausnahme für irgendein Sternchen und wiederum für ein Gattungchen auf ihm geben! Fort mit solchen Sentimentalitäten!" - Ibid..(tm)

courage.[1]

On aura besoin de nouveaux médecins pour l'âme.[2] Ils ne devront plus infliger des préceptes aux personnes déjà conscientes,[3] mais se vouer à leur vraie vocation : "Apaiser l'imagination du malade, afin qu'au moins il cesse de souffrir de ses réflexions sur sa maladie plus que de la maladie elle-même - je pense que c'est déjà quelque chose! Et même ce n'est pas peu!"[4]

Et il interpelle ses lecteurs : "Comprenez-vous maintenant notre tâche ?"[5]

4.2.3. L'identité des Nous.[6]

a) *Le défi : fonder à nouveau les systèmes moraux.*[7] - La moralité de la morale dépend du préjugé que l'humanité se trouve sur la voie de la progression vers un ordre supérieur. L'acceptation de ce propos procure l'assurance de ne pas vivre en vain.

---

[1] Les points de repère sont indiqués par les individus législateurs, cf. surtout ibid., §§ 453 - 501 (ibid., 274 - 294/241 - 258).

[2] Cf. ibid., § 52 (ibid., 56/50sq.).

[3] Cf. ibid., § 53 (ibid., 56sq./51) ainsi que ibid., §§ 39 (ibid., 46sq./43), 45 (ibid., 52sq./48), 50 (ibid., 54sq./49sq.), 87 (ibid., 81sq./71), 202 (ibid., 176 - 178/155 - 157) et 462 (ibid., 278/245).

[4] "Die Phantasie des Menschen beruhigen, daß er wenigstens nicht, wie bisher, mehr von seinen Gedanken über seine Krankheit zu leiden hat, als von der Krankheit selber, - ich denke, das ist etwas ! Und es ist nicht wenig !" - Ibid., § 54 (ibid., 57/51).(tm)

[5] Ibid., cf. aussi ibid., § 145 (ibid., 137 sq./120sq.).

[6] Cf. aussi supra, la digression à la fin de B.I.3.4.2.b).

[7] Nietzsche parle de "Tugend-Typen", cf. frg. automne 1887, 10 [121] (KSA 12, 527/OPC XIII, 166sq.).

Or, ce système recouvre la totalité de la vie. Elle s'étend sur le présent, le passé et le futur. Elle offre une émotion spécifique pour chaque dimension du temps, qui indique un engagement religieux et est accompagné d'une tâche précise.

On arrive ainsi pour le présent à la constellation suivante : l'homme est appelé à s'investir pour améliorer la condition humaine. Cet investissement nécessite un engagement vis-à-vis de l'autre et s'exprime dans le postulat de la compassion.

Le passé, de son côté, est atteint avec les recherches sur l'origine. On espère retrouver ses racines dans un royaume glorieux. Il s'en suit une vénération pour les génies du passé.

La promesse d'une vie éternelle de l'âme s'étend, finalement, au futur. Differentes formes d'offrandes seront exigées. Elles servent à apaiser les forces suprapersonnelles qu'on imagine comme les donateurs de cette morale. C'est pourquoi, malgré ce propos prétentieux, l'état de l'humanité ne cesse d'empirer.

Nietzsche se charge donc de déceler les mécanismes qui ont permis la mise en place d'un tel système.[1]

Son investigation l'amène à une découverte tout à fait inattendue : l'humanité a pu mûrir émotionnellement, justement sous ce joug d'une morale inadaptée à sa nature réelle.

La moralité de la morale pourra enfin disparaître, car les hommes sont émotionnellement stabilisés et prêts à accueillir la vérité.

Néanmoins, un défi subsiste : remplacer l'ancien système moral. Dans cette optique, on doit conceptualiser une stratégie d'éducation performante afin de pouvoir purifier l'humanité de tous les résidus de son passé moral. Ce travail incombe aux

---

[1] Cf. supra, A.I.2..

esprits libres, ses confrères et compagnons.

La vision d'une éducation transfigurative[1] fait donc partie des caractéristiques d'un esprit libre.

b) *La défaillance du christianisme*. - Nietzsche reconnaît qu'il n'est pas le premier à entamer ce travail.

Bien avant lui le christianisme s'était déjà engagé dans cette voie, mais sans succès : "On dira ce que l'on voudra : le christianisme a voulu délivrer les hommes du fardeau des exigences morales, en croyant lui montrer un chemin plus court vers la perfection : tout comme certains philosophes croyaient pouvoir se soustraire aux peines et aux labeurs de la dialectique et un rassemblement de faits rigoureusement contrôlés en renvoyant à une »voie royale de la vérité«. Ce fut à chaque fois une erreur, - mais cependant un puissant cordial pour les exténués et les désespérés dans le désert."[2]

Les esprits libres devraient donc à tout prix se garder de l'influence affaiblissante du christianisme. Ils respectent néanmoins les croyants authentiques. Par contre, ils se détournent avec dégoût des "apostates de l'esprit libre".[3]

Cette mise en garde contre le christianisme serait donc un autre

---

[1] Une éducation qui change le visage de l'humanité entière.

[2] "Man mag sagen, was man will : das Christentum hat die Menschen von der Last der moralischen Anforderungen befreien wollen, dadurch, daß es einen kürzeren Weg zur Vollkommenheit zu zeigen meinte : ganz so, wie einige Philosophen sich der mühseligen und langwierigen Dialektik und der Sammlung streng geprüfter Tatsachen entschlagen zu können wähnten und auf einen »königlicheren Weg zur Wahrheit« verwiesen. Es war beide Male ein Irrtum, - aber doch ein großes Labsal für Übermüde und Verzweifelnde in der Wüste." - Morgenröte, § 59 (KSA 3, 59sq./OPC IV, 53sq.);(tm) cf. supra, C.II.3.2.2.c).

[3] Ceux qui étaient déjà libres d'esprit et qui sont devenus croyants, cf. ibid., § 56 (ibid., 57sq./52sq.); cf. Levana, § 113 (SWI/5, 789 - 791/M, 179sq.).

élément de l'identité des esprits libres.

Mais pourquoi le christianisme a-t-il échoué ? Et quels dangers présente-il pour les esprits libres?[1]

Avant de pouvoir aborder ces questions, il faudrait d'abord saisir la structure d'un système de foi en général. Un tel système se construit dans la tension d'une peur acceptée et d'une assurance proposée. Si la peur concernée se transforme ou disparaît, l'assurance proposée perd sa fonction.[2]

On voit ainsi que la peur de perdre son salut éternel avait engendré le christianisme. Mais en disparaissant, c'est le christianisme aussi qui est voué à disparaître dans les années à venir.[3] Assurer sa disparition effective, c'est probablement l'expression profonde de l'identité des esprits libres. Comme le christianisme est mort, il faut alors l'enterrer.[4]

Les esprits libres se rassemblent donc autour du lit de mort du christianisme.[5]

Par le biais d'une psychologie historisante, d'une lecture psychologique de l'histoire, ils pourront enfin procéder à l'enterrement : "Autrefois on cherchait à prouver qu'il n'y avait pas de dieu, - aujourd'hui on montre comment la croyance en un dieu a pu <u>naître</u> et ce à quoi cette croyance doit son

---

[1] Ces deux questions traversent toutes les oeuvres de Nietzsche. Elles déterminent son attitude ambivalente vis-à-vis du christianisme.

[2] Cf. Morgenröte, §§ 49 (KSA 3, 53sq./OPC IV, 49), 195 (ibid., 168 - 170/148 - 150) et surtout 57 (ibid., 59/53).

[3] Cf. pour une analyse plus détaillée ibid., §§ 41 - 42 (ibid., 48sq./44 - 46) et 53 (ibid., 56sq./51).

[4] Cf. ibid., §§ 66 - 67 (ibid., 64/57), 81 (ibid., 78/69) et notamment 77 (ibid., 74 - 76/65 - 67).

[5] Cf. ibid., § 92 (ibid., 85sq./75).

poids et son importance : du coup, une contre-preuve de l'inexistence de dieu devient superflue. - Autrefois, lorsque l'on avait réfuté les »preuves de l'existence de dieu« : ne pourrait-on pas trouver de meilleures preuves que celles que l'on venait de réfuter : en ce temps-là les athées ne savaient pas faire table rase."[1]

Dans la perspective d'y remédier, les préjugés, une fois de plus, s'avèrent être particulièrement importants.

Nietzsche suppose que l'humanité dispose de deux genres de recettes qui correspondent à ses deux types fondamentaux :

1. il y a des recettes pour ceux qui ne se maîtrisent pas. Elles relèvent de l'approche chrétienne.

Si on reste dans ce mode de pensée, on n'arrive pas jusqu'au bout de l'athéisme, car sans maîtrise de soi, on aura toujours besoin des directives venant de l'extérieur;

2. et il y a les recettes pour ceux qui savent se maîtriser. Elles proviennent de l'approche des brahmanes.[2]

Ce propos engendre la liberté des sens, indispensable à toute table rase revendiquée. Il procède en quatre étapes et

---

[1] "Ehemals suchte man zu beweisen, daß es keinen Gott gebe, - heute zeigt man, wie der Glaube, daß es einen Gott gebe, entstehen konnte und wodurch dieser Glaube seine Schwere und Wichtigkeit erhalten hat : dadurch wird ein Gegenbeweis, daß es keinen Gott gebe, überflüssig. - Wenn man ehemals die vorgebrachten »Beweise vom Dasein Gottes« widerlegt hatte, blieb immer noch der Zweifel, ob nicht noch bessere Beweise aufzufinden seien, als die eben widerlegten : damals verstanden die Atheisten noch nicht, reinen Tisch zu machen." - Ibid., § 95 (ibid., 80sq./76). - Le publiciste Julian Schmidt qui temoignait d'un haut estime pour Jean Paul, soutenait quand même la présupposition bourgeoise, que la moralité de la morale fait loi aussi bien dans la réalité que dans le monde de la fiction. Il ne pouvait pas admettre le caractère immoral de Lenette et de Siebenkäs dans le roman >Siebenkäs< (cf. Sprengel, 1980, LXVI). Il avait donc reconnu la portée de l'approche jeanpaulienne. - Cf. supra, B.3.2.3.c) et infra, D.II.2.3..

[2] Cf. ibid., § 65 (ibid., 63/57).

savent le mieux calmer!"[1]

4.3. Education.

4.3.1. Education et instauration d'une morale.

a) *Entrelacement disciplinaire de Levana et Morgenröte.*[2] - D'après les analyses de Nietzsche dans Morgenröte, l'éducation devrait fournir les préjugés moraux.

Présenté comme des "réflexions sur les préjugés moraux", l'auteur indique que son texte Morgenröte serait intrinsèquement d'ordre pédagogique.

La morale en est le produit. Donc, en s'en préoccupant, cela n'a pas d'efficacité. Pour être efficace, on doit s'attaquer aux préjugés, qui relèvent de l'éducation.

Levana et Morgenröte se rejoignent ainsi dans une perspective disciplinaire.

b) *Scepticisme et langage.* - Cependant, Nietzsche n'est pas seulement pédagogue. On ne doit pas perdre de vue que la problématique d'une éducation efficace se greffe sur un arrière-plan épistémologique qui fragilise dès le début son entreprise. Il s'agit de sa présupposition, de sa conviction même, que la

---

[1] "Sobald sie sich derartig erkennen, werden sie sich auch zu erkennen geben, - sie werden sofort eine Macht in Europa sein und, glücklicherweise, eine Macht zwischen den Völkern! Zwischen den Ständen! Zwischen arm und reich! Zwischen Befehlenden und Unterworfenen! Zwischen den unruhigsten und den ruhigsten, beruhigendsten Menschen!" - Ibid. (88/77).(tm)

[2] Cf. supra, B.I.3.5.2.d).

nature dissimule.[1]

L'enseignement de Nietzsche, malgré sa force rhétorique et psychologique, est donc dépourvu de repères intellectuels réels.[2]

Par contre, il doit admettre qu'une véritable communication peut s'instaurer entre les hommes,[3] d'où son intérêt pour le langage et l'importance qu'il attribue à l'apprentissage de la langue maternelle.[4]

L'homme crée une sorte de deuxième nature par ses moyens langagiers. Il est ensuite capable de l'enseigner aux autres.

Par le langage, il arrive donc à proposer une compréhension du monde, à l'accepter ou la réfuter et, dans une perspective éducative et médicale, à se libérer des propos infiltrés.

Ces pouvoirs langagiers peuvent séduire l'homme à tel point qu'il confond la réalité elle-même et la réalité mise en mots.

---

[1] Nous l'avons déjà évoqué dans des chapitres précédents, cf. supra, B.I.3.5.2. a) et C.I.2.2.1. - Dans le texte de Morgenröte, cf. surtout § 45 (KSA 3, 52sq./OPC IV, 48) et les allusions ibid., §§ 29 (ibid., 29/37), 45 (ibid., 52sq./48), 47 - 48 (ibid., 53/48sq.), 55 - 56 (ibid., 57sq./52sq.), 86 (ibid., 80sq./71), 116 - 117 (ibid., 108sq./96 - 98), 312 (ibid., 226/200), 314 (ibid., 227/201), 327 (ibid., 232/205sq.), 333 (ibid., 234/207), 423 (ibid., 259sq/229sq), 425 (ibid., 261/230sq.), 483 (ibid., 287/252), 539 (ibid., 307sq./270), 547 (ibid., 317sq./277sq.) et 550 (ibid., 320sq./280sq.).

[2] Dans un langage métaphysique, on dirait : »absolus«, mais notre analyse se borne à dégager ses présupposés. Son absolu épistémologique sous ce point de vue serait donc ce scepticisme vis-à-vis d'une relation réelle entre l'homme et ce qu'il aspire à comprendre.

[3] Même si celle-ci serait toujours empoisonnée par les malentendus, cf. Morgenröte, §§ 259 (KSA 3, 209/OPC IV, 186), 264 (ibid., 210/187), 279 (ibid., 216/192), 287 (ibid., 218/193sq.), 303 (ibid., 223/198), 309 (ibid., 225/199sq.), 313 (ibid., 226/201), 341 (ibid., 236/209), 343 (ibid., 237/209), 368 (ibid., 243sq./215), 379 (ibid., 247/217sq.), 385 (ibid., 249/219), 457 (ibid., 275sq./243), 480 (ibid., 285/250sq.), 489 (ibid., 289/254), 522 (ibid., 301/264), 532 (ibid., 304/267).

[4] Cf. pour ce contexte Minder, 1966, 370.

Cette confusion est encore plus fatale au plan psychologique, car l'homme ne dispose pas de mots pour exprimer ses émotions dans toute leur finesse. Il n'a que des expressions pour les émotions fortes et violentes. Le langage, qui devrait être le seul moyen pour comprendre le monde, altère ainsi sensiblement une telle enreprise, car il dissimule les subtilités de la personnalité humaine. "Tous, nous ne sommes pas ce que nous semblons être d'après les seuls états dont nous ayons conscience, à savoir les louanges ou les blâmes - ; nous nous méconnaissons du fait que ces explosions grossières sont les seuls éléments que nous connaissons, nous tirons une conclusion à partir d'une donnée où les exceptions l'emportent sur la règle, nous lisons à travers la notation littérale apparemment si claire de notre moi."[1] La conséquence est fatale : "Mais notre opinion sur nous-même à laquelle nous sommes parvenus sur cette voie erronnée, notre prétendu »Je« a désormais sa part dans l'élaboration de notre caractère et de notre destin."[2] L'auto-concept est le résultat d'une lecture erronnée de sa vie émotionnelle.

Il en suit donc deux impératifs pour l'éducation :

1. apprendre à fond sa langue maternelle, la maîtriser, car

---

[1] "Wir sind alle nicht das, als was wir nach den Zuständen erscheinen, für die wir allein Bewußtsein und Worte - und folglich Lob und Tadel - haben, wir verkennen uns nach diesen gröberen Ausbrüchen, die uns allein bekannt werden, wir machen einen Schluß aus einem Material, in welchem die Ausnahmen die Regel überwiegen, wir verlesen uns in dieser scheinbar deutlichsten Buchstabenschrift unseres Selbst." - Ibid., § 115 (ibid., 107sq./95sq., cit. 96);(tm) cf. le rôle de l'alphabète chez Jean Paul, surtout dans >Vorschule der Ästhetik< (SW I/5, 7 - 514/NL), passim.

[2] "Unsere Meinung über uns aber, die wir auf diesem falschen Wege gefunden haben, das sogenannte »Ich«, arbeitet fürderhin mit an unserem Charakter und Schicksal." - Ibid. (108/96).(tm)

aucune autre langue ne serait aussi étroitement liée à l'émotivité;

2. apprendre à réaliser son émotivité spécifique.[1]

Nietzsche organise donc les problèmes évoqués dans Morgenröte autour du concept de l'émotion.[2]

Il revendique une nouvelle éducation et se charge de dessiner les caractéristiques des nouveaux éducateurs.

Or, l'hypothèse d'une nature qui dissimule valorise l'éducation, car l'homme doit apprendre à supporter la tension qui existe entre l'impossibilité de savoir réellement et le pouvoir verbal de la représentation.

L'éducation doit, en outre, fortifier les forts et épauler les autres. C'est pourquoi Nietzsche présente son texte sous forme de petits découpages tout en maintenant l'unité du livre par les logiques multiples des idées principales. Cette stratégie permet d'introduire chaque lecteur dans son univers intellectuel. Il peut avancer au fur et à mesure de sa compréhension; il peut lire et relire en changeant les points de vue. Le texte s'adapte ainsi à son niveau.[3]

La nouvelle éducation doit aussi veiller à ce que l'apprennant soit toujours renvoyé à lui-même. Ainsi elle prévient toute tentative d'ériger une tradition.[4]

Ces réflexions seront détaillées dans les exemples qui vont

---

[1] Cf. aussi ibid., § 108 (ibid., 95sq./86sq.).

[2] Cf. supra, C.II.4.2..

[3] Morgenröte n'est donc pas un livre pour être (seulement?) lu d'un bout à l'autre, cf. § 454 (KSA 3, 274/OPC IV, 242). - En outre, cette stratégie permet de réellement éduquer par les livres, cf. supra, B.I.3.5.3.b).

[4] Cf. infra, D..

suivre.[1]

4.3.2. Parcours de Morgenröte.

a) *Livre premier.*[2] - Nous ne retenons que trois aspects du changement envisagé au sein de l'éducation.

Le premier exemple se trouve dans le paragraphe treize.[3] Nietzsche s'adresse directement à un certain groupe parmi ses lecteurs, les gens de bonne volonté. Il leur demande de se charger du travail d'élimination du concept de punition.

Nietzsche dénonce vivement l'application du schéma >cause et effet< au plan moral. Tout ce qui relève de l'action morale n'est pas plus intentionné que chaque autre évènement. Même les effets des actions humaines ne sont que le produit de circonstances hasardeuses.

L'élimination du concept de punition revêt une importance prépondérante surtout si on prend en compte qu'on "a même poussé la frénésie jusqu'à enjoindre d'éprouver l'existence elle-même comme une punition".[4]

Dans le paragraphe 30,[5] il traite la question des émotions héréditaires.

Il dénonce la "cruauté raffinée" qui se cache derrière une vertu inspirée par cette impulsion pour se distinguer.

---

[1] Cf. infra, C.II.4.3.2..

[2] Cf. C.I..

[3] KSA 3, 26/OPVC IV, 26sq..

[4] "Ja, man hat die Tollheit so weit getrieben, die Existenz selber als Strafe empfinden zu heißen." - Ibid., 26sq..

[5] KSA 3, 39sq./OPC IV, 37sq..

Il décrit, par exemple, des personnes qui n'aiment les animaux que pour torturer d'autres personnes;[1] des artistes ambitieux; des réligieuses pleines de mépris pour les femmes d'une autre vie. "Le thème est court, les variations pourraient en être innombrables sans risquer de susciter l'ennui, - car c'est toujours une nouveauté par trop paradoxale et presque douloureuse que la moralité de la distinction ne soit en fin de compte que le plaisir d'une cruauté raffinée. En fin de compte, cela veut dire ici : à chaque fois, dans la première génération."[2]

Sans donner d'explication supplémentaire, il conclut: "Car lorsqu'on hérite sous forme d'habitude d'une quelconque manière de se distinguer, on n'hérite pas en même temps de l'arrière-pensée qui l'accompagne (on n'hérite que de sentiments, non de pensées) : [...]".[3]

L'éducation pourra donc intervenir et changer cette attitude. On protégera ainsi la génération suivante de ces arrière-pensées : "[...] et sauf si l'éducation vise à inculquer de nouveau cette arrière-pensée, cette façon d'agir ne procure déjà plus un

---

[1] Cf. aussi § 357 (KSA 3, 241/OPV IV, 212).

[2] "Das Thema ist kurz, die Variationen darauf könnten zahllos sein, aber nicht leicht langweilig, - denn es ist immer noch eine gar zu paradoxale und fast wehetuende Neuigkeit, daß die Moralität der Auszeichnung im letzten Grunde die Lust an verfeinerter Grausamkeit ist. Im letzten Grunde - das soll hier heißen: jedesmal in der ersten Generation." - Ibid., 39/38. On voit ici très nettement la différence entre une approche *ontologique* qui dirait "im letzten Grunde" par référence à l'Etre Humain; et l'approche *généalogique* qui ne fait que <u>décrire</u> <u>après l'apparition</u> d'un trait de caractère. - Cf. infra, D.II.2.2..

[3] "Denn wenn die Gewohnheit irgend eines auszeichnenden Tuns sich <u>vererbt</u>, wird doch der Hintergedanke nicht mitvererbt (nur Gefühle, aber keine Gedanken erben sich fort) : [...]." - Morgenröte, § 30 (KSA 3, 39sq./OPC IV, 37sq., cit. 40/38).

plaisir de cruauté à la seconde génération, mais seulement le plaisir de l'habitude elle-même. Mais ce plaisir-là est le premier degré du «bien»."[1]

Le troisième exemple[2] concerne la formation d'une tradition d'émotions morales.[3]

"Manifestement, la transmission des sentiments moraux s'opère ainsi : les enfants perçoivent chez les adultes de fortes inclinations ou dégoûts envers certaines actions, et comme des singes-nés ils imitent ces inclinations et ces dégoûts; [...]."[4]

Les éducateurs sont donc responsables de l'instauration d'une tradition. Si on envisage donc de rompre cette chaîne, on devrait également s'adresser à eux.

Nietzsche propose qu'ils enseignent à l'enfant à dissocier les observations des émotions et les explications faites par les adultes. Une dissociation réussie entre émotions morales et concepts moraux permet à l'enfant de vivre sans la lourde charge des "affections acquises et devenues machinales."[5]

b) *Le deuxième livre.*[6] - Nous repérons juste deux passages.

---

[1] "[...] sondern Lust allein an der Gewohnheit als solcher. Diese Lust aber ist die erste Stufe des »Guten«." - Ibid..

[2] § 34 (KSA 3, 43/OPC IV, 40sq).

[3] Cf. supra, A.I.2..

[4] "Ersichtlich werden moralische Gefühle so übertragen, daß die Kinder bei den Erwachsenen starke Neigungen und Abneigungen gegen bestimmte Handlungen wahrnehmen und daß sie als geborene Affen die Neigungen und Abneigungen nachmachen." - Morgenröte, §34 (KSA 3, 43/OPC IV, 40sq).

[5] "[...] angelernten und wohlgeübten Affekten", ibid.; cf. ibid., §§ 35 (ibid., 43sq./41) et 38 (ibid., 45sq./42sq.).

[6] Rappelons que les en-têtes des paragraphes mettent le »Je« en exergue (cf. supra, C.I.2.2.2.). Nous ne cherchons cependant pas à poursuivre ce constat d'une importance majeure pour chaque étude de Morgenröte.

Le premier traite d'un aspect néfaste de l'éducation moraliste, tandis que le deuxième passage éclaire la conception nietzschéenne du développement émotionnel.

Dans le paragraphe 107,[1] Nietzsche reprend le thème de la justification des actions. Ces réflexions visent manifestement à purifier l'humanité des émotions supérieures.

Il établit le diagnostic suivant :

- par l'éducation moraliste, l'entendement est embrouillé. Chaque fois qu'il est confronté à des situations délicates, l'individu se réfugie donc derrière des émotions pathétiques. Ces émotions supérieures, comme l'angoisse diffuse ou le respect, étouffent toute initiative. Elles amènent ainsi l'individu à opter pour des décisions en accord avec la morale instaurée. Si l'individu reste alors dans ce système, il a l'assurance de ne jamais se tromper. Ses décisions seront toujours acceptées; il pourra toujours les justifier;
- mais une décision véritablement prise par l'individu mettrait les autorités établies en cause. C'est la raison pour laquelle ces dernières n'aspirent qu'à une chose : maintenir la transmission des émotions supérieures.

Nietzsche revendique donc le droit de chacun d'agir selon sa propre folie. On devrait reconnaître que seul l'exercice de ce droit saurait faire avancer la raison humaine.

Dans le paragraphe 111,[2] Nietzsche souligne que l'émotivité a besoin de l'éducation. Les personnes qui ont reçu une éducation fortement moralisatrice tendent à penser qu'une neutralité des émotions serait une espèce de miracle, naturellement attribué

---

[1] Ibid., 94sq./85sq..

[2] Ibid., 99sq./89sq..

aux génies. Elles devront comprendre que cette neutralité ou objectivité "aussi n'est que l'enfant de la discipline et de l'habitude".[1]

c) Le troisième livre.[2] - Nous repérons huit références qui concernent la constellation familiale,[3] la jeunesse,[4] des idéaux pédagogiques,[5] l'éducation classique[6] et l'éducation du XVIIIe siècle.[7]

Rentrons dans le vif du sujet: "Si j'étais un dieu, et un dieu bienveillant, rien ne provoquerait plus mon impatience que les mariages des hommes."[8]

Comme le mariage se réfère à l'émotion supérieure, donc illusoire, d'un amour éternel,[9] Nietzsche conseille que l'on invente de nouveaux idéaux pour les relations conjugales.[10]

Inadaptée à l'être humain, la pratique actuelle du mariage n'engendre que des difficultés tout en soutenant la moralité de la morale : le couple n'arrive pas à une bonne entente et les

---

[1] "[...] das Kind der Zucht und Gewohnheit." - Ibid., 100/90.(tm)

[2] Les en-têtes indiquent que Nietzsche reprend dans cette partie quelques thèmes du premier livre et s'occupe des questions d'ordre politique, cf. supra, C.I.2.2.2..

[3] § 151.

[4] §§ 176 - 177.

[5] §§ 186 et 190.

[6] § 195.

[7] § 196.

[8] "Wäre ich ein Gott und ein wohlwollender Gott, so würden mich die Ehen der Menschen mehr als alles Andere ungeduldig machen." - Ibid., § 150 (ibid., 142/126). - Cf. infra, D.II.2.2..

[9] Cf. Morgenröte, § 27 (KSA 3, 37sq./OPC IV, 36).

[10] Cf. ibid., § 151 (ibid., 142sq./126sq.).

enfants sont liés par l'émotion de la culpabilité.

Pour comprendre ces mécanismes, on devrait donc s'interroger : "La plupart des mariages ne sont-ils pas de telle nature que la présence d'un tiers comme témoin n'y est pas souhaitable? Or justement, ce tiers ne fait presque jamais défaut - c'est l'enfant - et il est plus que témoin, j'entends bouc émissaire!"[1]

Comment peut-on sortir de cette fatalité, produite par la propagande des émotions supérieures? Nietzsche cite la solution des dieux d'Epicure : "Dans ces dispositions, les dieux d'Epicure se retirèrent dans leur tranquilité et leur béatitude divines : ils étaient las des hommes et de leurs intrigues amoureuses."[2]

Cependant, en considérant la réalité, on doit avouer que l'enfant n'aura pas ce choix. Il devra bel et bien supporter la situation. Le règne de l'hypocrisie dans le noyau familial a ainsi contribué à miner la moralité de la morale.

En effet, l'éducation moraliste a produit le contraire de ce qu'elle ambitionnait s'agissant de la relation entre les générations. Notre prochain exemple illustre donc cet aspect du changement émotionnel qui est en train de s'opérer au sein de l'humanité.

Nietzsche rappelle que la jeunesse est censée s'éveiller émotionnellement en adoptant les points de vue traditionnels.

---

[1] "Sind nicht die meisten Ehen der Art, daß man keinen Dritten als Zeugen wünscht? Und gerade dieser Dritte fehlt fast nie - das Kind - und ist mehr als Zeuge, nämlich der Sündenbock!" - Ibid., § 151 (ibid., 142sq./126).

[2] "In dieser Stimmung zogen sich einst damals die Götter Epikurs in ihre göttliche Stille und Seligkeit zurück : sie waren der Menschen und ihrer Liebeshändel müde." - Ibid., § 150 (ibid., 142/126).

Critiquer les aïeux passait pour un acte immoral.

Aujourd'hui par contre, on constate que les jeunes idéalistes commencent leur vie d'adulte en critiquant les pères.[1]

Mais Nietzsche souligne aussi le côté sombre de cette modification des rapports entre les générations. On constate que cette jeunesse est rongée par l'ambition. Elle n'arrive pas à une véritable créativité. "Quelque soit leur soif de grandes oeuvres : le silence mûr de la grossesse ne les atteint jamais!"[2] L'éducateur doit donc canaliser le potentiel innovateur de ces jeunes espiègles vers de réels débouchés. Il doit leur enseigner le nouvel orgueil qui serait la condition d'un travail épuré de tout soutien traditionnel.

Cela en vaut la peine, car ces jeunes ne sont pas dépourvus de caractère ou de talents. Ils ne sont tout simplement pas pris en charge par une société qui ne tend elle-même qu'à les écraser par l'instruction morale. Tout en étant les victimes et les symptômes de ce système déchu, ils représentent un défi pour les nouveaux éducateurs. Afin de pouvoir entamer leur restauration personnelle, on devrait les envoyer au désert où ils pourraient se régaler et se reposer par un comportement joyeusement infantile.[3]

Dans ce contexte, le <u>livre Morgenröte</u> témoigne de la probabilité d'un "projet aurore" comme nous l'avons esquissé.[4]

---

[1] Cf. ibid., § 176 (ibid., 156/138).

[2] Ibid., § 177 (ibid., 156sq./138, cit. 157).(tm)

[3] Cf. ibid., § 178 (KSA ibid., 157/138sq). - On retrouve de façon plus directe la conception d'un >*projet* aurore<. Cette description de la jeunesse rejoint l'idée jeanpaulienne d'une aurore céleste de l'âme.

[4] Cf. supra, C. II.1.2.; de même § 108 (KSA 3,/OPC IV, 86sq.).

L'idée d'envoyer les jeunes au désert[1] suppose que le bonheur jaillit du tréfonds de l'individu.[2] Ce propos s'insère dans l'idéal d'une aurore céleste de l'âme. L'éducation rime moins avec l'endoctrinement et l'entraînement qu'avec l'assistance à l'individu pour qu'il se déplie.[3]

On constate que Nietzsche respecte plus que Jean Paul les circonstances sociales. Son approche de ces problèmes est plutôt sociologique, tandis que Jean Paul ne se heurte pas aux difficultés philosophiques : par le biais d'un langage aux limites de l'intelligibilité, ce dernier construit ses *concepts* à l'intérieur des *métaphores*. On les discerne en reliant des passages dans lesquels il se sert de métaphores identiques. C'est une des raisons pour lesquelles nous recourons si souvent à la présentation schématique qui ne fait que reproduire en abréviation ces processus. Les concepts que Jean Paul crée ainsi ne se laissent plus redéfinir par les moyens langagiers. On doit suivre l'auteur dans son parcours. Mais ses concepts s'avèrent aussi durs qu'une définition plutôt classique.

Jean Paul avait donc l'intention d'aborder ces problèmes par une approche anthropologique et ontologique.

Nietzsche ne procède pas avec la même rigueur. On a supposé que ses maladies l'ont empêché de travailler aussi soigneusement qu'il l'aurait voulu.[4] Mais il se peut qu'il n'en ait guère vu la nécessité, car son intérêt était plutôt descriptif. Il avait l'intention de poursuivre un problème dès son origine jusqu'à sa

---

[1] Cf. § 176.

[2] Cf. § 108.

[3] Cf. supra, A.I.2..

[4] Cf. par exemple Andreas Salomé, 1994, 119 et 171sq..

maturation[1] pour y trouver une thérapeutique.

L'exemple suivant provient du contexte des "hommes courants".[2] Le paragraphe 186[3] est une véritable accusation des commerçants. Nietzsche leur reproche de se lier à leur société, à leur localité et à leurs préférences par leurs préjugés moraux. Ils se préoccupent du commerce et négligent le travail intellectuel. Leur plus grande valeur, c'est le contentement et ils souhaitent que leurs enfants deviennent ainsi.

L'exemple suivant concerne directement la situation allemande. Depuis la publication de la préface de la deuxième édition de Levana,[4] soixante-dix ans se sont écoulés. Les circonstances en Allemagne ne permettent plus de voir en elle l'éducatrice de l'humanité, du futur.[5] Les Allemands se sont violemment débarrassés de leur propre culture. Ils se retrouvent maintenant complètement désossés.

De plus, ils ont adopté une perversion de l'idéal grec de la beauté qui s'oppose aux véritables passions. Ainsi, la soif démesurée d'une symbolique religieuse a remplacé ce contentement et ce scepticisme à l'égard des recherches véritablement scientifiques et philosophiques.

De surcroît, on a échangé sa culture d'autrefois contre une

---

[1] Anamnèse et diagnostic.

[2] Nous l'avons déjà évoqué, cf. supra l'excursus à la fin de B.I.3.4.2.b). - Cf. aussi supra, la digression à la fin de B.I.2.3.2.b).

[3] KSA 3, 160/OPC IV, 141; cf. aussi ibid., §§ 173 - 175 (ibid., 154 - 156/ 136sq) et supra, la digression à la fin de B.I.3.4.2.b).

[4] 1811, cf. SW I/5, 521 - 526/M, -.

[5] Morgenröte, § 190 (KSA 3, 162 - 164/OPC IV, 143 - 145).

"folie politique et nationale".[1]

L'étranger n'a pas réalisé ce changement.

Pourquoi?

"Ce fut cet éclat affaibli, cette énigmatique clarté de la Voie lactée qui baignait cette culture dans sa lumière : l'étranger se disait alors : »Voilà qui est très très loin de nous, là nous cessons de voir, d'entendre, de comprendre, de jouir, d'apprécier; malgré tout, ce pourrait être des étoiles! Les Allemands auraient-ils découvert sans tapage un petit coin au ciel où ils se seraient installés? Il faut tenter de s'approcher des Allemands.«"[2]

Les Allemands eux-mêmes ont déjà pris conscience de la situation : "Et l'on s'approcha d'eux : alors que peu après, ces mêmes Allemands se mirent à faire tous leurs efforts pour se dépouiller de cet éclat de Voie lactée; ils savaient trop bien qu'ils n'étaient pas allés au ciel, - mais dans un nuage!"[3]

Eduquer dans ces conditions, dans la perspective de conduire

---

[1] "[...] politischen und nationalen Wahnsinn" - (163/143).(tm)

[2] "Es war jener matte Glanz, jenes rätselhafte Milchstraßen-Licht, welches um diese Bildung leuchtete : dabei sagte sich der Ausländer : »Das ist uns sehr, sehr ferne, da hört für uns Sehen, Hören, Verstehen, Genießen, Abschätzen auf; trotzdem könnten es Sterne sein! Sollten die Deutschen in der Stille eine Ecke des Himmels entdeckt und sich dort niedergelassen haben? Man muß versuchen, den Deutschen nahezukommen.«" - Ibid., 164/144; cf. supra, A.I.2. et C.II.3.2.1.c).

[3] "Und man kam ihnen näher : während kaum viel später dieselben Deutschen sich zu bemühen anfingen, den Milchstraßen-Glanz von sich abzuschütteln - ; sie wußten ganz zu gut, daß sie nicht im Himmel gewesen waren - sondern in einer Wolke!" - Morgenröte, § 190 (KSA 3, 162 - 164/OPC IV, 143 - 145, cit. 163/143). - Le séjour dans un nuage pourrait effectuer une transfiguration, cf. l'en-tête du § 8 (ibid., 21/23). Tout dépend de ses compagnons de route et de ses décisions à l'égard de la valeur proposée, cf. dans le Nouveau Testament, l'évangile de Luc, ch. 9, vv. 28 - 36 et Jean Paul, Giannozzo (SW I/3, 925 - 1010/E II, 771 - 869), passim.

l'Allemagne en dehors du nuage - ce serait l'un des défis pour les nouveaux éducateurs. Et comme ces éducateurs ont été élevés dans ce nuage, dans cette culture embrouillée et tordue, il faudrait commencer par leur éducation.

La grandeur du XVIIIe siècle se cristallise dans l'humilité de ses enseignants de la morale. Ils ont choisi un seul disciple qu'ils ont éduqué soigneusement. S'investir dans cet être unique a été une tâche qui demandait de la renonciation, mais qui garantait la dignité de l'éducateur.[1]

Le paragraphe 195[2] que nous allons aborder maintenant, fait partie des textes-clés. Nietzsche explique que l'éducation traditionnelle semble se concentrer sur l'instruction. On gave la génération suivante avec des connaissances anciennes. C'est une entreprise presque névrotique, obsessionnelle, car on ne s'interroge aucunement sur le fondement anthropologique de toute éducation.

Cependant, l'homme naît avec <u>la soif de connaître</u>. Cette soif concerne toutes les réalités de la vie. C'est pourquoi

---

[1] En allemand on dirait "Aufgabe", un mot qui exprime ces deux aspects. - En outre, cf. Morgenröte, § 194 (KSA 3, 167sq/OPC IV, 147sq). - Cf. supra, C.II.3.2.2.a). - Si on respecte les différents niveaux du texte, on voit que Nietzsche n'exclut pas le peuple de l'instruction. En effet, ici, il ne parle pas de l'*instruction*, il parle de la *formation du caractère des personnes destinées à assumer des responsabilités* au sein du peuple. Jean Paul travaille aussi avec cette structure en défendant la nécessité d'une culture populaire et en soutenant l'institution des précepteurs, notamment pour les princes et les princesses. Ce n'est donc pas le savoir qui est pouvoir, en quelque sorte, mais le savoir-se-comporter. Le clivage s'opère moins entre les savants et les illettrés, mais entre les personnes ayant compris les mécanismes de la morale dominante et le peuple, et cela indépendamment de leur statut socioprofessionnel. On s'approche des distinctions "religieuses" entre le clergé et les laïques; de la différence entre savoir et connaître.

[2] KSA 3, 168 - 170/OPC IV, 148 - 150; cf. en ce qui concerne ce contexte supra, B.I.2.3.2.a).

l'approche des éducateurs traditionnels n'est qu'une contrefaçon de la réponse honnête aux aspirations humaines.

Et pourtant, ces éducateurs ont raison sur un plan, car l'homme n'a pas automatiquement la volonté d'apprendre. Il a besoin d'une personne qui le guide, car cette soif est fragile et demande un ferme soutien. Mais ils se trompent dans le maniement et les contenus de l'instruction. Par conséquent, ils employent une violence mal adaptée à la fragilité des aspirations. Même s'ils réussissent donc à produire des êtres raisonnables, ils suppriment le potentiel émotionnel, le noyau même de l'humanité. La tâche primordiale de l'éducateur serait, par contre, d'accompagner et d'encourager les enfants dans la poursuite de leur individualité.[1]

Nietzsche , parvenu à l'âge adulte, se retrouve en quelque sorte dans une position ambivalente : il est son propre ré-éducateur et le théoricien d'une nouvelle éducation. Il s'exprime ainsi : "Découvrir que notre vie est consacrée à la connaissance ; que nous la rejetterions, non! que nous l'aurions déjà rejetée si cette consécration ne la protégeait pas contre nous-mêmes; se réciter souvent et avec émotion les vers suivants : *Destin je t'obéis! Ne le voudrais-je pas qu'il le faudrait pourtant, fût ce dans les soupirs!*

Et puis, en se retournant sur le chemin de la vie, découvrir également qu'il est une chose irréparable : notre jeunesse gaspillée par la faute de nos éducateurs qui n'utilisèrent pas ces années avides de savoir, ardentes et altérées, à nous guider vers la connaissance des choses, mais vers la prétendue »culture

---

[1] Dans ce cadre s'inscrit la nécessité de reconnaître le bon moment pour envoyer les jeunes au désert afin qu'ils puissent se trouver eux-mêmes.

classique«! Notre jeunesse gaspillée lorsqu'on nous inculquait avec autant de maladresse que de brutalité des bribes de savoir sur les Grecs, les Romains et leurs langues, au mépris du principe suprême de toute culture qui exige qu'on n'offre un mets qu'à celui qui en est affamé!"[1]

Le savoir, infligé à l'encontre de dispositions émotives, développe un pouvoir destructif.

Pourtant, le sacrilège ne s'arrête pas à l'éducation classique. Comparé au deuxième élément de l'infraction à une jeune intelligence, ce premier interpose simplement un savoir mort entre l'apprenant et les choses. Ce que Nietzsche évoque par la suite, menace son orientation dans la réalité. "Lorsqu'on nous imposait de force les mathématiques et la physique, au lieu de nous faire passer d'abord par le désespoir et l'ignorance et de réduire notre petite vie quotidienne, nos occupations et tout ce qui se passe du matin au soir à la maison, à l'atelier, dans le ciel, dans le paysage, à des milliers de problèmes, - des problèmes torturants, humiliants, exaspérants, - pour révéler alors à nos désirs que nous avons besoin avant tout d'un savoir mathématique et mécanique, et pour nous enseigner alors notre

---

[1] "Zu entdecken, daß unser Leben der Erkenntnis geweiht ist; daß wir es wegwerfen würden, nein! daß wir es weggeworfen hätten, wenn nicht diese Weihe es vor uns selber schützte; jenen Vers sich oft und mit Erschütterung vorsprechen : *Schicksal, ich folge dir! Und wollt'ich nicht, ich müßt'es doch und unter Seufzen tun!* Und nun, bei einem Rückblick auf den Weg des Lebens, ebenfalls entdecken, daß etwas nicht wieder gut zu machen ist : die Vergeudung unserer Jugend, als unsere Erzieher jene wißbegierigen, heißen und durstigen Jahre nicht dazu verwandten, uns der Erkenntnis der Dinge entgegenzuführen, sondern der sogenannten »klassischen Bildung«! Die Vergeudung unserer Jugend, als man uns ein dürftiges Wissen um Griechen und Römer und deren Sprachen ebenso ungeschickt als quälerisch beibrachte und zuwider den obersten Satz aller Bildung : daß man nur dem, der Hunger danach hat, eine Speise gebe!" - Ibid. (168/148).

premier enthousiasme scientifique devant la logique absolue de ce savoir! Si seulement on avait une seule fois fait trembler notre âme avec les luttes, les défaites, les retours au combat des grands hommes, avec ce martyre qu'est l'histoire des sciences exactes!"[1]

La soif d'une recherche soutenue et authentique dans les véritables sciences est supprimée par l'impératif historique : "On nous imprégnait plutôt d'un certain dédain envers les sciences véritables au profit de l'histoire, de la »culture formelle« et de la «classicité»! Et nous nous laissions si aisément tromper! Culture formelle!"[2]

Nietzsche enchaîne ensuite avec des questions qui soulignent ce fossé. En même temps, il dévoile le côté mensonger de cette instruction: "N'aurions-nous pas pu montrer du doigt les meilleurs professeurs de nos lycées en demandant ironiquement : »Où y a-t-il là culture de la forme? Et si elle leur fait défaut, comment pourraient-ils l'enseigner?« Et la classicité! Avons-nous appris la moindre des choses, que, précisement, les

---

[1] "Als man uns Mathematik und Physik auf eine gewaltsame Weise aufzwang, anstatt uns erst in die Verzweiflung der Unwissenheit zu führen und unser kleines, tägliches Leben, unsere Hantierungen und alles, was sich zwischen Morgen und Abend im Hause, in der Werkstatt, am Himmel, in der Landschaft begibt, in Tausende von Problemen aufzulösen, von peinigenden, beschämenden, aufreizenden Problemen, - um unserer Begierde dann zu zeigen, daß wir ein mathematisches und mechanisches Wissen zu allernächst nötig haben und uns dann das erste wissenschaftliche Entzücken an der absoluten Folgerichtigkeit dieses Wissens zu lehren! Hätte man uns auch nur die Ehrfurcht vor diesen Wissenschaften gelehrt, hätte man uns mit dem Ringen und Unterliegen und Wieder-Weiterkämpfen der Großen, von dem Martyrium, welches die Geschichte der strengen Wissenschaften ist, auch nur ein Mal die Seele erzittern machen!". - Ibid..

[2] "Vielmehr blies uns der Hauch einer gewissen Geringschätzung der eigentlichen Wissenschaften an, zu Gunsten der Historie, der »formalen Bildung« und der »Klassizität«! Und wir ließen uns so leicht betrügen! Formale Bildung!". - Ibid. (169/148).

Anciens apprennaient à leur jeunesse? Avons-nous appris à parler comme eux, à écrire comme eux? Nous sommes-nous exercés sans trêve à l'escrime du dialogue, à la dialectique? Avons-nous appris le moindre trait de l'ascétisme pratique de tous les philosophes grecs?"[1]

Tout en restant stylistiquement sur le même plan, il change de contenu et s'attaque à son propos : "Avons-nous été exercés à une seule des vertus antiques à la manière dont les anciens s'y exerçaient? Toute méditation sur la morale n'a-t-elle pas entièrement fait défaut à notre éducation, et donc, à plus forte raison, ce qui en constitue la seule critique possible, ces tentatives sévères et courageuses pour vivre selon telle ou telle morale?"[2]

Et il rejoint le début de sa critique. La connaissance, que le destin a réservé pour les humains, agit sur l'émotivité : "A-t-on tenté le moins du monde d'éveiller en nous l'un des sentiments dont les Anciens faisaient plus grand cas que les modernes?"[3]

---

[1] "Hätten wir nicht auf die besten Lehrer unserer Gymnasien zugehen zeigen können, lachen und fragend: »Wo ist denn da die formale Bildung?« Und wenn sie fehlt, wie sollen sie diesselbe lehren? Und Klassizität! Lernten wir etwas von dem worin gerade die Alten ihre Jugend erzogen? Lernten wir sprechen wie sie, schreiben wie sie? Übten wir uns unabläsig in der Fechtkunst des Gespräches, in der Dialektik ? Lernten wir uns schön und stolz bewegen wie sie, ringen, werfen, faustkämpfen wie sie? Lernten wir etwas von der praktischen Asketik aller griechischen Philosophen?" - Ibid. (169/148sq.).

[2] "Wurden wir im einer einzigen antiken Tugend geübt und in der Weise, wie die Alten sie übten? Fehlte nicht überhaupt das ganze Nachdenken über Moral in unserer Erziehung, um wieviel mehr gar die einzige mögliche Kritik derselben, jene strengen und mutigen Versuche, in dieser oder jener Moral zu leben?" - Ibid. (169/148).

[3] "Erregte man in uns irgendein Gefühl, das den Alten höher galt als den Neueren?" - Ibid..

Le résultat de ce mode d'éducation est décevant : "Nous a-t-on présenté les divisions du jour et de la vie et les buts supérieurs à la vie dans un esprit antique? Avons-nous seulement appris les langues anciennes comme nous apprenons les langues vivantes, - c'est-à-dire pour les parler, et pour les parler couramment et bien? Jamais une aptitude réelle, une nouvelle faculté pour résultat de ces années laborieuses! Mais uniquement le savoir de ce que des hommes ont pu et su faire autrefois? Et quel savoir! Rien ne me semble plus évident d'année en année que le fait que l'essence du monde grec et antique bien qu'elle s'offre apparemment à nous avec simplicité, comme une chose universellement connue reste très difficilement compréhensible et presque inaccessible, et que la facilité avec laquelle on parle habituellement des Anciens n'est qu'une marque de légèreté ou encore de la vieille suffisance héréditaire de l'irréflexion."[1]

Et vers la fin du paragraphe il en revient à ses compagnons : "La similitude des mots et des concepts nous trompe : mais derrière eux se dissimule toujours un sentiment qui <u>ne pourrait être</u> qu'étranger, incompréhensible ou désagréable à la sensibilité moderne. Et voilà, les terrains sur lesquels les enfants avaient le droit de s'ébattre! Il suffit, nous l'avions

---

[1] "Zeigte man uns die Einteilung des Tages, und des Lebens und die Ziele über dem Leben in einem antiken Geist? Lernten wir auch nur die alten Sprachen so, wie wir die lebender Völker lernen - nämlich zum Sprechen und zum Bequem- und Gut-sprechen? Nirgends ein wirkliches Können, ein neues Vermögen als Ergebnis mühseliger Jahre! Sondern ein Wissen darum, was ehemals Menschen gekonnt und vermocht haben! Und was für ein Wissen! Nichts wird mir von Jahr zu Jahr deutlicher, als daß alles griechische und antike Wesen, so schlicht und weltbekannt es vor uns zu liegen scheint, sehr schwer verständlich, ja kaum zugänglich ist und daß die übliche Leichtigkeit, mit der von den Alten geredet wird, entweder eine Leichtfertigkeit oder ein alter erblicher Dünkel der Gedankenlosigkeit ist." - Ibid. (169sq./149).

fait quand nous étions enfants et nous en avons conservé presque à jamais un dégoût de l'antiquité, le dégoût qui résulte d'un excès apparent de la familiarité! Car chez nos éducateurs classiques, la présomptueuse illusion d'être pour ainsi dire en possession des Anciens va si loin qu'ils font même rejaillir cette prétention sur ceux qu'ils éduquent, mais avec le soupçon qu'une telle possession n'est guère capable d'assurer le bonheur et est tout juste bonne pour de vieux rats de bibliothèque, pauvres, braves et niais : »qu'ils restent à couver leur trésor! Il est sûrement digne d'eux!« - sur cette arrière-pensée tacite s'acheva notre éducation classique. - Tout cela est irréparable - pour nous! Mais ne pensons pas uniquement à nous!"[1]

Bien au contraire de ses présomptions, la culture allemande n'est pas "en possession des Anciens".[2]

Un aspect du travail de Nietzsche serait donc cette tentative de dégager ce malentendu et de présenter une vision plus proche de la réalité antique. Cette entreprise demande des yeux et des

---

[1] "Die ähnlichen Worte und Begriffe täuschen uns : aber hinter ihnen liegt immer eine Empfindung versteckt, welche dem modernen Empfinden fremd, unverständlich oder peinlich sein müßte. Das sind mir Gebiete, auf denen sich Knaben tummeln dürften! Genug, wir haben es getan, als wir Knaben waren und uns beinahe für immer dabei einen Widerwillen gegen das Altertum heimgeholt, den Widerwillen einer scheinbar allzugroßen Vertraulichkeit! Denn so weit geht die stolze Einbildung unserer klassischen Erzieher, gleichsam im Besitze der Alten zu sein, daß sie diesen Dünkel noch auf die Erzogenen überfließen lassen nebst dem Verdachte, daß ein solcher Besitz nicht wohl selig machen könne, sondern daß er gut genug für rechtschaffene, arme, närrische alte Bilder-Drachen sei : »Mögen diese auf ihrem Horte brüten! Er wird wohl ihrer würdig sein!« - Und mit diesem stillen Hintergedanken vollendete sich die klassische Erziehung. Dies ist nicht wieder gut zu machen - an uns! Aber denken wir nicht nur an uns!". - Ibid. (170/149sq.); cf. Levana, § 147 - 148 (SW I/5 857 - 860/M, 231 - 233) et le commentaire de Lange dans son édition de 1886, 292.

[2] Ibid.. - Nous rappelons les réflexions de Goethe sur Jean Paul (cf. supra, B.I.2.4.3.), qui proviennent justement de cette attitude que Nietzsche dénonce ici.

doigts tendres, car elle entraîne un bouleversement de toute la notion de >culture<.[1]

C'est dans ce cadre que s'inscrit aussi son commentaire sur Jean Paul.[2] On en viendrait alors encore une fois à citer son vocabulaire pour le moins bizarre :

- les "tendres vergers" signaleraient donc la réception idéalisée de l'Antiquité;
- l'"écoeurant potage de larmes" ainsi que la "mauvaise herbe" indiqueraient que Jean Paul avait labouré le problème et présenté des résultats. Son style étrange témoigne de l'importance qu'il avait accordé à ces questions. Il a quitté les systèmes normatifs et a travaillé pour atténuer les préjugés de ses lecteurs;
- il reste le paradigme de peignoir :
  * est-ce que ça veut dire qu'il n'est pas encore arrivé au statut des aéronautes de l'esprit libre? Qu'il est resté dans son peignoir, le vêtement qu'on met avant de s'habiller, à proprement parler? L'acuité qu'il témoigne surtout dans son petit écrit Giannozzo, exclut cette solution;
  * le peignoir est le vêtement qu'on pourrait toujours mettre, par exemple quand on n'arrive pas se décider sur sa tenue. De plus, le peignoir se porte sans intermédiaire. Il est, en quelque sorte, un vêtement de transition et une deuxième peau.

Dans Morgenröte et dans l'ensemble de ses publications, Nietzsche met le doigt sur les indications suivantes qui sont devenues ses points de repère pour cette réinterprétation de

---

[1] Cf. Cancik/Cancik-Lindemaier, 1991, passim.

[2] Cf. supra, B.I.3.2..

l'antiquité :

- les rites des sacrifices;
- l'étrange place qu'occupe la sexualité dans la culture;
- le savoir qui n'était pas inférieur au savoir actuel, même s'il était très différent;
- le refus d'un engagement intellectuel[1] qui résulte de
- l'athéisme foncier de cette culture qui n'avait pas de foi véritable. Ses nombreux dieux étaient en réalité des humains, entièrement dominés par leurs émotions et capables de multiples transformations selon leur état émotionnel; et
- l'insécurité dans la comprehension de soi-même et de la réalité toute entière.

L'hypothèse d'un >projet aurore< serait confortée par les élaborations de Nietzsche dans ce paragraphe 195 du livre Morgenröte. La liaison avec l'univers intellectuel de Jean Paul se précise dans le paragraphe suivant :[2] "»Qu'est-ce à vrai dire, que je fais? Qu'est-ce que je veux atteindre par là, moi, précisement?« - telle est la question de la vérité que l'on n'enseigne pas dans notre culture d'aujourd'hui, et que par conséquent, l'on ne pose pas non plus, pour laquelle on n'a pas le temps. Par contre, raconter aux enfants des balivernes, et non la vérité, dire des gentillesses aux femmes qui doivent plus tard être des mères, et non la vérité, parler avec les jeunes gens de leur avenir et de leurs plaisirs et non de la vérité - cela, on en a toujours le temps et l'envie! - Mais aussi,

---

[1] L'interprétation traditionnelle dirait alors "polythéisme".

[2] On pourrait le retravailler de la même manière que nous l'avons fait avec l'essai "Jean Paul". On remarquerait alors que Nietzsche se sert aussi dans ce passage du vocabulaire jeanpaulien.

qu'est-ce que soixante dix ans! - cela passe et touche vite à sa fin; il importe si peu que la vague sache où et comment elle est emportée! Il pourrait même être sage de ne pas le savoir. - »Admettons : mais il faut manquer de fierté pour ne pas même poser la question; notre culture ne rend pas les hommes fiers.« - »Tant mieux!« - »Vraiment?«".[1]

d) *Le quatrième livre.* - Nous relevons six passages de cette grande section de Morgenröte.

Nous commençons par le paragraphe 280.[2] Il s'agit d'une reconstitution de quelques énoncés bibliques que Nietzsche adapte à ses fins.[3] On s'approche ici de son idéal pédagogique, car il exploite des représentations du caractère infantile. Nietzsche avance donc qu'on demeure enfant,[4] si on ne se bat pas

---

[1] "»Was ist das eigentlich, was ich tue? Und was will gerade ich damit?« - das ist die Frage der Wahrheit, welche bei unserer jetzigen Art Bildung nicht gelehrt wird und folglich nicht gefragt wird, für sie gibt es keine Zeit. Dagegen mit Kindern von Possen zu reden und nicht von der Wahrheit, mit Frauen, die später Mütter werden sollen, Artigkeiten zu reden und nicht von der Wahrheit, - dafür ist immer Zeit und Lust da! - Aber was sind auch siebenzig Jahre! - das läuft hin und ist bald zu Ende; es liegt so wenig daran, da0 die Welt wisse, wie und wohin sie laufe! Ja es könnte Klugheit sein, es nicht zu wissen! - »Zugegeben : aber stolz ist es nicht, auch nicht einmal darnach zu fragen; unsere Bildung macht die Menschen nicht stolz!« - Um so besser! - »Wirklich?«" - Morgenröte, § 196 (KSA 3, 170sq./OPC IV, 150). - Cf. en ce qui concerne cette méthode que Nietzsche emploie à plusieurs reprises : "Ich lese oft ein Buch von mir im Namen A's - dann wieder im Namen B's - jedesmal wird das Buch anders und ich." - Jean Paul, notice no. 30 (Wölfel/Wirtz (édd.), 1996, 29); cf. aussi supra, B.I.2.3.1. et infra, D.II.2.2..

[2] KSA 3, 216/OPC IV, 192.

[3] Ses contemporains reconnaissaient encore ce montage et cette réinterprétation de passages bibliques.

[4] Cf. dans le Nouveau Testament, l'Evangile de Matthieu, ch. 18., vv. 1 - 3.

pour son pain[1] et qu'on n'attribue pas trop d'importance, de valeur à ce qu'on fait.[2]

Nous rappellons le contexte "transfiguration - nuage".

Sans pour autant tirer de conclusions prématurées, on perçoit, par une sorte d'addition des énoncés, ce but décrit par Jean Paul, c'est-à-dire l'aurore céleste de l'âme, qui se concrétiserait par les descriptions et analyses critiques de Nietzsche.

On retient aussi le paragraphe 297[3] qui contient un autre élément indispensable pour la nouvelle éducation. L'éducateur devrait veiller à instruire le jeune garçon pour que celui-ci estime ceux qui pensent différemment encore plus que ceux qui pensent comme lui-même.[4] Dans ces propos, c'est toute la problématique des "Nous" qui est mise en exergue. Nietzsche emploie parfois ce terme pour désigner ses confrères, ses compagnons. Pourtant, en étudiant Morgenröte, on apprend qu'ils ne partagent pas une idéologie ou une doctrine. Ils partagent une souffrance, et ils cherchent la guérison de cette souffrance, d'abord pour eux-mêmes et ensuite pour le peuple. C'est pourquoi ils cherchent à rendre fructueuses leurs expériences dans le développement d'un projet pédagogique, car ils sont convaincus que cette souffrance résulte de l éducation

---

[1] Cf. ibid., ch. 6, v. 8; cf. de même Morgenröte, § 473 (KSA 3, 283/OPC IV, 249).

[2] Cf. dans l'Ancien Testament, le Prédicateur, par ex. ch. 1, v. 14.

[3] KSA 3, 222/OPC IV, 196.

[4] Cf. Levana, § 119 (SWI/5, 799sq./M, 186sq.). - Jean Paul se refère directement au côté affectif et demande l'instruction dans l'amour des autres.

qu'ils ont reçue.[1]

Afin de mieux saisir le procédé d'éducation et de la formation des émotions imaginé par Nietzsche, toute notre attention se porte sur le paragraphe 310.[2]

On y trouve en outre une explication du phénomène que l'éducation pourrait 'immuniser' contre la réalité vécue.

Mais arrêtons un instant sur le vocabulaire. Nietzsche dit qu'il parle des "débonnaires". Cette expression demande de la circonspection. On doit lire à la manière des philologues, lentement, profondément et avec des arrière-pensées.[3]

D'abord, on compare les significations des deux mots :

---

[1] Cf. supra, A.I.2.; en ce qui concerne plus spécialement Jean Paul, supra, B.I.2.3.2.a) et Nietzsche, supra, B.I.3.3.2.a).

[2]

"Die Gutmütigen. - Die Gutmütigen haben ihr Wesen durch beständige Furcht erlangt, welche ihre Voreltern vor fremden Übergriffen gehabt haben - sie milderten, beschwichtigen, baten ab, beugten vor, zerstreuten, schmeichelten, duckten sich, verbargen den Schmerz, den Verdruß, glätteten sofort wieder ihre Züge - und zuletzt vererbten sie diesen ganzen zarten und wohlgespielten Mechanismus auf ihre Kinder und Enkel. Diesen gab ein günstigeres Geschick keinen Anlaß mehr zu jener beständigen Furcht : nichtsdestoweniger spielen sie beständig auf ihrem Instrumente."	"Les débonnaires. - Les débonnaires sont parvenus à leur essence par la crainte continuelle qu'ont eue leurs ancêtres d'être attaqués par les étrangers - ils tempéraient, apaisaient, distrayaient, flattaient, se faisaient tout petits, cachaient la douleur, le dépit, lissaient instantanément les traits de leurs visages - et finalement ils transmirent tout ce mécanisme tendre et bien joué à leurs enfants et à leurs descendants. Un destin plus clément n'expose pas ceux-ci à des craintes continuelles : ils n'en jouent pas moins continuellement sur leur instrument."

Tableau 19. - KSA 3, 225sq/OPC IV, 200 (souligné par nous).(tm) - Cf. supra, C.II.3.1.1.d) et infra, D.II.2.2..

[3] Cf. Morgenröte, préface 5 (KSA 3, 17/OPC IV,18) et supra, A.I.2..

"gutmütig [...] gutherzig, leicht nachgebend, andern gern gefällig, nicht leicht böse [...]."[1]	"débonnaire [...] doux, pacifique [...] inoffensif [...]."[2]

Tableau 20.

Les valeurs émotionnelles exprimées par ces deux mots se ressemblent, tandis que les éléments qui les constituent, divergent.

Nous proposons donc deux approches :

1. on accepte le concept allemand. On le traduit donc par "débonnaire" et on explique que "gütmütig" signifie "avoir du bon courage";
2. on sait que Nietzsche travaillait avec ses connaissances des langues étrangères. Tout en écrivant en allemand, il aurait pu penser à l'étymologie de l'expression française :[3] "débonnaire [...] de bonne aire, de bonne race, de <u>aire</u> (d'aigle)."[4]

Ces réflexions aidant, le paragraphe revêt un tout autre aspect. Au lieu d'être la critique d'une vertu de la moralité de la morale, il se transforme en description d'un caractère souhaité. Il est un élément de la chaîne logique qui aboutit dans le dernier paragraphe à la description des aéronautes de l'esprit.[5] Pour revenir à l'expression allemande,[6] on s'attarde maintenant

---

[1] Wahrig, 1989, 595.

[2] Le Robert Methodique, 1994, 349.

[3] Nous avons déjá évoqué deux exemples similaires, cf. A.II.2.5.1. et B.I.3.2.2..

[4] Nouveau Dictionnaire Etymologique, références Larousse, 1971, 222.

[5] Cf. KSA 3, 331/OPC IV, 289.

[6] Aborder ce texte demande une abrogation des préjugés chez le lecteur.

à un élément de l'idéal pédagogique envisagé : être de bon courage; ce qui colle parfaitement avec cet autre idéal d'une aurore céleste de l'âme.[1]

Comment Nietzsche explique-t-il la genèse de cette qualité?

Autrefois, l'homme vivait avec la peur permanente d'être aggressé par autrui. Avec une telle menace, il développait un comportement pacifique et apaisant. Cette conduite a été ensuite transmise de génération en génération.

La peur initiale n'a plus de raison d'être.

Et pourtant, la mise en place de ces mécanismes a été si efficace, qu'ils fonctionnent encore.[2]

Notre prochain exemple sera le paragraphe 340, où il aborde la similitude entre mère et embryon.[3]

Ce passage est aussi intrinsèquement lié au projet pédagogique poursuivi.

Selon son hypothèse "l'éducation est une continuation de la procréation",[4] la formation dans le sein maternel inversement, ne serait qu'un prélude à l'éducation. Nietzsche conclut alors que les enfants ne ressemblent pas obligatoirement aux parents, contrairement à la croyance des historiens.

Avant de passer au cinquième livre, nous abordons encore le paragraphe 357[5] qui s'inscrit dans le contexte des impulsions à

---

[1] Cf. par exemple supra, B.I.3.5.2.d).

[2] Cf. Morgenröte, § 247 (KSA 3, 204/OPC IV, 182).

[3] KSA 3, 236/OPC IV, 209; cf. Levana, § 98 (SW I/5, 717 - 721/M, 151 - 154) et supra, C.II.3.1.1..

[4] "Die Erziehung ist eine Fortsetzung der Zeugung." - Morgenröte, § 397 (KSA 3, 252/OPC IV, 222).

[5] KSA 3, 241/OPC IV, 212.

la connaissance.[1]

Dépourvus de l'amour de la connaissance, certains moralistes ressemblent aux petits garçons mal élevés qui ne sont heureux que lorsqu'ils pourchassent et maltraitent un "tant soit peu un être vivant ou mort."[2]

e) *Le cinquième livre.* - Sur le plan de l'organisation et du style, c'est la grand finale.

Les allusions pédagogiques sont nettement plus nombreuses que dans les parties précédentes. Nous retenons donc seize passages. Pour pouvoir mieux suivre ce parcours, nous proposons un tour d'horizon :

- dans quatre paragraphes,[3] il est question des enseignants;
- cinq paragraphes[4] sont destinés aux thèmes liés à l'instruction;
- quatre paragraphes[5] traitent de l'anthropologie pédagogique;
- et trois paragraphes mettent en exergue des problèmes didactiques.[6]

Malgré ces divers regroupements, nous respectons l'organisation de Nietzsche, tendant à faire ressortir quelques aspects des fils conducteurs.

Nous commençons par le paragraphe 443[7] qui reprend le thème de

---

[1] Cf. Levana, §§ 130 (SW I/5, 825 - 827/M, 207 - 209) et 148 (ibid., 858 - 860/232sq.).

[2] "[...] ohne etwas Jagd und Mißhandlung von Lebendigen und Totem." - Morgenröte, § 357 (KSA 3, 241/OPC IV, 212).

[3] §§ 447, 449, 495 et 497.

[4] §§ 443, 504, 512, 513 et 565.

[5] §§ 452, 455, 538 et 560.

[6] §§ 540, 542 et 544.

[7] KSA 3, 270/OPC IV, 238.

la solitude.[1]

Nietzsche constate que "personne n'apprend, personne n'aspire, personne n'enseigne - à supporter la solitude."[2]

Ensuite, dans le paragraphe 447, il avertit - sous forme de proverbe - les enseignants: "Il appartient à l'humanité d'un maître de mettre ses élèves en garde contre lui-même."[3]

Passons au paragraphe 449[4] dans lequel il est conseillé aux éducateurs de procéder avec prudence. Ils doivent bien évidemment enseigner des pensées, mais de manière à ce que les élèves puissent les appliquer. Ainsi, les élèves ne se sentent plus endoctrinés.

Il convient également de mentionner le paragraphe 452[5] où il aborde la question du génie.[6] Nietzsche avance que l'incapacité d'accepter les échecs provoque des changements répétés au niveau des champs de travail et d'intérêt. On parvient ainsi à une "connaissance universelle des hommes et des choses".[7]

En conséquence, "une faiblesse de caractère devient une école de génie."[8]

---

[1] Cf. § 177 (KSA 3, 156/OPC IV, 138).

[2] "Niemand lernt, niemand strebt danach, niemand lehrt - die Einsamkeit ertragen." - Ibid., § 443 (ibid., 270/238).

[3] "Zur Humanität eines Meisters gehört, seine Schüler vor sich zu warnen." - Ibid.; cf. ibid., § 469 (ibid., 281/247sq.).

[4] Ibid., 271/239sq..

[5] Ibid., 273/241.

[6] Ce passage relève-t-il de son propre parcours?

[7] "[...] Allkenntnis von Menschen und Dingen". - Ibid., § 452 (ibid., 273/241).

[8] "So wird ein Fehler des Charakters zur Schule des Genies."- Ibid..

Le paragraphe 455[1] dénonce la deuxième nature qui nous vient de l'éducation. Il y a des personnes qui arrivent à s'en sortir, mais pour la plupart, cette deuxième nature étouffe le germe de la première. On a ici une convergence directe de Levana et de Morgenröte. Comme il évoque, dans le paragraphe 506,[2] une issue en ce qui concerne la deuxième nature, vêtement reçu de la part de l'esprit du temps, nous l'avançons ici. Si on arrive à enlever cette deuxième nature, on perd "l'odeur du marché, de la polémique des plus récentes opinions et tout l'éphémère qui périt du jour au lendemain"[3] et on "reçoit son éclat profond et son parfum et si cela est opportun, même son calme regard d'éternité."[4]

Dans le paragraphe 495,[5] on a encore un exemple d'une convergence directe de Levana et de Morgenröte. Nietzsche y souligne l'importance du choix d'un maître. On se doit de bien choisir ses enseignants, dès la jeunesse, car cette décision aura des répercussions tout au long de la vie.

Jean Paul traite ce problème sur le plan de la petite enfance. Par le biais de Levana, il veut montrer que les choix raisonnés ayant trait à la formation des couples maritaux sont tout à fait importants, car il présume que le meilleur précepteur, donc

---

[1] Ibid., 275/242. - Cf. infra, D.II.2.2..

[2] Ibid., 296/260.

[3] "[...] den Geruch des Marktes und der Gegnerschaft und der neuesten Meinungen und alles Vergänglichen [...]". - Ibid..

[4] "[...] seinen tiefen Glanz und Wohlgeruch, ja, wenn es danach ist, sein stilles Auge der Ewigkeit." - Ibid.;(tm) cf. de même ibid., §§ 432 (ibid., 266/234) en ce qui concerne la notion de la méchancete, et 436 (ibid., 267sq./236) où il se réfère à Montaigne pour déterminer le >méchant (qui est) amère< ("bitterböse").

[5] Ibid., 291/255sq..

enseignant de premier ordre, est la mère. Par conséquent, un homme qui aspire à la paternité devrait savoir choisir et guider sa femme, future mère de ses enfants. Il devrait choisir sa femme d'après un critère : son aptitude à être mère.

Nous nous arrêtons ensuite sur le paragraphe 497,[1] car il contribue à cerner l'idéal pédagogique, l'idéal du pédagogue en vue. Nietzsche l'a intitulé "L'oeil purifiant".[2]

Le lecteur est censé connaître Iris,[3] la déesse de l'arc en ciel. Nietzsche fait allusion à deux de ses caractéristiques:

- elle porte des ailes;
- elle prête son nom à un diagnostic médical.[4]

Ces notions permettent de mieux suivre l'auteur qui commence son texte sans rapport direct avec l'en-tête: "On parlerait de préférence de »génie« que des gens comme Platon, Spinoza et Goethe, chez qui l'esprit semble ne pas se rattacher de manière assez désinvolte au caractère et au tempérament comme un être ailé qui peut facilement s'en détacher et les survoler ensuite

---

[1] KSA 3, 292sq./OPC IV, 257.

[2] Ibid., cit. 292.(tm) - Traduire "Auge" par "regard" ne permet pas de déceler ce que nous allons proposer. - En outre, cf. ibid., §§ 433 (ibid., 266/235), 506 (ibid., 296/260) et 509 (ibid., 297/261).

[3] N'oublions pas que le >projet aurore< est étroitement lié au monde intellectuel de l'Ancien Testament. Les notions avec lesquelles Jean Paul et Nietzsche travaillent, proviennent donc d'un codage multiple. Une tradition juive médiévale, par exemple, attribue la métaphore "iris" au peuple d'Israël, tandis que Jérusalem serait la "prunelle des yeux".

[4] Il s'agit d'une vieille méthode chinoise. On divise l'oeil en cinq zones concentriques. Le diagnostic des maladies s'effectue par l'observation des changements de la peau de l'iris.

de très haut."[1]

Quelles que soient les ressemblances, ce passage ne coïncide pas avec l'idéal dessiné dans le dernier paragraphe du livre. Les aéronautes de l'esprit ne sont pas des êtres ailés. Ce sont de véritables oiseaux.[2] Le lecteur attentif ne serait toutefois pas surpris. Il aurait déjà parcouru le paragraphe 452 et saurait que le »génie« se forme justement à travers son caractère et son tempérament. Nietzsche continue en effet, par une discrimination dans la notion même du génie : "Au contraire, ceux qui ont parlé de leur »génie« avec le plus de vivacité, ce sont précisément ceux qui ne se débarassent jamais de leur tempérament et s'entendirent à lui prêter l'expression la plus spirituelle, la plus ample, la plus universelle et même, dans certains cas, cosmique (comme par exemple Schopenhauer). Ces génies ne pouvaient pas se survoler eux-mêmes, mais ils croyaient se trouver, se retrouver partout où les portait leur vol, - c'est là leur »grandeur«, cela peut être une grandeur!"[3]

A la différence des êtres ailés, ces génies restent eux-mêmes.[4] Mais il admet qu'on appelle plus volontiers "génie" ceux qui ont l'"oeil purifiant" : "Les autres, auxquels revient plus justement ce nom, possèdent l'oeil pur, purifiant, qui ne semble

---

[1] "Von »Genius« wäre am ehesten bei solchen Menschen zu reden, wo der Geist wie bei Plato, Spinoza und Goethe, an den Charakter nur lose angeknüft erscheint, als ein beflügeltes Wesen, das sich von jenem leicht trennen und sich dann weit über sie erheben kann." - Morgenröte, § 497 (KSA 3, 292sq./OPC IV, 257, cit. 292).(tm)

[2] Cf. § 575 (KSA 3, 331/OPC IV, 289).

[3] "Diese Genies konnten nicht über sich hinausfliegen, aber sie glaubten, sich wiederzufinden, wohin sie auch nur flogen, das ist ihre Größe und kann Größe sein." - Ibid..

[4] Cf. aussi § 481 (KSA 3, 285sq./OPC IV, 251).

pas provenir de leur tempérament et de leur caractère mais qui, au contraire, indépendamment d'eux et généralement en légère contradiction avec eux, contemple le monde comme il contemple un dieu et aime ce dieu."[1] Ces groupes ont besoin d'enseignement et d'exercice. Disposer du génie ne sert que s'il est exercé. On devrait donc rechercher les bons maîtres : "A eux aussi cet oeil n'est pas offert d'un seul coup : il y a un entraînement et une école préparatoire du regard, et celui qui a vraiment de la chance trouve aussi à temps un maître du regard pur!"[2]

Pour saisir l'enjeu du paragraphe 504,[3] auquel nous nous attarderons ensuite, nous récapitulons les paragraphes 195 - 196.[4]

Nietzsche avait critiqué l'éducation dite "classique". L'enfant la parcourt sans qu'on lui parle de la vérité. De surcroît, la croyance en une âme immortelle[5] a doté ces savoirs d'une autorité absolue : disposer du vrai ou du faux savoir a été décisif pour la vie future de l'âme. L'enfant arrive à assimiler cette éducation, mais quand il sera devenu homme, il commencera à comprendre les choses autrement.[6]

---

[1] "Die Anderen, welchen der Name eigentlicher zukommt, haben das rein machende Auge, das nicht aus ihrem Temperament und Charakter gewachsen scheint, sondern frei von ihnen und meist in einem milden Widerspruch gegen sie auf die Welt wie auf einen Gott blickt und diesen Gott liebt". - Ibid., cit. 293;(tm) cf. aussi ibid., § 426 (ibd., 261/231sq.).

[2] "Auch ihnen ist aber dieses Auge nicht mit einem Male geschenkt : es gibt eine Übung und Vorschule des rechten Sehens, und wer rechtes Glück hat, findet zu rechten Zeit auch einen Lehrer des reinen Sehens." - Ibid.(tm)

[3] KSA 3, 295sq/OPC IV, 259.

[4] Cf. supra, C.II.4.3.2.c).

[5] Cf. surtout Morgenröte, le premier livre, passim.

[6] Cf. aussi ibid., §§ 43 - 49 (ibid., 50 - 54/46 - 49).

Nietzsche se demande donc si la philosophie ne pourrait pas servir d'intermédiaire entre les croyances et les savoirs. Le philosophe pourrait peut-être réconcilier ce que l'enfant a appris et ce que l'homme a compris.[1]

Nous mentionnons ensuite le paragraphe 512.[2] Ce passage aide à comprendre les personnes qui cherchent à connaître profondément les choses. Leur désir les empêche d'entretenir des amitiés, non par animosité, mais parce qu'ils veulent que leur "Incognito et leur manque d'égards se soudent dans la vérité."[3]

Nietzsche indique dans le parapraphe 513[4] qu'on peut difficilement trouver des enseignants qui soient à la fois beaux et instruits.

Pour aborder le paragraphe 538,[5] il convient d'apporter quelques éclaircissements à cette indication. Déjà dans le paragraphe 83[6] Nietzsche avait dénoncé l'idée répandue comme quoi le diable ou le péché était à l'origine des maladies. A l'origine des maux se trouve souvent une simple goutte de sang, en trop ou en moins, une goutte manquante dans le cerveau. Il distingue par la suite le "méchant de force" du "méchant de faiblesse". Ce dernier suit son impulsion à vouloir faire mal à autrui, tandis que le premier devient victime d'une pression physiologique liée à la

---

[1] C'est une des fonctions que le Je pourrait accomplir à condition de ne pas avoir été étouffé par ce que l'enfant a appris, cf. supra, A.I.2..

[2] KSA 3, 298/OPC IV, 261.

[3] "[...] Incognito und [...] Rücksichtslosigkeit in der Wahrheit zusammenwachsen." - Ibid..(tm)

[4] KSA 3, 298/OPC IV, 262.

[5] KSA 3, 307/OPC IV, 269sq..

[6] KSA 3, 79/OPC IV, 69.

colère ou à la passion. Cette pression agit sur le sang et les muscles. La personne ainsi atteinte doit réagir pour ne pas s'étouffer.

Ces réactions se présentent souvent de façon démesurée.[1] Nietzsche constate qu'une certaine espèce de génie est souvent touchée par de telles attaques, et ce après ses exploits les plus glorieux. Le système nerveux ne peut apparemment pas subir ces efforts : "Ainsi ce qu'il y a en eux d'inexplicablement anxieux, vaniteux, haineux, envieux, contraint et contraignant, et qui fait jaillir subitement au-dehors tout le côté excessivement personnel, le manque de liberté chez des natures comme celles de Rousseau et de Schopenhauer pourrait fort bien être la conséquence d'une maladie de coeur périodique : [...]"[2] Mais en fin de compte, c'est une énigme : "[...] celle-ci étant à son tour la conséquence d'une maladie nerveuse, et cette dernière la conséquence de - ."[3]

L'homme ne maîtrise pas le génie.

C'est pourquoi il est libre et plein de forces aussi longtemps que le génie l'anime. Dès que le génie se retire, il perd les forces et redevient "comme de pitoyables âmes d'enfants qui s'effraient d'un bruisement et d'une ombre."[4] Nietzsche décrie

---

[1] Cf. ibid., § 371 (ibid., 244sq./216).

[2] "So könnte das unbegreiflich Ängstliche, Eitle, Gehässige, Nützliche, Eingeschnürte und Einschnürende, welches plötzlich aus ihnen hervorspringt, jenes ganze Allzupersönliche und Unfreie in Naturen, wie denen Rousseaus und Schopenhauers recht wohl die Folge eines periodischen Herzleidens sein [...]" - Ibid., cit. 269.

[3] "[...] dies aber die Folge eines Nervenleidens und dies endlich die Folge - -." - Ibid..

[4] "[...] erbärmliche Kindsseelen, die sich vor einem Geraschel und einem Schatten fürchten." - Ibid..

la croyance en une origine »morale« ou »libre« du mal, de la méchanceté et du malheur : "Les trois quarts du mal commis dans le monde arrivent par lâcheté : et celle-ci est avant tout un processus physiologique!"[1] Cette faiblesse du système nerveux est dûe à l'éducation traditionnelle. Avec sa présupposition de l'esprit pur, elle incite les êtres humains au mépris du corps et à la glorificaton de tout ce qui est extatique.[2]

Apparemment Nietzsche essaie de remplacer les préjugés moraux par des explications physiologiques. Le paragraphe 542[3] s'inscrit dans ce même contexte. Pour ne pas interrompre cette ligne de pensée, nous le présentons avant le paragraphe 540.

Nietzsche vise l'opinion commune qui consiste à évaluer sa journée dans la soirée. C'est un préjugé dangereux, car le soir est synonyme de fatigue et celle-ci s'empare volontiers de la juridiction.

Et surtout, un penseur ne devrait jamais appliquer ce dicton à sa vie et à son oeuvre: "De même la plus extrême prudence devrait s'imposer en face de la vieillesse et de son jugement sur la vie, surtout que la vieillesse, comme le soir, aime se déguiser par une nouvelle et séduisante moralité et s'entend à humilier le jour par ses couchers de soleil,[4] ses crépuscules,[5]

---

[1] "Drei Viertel alles Bösen, das in der Welt getan wird, geschieht aus Furchtsamkeit : und diese ist vor allem ein physiologischer Vorgang!" - Ibid.; cit. 269; cf. aussi ibid., §§ 534 (ibid., 305sq./268) et 462 (ibid., 278/245).

[2] Cf. § 39 (KSA 3, 46sq./OPC IV, 43); cf. aussi ibid., §§ 45 (ibid., 52sq./48), 50 (ibid., 54sq./49sq), 87 (ibid., 81sq./71) et surtout 202 (ibid., 176 - 178/155 - 157) qui traite de la physiologie du malfaiteur.

[3] Ibid., 309 - 313/271 - 276.

[4] Nietzsche travaille dans ce passage avec toute une série d'oppositions cachées. Ici, le contraire, c'est évidemment l'aurore même.

son silence paisible ou languissant[1]."[2]

De plus, le vieillard cherche à s'autoglorifier. Ce souhait est un phénomène naturel, physiologique, lié au fait qu'il se voit proche de sa propre disparition. Et comme la moralité de la morale demande de la piété à l'égard des vieillards, il va avoir du succès. Dans ce cas, ce serait même dangereux d'admettre ce préjugé, parce qu'on valorise l'oeuvre par rapport à l'âge de l'auteur, non pas par rapport à sa valeur intrinsèque.

Nietzsche explique que le vieux penseur est tenté de se voir en tant que génie. Il s'efforce donc de montrer qu'il a trouvé des idées originales et importantes. Et pour qu'on ne découvre pas sa supercherie, il tâchera de mystifier son oeuvre.[3]

Le troisième moment de cette réinterprétation altérée concerne enfin son statut d'enseignant. Au lieu de vouloir de vrais disciples, "à savoir de véritables penseurs qui le continueraient, c'est-à-dire de véritables adversaires : ce désir provenait de la force intacte, de l'orgueil conscient de pouvoir devenir soi-même à chaque instant l'adversaire et l'ennemi mortel de sa doctrine, - [...]",[4] il cherche maintenant

---

[5] L'opposé, présentement, serait la lueur de l'aube et de la journée.

[1] On tombe donc dans l'attitude contraire à l'attitude héroique et belliqueuse de l'orgueil.

[2] "Und ebenso sollte die höchste Vorsicht geboten sein, zumal das Alter , wie der Abend, sich in eine neue und reizende Moralität zu verkleiden liebt und durch Abendröte, Dämmerung, friedliche oder sehnsüchtige Stille den Tag zu beschämen weiß." - Ibid., 310/271.(tm)

[3] Nietzsche mentionne Platon et Auguste Comte comme exemples.

[4] "[...] nämlich echten Fortdenkern, das heißt, echten Gegnern : jenes Verlangen kam aus der ungeschwächten Kraft, aus dem bewußten Stolze, jederzeit noch selber Gegner und Todfeind seiner eigenen Lehre werden zu können, - [...]." - Ibid.,

"des partisans résolus, des camarades sans réticences, des troupes auxiliaires, des hérauts, un cortège pompeux."[1]
Il est prêt à abandonner l'isolement de l'esprit volant pour s'instaurer un culte autour de lui-même. Ainsi pense-t-il à assurer sa gloire : "Maintenant il ne supporte absolument plus le terrible isolement òu vit tout esprit que son vol porte en avant et à l'avant-garde, il s'entoure désormais d'objets de vénération, de communion, d'attendrissement et d'amour, il veut finalement jouir d'autant de facilités que toutes les natures religieuses et célébrer dans la communauté ce qu'il a en haute estime; il ira même jusqu'à inventer une religion, rien que pour avoir cette communauté."[2] Il va commencer à se comporter[3] comme un prêtre et étouffer tous les individus et esprits libres de la génération suivante. Voici le critère : "Quand un grand penseur veut se constituer en institution contraignante pour l'humanité future, on peut admettre avec certitude, qu'il a dépassé

311sq./273.(tm)

[1] "[...] entschlossenen Parteigänger, unbedenkliche Kameraden, Hilfstruppen, Herolde, ein pomphaftes Gefolge." - Ibid., 312/273.

[2] "Jetzt hält er überhaupt die furchtbare Isolation nicht mehr aus, in der jeder vorwärts- und vorausfliegende Geist lebt, er unterstellt sich nunmehr mit Gegenständen der Verehrung, der Gemeinschaft, der Rührung und Liebe; er will es endlich auch einmal so gut haben, wie alle Religiösen, und in der Gemeinde feiern, was er hochschätzt, ja er wird eine Religion erfinden, um nur Gemeinde zu haben." - Ibid..

[3] Il est important de souligner que Nietzsche ne cherche jamais à critiquer un comportement. Il cherche à déceler les structures des comportements. C'est la compréhension du lecteur qui entre en jeu en lisant ces énoncés sur l'arrière-plan des préjugés moraux. Nietzsche pourra donc très bien se comporter ainsi; ou bien approuver un tel comportement, dans certains cas donnés. - Il ne tranche cependant pas en ce qui concerne ce mécanisme : la physiologie du vieillard, nourri par la peur, la lâcheté si on veut, face à la mort, le pousse à se comporter ainsi. Donc, si on veut "évaluer" des pensées, il faudrait se méfier des autoportraits tardifs.

l'apogée de sa force et qu'il est très las, très proche de son couchant."[1]

Une fois de plus, on retrouve la critique du système romain :[2] l'attitude ainsi caractérisée résulte de cette mentalité.

En outre, nous avons dans ce paragraphe l'esquisse d'une »aurore céleste de l'âme« d'un enseignant - si Jean Paul s'occupe aussi de l'éducation des éducateurs, et Nietzsche touche parfois au domaine plus restreint de la pédagogie, "éduquer des éducateurs"[3] est tout de même la préoccupation de Nietzsche. L'éducateur, l'enseignant devrait alors se caractériser par "sa jeunesse sage et sévère, par sa rigide moralité intellectuelle, [...] par son horreur toute virile pour les illuminations soudaines et les rêveries vagues."[4]

Le paragraphe 540[5] pourrait servir à déceler quelques aperçus didactiques de la pensée nietzschéenne. Nietzsche raconte le conflit entre le talentueux Michel-Ange[6] et l'étudiant Raphaël.[7] Il constate que l'opposition entre >don naturel< et >étude< est sans fondement réel, car chaque talent a été acquis. Un >don<

---

[1] "Wenn ein großer Denker aus sich eine bindende Institution machen will, darf man sicherlich annehmen, daß er über den Gipfel seiner Kraft gegangen und sehr müde, sehr nahe seinem Sonnenuntergange ist." -Ibid., 313/274.

[2] Cf. supra, C.II.1.2..

[3] Cf. supra, B.I.3.5..

[4] "[...] weisen und strengen Jugend, seiner [...] straffen Moralität des Kopfes, seiner wahrhaft männlichen Scheu vor Einfällen und Schwärmereien." - § 542 (KSA 3, 309 -313/OPC IV, 271 - 274, cit. 312/273); cf. aussi ibid., § 547 (ibid., 317/277sq.) et supra, C.II.3.2.1.c).

[5] KSA 3, 308sq/OPC IV, 270.

[6] Peintre italien, 1475 - 1564.

[7] Peintre italien, 1483 - 1520.

n'est que le nom donné à une expérience des aïeux qui s'est transmise de génération en génération.

L'artiste est donc, d'une certaine manière, un paresseux qui se contente d'exploiter les mines de minerai de ses ancêtres; mais l'étudiant n'est qu'un voleur qui s'approprie les fruits des dons naturels de ses rivaux.

C'est l'étudiant qui l'emporte finalement sur l'artiste, car il ne s'enrichit pas seulement lui-même, mais l'orgueil le pousse à l'autojustification. Il ne s'arrêtera qu'à sa mort.

Un enseignant doit donc toujours veiller à ce que l'orgueil de ses élèves, surtout des plus talentueux, n'étouffe pas leur curiosité.[1]

Dans le paragraphe 544,[2] il reprend le thème du jeu et du contre-jeu qu'il avait déjà introduit dans le paragraphe six.[3] L'ancienne dialectique, par son art élaboré de l'oraison, menait le public à la jouissance de l'originalité et de son écho. On l'appelait "art divin". Depuis Socrate, on s'est habitué au besoin[4] de la logique: "Ce fut Socrate qui découvrit le charme opposé, celui de la cause et de l'effet, de la raison et de la conséquence : et nous autres modernes, nous sommes si habitués et entraînés par l'éducation au besoin de la logique que notre

---

[1] Cf. aussi ibid., §§ 30 (ibid., 39sq/37sq) en ce qui concerne la notion de l'héritage et 31 (ibid. 41/38sq) en ce qui concerne l'orgueil.

[2] KSA 3, 314/OPC IV, 275sq..

[3] Ibid., 20/22. - Cf. supra, C.I.2.2.5..

[4] Nietzsche emploie le terme "Notdurft" qui signifie à la fois "nécessité" et "fèces". Nous avons donc opté pour la traduction "besoin" qui présente la même ambiguïté. - Cf. Resenhöfft, 1972, 32 - 34.

langue lui trouve un goût normal [...]."[1]

Et les philosophes qui cherchent la différence s'imaginent "que leurs âmes sont des exceptions [...] des »êtres intuitifs« doués d'un »sens interne« ou d'une »intuition intellectuelle«. Mais avant tout, ils veulent être des »natures socratiques« ayant un génie en tête et un démon au corps."[2] Ils croient à leur place exceptionnelle dans "l'un et l'autre monde".[3] Mais en réalité, ils ne cherchent qu'à fonder une religion.[4]

Dans le paragraphe 560,[5] Nietzsche circonscrit le lieu de la liberté. La liberté se trouve moins dans le Je que dans ce qu'on fait de ce Je. Le préjugé d'un caractère immuable que les philosophes ont scellé, empêche ce véritable façonnage de soi-même.

Le paragraphe 565[6] dénonce un comportement de dignité tordue. En effet, tout en s'appuyant sur une quantité de connaissances, déclarées »certaines«, on a perdu la soif de connaître.

---

[1] "Socrates war es, der den entgegengesetzten Zauber, den de Ursache und Wirkung, des Grundes und der Folge entdeckte : und wir modernen Menschen sind so sehr an die Notdurft der Logik gewöhnt und in ihr erzogen, daß sie uns als der normale Geschmack auf der Zunge liegt." - Morgenröte, § 544 (KSA 3, 314/OPC IV, 275sq.).

[2] "[...] ihre Seelen Ausnahmen seien, [...] »intuitive Wesen«, begabt mit dem »inneren Sinn« oder mit der »intellektuellen Anschauung«. Vor allem aber wollen sie »künstlerische Naturen« sein mit einem Genius im Kopfe und einem Dämon im Leibe." - Ibid..(tm)

[3] Ibid..

[4] Cf. supra, C.II.3.2.2.c).

[5] KSA 3, 326/OPC IV, 285.

[6] KSA 3, 328/OPC IV, 287.

D. EPILOGUE.

I. RECAPITULATION.

1. Un travail de défrichage.

L'aperçu d'une parenté entre Jean Paul et Nietzsche à travers leur emploi du champ sémantique "matin"[1] nous a incité à étudier leurs textes afin de pouvoir évaluer l'impression mentionnée.
Dans ce but, nous avons choisi Levana de Jean Paul et Morgenröte de Nietzsche, car ces deux ouvrages évoquent déjà par les titres le champ sémantique indiqué.[2] Ils se composent de plusieures strates dont la notion recherchée tourne autour du thème de l'éducation.[3] Ce constat a attiré notre attention sur la biographie des auteurs, car nous supposons que la manière dont ils ont été éduqués a influencé leurs réflexions pédagogiques.
La double étude de la vie et des oeuvres nous a permis de déceler la méthodologie de la strate pédagogique des deux textes, ce qui nous a aidé à la différencier davantage.
Par référence aux matériaux présentés, nous résumons cette différentiation ainsi :

1. les textes reflètent l'éducation que Jean Paul et Nietzsche ont reçue. Les auteurs ont réussi à transformer des incidents marquants en une signalétique qui traverse toutes leurs

---

[1] "Morgen-", cf. supra, A.II.2.2..

[2] En outre, une étude préalable de Morgenröte nous a permis de déceler la finalité pédagogique de ce livre, ce qui le renoue directement à Levana, décrit par son auteur comme un "enseignement d'éducation".

[3] Cf. supra, A.I.2..

oeuvres;[1]

2. on y trouve aussi une critique perçante du système d'éducation en place. La subtilité et la finesse de cette critique sonde les derniers recoins de refuge des traditions. Cela leur a été possible à cause de l'intensité avec laquelle ils l'ont subie;
3. finalement, nous indiquons leur approche conceptuelle de la recherche d'une nouvelle éducation.

Sur le plan stratégique, notre entreprise a donc abouti à un résultat précis. Nous avons pu défricher le champ - l'aperçu initiale a débouché en un programme de recherche.

2. Alternance de convergence et de parallèle.

Cependant, en ce qui concerne les conceptions pédagogiques des deux auteurs, nous ne sommes pas encore en mesure de vérifier ou de falfsifier la thèse d'une convergence possible.

Nous nous sommes concentré sur la présentation des personnalités des auteurs ainsi que sur les structures apparentes des ouvrages choisis tout en les liant dès qu'une liaison nous a semblé possible.[2]

Les matériaux présentés permettent déjà de constater une indéniable proximité des deux penseurs. Des analyses plus

---

[1] Nous mentionnons comme exemple pour Jean Paul le "latin" et pour Nietzsche la "pluie". - Cf. aussi la caractéristique d'un père par Nietzsche dans Morgenröte, cf. supra, B.I.3.3.1., et le rôle de l'odeur villageoise dans Levana pour Jean Paul, cf. supra, C.II.3.1.3..

[2] Surtout par des indications dans les notes en bas de page.

précises seront alors possibles, mais ils demanderont d'autres approches que celles choisies pour ce présent travail. Elles s'inscrivent néanmoins dans cette même tension entre convergence et parallèle.

Ces approches porteront plutôt sur les contenus des études de Jean Paul et de Nietzsche ainsi que sur l'organisation interne du corpus de leurs écrits.[1]

---

[1] On pourra par exemple comparer la constellation >"Vorschule der Ästhetik" - "Levana"< et >"Morgenröte" - "Die fröhliche Wissenschaft"<.

II. POINTS DE RENCONTRE DE JEAN PAUL ET DE NIETZSCHE.

1. Approche.

En dépit de la fragilité de notre entreprise, nous avançons trois points de rencontre entre Jean Paul et Nietzsche, qui aident aussi à dessiner les horizons de recherches ultérieures. Nous esquisserons les thèmes suivants :

1. l'appel à l'auto-éducation (D.II.2.1.);

2. la critique principale du système traditionnel d'éducation (D.II.2.2.);

3. la question du lieu de dieu (D.II.2.3.).

2. Esquisses.

2.1. L'appel à l'auto-éducation.

Au premier abord, il semble évident que les conceptions pédagogiques de Nietzsche et de Jean Paul se rencontrent dans leur défense d'un individu fort. Ce constat perd sa banalité dès qu'on commence à séparer les différentes strates qui composent leurs textes. On s'aperçoit alors que la convergence se fait à l'égard d'*une réinterprétation du concept de l'individu même.*[1] L'auto-éducation aurait donc pour but primordial l'engendrement

[1] Cf. supra, A.I.2. et infra, D.II.2.2..

d'une nouvelle compréhension de soi-même et, par la suite, de la réalité toute entière.

D'où la nécessité de nouveaux éducateurs qui savent accompagner ce processus. Mais comme les éducateurs sont issus de l'ancien système, ils se retrouvent devant un double défi : à la fois s'occuper de leur auto-éducation, et de s'en occuper afin de pouvoir éduquer les autres dans cette perspective.

L'appel à l'auto-éducation se comprend donc sur deux plans. Il s'adresse à chaque personne individuellement, et il s'adresse plus spécialement aux éducateurs avec le but de trouver ceux qui seront aptes à éduquer dans la perspective d'une nouvelle éducation.

2.2. La principale critique des systèmes traditionnels d'éducation.

La principale critique des systèmes d'education avancée par Jean Paul et Nietzsche se résume dans le constat que l'éducation, dès qu'elle se lie par une tradition, cherche à remplacer le destin.[1] Le destin a décidé la venue au monde de l'individu, mais il ne le détermine pas.[2]

S'il n'y a pas d'influence contrariée, l'individu se révèle à soi-même; puis il se suit. La découverte sensée de son Je[3] implique la reconnaissance du Je originel et instaure ainsi un dialogue intérieur que Jean Paul et Nietzsche exploitent

---

[1] Cf, supra, C.II.3.1.2..

[2] Cf. supra, A.I.2., la digression à la fin de B.I.3.4.2.b) et ibid., 3.5.2.a).

[3] Cf. supra, B.I.2.3.1.b) et C.II.1..

méthodiquement lors de l'élaboration de leurs arguments.[1]

Cette intériorité mystérieuse amène naturellement au respect de soi-même et - comme on devrait la supposer pour chaque être humain - au respect d'autrui.[2] En même temps, elle est l'incompréhensible, l'énigmatique qui ne produit pas seulement les émotions respectueuses, mais fait aussi surgir tous les mauvais penchants. C'est l'instinct,[3] mais l'instinct spécifiquement humain.[4] Il se déchaîne surtout quand on cherche à l'"habiller" avec des normes. Le Je ainsi étouffé perd son intériorité et son orientation; au lieu d'être soutenu par les règlementations il en devient dépendant. Il ne vit plus qu'à la merci des autres.[5]

La vie sociale repose donc aussi sur la connaissance réussie de son Je[6] qui produit à la fois le respect vis-à-vis de soi-même et des autres. Par l'expérience du Je, l'individu découvre sa responsabilité dont l'amour et l'orgueil seraient les extériorisations humaines. Et ni l'amour[7] ni l'orgueil[8] ne sont

---

[1] Cf. supra, B.I.2.3.2.b) et C.II.4.3.2.c).

[2] Cf. supra., C.II.3.2.2.b). - Une étude plus précise de la notion de mensonge permettrait de relever encore des points de rencontre entre Jean Paul et Nietzsche.

[3] Cf. Pierre, 1981, passim.

[4] Cf. supra, B.I.3.4.2.a), C.I.2.2.1. et C.II.3.2.2..

[5] Cf. supra, C.II.3.1.1..

[6] Cf. supra, B.I.2.4.3..

[7] Cf. supra, C.II.4.3.2.a). - En outre, Jean Paul dépeint avec Liane dans >Titan< et Emmanuel dans >Hesperus< un amour destructif. C'est un amour qui n'est plus ouvert à ce monde et est forcé de le quitter, cf. pour les références exactes supra, B.I.2.3.1.b).

[8] Cf. supra, C.II. 4.2.2.b) et la signification du vocable "mut", par exemple dans "gutmütig", "sanftmütig", "demütig" et "hochmütig", cf. C.II.4.3.2.d).

univoques.

Si, en outre, les individus arrivent à canaliser l'amour-propre, et à créer des liens sociaux, ils arriveront ensuite à décorporer l'homme intérieur de ses membres. L'association ainsi formée pourra enfin accueillir ses génies.[1]

Une telle transfiguration affecte chaque membre de la corporation. Son lieu propice serait pour Jean Paul dans la coopération entre homme et femme, surtout dans le cadre de la famille[2] et pour Nietzsche plutôt dans une structure claustrale.[3] La désignation "Baumannshöhle" pour un tel projet[4] ainsi que les réflexions de Nietzsche concernant la réinterprétation du mariage[5] seraient des pistes à suivre en vue d'une évaluation de notre hypothèse de travail.

2.3. La question du lieu de dieu.

Une lecture lente des deux auteurs fait ressortir que la question du lieu de dieu est présente en filigrane dans l'ensemble de leurs écrits.

Et pourtant, il ne s'agit pas d'une quête, bien que l'être tout entier des deux auteurs y soit impliqué. Il s'agit d'une recherche méthodique et organisée.

Nous avons mentionné de façon explicite :

---

[1] Cf. supra, la digression à la fin de B.I.3.4. ainsi que C.I.2.2.2. et C.II.3.1.1..

[2] Cf. supra, B.I.2.4.3. et C.II.3.2.1.b).

[3] Cf. Treiber, 1992, passim.

[4] CF. supra, B.I.3.5.2.d) et C.I.2.2.2..

[5] Cf. supra, C.II.4.3.2.b).

- pour Nietzsche :

  le dieu-directeur du monde qui sert de référence pour toutes ce qui touche aux émotions fortes, comme le pressentiment de la mort de son frère,[1] l'explication pour son excellence intellectuelle[2] et le dernier repère conseillé par le règlement de Schulpforta pour surmonter le mal du pays.[3] Nietzsche a ainsi expérimenté ce qu'il conceptualise dans Morgenröte : afin de pouvoir résoudre le >problème dieu<, la question de la genèse en une foi en dieu s'impose, car le problème de l'existence de dieu dissimule le caractère intrinsèquement physiologique de cette question;[4]
- pour Jean Paul :

  nous avons surtout évoqué le thème de la naissance de l'homme-dieu,[5] étroitement lié à sa propre expérience du Je.[6]

Par la question du lieu de dieu, Jean Paul et Nietzsche se trouvent réunis sous le paradigme de suspens. Comme ils ont tous les deux rompu avec le système métaphysique, on ne peut plus les classer parmi les agnostiques. Ils ne mettent pas la réponse à la question de <u>l'existence</u> de dieu en suspens; ce problème ne les regarde plus pour deux raisons :

1. ils n'admettent pas que les humains puissent connaître la réalité. L'homme est toujours renvoyé aux représentations

---

[1] Cf. supra, B.I.3.3.1..

[2] Cf. ibid..

[3] Cf. ibid., 3.3.2.a).

[4] Cf. supra, C.II.4.2.3.b).

[5] Cf. supra, C.II.3.1.3..

[6] Cf. supra, B.I.2.3.1.b).

langagières;[1]

2. bien que Jean Paul présuppose un dieu-créateur et Nietzsche un destin qui fait émerger les choses, ces deux notions sont inséparables de la notion de Je. Il vaut donc mieux s'interroger sur cette dernière que sur les deux premières.

Ni le >dieu< de Jean Paul ni le >destin< de Nietzsche n'existent à proprement dit. Ce sont des expériences d'un autre niveau qui accompagnent les émotions; le point d'ancrage ou l'écran des émotions humaines.[2]

Cette tension se répète dans leur conception pédagogique. L'individu doit être éduqué par une instance pédagogique sans pour autant que cette éducation n'entrave l'auto-éducation.

"Dieu" se trouverait donc situé dans ces moments relationnels qui s'instaurent à la fois <u>dans</u> le Je même et <u>dans</u> les couples >enfant - parent<, >élève - enseignant< et >apprenant - maître<.

---

[1] Cf. supra, C.II.3.1.3. et ibid., 4.3.1.a).

[2] Cf. supra, la digression à la fin de B.I.3.4.2.b), C.II.3.2.1.c) et ibid., 3.2.2.c).

E. BIBLIOGRAPHIE.

I. OEUVRES DE JEAN PAUL ET DE FRIEDRICH NIETZSCHE.

1. Jean Paul.

1.1. Editions allemandes.

1.1.1. SW.

Jean Paul. Sämtliche Werke, I/1 - II/4, **édd. par N. Müller et al.**, Munich/Vienne 1960sqq.

1.1.2. Autres.

Jean Pauls Sämtliche Werke. Historisch - kritische Ausgabe, **éd. par E. Berend**, Weimar 1927sqq.; Berlin 1952 sqq..
Jean Paul Friedr. Richter's Levana nebst pädagogischen Stücken aus seinen übrigen Werken, und dem Leben des vergnügten Schulmeisterleins Maria Wutz in Auenthal, mit Richter's Biographie, **éd. par K. Lange**, Langensalza 1886.
Jean Paul. Exzerpte, **éd. par G. Müller**, Würzburg 1988.
Jean Paul. Ideen - Gewimmel. Texte und Aufzeichnungen aus dem unveröffentlichten Nachlaß, **édd. par K. Wölfel et T. Wirtz**, Francfort s/M, 1996.

1.2. Traductions françaises.

Biographie conjecturale. **Traduction**, chronologie et postface **de**

R. Pierre, Paris 1981. (P)

Choix de rêves. Introduction par C. Pichois. Préface et **traduction d'A. Béguin**, Paris 1964.

Cours préparatoire d'esthétique. **Traduction** et annotation **de A.-M. Lang et J.-L. Nancy**, Lausanne 1979. (N/L)

Levana ou traité d'éducation. Introduction, **traduction** et notes **d'A. Montandon**, Lausanne 1983. (M)

La loge invisible. **Traduction de G. Bianquis**, Paris 1965.

Voyage du proviseur Fälbel. Vie de Maria Wutz. **Traduit** et préfacé **par G. Bianquis**, Paris 1979.

Siebenkäs. Introduction, **traduction**, notes **par P. Jalabert**, Paris 1963. (J)

Sur l'éducation. **Traduction** avec préface **par Madame veuve J. Favre, née Velten**, Paris 1886.

Titan. **Traduit** de l'allemand **sous la direction de G. Espagne**, I - II, Lausanne 1990. (E I; E II)

La vallée de Campan ou l'immortalité de l'âme, suivie d'un commentaire des gravures sur bois qui figurent sous les dix commandements du catéchisme. **Traduction**, notes et postface **de G. Espagne**, Tusson 1991.

Vie de Quintus Fixlein, régent de cinquième. **Traduit** et préfacé **par P. Velut**, Paris 1943. (V)

2. Friedrich Nietzsche.

2.1. Editions allemandes.

2.1.1. KSA.

Friedrich Nietzsche. Kritische Studienausgabe, **édd. par G. Colli et M. Montinari**, 1 - 15, Munich ²1988.

2.1.2. Autres.

Friedrich Nietzsche. Kritische Gesamtausgabe, **édd. G. Colli, M. Montinari et al.**, Berlin/New York 1967sqq.. (KGA)
Friedrich Nietzsche. Kritische Gesamtausgae, Briefwechsel, **édd. G. Colli, M. Montinari et al.**, Berlin/New York 1975sqq.. (KGB)
Kögel, F. **(éd.)**, Morgenröthe. Gedanken über die moralischen Vorurtheile. **Nietzsche's Werke** I/4, Leipzig 1884.

2.2. Traductions françaises.

2.2.1. OPC.

Friedrich Nietzsche. Oeuvres philosophiques complètes. Textes et variantes **établis par G. Colli et M. Montinari**, Paris 1967sqq..

2.2.2. Autres.

Aurore. Réflexions sur le préjugés moraux. **Traduit par H. Albert**, nouvelle édition révue. Préface de P. Raynaud, Paris 1987.
Aurore. Réflexions sur les préjugés moraux. Dans: Oeuvres I, **édd. J. Le Rider et J. Lacoste**, Paris 1993, 957 - 1211.
Le livre de philosophe. Etudes théoriques, **traduction**,

introduction et notes **par A. K. Marietti**, Paris 1969.

La naissance de la tragédie. **Traduit par G. Bianquis**, Paris 1949.

II. LITTERATURE SUR JEAN PAUL ET FRIEDRICH NIETZSCHE.

1. Jean Paul.

Arnold, H. **(éd.)**, Jean Paul. Sonderband Text und Kritik, Munich ³1983.

Bac, F., Jean Paul ou l'Amour universel. L'Allemagne romantique, Paris 1927.

Baierl, R., Transzendenz. Vertrauen und Weltverfehlung bei Jean Paul, Würzburg 1992.

Beguin, A., L'âme romantique et le rêve, (1939) Paris 1991.

Benjamin, W., Der eingetunkte Zauberstab (1934), dans : Gesammelte Schriften III, Frankfort s/M, 1972, 409 - 417.

Berend, E., **(éd.)**, Jean Pauls Persönlichkleit in Berichten der Zeitgenossen, Berlin/Weimar 1956.

- Prolegomena zur historisch-kritischen Gesamtausgabe von Jean Pauls Werken. Dans : Abhandlungen der Preußischen Akademie der Wissenschaften (1927) 3 - 43.

- Levana. Dans : Jean Pauls Sämtliche Werke. Historisch - kritische Ausgabe I/12, Weimar 1937.

- /**Krogoll**, J. **(édd.)**, Jean - Paul - Bibliographie. Neu berbeitet und ergänzt, Stuttgart 1963.

Bianquis, G., Introduction, dans: Jean Paul, Voyage du proviseur Fälbel, 1979, I - XXXI.

Brion, M., L'Allemagne romatique : Le voyage initiatique I, Paris 1977.

De Bruyn, G., Das Leben des Jean Paul Friedrich Richter. Eine

Biographie (1975), Francfort s/M, 1979.

Dilthey, W., Von deutscher Dichtung und Musik. Aus den Studien zur Geschichte des deutschen Geistes, Stuttgart ²1957.

Endres, E., Jean Paul. Die Struktur seiner Einbildungskraft, Zürich 1961.

Espagne, G., Postface, dans : Jean Paul, La Vallée de Campan, 1991.

Fertig, L., Jean Paul der Winkelschulhalter, Darmstadt 1990.

Firmery, J., Etude sur la vie et les oeuvres de Jean Paul Friedrich Richter, Rennes 1886.

Harich, W., Jean Pauls Revolutionsdichtung. Versuch einer neuen Deutung seiner heroischen Romane, Berlin 1974.

Höllerer, W., Nachwort, dans SW I/6, Munich 1987, 1329 - 1370.

Jahrbuch der Jean-Paul-Gesellschaft. 1966sqq..

Jalabert, P., Introduction, dans : J, 7 - 35.

-, La jeunesse de Jean Paul. 1763 - 1797. Université de Lille/Paris X, 1976.

Jean Paul. Dans: Die Religion in Geschichte und Gegenwart, Vol. ³1959, 573.

Kemp, F./**Miller**, N./**Philipp**, G. **(édd.)**, Jean Paul. Werk - Leben - Wirkung, Munich 1963.

Kiefer, O., Eine Pädagogik zur Zeit der Romantik, dans: Pädagogische Reform XXX/51 (1906) 1sq.

Kiermeier, J., Der Weise auf den Thron! Studien zum Platonismus Jean Pauls, Stuttgart 1980.

Kommerell, M., Jean Paul, Francfort s/M, ³1957.

Masini, F., Alchimia degli estremi. Studi su Jean Paul e Nietzsche, Parme 1967.

- Nichilismo e religione in Jean Paul, Bari 1974.

Mauch, G., Theatermetapher und Theatermotiv in Jean Pauls 'Titan', Göppingen 1974.

Miller, N., Die Unsterblichkeit der zweiten Welt. Jean Pauls literarische Anfänge und das Entstehen seiner Romanwelt, dans : SW II/4, 1985, 9 - 85.

Montandon, A., Jean Paul romancier. L'étoile shandéenne, Clermont-Ferrand 1987.

Moses, S., Une affinité littéraire : le 'Titan' de Jean Paul et le 'Docteur Faustus ' de Thomas Mann, Paris 1972.

Müller, G., Jean Pauls Ästhetik und Naturphilosophie, Tübingen 1983.

Müller, J., Jean Paul und seine Bedeutung für die Gegenwart, Munich 1894.

Mulot, A. **(éd.)**, Im Urteil der Dichter. Die deutsche Literatur von Lessing bis Hauptmann, Munich 1957.

Nell, W., Poetische une historische Synthesis. Jean Pauls Kritik der höfischen Gesellschaft im poetologischen Kontext seiner Romane, Francfort s/M. 1987.

Nerrlich, P., Briefe von Charlotte von Kalb an Jean Paul und dessen Gattin, Berlin 1882.

- Jean Paul. Sein Leben und seine Werke, Berlin 1889.

Oehlenschläger, E., Närrische Phantasie. Zum metaphorischen Prozeß bei Jean Paul, Tübingen 1980.

Ohly, F.,Das Buch der Natur be Jean Paul. Dans : Mähl, H.-J./Mannack, E., (édd.), Studien zur Goethezeit, Heidelberg 1981, 177 - 232.

Ortheil, H.-J., Jean Paul. Mit Selbstzeugnissen und Bilddokumenten dargestellt, Hambourg 1984.

Otto, F., Robert Schumann als Jean-Paul-Leser, Francfort s/M

1984.

Patterson, H.T., Petites clefs de grands mystères (Victor Hugo, Jean Paul Richter et Sébastien Mercier), dans: Revue de Littérature comparée 25 (1951) 85 - 100.

Pierre, R., D'un bord à l'autre, dans : P, 1981, 121 - 180.

Planck, K.C., Jean Pauls Dichtung im Lichte unserer nationalen Entwicklung. Ein Stück deutscher Kulturgeschichte, Berlin 1867.

Reinhold, K. W., Jean Paul und seine Zeit, dans : Sprengel (éd.), 1980, 62 - 70.

Rohr, H. J. L., Rezension über »Der 17. Juli oder Charlotte Corday«, (1801), dans : Sprengel (éd.), 1980, 46 - 48.

Spazier, R. O., Jean Paul. Ein biographischer Kommentar zu dessen Werken, Leipzig ^{4}1840.

Speuer, H.-M., Die Ästhetik Jean Pauls in der Dichtung des deutschen Symbolismus, Francfort s/M 1979.

Sprengel, P. **(éd.)**, Jean Paul im Urteil seiner Kritiker, Munich 1980.

- , Einleitung, dans : Sprengel (éd.), 1980, XIII XCII.

Stapf, P., Jean Paul und Stifter, (1939) repr. Nendeln 1967.

Velut, P., Préface, dans : V, 1943, 7 - 17.

Vijn, J.P., Carlyle and Jean Paul. Their spiritual optics, Amsterdam/Philadelphia 1982.

Vinçon, H., Jean Paul. Ein Klassiker? Bürgertum in der Opposition, Zürich 1978.

Weigl, E., Aufklärung und Skeptizismus. Untersuchunge zu Jean Pauls Frühwerk, Hildesheim 1980.

Wirth, G., Jean Paul Friedrich Richter als Pädagoge nebst einer Auswahl pädagogiscger Kernstellen aus Jean Pauls Werken, Brandenburg a.H., $_{2}$1872.

Wölfel, K./**Wirtz**, T., Schatzkammer, Kuriositätenkabinett, Trödelmarkt. Einladung zum Spaziergang durch Jean Pauls nachgelassene Aufzeichnungen, dans : Wölfel/Wirtz (éd.), 1996, 9 - 23.

2. Friedrich Nietzsche.

Althaus, H., Friedrich Nietzsche, (1985) Francfort s/M 1995.

Andler, C., Nietzsche. Sa vie et sa pensée, I - III, Paris 1958.

Andreas-Salomé, L., Friedrich Nietzsche in seinen Werken, (1894) Francfort s/M 1983.

Baroni, C., Ce que Nietzsche a vraiment dit, Verviers 1975.

Bäumler, A. **(éd.)**, Friedrich Nietzsche in seinen Briefen und Berichten der Zeitgenossen, Leipzig 1932.

- Nietzsche. Der Philospoh und Politiker, (1931) Leipzig [4]1940.

Behler, E., Derrida - Nietzsche, Nietzsche - Derrida, Paderborn 1988.

Bertram, E., Nietzsche. Versuch einer Mythologie, (1918) Berlin [6]1922. [traduit sur la 7e édition par R. Pitrou, Paris 1990.]

Bianquis, G., Nietzsche en France, Paris 1929.

Blondel, E., Nietzsche. Le corps et la culture. La philosophie comme généalogie philologique, Paris 1986.

Boudot, P., Nietzsche et les écrivains français, Paris 1970.

- Nietzsche en miettes, Paris 1973.

- L'ontologie de Nietzsche, Paris 1974.

Bourel, D./**Le Rider**, J. **(édd.)**, De Sils-Maria à Jérusalem. Nietzsche et le judaïsme. Les intellectuels juifs et Nietzsche,

Paris 1991.

Commengé, B., La danse de Nietzsche, Paris 1988.

Cohen, R., Rosenzweig versus Nietzsche, dans: Nietzsche - Studien 19 (1990) 346 - 366.

Concik, H./**Concik-Lindemaier**, H., Philhellénisme et antisémitisme en Allemagne : Le cas Nietzsche, dans: Bourel/Le Rider (édd.), 1991, 21 - 46.

Deleuze, G., Nietzsche, (1965), Paris [7]1988.

- Nietzsche et la philosophie, Paris 1983.

De Man, Paul, Allégories de la lecture. Le langage figuré chez Rousseau, Nietzsche, Rilke et Proust, Paris 1987.

Derrida, J., Eperons. Les styles de Nietzsche, Venise 1976.

- Otobiographies. L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom propre, Paris 1984.

Dupuy, R.-J., Politique de Nietzsche. Textes choisies et présentés, Paris 1969.

Fleischer, M., Das Spektrum der Nietzsche - Rezeption im geistigen Leben seit der Jahrhundertwende. Übersicht und Materialien, dans : Nietzsche - Studien 20 (1991) 1 -47.

Gaède, E. (éd.), Nietzsche, Hölderlin et la Grèce. Actes du Colloque organisé par le Centre de Recherches d'Histoire des Idées, Nice 1987.

Gast, P., Nachbericht, dans : Nietzsche Werke I/4, Leipzig 1932, 381 - 384.

Gerhardt, V., Friedrich Nietzsche, Munich 1992.

Gilman, S. L. **(éd.)**, Begegnungen mit Nietzsche, Bonn 1981.

Hadot, P., Préface, dans : Bertram, 1990, 5 - 44.

Halevy, D., Nietzsche (1944), nouvelle édition Paris 1977.

Hausmann, N., Frédéric Nietzsche. Thérèse de Lisieux. Deux

poètes de la modernité, Paris 1984.

Hirsch, E., Nietzsche und Luther. Nachwort von J. Salaquarda, dans : Nietzsche - Studien 15 (1986) 389 - 493.

Janicaud, D. **(éd.)**, Nouvelles lectures de Nietzsche, Lausanne 1985.

Janz, C. P., Friedrich Nietzsche. Biographie in drei Bänden, Munich/Vienne 1978.

Jessua-Amar, S., Un souvenir. Jankélevitch et Nietzsche, dans : Les Nouveaux Cahiers 27 (1991) 31 - 35.

Kaufmann, W., Nietzsche, Friedrich (1844 - 1900), dans : The Encyclopedia of Philosophy V, 1967, 504 - 514.

Kofman, S., Explosion I. De l'‘Ecce Homo’ de Nietzsche, Paris 1992.

- Explosion II. Les enfants de Nietzsche, Paris 1993.

Köhler, J., Zarathustras Geheimnis. Friedrich Nietzsche und seine verschlüsselte Botschaft, Hambourg 1992.

Köster, P., Nietzsche als verborgener Antipode in Bonhoeffers ‘Ethik’, dans : Nietzsche-Studien 19 (1990) 367 - 418.

Krell, D.F./**Wood**, D. **(édd.)**, Exceedingly Nietzsche. Aspects of contemporary Nietzsche - interpretation, London/New York 1988.

Lasserre, P., La morale de Nietzsche, Paris 1902.

Lefranc, J., Nietzsche, Frédéric. 1844 - 1900, dans : Dictionnaire des Philosophes II, Paris 1984, 1933 - 1940.

Lonsbach, R. M., Friedrich Nietzsche und die Juden. Ein Versuch, (1939) Bonn ²1985.

Löw, R., Nietzsche. Sophist und Erzieher. Philosophische Untersuchungen zum systematischen Ort von Friedrich Nietzsches Denken, Weinheim 1984.

Masini, F., Lo scriba del caos. Interpretazione di Nietzsche,

Bologna 1978.

Meyer-Wendt, H.j., Der frühe Hofmannsthal und die Gedankenwelt Nietzsches, Heidelberg 1973.

Nietzsche aujourd'hui?, I - II, Paris 1973.

Nigg, W., Friedrich Nietzsche, (1957) Zurich 1992.

Orsucci, A., Die geschichtliche Entwicklung des Farbensinnes und die "Linguistische Archäologie" von L. Geiger und H. Magnus. Ein Kommentar zum Aphorismus 426 von "Morgenröte", dans : Nietzsche - Studien 22 (1993) 243 - 256.

Pasley, M. **(éd.)**, Nietzsche. Imagery and thought. A collection of essays, London 1978.

Pautrat, B., Versions du soleil. Figures et système de Nietzsche, Paris 1971.

Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens, Paris 1991.

Resenhöfft, W., Nietzsches Zarathustra - Wahn. Deutung und Dokumentation zur Apokalypse des Übermenschen, Francfort s/M, 1972.

Reyburn, H. A./**Hinderks**, H. E., Friedrich Nietzsche. Ein Menschenleben und seine Philosophie, Kempen 1947.

Salaquarda, J., Der ungeheure Augenblick, dans : Nietzsche - Studien 18 (1989) 317 - 337.

Schilling, K., Nietzsches Schicksal und Werk, dans : Archiv für Religionswissenschaften 36 (1939 - 40) 350 - 391.

Schmidt, H. J., Mindestbedingungen adäquater Nietzsche - Interpretation oder Versuch einer produktiven Provokation, dans: Nietzsche - Studien 18 (1989) 440 - 454.

Selung, B., Mitleid, Demut, und Reue in der Machtethik Spinozas und Nietzsches. Ein historisch - kritischer Vergleich, Bonn 1926.

Spenle, J.E., La pensée allemande de Luther à Nietzsche, Paris 1967.

Tejera, V., Nietzsche and Greek thought, Dordrecht 1987.

Totok, W., Friedrich Wilhelm Nietzsche (15. 10. 1844 - 25. 8. 1900), dans : Handbuch der Geschichte der Philosophie : Bibliographie 18. und 19. Jahrhundert, Francfort s/M, 401 - 444.

Treiber, H., Wahlverwandtschaften zwischen Nietzsches Idee eines >Klosters für freiere Geister< und Webers Idealtypus der puritanischen Sekte, in : Nietzsche - Studien 21 (1992) 326 - 362.

Valadier, P., Nietzsche et la critique du Christianisme, Paris 1974.

Viarelli, >Vorschule des Sehens< und >stilisierte Natur< in der Morgenröthe und der >Fröhlichen Wissenschaft<, dans : Nietzsche - Studien 20 (1991) 139 - 151.

II. BIBLIOGRAPHIE GENERALE.

1. Bibliographie.

Adorno, T. W., Minima Moralia. Reflexionen aus dem beschädigten Leben, Francfort s/M [3]1965.

Arendt, H., Condition de l'homme moderne (1958), Paris [2]1983.

Bachelard, G., La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective, Paris 1975.

Barash, J. A., Herder et la philosophie politique de l'histoire, dans : Pénisson, (éd.), 1997, 200 - 218.

Barr, J., Sémantique du langage biblique, Paris 1971.

Bazinek, L., Rothacker, Erich (1888 - 1965), dans : Biographisch -bibliographisches Kirchenlexikon VIII, Herzberg 1995, 724 - 725.

Beck, H., Ek-in-sistenz. Positionen und Transformationen der Existenzphilosophie, Francfort s/M et al. 1989.

Benjamin, W., Die Aufgabe des Übersetzers, dans : Gesammelte Schriften IV/1, Francfort s/M, 1972.

Bennington, G./**Derrida**, J., Jacques Derrida, Paris 1991.

Bernard-Cheyre, C., La femme au temps de Shakespeare, Paris 1988.

Bloch, J. G., Von der Elementar - Schule und dem Erziehungswesen der Alten Völker, Wien 1884.

Bonhoeffer, D., Ethik, Munich [11]1985.

-, D., Sanctorum Communio, Munich 1986.

Bubner, R., (éd.), Das älteste Systemprogramm 1796/97). Studien zur Frühgeschichte des deutschen Idealismus, Bonn 1973.

Bucher, G., La vision et l'énigme. Eléments pour une analyse du logos, Paris 1989.

Bunyan, J., La Guerre sainte (1682), Sillingy 1989.

Campbell, J., Les mythes à travers les âges. Traduit de l'américain par M. Perron, Gentilly 1993.

Chouraqui, A., L'univers de la Bible, I - X, Paris 1982 - 85.

D'Hondt, J., Hegel secret. Recherches sur les sources cachées de la pensée de Hegel, Paris ²1986.

Delaisi de Parseval, G./**Bigeargeal**, J. **(édd.)**, Objectif Bébé, Paris 1985.

Derrida, J., Chôra, dans : Poikilia. Etudes offertes à J.-P. Vernant, Paris 1987, 265 - 296.

Diogène Laërce, Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres. Traduction par R. Genaille, I - II, Paris 1965.

Dietrich, T., Zeit- und Grundfragen der Pädagogik, Bad Heilbrunn 1984.

Dolto, F., Autoportrait d'une psychanalyste. 1914 - 1988, Paris 1989.

- , Lorsque l'enfant paraît, III, Paris 1979.

- , Psychanalyse et pédiatrie, Paris 1971.

- , Tout est langage, Mesnil-sur-l'Estrée 1989.

Fabre, F., La dimension initiatique dans le Märchen romantique, dans : Europe 72/n°. 787 - 788 (1994) 61 - 72.

Febvre, L., Martin Luther, un destin (1928; 1944/51), Paris 1988.

Fraiberg, S., Les années magiques. Comment comprendre et traiter les problèmes de la première enfance, Paris ²1973.

Frenzel, E., Motive der Weltliteratur. Ein Lexikon dichtungsgeschichtlicher Längsschnitte, Stuttgart 1976.

Frettlöh, R., Die Revisionen der Luther - Bibel in wortgeschichtlicher Sicht, Göppingen 1986.

Gentils, R./ **Jolivet**, P., L'équilibre alimentaire, Paris [3]1987.

Gesenius, W., Hebräisches und aramäisches Handwörterbuch ([17]1915), repr. Berlin et al. 1962.

Gilson, E., Le Thomisme. Introduction à la philosophie de saint Thomas D'Aquin, Paris [6]1979.

- , Héloise et Abélard, Paris [3]1984.

Goethe, J. W., Dichtung und Wahrheit (1811 - 1833), I - III, Francfort s/M, 1975.

Grevisse, M., Le Bon Usage. Grammaire français, Paris/Louvain-la-Neuve [12]1986.

Grimm, J. et W., Deutsches Wörterbuch, repr. Munich.

Guehenno, J., Entre le passé et l'avenir, Paris 1974.

Guichard, P./**Lorcin**, M. - T./**Rubellin**, M. **(édd.)**, Papauté, monarchisme et théories politiques I : Le pouvoir et l'institution ecclésiale, Lyon 1994.

Guyot, Y./**Pujade - Renaud**, C./**Zimmermann**, D. : La recherche en éducation, Paris 1974.

Habermas, J., Der philosophische Diskurs der Moderne. 12 Vorlesungen, Frankfort s/M 1985.

Haïk-Vantoura, S., La musique de la Bible révélée. Livre explicatif, Paris [3]1997.

- , La musique de la Bible révélée. Données complémentaires au livre explicatif, 1976 - 1996, Paris 1996.

Harrison, F., John Bunyan. Une biographie (1928), Chalon-sur-Saône 1990.

Haug, W. **(éd.)**, Formen und Funktionen der Allegorie, Stuttgart 1980.

Heine, H., Die romantische Schule (1835), dans : Werke und Briefe 5, Berlin 1961, 5 - 161.

Herrmann, B., Theodor W. Adorno. Seine Gesellschaftstheorie als ungeschriebene Erziehungslehre, Bonn 1978.

Hoock-Demarle, M.-C., La femme au temps de Goethe, Paris 1987.

Hobbes, T., Leviathan (1651), London 1951.

Hoof, H. v., Histoire de la traduction en occident. France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas, Paris/Louvain-la-Neuve 1991.

Horkheimer, M./**Adorno**, T. W., Dialektik der Aufklärung. Philosophische Fragmente (1944/47), dans : Horckheimer M., Gesammelte Schriften 5, éd. Schmid-Noerr, G., Francfort s/M 1987.

Imbach, R./**Méléard**, M.-H. **(édd.)**, Philosophes médievaux des XIIIe et XIVe siècles. Anthologie, Mesnil-sur-l'Estrée 1986.

Jamme, C./**Schneider**, H. **(édd.)**, Mythologie der Vernunft. Hegels "Ältestes Systemprogramm" des deutschen Idealismus, Francfort s/M 1984.

Jauß, H. - J., Studien zum Epochenwandel der ästhetischen Moderne, Francfort s/M 1989.

Jouvenet, L.-P., Rousseau. Pédagogie et politique, Toulouse 1984.

Kant, I., Kritik der reinen Vernunft (1781/87), dans : Theorie - Werkausgabe III - IV, Francfort s/M, 1956 [Critique de la raison pure. **Traduction de** J. **Barni**, revue par P. **Archambault**, Paris 1987. (B/A)].

- , Kritik der Urteilskraft (1790/93), dans : Theorie -

Werkausgabe III - IV, Francfort s/M 1956 [Critique de la faculté de juger. **Traduction par** A. **Philonenko**, Paris 1989. (PH)].

- , Über Pädagogik (1803), dans : Theorie - Werkausgabe XII, 693 - 761, Frankfort s/M 1964 [Réflexions sur l'éducation. **Traduction**, introduction et notes **par** A. **Philonenko**, Paris [6]1989. (Ph)].

Kayser, W., Das Groteske. Seine Gestaltung in Malerei und Dichtung., Oldenburg 1957.

Keppeler, E. R., Die pindarische Ode in der deutschen Poesie des 17. und 18. Jahrhunderts, Tübingen 1911.

Klafki, W., Die Pädagogik Theodor Litts : eine kritische Vergegenwärtigung, Königstein 1982.

Kluckhohn, P. Die Auffassung der Liebe in der Literatur des 18. Jahrhunderts und in der deutschen Romantik (1921), Tubingen [3]1966.

Kofman, S., Autobiogriffures. Du chat Murr d'Hoffmann, Paris 1984.

- , Conversions. Le marchand de Venise sous le signe de Saturne, Paris 1987.

Lacan, J., Freud, Hegel et la machine, dans : Le Séminaire livre II, Paris 1978, 83 - 97.

Lachmann, R./**Rupp**, H. E. (édd.), Lebensweg und religiöse Erziehung, I - II, Weihheim 1989.

- ,/**Adam**, G. **(édd.)**, Religionspädagogisches Kompendium, Göttingen [2]1986.

Landmann, M., Fundamental - Anthropologie, Bonn [2]1984.

- , Ursprungsbild und Schöpfertat. Zum platonisch - biblischen Gespräch, Munich 1966.

Le Moyne, J., Les Sadducéens, Paris 1972.

Le Rider, J., Le cas Otto Weininger. Racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme, Paris 1982.

Lea, H.C., The History of Sacerdotal Celibacy in the Christian Church (1867), I - II, Londres [3]1907.

Lesourne, J., Education et société. Les défis de l'an 2000, Paris 1988.

Levinas, M., Souvenirs d'un enfant prodige, dans : Le Monde de la Musique, N° 193, 1995, 58sq..

Litt, T., Führen oder Wachsenlassen, Stuttgart [10]1962.

Lombard, D., Le cantique des cantiques, (3, 6 - 5, 1), dans : Sémiotique et Bible 66, juin 1992, 45 - 52.

Lortsch, D., Histoire de la Bible français. Nouvelle édition mise à jour par J. M. Nicole, St. Légier (CH) 1984.

Lotz, J. B., Ästhetik aus der ontologischen Differenz, Munich 1984.

Luther, M., Die gantze Heilige Schrift, deudsch 1545, auffs new zugericht, éd. Volz, H., I - III, Munich 1972.

-, Le Magnificat (1521). Traduit par A. Greiner, Paris 1983.

Lyotard, J.-F., La condition postmoderne. Rapport sur le savoir, Paris 1979.

- , Le différend, Paris 1983.

- , L'inhumain. Causeries sur le temps, Paris 1988.

Magnien, V./**Lacroix**, M., Dictionnaire grec - français, Paris 1969.

Maître Eckehart, cf. Quint, J. (éd.).

Marques, M., (éd.(), Der Tod des Menschen im Denken des Lebens, (Canguilhem - Foucault), Tubingen 1988.

Marrou, H. J., Histoire de l'éducation dans l'antiquité, Paris [2]1950.

Martini, F., Deutsche Literaturgeschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart, Stuttgart [14]1965.

Mendelssohn, M., Jérusalem ou pouvoir réligieux et judaïsme. Préface d'E. Levinas, texte traduit, présenté et annoté par D. Bourel, Paris 1982.

Mercier, P., Histoire de l'anthropologie, Paris 1966.

Miller, N. Der empfindsame Erzähler. Untersuchungen zu Romananfängen des 18. Jahrhunderts, Munich 1968.

Minder, R., Dichter in der Gesellschaft. Erfahrungen mit deutscher und französischer Literatur, Francfort s/M 1966.

Montaigne, M., OEuvres complètes. Texte établi et annoté par R. Barral, Paris 1967.

Montessori, M., L'esprit absorbant de l'enfant, Paris 1959.

Moses, S., Système et révélation. La philosophie de Franz Rosenzweig, Paris 1982.

Mützenberg, G., A l'écoute du réveil, St. Légier (CH) 1989.

Nagel, B., Kafka und Goethe. Stufen der Wandlung von der Klassik zur Moderne, Berlin 1977.

Nietzsche, F. A. L., Beyträge zur Beförderung einer vernünftigen Denkensart über Religion, Erziehung, Unterthanenpflicht und Menschenleben mit immerwährender Hinsicht auf den herrschenden Geist unseres Zeitalters, Weimar 1804.

Nork, Braminen und Rabbinen oder : Indien, das Stammland der Hebräer und ihrer Fabeln, Meissen 1836.

Organisation **M**ondiale de la **S**anté (éd.), Effet des hormones sexuelles femelles sur le développement du foetus et la santé de l'enfant, Genève 1981.

Otto, W. F., Dionysos. Le mythe et le culte, Paris 1966.

Péju, P., Le cortège, dans: Europe 72/n°. 787 - 788 (1994) 151 -

163.

Pénisson, P., Herder. La raison dans les peuples, Paris 1992.

- , (éd.), Herder et la philosophie de l'histoire, Paris/Jasi 1997.

Philonenko, A., Introduction, dans : Kant, 1803 (PH), 1989, 9 - 65.

Platon, La République. Traduction de P. Pachet, Paris 1993.

Prantl, C., Geschichte der Logik, I - III, Leipzig 1855 - 1861.

Quint, J., Einleitung, dans : Quint (éd.), 1978, 9 - 50.

- , **(éd.)**, Meister Eckehart. Deutsche Predigten und Traktate, Munich[5] 1978.

Reichard, R., Die moderne Revolution II : Die Französische Revolution, dans: DIFF (éd.), Funkkolleg Geschichte. Studienbegleitbrief 8, Weinheim et al. 1980, 48 - 100.

Rémusat, C., Abélard. Drame philosophique en cinq actes. Drame inédit, publié par P. Rémusat, Paris 1877.

Resenhöfft, W., Nietzsches Zarathustrawahn. Deutung und Dokumentation zur Apokalypse des Uebermenschen, Francfort s/M 1972.

Romundt, H. Die Vollendung des Socrates. Immanuel Kants Grundlegung zur Reform der Sittenlehre, Berlin 1885.

Roscher, W. H., Ausführliches Lexicon der griech. und röm. Mythologie II, 1887 - 1902.

Rosenzweig, Das älteste Systemprogramm des deutschen Idealismus. Ein handschriftlicher Fund, Heidelberg 1917.

- , Die Schrift und Luther, Berlin 1926.

Rousseau, J.J., Emile ou de l'éducation (1762), Paris s.d (éd. Garnier Frères).

- , Du contrat social (), Paris 1943.

- , Essai sur l'origine des langues (), Paris 1974.

Rushdoony, The instituts of Biblical law. A Chalcedon Study, repr. Philliposbourg : NY 1983.

Rupp-Eisenreich, B., La marche de Dieu dans la Nature ou : le sens de Entwicklung chez Herder, dans : Pénisson (éd.), 1997, 183 - 199.

Rutschky, K., Schwarze Pädagogik. Quellen zur Naturgeschichte der bürgerlichen Erziehung, Francfort s/M 1977.

Samuelson, N. M. (éd.), Studies in Jewish philosophy : Collected essays of the Academy for Jewish philosophy 1980 - 85, Lanham 1987.

Schipperges, H., Kosmos Anthropos. Entwürfe zu einer Philosophie des Leibes, Stuttgart 1981.

Schirmer,R., August Wilhelm Schlegel und seine Zeit. Ein Bonner Leben, Bonn 1986.

Scholem, G., Les origines de la Kabbale, Paris 1966.

Schwartz, B., L'éducation demain. Une étude de la fondation européenne de la culture, Paris 1973.

Serres, M., Les cinq sens. Philosophie des corps mêlés I, Paris 1985.

Shakespeare, W. Hamlet, prince of Denmark, dans : The Illustrated Shakespeare, London [11]1993, 799 - 831 [**Traduction d'**Y. **Bonnefoy**, dans : Hamlet. Le roi Lear, préface et traduction d'Y. Bonnefoy, Paris 1978, 25 - 217. (B)].

Shea, W R., The magic of number and motion. The scientific caréer of René Descartes, Canton 1991.

Sjöden, K.-E., Swedenborg en France, Stockholm 1985.

Sonnet, M., L'éducation des filles au temps des Lumières. Préface de D. Roche, Paris 1987.

Spazier, M., Religions du nord. Histoire universelle des religions, Paris 1845.

Spiewok, W./**Buschinger**, D., Histoire de la littérature allemande du Moyen Age, Paris 1992.

Terrasier, J.-C., Les enfants surdoués ou la précocité embarrasante, Paris ²1989.

Thiel, D., Über die Genese philosophischer Texte. Studien zu Jacques Derrida, Fribourg/Munich 1990.

Tholen, G. C./**Scholl**, M. O. (édd.), Zeit - Zeichen. Aufschübe und Interferenzen zwischen Endzeit und Echtzeit, Weinheim 1990.

Thomas-Brès, A., La manne dans un vase d'or, Craponne 1984.

Tresmontant, C., Le Christ hébreu. La langue et l'âge des Evangiles, Paris 1988.

Trübner's Wörterbuch, éd. A. Götze, I, Berlin 1939.

Ueding, G., Klassik und Romantik. Deutsche Literatur im Zeitalter der Französischen Revolution 1789 - 1815, Munich/Vienne 1987.

UNESCO (éd.), Education and mental health. A report, Paris 1955.

Van der Horst, P. C., ΔΑΙΜΩΝ, dans : Mnemosyne 10 (1942) 61 - 68.

Vander, J./**Sherman**, J. H./**Luciano**, D.S., Physiologie humaine, Montreal 1977.

Verhack, J., Man's acts of being and the motivation of his acting, dans : Schadel, E., (éd.), Actualitas omnium actuum, Francfort s./M et al. 1989, 439 - 452.

Vernant, J.-P., Les origines de la pensée grecque, Paris ⁴1981.

Wadnewski, P., Die Lyrik Wolframs von Eschenbach. Edition - Kommentar - Interpretation, Munich 1972.

Weinrich, H., Grammaire textuelle du français, Paris 1989.

Welsch, W., Aisthesis. Grundzüge und Perspektiven der Aristotelischen Sinneslehre, Stuttgart 1987.

Wiegand, H. E., Studien zur Minne und Ehe in Wolframs Parzival und Hartmanns Artusepik, Berlin/New York 1972.

Zimmer, R., Äquivalenzen zwischen Französich und Deutsch. Ein Kontextwörterbuch, Tübingen 1990.

Zipes, J., Filer avec le destin, dans: Europe 72/n°. 787 - 788 (1994) 106 - 118.

2. Abbréviations.

( ) Ce signe indique la traduction par la première lettre du nom de(s) traducteur(s).

(tm) traduction modifiée.

AZ Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra.

Chronik JP : Schweickert, U./Schmidt-Biggemannn, W./Schweikert, G. Jean-Paul-Chronik, Munich 1975.

Chronik Nietzsche, dans : KSA 15, 7 - 212.

HTH Nietzsche, Humain trop humain.

PDBM Nietzsche, Par-delà bien et mal.

SLB Jean Paul, Selberlebensbeschreibung.

WB Nietzsche, Richard Wagner à Bayreuth.

Résumé en français.
Partant de l'aperçu d'une parenté stylistique entre Jean Paul et Friedrich Nietzsche, notre recherche arrive finalement à mettre en lumière une certaine convergence des préoccupations pédagogiques de ces auteurs. Ce constat a été atteint par une double approche visant la biographie des deux écrivains et leurs ouvrages "Levana ou enseignement de l'éducation" et "Aurore. Pensées sur les préjugés moraux". Notre étude se veut heuristique. Elle fournit ainsi des matériaux permettant des investigations plus spécifiques.

Titre en anglais.
Levana and Aurora. A parallel study (considering the thematic convergence) of Jean Paul's "Instruction of education" and Friedrich Nietzsche's "Thoughts on moral prejudices".

Résumé en anglais.
A perception of a stylistic similarity between Jean Paul and Friedrich Nietzsche was strenghtened by the discovery of their identical interest in pedagogics. We have shown through a biographical approach and an analysis of their books "Levana or instruction of education" and "Aurora. Thoughts on moral prejudices" the connections between the two writers. Our heuristic study produces materials allowing further investigation.

Discipline.
Etudes germaniques.

Mots-clés.
Jean Paul (1763-1825). Levana.
Nietzsche, Friedrich (1844-1900). Aurore.

Intitulé et adresse de l'U.F.R..
Langues, littératures et civilisations étrangères appliquées.
Université Paris VII. 2, rue de la Liberté. 93562 Saint-Denis Cedex.